Les Aventures du Baron de Féreste. Comment se forment les jeunes gens. Par Ernest Feydeau


BnF Gallica

LES

AVENTURES DU BARON DE FÉRESTE

COMMENT SE FORMENT

LES JEUNES GENS

OUVRAGES

D'ERNEST FEYDEAU

Format grand in-18

ALGER. Étude (2e *édition*)........................ 1 vol

UN DÉBUT A L'OPÉRA (3e *édition*)........................ 1 —

MONSIEUR DE SAINT-BERTRAND (3e *édition*)........................ 1 —

LE MARI DE LA DANSEUSE (3e *édition*)........................ 1 —

LE SECRET DU BONHEUR (2e *édition*)........................ 2 —

FANNY (*nouvelle édition*)........................ 1 —

DANIEL (*nouvelle édition*)........................ 2 —

SYLVIE (*nouvelle édition*)........................ 1 —

CATHERINE D'OVERMEIRE (*nouvelle édition*)........................ 2 —

LES QUATRE SAISONS........................ 1 —

MONSIEUR DE SAINT-BERTRAND (comédie)........................ 1 —

UN COUP DE BOURSE (2e *édition*)........................ 1 —

DU LUXE DES FEMMES, etc........................ 1 —

LE ROMAN D'UNE JEUNE MARIÉE (5e *édition*)........................ 1 —

LA COMTESSE DE CHALIS (4e *édition*)........................ 1 —

CLICHY. Impr. M. LOIGNON, PAUL DUPONT et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

LES

AVENTURES DU BARON DE FÉRESTE

COMMENT SE FORMENT LES JEUNES GENS



PAR

ERNEST FEYDEAU

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, EDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869

LES AVENTURES

DU

BARON DE FÉRESTE

PREMIÈRE PARTIE

COMMENT SE FORMENT LES JEUNES GENS

CHAPITRE PREMIER

LE CŒUR D'UNE MÈRE

I

Je ne dirai ni où ni quand j'ai connu le baron de Féreste. J'ai pour me taire, à cet égard, des raisons particulières que je ne veux pas énoncer, de peur de faire plaisir à quelqu'un. Mettez, si vous voulez, que c'était au collége, vers l'année 1833. Mon héros comptait alors seize printemps. Il était fort joli garçon, blond, frisé, blanc comme une fille. Cela ne l'empêchait pas d'avoir le coup d'œil vif, et, à l'occasion, la main leste. Que de gourmades il me donnait! Moi j'avais toujours le des-

sous. Nous n'en étions que meilleurs amis, tant il est vrai que, pour se faire estimer dans le monde, il faut de toute nécessité avoir fait du mal à autrui. Je me venge aujourd'hui « de mon Pylade » en racontant ses aventures. Je tâcherai que mon récit soit amusant, afin de le désespérer dans la belle chambre de marbre blanc où il réside, enveloppé d'une chemise de plomb, et qui sera son dernier gîte. J'oubliais de vous dire que le baron était mort il y a huit jours. Je me suis donné le plaisir d'assister à ses funérailles. Que ne puis-je assister de même à celles de tant d'autres!... Mais bast! n'est-il pas plus philosophique de regarder tranquillement ce qui se passe, et de se dépêcher d'en rire. C'est ce que je veux faire désormais.

II

Autant qu'il m'est possible de me le rappeler, la famille du baron était de vieille noblesse. Elle dépensait le triple de ses revenus dans l'honorable but de tenir son rang. Ses terres lui rapportaient à peine deux pour cent. Pour rien au monde elle n'aurait consenti à les échanger contre des rentes, parce que ces terres étaient patrimoniales, et qu'il ne pouvait pas être dit que les terres de Féreste avaient passé entre les mains de quelque croquant. La fortune et les dettes allaient donc de compagnie dans la maison. Cette maison était dévorée

par les hypothèques. Le carrossier n'était pas payé, non plus que le grènetier, ni le tailleur. Les livrées, il est vrai, étaient magnifiques, mais les valets tremblaient pour leurs gages. On dit même que les diamants de la comtesse de Féreste, mère de mon héros, faisaient parfois de longues stations au Mont-de-Piété. On comptait sur un riche mariage pour redorer le vieil écusson de la famille. Le jeune baron, seul, pouvait être appelé à contracter ce mariage. Il était fils unique, et l'espoir de son père, de sa mère, de ses tantes, cousins et cousines, — espoir un peu légèrement placé, comme on verra, — était en lui.

III

Sa mère, du temps de Louis XVIII, de littéraire mémoire, avait été fort jolie femme, et elle faisait encore sensation, le soir, quand elle entrait dans un salon. La douceur de ses yeux, la beauté de ses bras, la majesté de sa démarche, lui conquéraient tous les suffrages. On l'avait très-fort détestée lorsqu'elle était jeune ; mais maintenant qu'elle ne portait plus ombrage à personne, c'était à qui célébrerait sa grâce et ses vertus. Moi qui l'ai bien connue, et qui n'ai aucune raison pour me faire d'illusions sur son caractère — elle me recevait avec cette hauteur calculée, savamment mélangée de politesse, qui est le signe incontestable de la supériorité de l'esprit, —

je me contenterai de dire qu'elle n'avait qu'un seul défaut, défaut horrible, haïssable. Et ce défaut était qu'elle n'en avait aucun.

IV

Et, en effet, elle était douce comme le lait qui, mélangé à certains poisons, n'en conserve pas moins sa fraîche saveur. Jamais un mot trop vif, même à sa femme de chambre, qui était maladroite et ne la serrait pas comme elle le voulait en la laçant. Jamais une observation désobligeante pour son mari qui, cependant... Mais glissons là-dessus. Une fidélité exemplaire, — depuis l'âge de trente-six ans. — Ah ! dame ! auparavant !... Mais il est plus prudent de n'en rien dire. De l'économie autant qu'il en fallait dans une maison que le maître d'hôtel, qui s'y connaissait, comparait au tonneau des Danaïdes, où la chandelle brûlait par les deux bouts, où l'on mangeait régulièrement, chaque matin, son blé en herbe ; où la poule aux œufs d'or était égorgée aussi bien au boudoir que dans le cabinet de toilette, dans le salon qu'à la cuisine. Et, avec tout cela, pas médisante, mais pas médisante du tout. Au contraire. Une tolérance affectueuse, même pour les plus grands écarts de conduite.

— Pauvre petite femme ! se contentait de dire la comtesse quand on venait lui raconter qu'une de ses amies, des plus intimes, avait été surprise par son mari,

dans un costume... avec un sien cousin... qu'on n'aurait jamais soupçonné...

— Pauvre petite femme! répétait-elle en levant ses beaux yeux au ciel.

Et c'était tout.

V

Sa prudence... Quels exemples pourrais-je citer de sa prudenee! Elle dépassait tout ce qu'on nous a dit au sujet de celle de Salomon, de Solon et de Caton. Composer sa mine, son geste, sa contenance, c'étaient là jeux d'enfant pour la comtesse. Nul mieux qu'elle ne savait voir de quel côté soufflait le vent, ménager la chèvre et le chou, tâter le terrain, marcher sur des œufs, ne réveiller jamais le chat qui dort. Le beau serpent qui tenta Ève, notre grand'-mère, et qui nous a coûté si cher à tous, ne se contournait pas avec plus de circonspection autour du pommier de l'Éden que ne le faisait la comtesse autour du mât de cocagne de l'existence. Elle ne se contentait pas de mordre sa langue sept fois avant de parler ; elle parlait le moins possible, presque toujours par monosyllabes. Enfin, elle retenait sa monture en personne qui veut aller loin, et, même quand elle était seule, occupée à broder ou à lire d'un œil — dormant de l'autre — un numéro de la *Quotidienne*, elle se tenait toujours sur ses gardes.

VI

Inutile de dire qu'elle était instruite. Qui ne l'était alors — en 1833 ! — elle ne possédait, il est vrai, ni les éléments du grec, ni ceux du latin, et encore moins, si c'est possible, la science des mathématiques. Mais, en géographie, si elle avait vécu trente ans plus tard, elle aurait rendu des points au comte de Bismark, comme en histoire, à M. Duruy. Elle vous faisait le dénombrement des États allemands, alors qu'il n'y en avait ni plus ni moins que quarante, — le mot *annexion* n'était pas encore à la mode, — comme moi, par exemple, je pourrais vous dire le nombre de solécismes que contient le livre du plus en renom de mes confrères. Et si quelque pédant s'avisait devant elle de demander la date de la bataille d'Azincourt, elle répondait tout aussitôt : 1415. Cette date ainsi trouvée, toute nue et toute bête, produisait sur l'assistance un effet qu'on ne peut décrire. Mais c'était dans les questions médicales, surtout, qu'il fallait juger la comtesse. Elle connaissait le nom de tous les simples, et discutait sur les vertus de la petite centaurée et de la bourrache en personne qui s'était livrée à l'étude de la botanique dès son bas âge. Enfin, comme elle était très-charitable, quand un de ses domestiques, mâle ou femelle, tombait malade, elle le soignait elle-même et lui faisait avaler tant de mauvaises drogues, qu'elle en rendait jaloux le médecin.

VII

Ses idées, en littérature, étaient des plus saines. Jamais elle ne donna, comme tant d'autres femmes de son temps, « dans les sottises romantiques. » Casimir Delavigne, Scribe étaient ses auteurs. Et de même, en peinture, elle préférait Paul Delaroche, Horace Vernet, Steuben, *et tutti quanti*, aux barbouilleurs qui portent les noms de Géricault et Delacroix. Si, en médecine, elle faisait comme on a vu, et assez volontiers, des expériences *in anima vili*, elle se gardait bien d'en faire dans l'art. Elle n'aurait pas reçu chez elle Victor Hugo, eût-il dû lui payer ses dettes, et si Courbet n'avait été alors un tout jeune enfant et s'il lui avait demandé de faire son portrait, elle aurait pris la chose pour une insulte.

VIII

Dire que la comtesse était morale serait superflu. Elle l'était devenue... par expérience. Avant de se détourner à jamais du fruit défendu, elle l'avait palpé, flairé, examiné, comme fait l'enfant circonspect d'une pomme acide. A trente-six ans. elle était donc morale, mais morale comme on ne l'est pas, au point d'en paraître assommante. Jamais le mot « amant » ne sortait de ses lèvres;

encore moins celui de « maîtresse » Le moindre émoi du cœur, le désir le plus fugitif, la pensée amoureuse la plus éphémère, tout cela, doux problèmes de l'âme et des sens, était maintenant du chinois pour elle. Elle paraissait réglée aussi bien dans les mouvements de son esprit que dans sa conduite. Le chronomètre le plus parfait ne se dérangeait pas plus qu'elle. Même quand soufflait le vent d'est, si préjudiciable aux gens nerveux, elle demeurait calme, souriante, et dormait d'un sommeil paisible. A la voir, on eût dit qu'elle n'était pas faite de muscles, de sang et de chair comme nous autres, petites gens, mais de matières résistantes, telles que le jaspe ou le porphyre. Enfin — et c'est tout dire — comme l'altière Montespan, elle se nommait Athénaïs.

IX

Son mari... son malheureux mari, devrais-je dire... Oh ! quel supplice, — oublié de Beccaria, — ce doit être que celui de cornac d'une femme à la mode ! Entendons-nous ici, car je ne veux blesser personne, le sort du comte, convenez-en, n'était pas gai. Songez que, durant trente années, l'infortuné conduisit, chaque soir, sa femme au théâtre, et, de là, dans trois ou quatre salons où l'on faisait de la musique. Qu'il fût souffrant, mal disposé, rien n'y faisait. Il fallait marcher, il marchait. Et toujours sans se plaindre, sans proférer même un soupir. Per-

sonne ne lui avait jamais accordé la moindre attention. Dans les maisons qu'il fréquentait le plus assidûment, on le connaissait à peine. Il s'effaçait et on l'effaçait. Il était enfin, et de toutes manières, ce que, dans les pays constitutionnels, on nomme officiellement « le mari de la reine. »

X

Eh bien! cet homme cependant n'était pas nul. Il était résigné, voilà tout; mais résigné de façon farouche, comme on peut l'être à ce qu'on sent irrévocable; comme le sont les forçats au bagne, les poitrinaires à la phthisie, les aveugles à la cécité. Et résigné à tout, remarquez bien, à la ruine de sa maison comme à l'insipidité de son existence. Pas de cercle, pas d'amitié, pas de passion, pas de liaison! Non. Le monde! toujours le monde! Toujours en habit noir, avec des bottes vernies, des gants beurre frais et l'horrible cravate blanche. Toujours dans sa voiture, parcourant, à cinq heures, l'avenue des Champ-Élysées — on n'allait guère alors au bois de Boulogne. — Et toujours chaque nuit, loin, bien loin de sa chaste épouse, il s'endormait d'un sommeil lourd, ne cherchant même plus à se soustraire à lui-même en se réfugiant dans le monde des rêves.

XI

Pendant longtemps, il s'était dit, non sans intelligence : — Évidemment, ma femme est incorrigible. Si j'essaye de lui résister, elle me le fera payer cher. Elle dira, par exemple, que j'ai des vices. Ou elle me fera passer pour un maniaque. Elle m'a déjà rendu douze fois ridicule. C'est suffisant pour un homme seul. Si elle se mettait à me diffamer! Une femme comme elle! si bien posée ! Le monde n'aurait qu'à la croire!... — O vanité! que de lâchetés tu nous coûtes ! — Le comte en arriva à espérer que sa femme pourrait bien attraper quelque nuit, en sortant du bal, une bonne fluxion de poitrine. Mais point ! Athénaïs avait des poumons de bronze. Alors, il fit comme le bouvreuil en cage, qui d'abord pousse des cris plaintifs, puis enfin se met à chanter.

XII

Il arriva cependant un jour où le comte crut devoir manifester quelques soupçons de volonté. Ce fut à l'occasion de l'éducation de son fils Arthur. La comtesse, si on l'eût écoutée, au lieu d'un homme, aurait fait du vaurien une femmelette. Ni ledit vaurien, ni son père n'entendaient de cette oreille-là. L'un se battait avec ses ca-

marades ; l'autre disait tout bas qu'il faisait bien. La comtesse avait beau lever les mains au ciel quand son fils, le dimanche, lui arrivait avec un œil poché, le comte se mettait à rire : « Il en verra bien d'autres ! » murmurait-il. Cela jetait un froid dans le ménage. Ce qui faillit brouiller les deux époux, ce fut le choix des premières lectures de mon ami. La mère voulait le condamner, à perpétuité, au récit des amours d'Éponine et de Sabinus. Le père haussait les épaules. Le hasard fit qu'un jour il oublia d'ôter la clef de sa bibliothèque. Arthur avait quinze ans alors. Il choisit *Paul et Virginie*, les *Confessions de Jean-Jacques-Rousseau*, et emporta les livres sous sa veste. Le malheureux ! ces chefs-d'œuvre causèrent sa perte. Il les lut, les relut, et, de turbulent qu'il avait été, il devint tout soudain rêveur.

XIII

Justement, comme il s'abreuvait « du doux poison » de la littérature, l'époque des vacances arriva et ses parents le conduisirent à la campagne. Ils possédaient, entre autres châteaux grevés d'hypothèques, une manière de rendez-vous de chasse, aux environs de Meulan, au bord de la Seine. Le site, quoique agréable, est un peu sec. Il y a cependant, au-dessous du pont, une île d'environ une lieue de long, qui leur rapportait peu de chose, mais qui était si fraîche et si coquette que les gens du pays l'avaient nom-

mée l'*Ile-Belle*. Là, du temps du Régent, un académicien, Jean-Paul Bignon, abbé de Saint-Quentin, — qui se souvient de lui maintenant ! — auteur des *Aventures d'Abdalla, fils d'Hanif*, avait été envoyé en exil. Il fit de sa prison le plus ravissant des jardins. Un pavillon galant s'élevait à chaque extrémité de l'île. L'abbé entoura l'île d'une verte ceinture. Cette ceinture se composait d'aulnes et de peupliers.

XIV

En 1833, les aulnes et les peupliers, plantés sur soixante de front, avaient si bien poussé, qu'il était impossible d'en trouver de plus beaux à moins de cent lieues à la ronde. On aurait dit de hautes colonnes de cathédrale supportant un grand dais de feuilles, lequel, constamment agité aux souffles de l'air, était tout plein de mystérieux chuchotements. Une plaine s'allongeait au milieu de l'île. La ferme, construite avec les débris du château où mourut l'académicien, s'élevait sur l'un des côtés. Que tout cela est triste aujourd'hui ! Les arbres sont abattus. Là où poussaient les chèvrefeuilles et les rosiers, on ne voit plus que des orties et toute sorte de « mauvaises herbes. » Les pavillons eux-mêmes sont démolis. C'est ainsi que vont toutes choses. Les unes disparaissent, les autres enlaidissent. Et personne ne s'en soucie.

XV

Je crois vous avoir dit qu'Arthur était beau garçon. Quand il avait seize ans surtout, le visage d'aucune femme, si belle qu'elle fût, n'aurait pu rivaliser avec le sien. Ses traits avaient une pureté ! son teint une fraîcheur ! on aurait dit des lis et des roses. Et avec cela, un air fier, quelque chose de souverainement aristocratique, — qu'il tenait de sa mère, — dans le regard et la démarche. Ajoutez-y ce nuage de rêverie que l'écolier devait à ses lectures. Il était grand, bien découplé, avec de longs cheveux flottants et des petites mains. Quand il vous regardait de son œil bleu, on devinait en lui je ne sais quelle gênante supériorité. Et quand il voulait être aimable, — c'est-à-dire quand il croyait avoir un intérêt quelconque à vous captiver, — pour les hommes comme pour les femmes, — il était réellement irrésistible.

XVI

Il y avait trois jours qu'il était en vacances et qu'il recommençait en cachette, pour la dixième fois, la lecture si passionnée des premières amours de Jean-Jacques ; — sa mère, pendant ce temps, faisait des visites dans le voisinage, et son père ne faisait rien, — lorsqu'il se sentit

pris d'une soudaine passion pour la chasse. L'Ile-Belle était giboyeuse. Il y avait surtout, entre autres bêtes innocentes, un très-grand nombre de lapins. Sauter sur un fusil, siffler sa chienne qui dormait le ventre au soleil, fut, pour Arthur, l'affaire d'un instant. Il n'hésitait jamais dans ses résolutions, et lorsque son désir était éveillé, il fallait qu'il fût satisfait, coûte que coûte. Les voilà donc tous deux, la chienne et l'enfant, dans un bateau, se dirigeant vers l'île où le courant portait. Ils débarquèrent au pied de la ferme.

XVII

Dans cette ferme, il y avait nécessairement un fermier. Il y avait même une fermière. Tous deux étaient âgés, mais braves gens. Ils avaient du bien au soleil. Ils travaillaient, non comme des nègres, — les fils de Cham ne s'exténuent guère, — mais comme des forçats ou des journalistes, d'abord pour n'en pas perdre l'habitude, ensuite, parce qu'ils avaient une fille, qu'ils voulaient que cette fille fût riche, heureuse, qu'elle fît un bon mariage, c'est-à-dire qu'elle épousât quelque chose de mieux qu'un paysan. Chacun de nous cherche à s'élever, comme si le bonheur ne résidait que sur les sommets et qu'il n'y eût, dans les vallées, que peine et souffrance. C'est notre vanité qui veut cela. Que notre vanité est

sotte ! J'ai toujours vu les petits serviables et toujours les grands soucieux. Aussi, entre tous les désirs que peut former un homme libre — sans que cela l'engage à rien — je n'ai jamais caressé celui d'hériter d'autant de millions qu'il en dort dans les caves de la Banque de France, ni de régner sur mon pays, ni même d'être un beau ténor. Ce qui m'irait à moi, si j'étais maître de mon sort, ce serait de mener la triomphante existence des patriarches.

XVIII

Songez à ce que c'est qu'une telle vie ! Libre d'abord et souverain ! Être tout pour autrui, une sorte de Providence. Se faire sa loi à soi-même. N'avoir pas de ministres, pas de chambre législative, et, de même, pas d'audiences à refuser, ni de journaux à surveiller. Personne dont la vue puisse vous offusquer. Deux cents enfants ! ! ! Les voir pousser autour de soi comme le chêne altier qui étend ses longs bras sur ses sauvageons afin de les tenir à l'ombre. Un monde de troupeaux. Un autre monde de serviteurs. Une sagesse douce et tolérante qui vous vient de l'étendue même de votre pouvoir. Enfin la vie errante et au grand air !... Sans compter que, dans ce rôle de Booz dont l'idée me charme, plus d'une Ruth pourrait venir glaner dans mes champs.

XIX

Revenons à la fille de notre fermier. Elle se nommait Flore, et, comme la déesse qui lui tenait lieu de patronne, elle se trouvait alors dans tout l'éclat de la jeunesse. Elle avait un beau front doux et satisfait, une bouche gracieuse et souriante, des yeux bleus, un nez aquilin et de blonds cheveux crépelés. Zéphyre lui-même qui, comme on sait, épousa la fille de Niobé et d'Amphion, n'aurait pas dédaigné de poser un baiser sur les lèvres de la Flore de l'Ile-Belle. Quand elle passait dans les prés, avec sa jupe courte, son corsage de futaine blanche, les bras tout nus jusqu'aux épaules, trottant menu, elle était si accorte et si gentille, qu'on avait plaisir à la voir. Rien de grossier en elle et qui sentît la fille des champs. Elle avait reçu quelque instruction, chez les sœurs. Ses parents l'adoraient. Ils n'auraient pas souffert qu'elle travaillât, même pour repriser le linge de la ferme. Il est vrai que la pauvre Flore avait été, pendant longtemps, bien mal portante. On ne savait ce qu'elle avait.

XX

Les commères prétendaient que sa nourrice, ayant éprouvé un saisissement qui fit tourner son lait, il en

était résulté pour l'enfant « une maladie noire. » Les médecins disaient tout simplement qu'elle avait de la peine à se former, et qu'il suffirait d'un mari pour la tirer d'affaire. Sa mère ne disait rien et soupirait. En voyant sa fille toute blanche, prise qu'elle était d'interminables langueurs, puis s'exaltant et prononçant des mots sans suite, comme une hallucinée, elle se demandait naïvement ce qu'elle avait pu faire au ciel pour qu'une enfant si belle fût prise de ce mal étrange. Flore, en dehors de ses accès, ne paraissait ni triste ni malade. Mais chacun, à la voir, la comparait involontairement à une tendre fleur. Et elle était fleur, en effet, par son exquise sensibilité, comme par son nom.

XXI

Un rien la faisait pleurer, moins que rien la faisait sourire. Elle subissait, dans sa santé, l'influence du temps, comme un baromètre. Le vent d'est l'énervait, la pluie l'assombrissait. L'hiver, elle se tenait frileusement au coin du feu, sans regards, presque sans paroles. Elle s'éveillait au printemps, et alors, les chants des oiseaux, les suaves caresses de l'air la rendaient joyeuse. Elle écoutait les voix qui passaient dans les chuchotements de l'onde et dans les murmures des feuilles. Mais, tout cela, en elle, était fragile et délicat comme elle-même. De même qu'il suffit d'une goutte d'eau pour noyer une

libellule, de même une peine de cœur, si légère qu'elle fût, devait suffire pour accabler Flore. Chacun le pressentait autour d'elle et s'exerçait à lui rendre la vie paisible. Donc, pendant que son brave homme de père rentrait ses récoltes et que sa mère se confinait dans sa basse-cour, Flore voltigeait de çà et de là, dans l'Ile-Belle, comme une fauvette. Pour mieux dire, elle ne faisait rien.

XXII

Or, c'est péril pour une fillette de quinze ans que de ne rien faire, car alors le démon, vieil ennemi de nos premiers parents, et qui se tient toujours à l'affût pour guetter les cœurs, y jette d'obscures pensées. Flore, jusqu'ici, avait été dans la situation du baril de poudre que le hasard a tenu loin des étincelles. Mais le salpêtre que toute femme a dans les veines n'attendait chez celle-ci qu'une occasion pour s'enflammer. Ce jour-là, justement, — le temps était à l'orage, — Flore éprouvait je ne sais quoi d'anxieux et de charmant. Son cœur battait plus vite que d'habitude, elle avait mal à la tête. Elle s'était amusée à tresser dans ses blonds cheveux une couronne où le coquelicot se mariait gracieusement aux bluets et aux brins de paille. Ainsi coiffée, elle se promenait au bord de l'eau. Une fleur de nénuphar, toute large ouverte, qui poussait là, sur une langue de sable fin, excita

sa convoitise. Et la voilà qui, jetant les yeux autour d'elle pour voir si elle n'était pas aperçue, se déchausse, met le pied dans l'eau, et, soulevant de ses deux mains son jupon court, afin de ne pas le mouiller, — et non, grand Dieu ! pour montrer aux goujons qui flânaient par là ses jambes de nymphe, — s'avance sur le sable dans la direction de la fleur.

XXIII

Arthur, en ce moment, cheminait juste à point sous les aulnes, à dix pieds au-dessus de Flore. Elle ne l'avait pas vu, mais lui la voyait bien. Cela lui fit un singulier effet de se trouver tout seul auprès de cette fille, coiffée de fleurs, et dont les pieds, si blancs, brillaient dans l'eau. Il retenait son souffle pour mieux la voir. C'était la première fois que les rêves qui étaient nés de ses lectures se levaient poétiquement devant lui. Songez que ces lectures étaient toutes champêtres, que le récit du bain de Virginie l'avait troublé. Une *dame* du monde élégamment vêtue et cérémonieuse, avec des gants, des bas et un air méprisant, n'aurait rien dit, peut-être, au cœur du jouvenceau. Mais cette fille, si fraîche — et si peu vêtue ! — saint Antoine lui-même, aurait en cette occasion, comme vous et moi, risqué un œil. Ce fut la faute de sa maudite chienne si mon ami détourna le sien. La chienne venait de faire lever un lapin, et le lapin sautant du train

de derrière, se sauvait dans l'herbe. Arthur, entre deux tentations, succomba à la plus banale. Il épaula prestement son armé et lâcha son coup de fusil.

XXIV

Au bruit de la détonation, Flore leva brusquement la tête. Oh ! qu'elle était charmante alors, avec son air effarouché, ses mains tremblantes, mais qui ne lâchaient pas sa jupe, et la rougeur subite qui colorait son doux visage ! Vraiment, un peintre qui l'aurait vue dans cette pose se serait empressé, rentré chez lui, de reproduire sa gracieuse image sur une toile. Moi qui n'étais pas là, je n'en parle que par ouï-dire. Cependant, il faut croire qu'Arthur se sentit le cœur pris, car, sans se soucier du gibier qu'il avait tué, il saisit une branche de saule et se laissa tomber auprès de Flore.

XXV

Entre deux jeunes gens — presque deux enfants — la connaissance est bientôt faite. Pas n'est besoin de s'appesantir sur les détails de la première rencontre de ceux-ci. A partir de ce jour, Arthur ressentit pour la chasse une passion que sa mère n'essaya pas de combattre, car toute passion, dans la pensée de cette femme

experte, était salutaire, si elle devait avoir pour effet de vous distraire de l'amour. Chaque jour donc, après déjeuner, Arthur se rendait à l'Ile-Belle. Il causait poules et dindons — car il n'était pas sot — avec la fermière; il parlait fourrage et moisson avec le fermier. Ce qu'il disait à Flore, qui se trouvait toujours sur son chemin, nul n'a le droit de le demander, mais il est trop facile de le deviner. Il lui disait tout ce qui lui passait par l'esprit, hormis cette phrase, si simple à prononcer, et qui aurait été si bien en situation : « Je vous aime ! » Une telle phrase lui paraissait un monde à soulever. On est fort timide à seize ans, et la lecture de Jean-Jacques et de Bernardin de Saint-Pierre, tout en vous révélant certaines choses fort indiscrètes, ne me semble pas faite pour vous délier la langue.

XXVI

Quoi qu'il en soit, après une période d'intimité quasi fraternelle, une certaine réserve s'établit dans leurs relations. Ils rougissaient en se voyant ; puis ils tenaient les yeux baissés. Si on les laissait seuls ensemble, leur embarras croissant, ils perdaient toute contenance. Flore, cependant, — était-ce parce qu'elle était femme, faible d'esprit, ou qu'elle avait un an de moins que mon ami, — avait toujours dans la physionomie une certaine tendresse, et les paroles qu'elle lui adressait ne laissaient

pas d'avoir une signification détournée et un peu flatteuse. Savait-elle ce qu'elle voulait ? Et voulait-elle quelque chose ? Ce n'est pas à moi de le dire. Le fait est qu'elle se trouvait bien à côté d'Arthur, et que, lorsqu'il n'était pas là, elle se sentait tout esseulée.

XXVII

Que faisaient-ils ? ils s'en allaient au loin se promener sous les grands aulnes. Autour d'eux les fougères montaient avec leurs dentelles élégantes, et le monde de feuilles qui se froissaient à cent pieds au-dessus de leurs têtes, faisait tomber sur eux une ombre inviolable et pleine de mystère. Arthur admirait Flore tout en marchant, et Flore regardait Arthur. L'une était si gracieuse dans la simplicité de ses manières et de son esprit ! L'autre était si vif et si beau ! On les eût dits, au costume et aux formes du langage près, sortis du même nid. Si ce n'avaient été les conventions sociales — choses que je respecte à l'égal des articles de foi — je dirais qu'ils étaient véritablement faits l'un pour l'autre.

XXVIII

Parfois ils s'asseyaient, — Flore sur une souche d'arbre, que des mousses d'émeraude recouvraient d'un tissu

léger, et Arthur à ses pieds, sur un tapis de violettes en fleur — et ils causaient alors de toute chose, hormis d'eux-mêmes. On ne note pas plus les babillages de deux amants innocents et jeunes que le chant des roitelets et des loriots. Ils ont la même insignifiance et le même charme. Ils sont faits pour toucher, non pour instruire. C'est l'accent qui les rend si compréhensibles. Il y a, au surplus, dans la voix d'une personne aimée, une musique plus harmonieuse que celles de Mozart et de l'angélique Weber. Malheur à qui ne s'est jamais senti le cœur remué par les notes de cette musique si captivante, qui s'exale des lèvres parfumées d'une jeune femme ! Celui-là, il n'a rien d'humain, dans le sens noble de ce mot, et je le crois capable de toutes les bassesses.

XXIX

Loin de Flore, mon ami éprouvait des sensations inconnues et très-émouvantes. Silencieux, agité, oppressé, rêveur, il fuyait toute société. La nature seule le reposait un peu de lui-même. Il y a une grande différence entre lire, à seize ans, un récit d'amour, ou se débattre dans les affres délicieuses de l'amour même. Arthur errait dans la campagne. Son âme alors se soulevait en lui et s'exaltait. La nuit, il se levait et regardait la lune et les étoiles. Il était mal partout, troublé partout. Dans l'égoïsme de sa passion, il sentait bien que « quelque

chose » lui manquait. Mais, malgré les révélations que ses camarades lui avaient faites au collége, — et qui n'avaient aucun rapport avec les racines grecques, — ce quelque chose le remplissait de crainte et d'effroi. Ainsi, le jeune conscrit qui va au feu pour la première fois, éprouve avant de recevoir la première décharge des ennemis, — quelque brave qu'il soit du reste, — une appréhension singulière.

XXX

Quant à Flore, il me serait plus difficile encore de décrire ses sensations. Il me faudrait pour cela, du moins, trouver un choix de mots que ne comporte pas la mille fois trop sèche et trop académique langue française. Analyse-t-on l'impalpable ? L'insaisissable peut-il s'exprimer ? Allez donc rechercher ce qui se passe dans le cœur d'une vierge dont l'esprit hésitant se débat entre l'hallucination et la raison, et qui alors la livre presque sans défense aux perfides sollicitations du cœur et des sens ! Touchante fille ! de même que les ramiers qui roucoulaient au haut des arbres de son île, son instinct seul la conduisait. Heureusement pour elle, il y avait quelque chose d'assez pur dans cet instinct pour la préserver d'elle-même.

XXXI

C'est ainsi qu'ils passèrent le mois de septembre et la première partie du mois d'octobre. Leurs caresses n'allaient pas plus loin, alors, qu'un tendre serrement de mains dans les occasions pathétiques. L'idée seule d'un baiser les aurait fait mourir de honte. Songez donc! A seize ans! c'est une chose énorme qu'un baiser appliqué dans la solitude sur la joue veloutée d'une vierge! Il est vrai que, plus tard, on ne se laisse plus arrêter par de sottes considérations, — sans cela où en serait la perpétuité de l'intéressante race humaine, mon Dieu! — et qu'on prend l'habitude de se présenter aux belles dames, les lèvres en avant, comme un enfant qui fait la moue. La comtesse de Féreste ne se doutait de rien, non plus que le fermier ni la fermière. La première se disait bien que l'amour de la chasse retenait trop souvent son fils loin du logis, mais cela ne l'inquiétait guère. Quant aux derniers, ils ne voyaient dans mon ami qu'un bel enfant, et cela les flattait, d'ailleurs, que celui-ci daignât se plaire avec leur fille.

XXXII

Eh bien, tout cela montre une fois de plus que les

personnes les plus intéressées à découvrir certaines choses, sont invariablement les dernières à les deviner. Quand on s'en aperçoit, de ces choses-là, il est généralement trop tard pour y porter remède. Que de maris auraient évité le sort de Louis le Hutin, qui, — si l'on en croit la Grande Chronique de Saint-Denis, — eut le front décoré dans la tour de Nesle, s'ils avaient su s'y prendre à temps. Marguerite, il est vrai, expia ses péchés au Château-Gaillard, et son bel ami fut écorché vif. Mais, vous en conviendrez, ces cruautés gothiques ne supprimaient pas le passé.

XXXIII

J'écris, comme Quintilien — puissent me pardonner les mânes du rhétoricien ! — « pour raconter et non pour prouver, » et j'espère m'en trouver bien. Cependant, sans vouloir m'écarter d'une si sage règle de conduite, je dirai que le jeune Arthur, en cette affaire, agissait en enfant irréfléchi et de peu de cœur. Il devait bien savoir, en effet, qu'on ne fait pas naître impunément une passion chez une fille, cette fille ne fût-elle qu'une paysanne, et que les conséquences probables d'une telle passion devaient lui incomber, à lui, tout entières. Lorsque plus tard, il me conta son aventure, avec toutes les suites qu'elle devait avoir et que je transcrirai tout à l'heure, je ne pus m'empêcher de lui exprimer mon indignation en termes fort vifs.

— Que voulez-vous ! me répondit-il. Vous avez mille fois raison. Mais si on réfléchissait à ce qu'on fait, en de telles occasions, on ne courtiserait jamais aucune femme, et cela, vous en conviendrez, est tout à fait impraticable.

XXXIV

Un jour, — attention ici, lecteur ! — c'était vers le milieu du mois d'octobre, et, ce jour-là, on aurait dit que toute la nature conspirait pour conduire à mal deux malheureux enfants qui n'auraient pas demandé mieux que de rester sages. Le ciel, suavement pommelé de blanc et de bleu, glissait, par un insaisissable mouvement, du Sud au Nord, et des troupes de corneilles, fouettant les airs de leurs longues ailes, s'ébattaient joyeusement au haut des arbres. Il y avait une douceur dans l'atmosphère ! Une sorte de recueillement ! On se serait cru au printemps. Partout les folles branches de la ronce et des clématites s'étalaient dans la belle lumière. Les violettes refleurissaient. Il y avait même quelques dernières roses. Elles dressaient coquettement dans la verdure sombre, leurs fronts pourprés.

XXXV

Je ne sais si vous pensez comme moi, qu'il n'est rien

dans le monde, de plus charmant, qu'une belle journée d'automne. De telles journées, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces femmes qui, dans leur jeunesse, ont brillé de tout l'éclat de la beauté sur la scène du monde, et qui atteintes enfin par les premières égratignures de l'âge, — cet âge affreux qui n'épargne personne, — s'efforcent de lutter pour se maintenir dans leur grâce quelques jours de plus. C'est alors qu'elles ont recours à d'ingénieux artifices : ne se montrant jamais qu'à contre-jour, ne sortant que le soir, égalisant leur teint en abaissant sur leur visage un léger voile, et, prenant un de ces airs doux qui semble une protestation secrète et résignée contre la cruauté du sort. Quand on rencontre de telles femmes, on se dit involontairement, — c'est peut-être une erreur, — qu'elles sont capables d'aimer bien mieux que les jeunes, qu'elles doivent avoir en réserve des trésors d'expérience et de charité. Il en est de cela comme de toute chose : ce qui finit est plus touchant que ce qui commence ; jamais les matins souriants ne nous émeuvent comme les beaux soirs.

XXXVI

Arthur et Flore étaient assis dans l'un des pavillons dont j'ai parlé, et qui, dit-on, — mais cela doit être un mensonge, — avait été témoin de bien des scènes galantes dans le courant du siècle dernier. Je n'entends pas

semer ici de perfides insinuations sur les mœurs de l'abbé Bignon. Il était académicien; — il était même un peu homme de lettres, — et, comme tel, je le respecte. Mais, vous en conviendrez, cet élégant réduit, enfoui sous les arbres, au bord d'une eau discrète, avec ses grandes nymphes de marbre, ses déesses peintes en grisaille, et les amours qui les lutinaient, était sigulièrement choisi pour s'y livrer à d'ascétiques rêveries. Quoi qu'il en soit, il y avait une chaise dans ce pavillon, — s'il n'y en avait qu'une, ce n'est pas ma faute, — et sur cette chaise Arthur était assis; il tenait Flore sur ses genoux.

XXXVII

Je ne puis dire comment ils se trouvaient là plutôt qu'autre part. Il est certain qu'il ne pleuvait pas et que nulle raison particulière ne les avait obligés à se blottir dans cette retraite. Flore pleurait. Pourquoi pleurait-elle? O vous, esprits chagrins, toujours enclins à croire au mal, gardez-vous de vous récrier. Ce que vous supposez, ce que vous voudriez peut-être qui eût été pour m'en faire un reproche, n'avait pas existé, et vous en crez pour vos frais de suppositions malveillantes. Flore pleurait parce qu'elle pleurait, et Arthur s'efforçait de la consoler.

XXXVIII

Que voulez-vous ! il est des instants dans la vie où l'on se sent, plus que d'autres jours, prédisposé à la tristesse. On ne sait pas ce qu'on éprouve, mais on est malheureux; on souffre ; et, comme le lierre qui ne pourrait vivre s'il n'enlaçait ses longs rameaux à l'arbre qui l'avoisine, on cherche vaguement un cœur ami pour se réconforter à son contact. Quoique Flore, depuis le jour où elle avait, pour la première fois, rencontré « l'ami de son cœur » n'eût pas donné le plus faible signe de perturbation mentale — si ce n'est toutefois celui d'aimer ainsi un beau jeune homme, — elle se trouvait toujours sous l'influence du mal singulier qui se manifestait chez elle par un excès de sensibilité. Arthur ne l'avait jamais vue dans cet état d'énervement passionné où, tout entière, elle semblait vouloir s'élancer hors d'elle-même. Aussi supposait-il qu'il lui était arrivé quelque malheur.

XXXIX

Et alors, comme nous aurions tous fait à sa place, il se mit à l'interroger. Que pouvait-elle lui répondre ? Elle répondit par des pleurs. L'autre la prit sur ses genoux, — la douleur, la pitié nous enseignent parfois d'étranges choses. — Il lui jura qu'il n'avait jamais aimé qu'elle,

— en vérité, il eût été bizarre qu'il en fût autrement ! — qu'il n'en aimerait jamais d'autre, — on dit toujours cela en ces occasions, et ce qu'il y a de pis, on se croit. — Puis il lui noua ses bras autour de la taille, et, dans cette position charmante, — la seule où véritablement un homme de cœur et d'esprit se sente à son aise, — il s'aperçut que, depuis deux mois, il avait bien perdu du temps.

XL

Flore était vertueuse, et Arthur avait de l'honneur. Malheureusement, en cet instant suprême, ils éprouvaient de trop poignantes préoccupations pour pouvoir songer au péril. Sans se douter de l'énormité de ce qu'elle faisait, la jeune fille s'appuya sur l'épaule d'Arthur. Ainsi penchée, avec son doux visage noyé de larmes et ses cheveux épars, elle ressemblait à un saule coupé, ou, mieux, à une naïade éplorée qui mire sa douleur dans les flots d'une source. Arthur s'empara de sa main. Il pressa cette petite main avec une tendresse fort peu fraternelle. Puis, comme ses larmes lui faisaient peine, de ses lèvres brûlantes il lui donna un long baiser.

XLI

En ce moment, l'ange gardien de Flore couvrit ses yeux de ses deux ailes. Et, en effet, il y avait là, pour

un ange, un spectacle qui ne pouvait guère être supporté La vierge avait rougi sous le baiser. Tout son corps frémissait comme celui d'une couleuvre sous la première atteinte de son ennemi le porc-épic. Arthur, lui, commençait à perdre la tête. Il ne supposait pas qu'il fît du mal. Sans cela, je veux croire qu'il n'aurait pas hésité à se soustraire à l'attraction qui le retenait. Sa situation lui paraissait la plus douce de toutes, la plus enviable. C'est pourquoi il ne songeait pas à la faire cesser.

XLII

Tant il est vrai que les deux innocents étaient dans un grand désordre, et qu'une minute allait suffire pour consommer à jamais leur perte. Les baisers, maintenant, s'échangeaient avec une passion qui tenait du vertige. Hélas ! quand deux êtres s'adorent, et qu'ils sont jeunes, il leur est difficile de s'arrêter sur la limite étroite qui sépare l'immodestie de la sagesse ! Déjà la voix de Flore ne balbutiait plus que des mots sans suite, lorsqu'à l'entrée du pavillon, sans qu'aucun bruit de pas l'eût annoncé, quelqu'un vint se dresser de toute sa hauteur. Dieu tout-puissant ! c'était madame de Féreste. Elle demeura stupide de surprise en arrêtant les yeux sur la fille et sur son amant.

XLIII

Pourquoi, aussi était-elle sortie ce jour-là! Quelle diable d'idée lui était poussée d'aller parcourir l'Ile-Belle! Il y avait longtemps qu'elle n'avait visité cette île. Et puis, elle s'ennuyait. Il faisait beau. L'idée de faire une promenade l'avait séduite. Quand le hasard veut nous jouer un tour, il ne manque jamais de disposer toute chose pour réussir. La comtesse, qui aurait si bien pu rester chez elle, — tant d'occupations l'y retenaient! — pria donc son mari de l'accompagner. L'autre ne se fit pas prier. On sait qu'il était très-docile. Quand ils furent débarqués dans l'île, le pavillon attira leur attention. Et c'est ainsi qu'il furent admis à contempler une scène charmante. Arthur se serait bien passé de leur présence, et la pauvre Flore encore mieux.

XLIV

Les mères, on le sait, ne redoutent rien tant que la précocité chez leurs garçons. Celle-ci, spécialement — je ne sais pas pourquoi, — n'admettait pas qu'on fût un homme, et surtout qu'on agît en homme, avant de porter de la barbe. Son premier mouvement fut donc magnifique. Elle se tourna vers son mari, et, d'un geste lui montrant le groupe : — Voilà, s'écria-t-elle, le résultat de l'éducation que vous donnez à votre fils!

Le mari, confondu, écarquillait des yeux énormes. De mauvaises langues ont dit, depuis, qu'il aurait voulu être à la place d'Arthur. Flore était ravissante dans sa stupeur et son désordre. Au cri de la comtesse, elle s'était dressée en sursaut; elle ne savait ce que c'était que cette femme à l'air majestueux, qui la regardait avec colère. Et pendant que son bel ami s'élançait courageusement au devant d'elle, elle se détournait anxieusement, afin de cacher sa rougeur.

XLV

— Ma mère ! fit Arthur, — lequel avait encore la mémoire toute pleine des chefs-d'œuvre qu'il avait lus, — je vous en prie, respectez cette jeune fille. Elle m'aime, je l'aime. Jamais ! oh ! non, jamais créature céleste !... je le jure, elle sera ma femme !

Ceci, convenons-en, était mal trouvé, la comtesse ne comptant que sur le mariage de son fils pour relever les affaires de la famille. Elle ne réfléchit donc pas que ce qu'elle entendait était aussi ridicule qu'ingénu, et qu'il y aurait véritablement mauvaise grâce à elle de prendre trop au sérieux un si bel accès d'enthousiasme. Et de même, elle ne réfléchit pas non plus qu'elle n'aurait guère aimé jadis qu'on la gênât dans ses amourettes. Elle ne vit que trois choses dans cette galante équiqée : la première, que son fils avait seize ans ; la seconde qu'il par-

lait mariage d'une façon vraiment saugrenue, puisqu'il n'aspirait à rien moins qu'à épouser une paysanne; la troisième que Flore était belle. Et, en vertu de cette haine si légitime que toute femme « sur le retour » porte instinctivement à toute fille jeune et jolie elle agit avec cruauté.

XLVI

— Vous partirez, monsieur, demain matin, et vous ne reverrez jamais cette péronnelle !

A cet ordre brutal, qui n'admettait pas de réplique, un cri plaintif seul répondit. C'était le cri de la colombe blessée, alors qu'elle voit son sang tacher de rouges gouttelettes ses plumes blanches ; alors qu'étendant les deux ailes, l'œil mourant, les pattes cassées, elle tourbillonne dans l'air, traçant de longs circuits, et tombe enfin comme une pierre, rebondissant de branche en branche. Flore, elle aussi, était tombée. Elle s'était affaissée sur elle-même, et maintenant son corps charmant demeurait là, gisant, comme une draperie. De tout ce qu'elle avait été, de sa grâce virginale, il ne restait plus rien qu'une chose inerte.

XLVII

Elle n'avait pu proférer un mot. Frappée au cœur — ce cœur par qui, seul, elle vivait, — elle était là, et la

folie, l'aérienne folie de la sœur de Laerte l'avait prise. Ses yeux regardaient tout et semblaient ne rien voir. Elle s'était soulevée sur une main. De l'autre, elle écartait ses blonds cheveux qui masquaient son visage. Arthur tendait les bras vers elle. Elle le repoussa doucement. Puis, légère, sur la pointe des pieds, elle glissa comme un fantôme et disparut au loin sous les chèvrefeuilles. Un mot l'avait assassinée. En vérité, quand je songe à cette lugubre aventure, je ne puis m'empêcher de croire que ce monde a été fabriqué exprès pour les brutes. Une créature sensible n'y peut vivre.

XLVIII

On ne se console de rien plus facilement que des peines d'autrui. La comtesse, effrayée d'abord, prit philosophiquement son parti d'une affaire dont elle n'attendait rien d'agréable ou de profitable. Le même soir, elle eût une longue conversation avec son mari. Arthur, en chemise, pieds nus, s'était levé, se méfiant de quelque chose, et il écoutait à la porte. Ce n'avait pas été sans peine que sa mère, malgré l'empire despotique qu'elle exerçait sur son entourage, était parvenue à le soumettre. Le jeune baron avait un caractère très-opiniâtre. Il ne pouvait admettre qu'on l'empêchât de revoir Flore. Il n'avait rien dit, tout d'abord. Mais quand, le soir, le bruit se répandit dans le château que la jeune fille était devenue folle, il s'emporta,

fit à sa mère de violents reproches, pleura, frappa du pied, s'arracha les cheveux, et, en manière de conclusion, finit par dire :

— Je me tuerai !

XLIX

On dit toujours cela, quand on se trouve dans une de ces situations où tous les sentiments, surexcités par une irréparable douleur, s'exagèrent et se révoltent. On dit toujours cela, et on ne se tue pas. J'ai connu cependant un homme qui se débarrassa de la vie en des circonstances qui méritent d'être rapportées. Il avait vingt-cinq ans, et il était phalanstérien. C'était un bon garçon, très-doux. Il n'avait vu, dans le système inoffensif de Fourier, que les côtés qui pouvaient plaire à une âme généreuse et bienveillante : l'attraction universelle, la théorie passionnelle et la pacifique harmonie. Quand arriva la révolution de Février, il crut, comme tant d'autres, à la réalisation de ses rêves. Le pauvre diable ne se possédait plus. Mais la guerre civile éclata, et, à sa suite, se leva la réaction de la peur, la pire de toutes. Notre homme passa, en huit jours, d'un excès de confiance à un excès de découragement. Ses amis le bafouaient, d'ailleurs. Il ne croyait plus qu'à la haine pour avoir trop cru à l'amour. Un jour, il prit un pistolet, et, avec le sang-froid de Caton renfermé dans Utique, il se tua, préférant la mort à César.

L

De tels exemples à la fidélité d'une foi politique sont, — le ciel en soit loué ! — très-rares aujourd'hui. On trouve plus normal — et plus moral — de tourner sa voile au vent, virant de bord avec la bourrasque. On flotte entre deux eaux. On jure de brûler un cierge à la sainte Vierge, et en même temps on se voue au diable. Puis, s'il se fait une éclaircie à l'horizon, et vite ! et vite ! on se dirige vers le port. Et c'est ainsi que nous voyons des hommes — parfaitement honorables du reste, — qui ont servi tour à tour Napoléon Ier, la Restauration, la dynastie d'Orléans, la République et le second Empire, — le tout poussés par la nécessité de contribuer à la prospérité du pays seul, et qui sont restés convaincus !

LI

O mon pays ! dans la profonde bêtise de ma jeunesse, alors que je croyais à l'humaine justice, moi aussi j'avais fait le serment de consacrer ma vie à ton bonheur. Heureusement, je m'aperçus bientôt que j'avais un grand nombre de compétiteurs, et que, pour lutter avec eux, je n'étais pas de force. Les gaillards ! que de points ils m'auraient rendus ! Ils sont tous placés aujourd'hui, haut placés,

touchent de grosses pensions, et le soir, quand ils vont au bal, ils se chamarrent d'autant de rubans qu'en porte à son corsage une mariée de village. Eh bien ! je ne les envie pas, ma parole d'honneur ! Plus je vais, plus je vois que l'ambition est une chose qui doit troubler la digestion et enfanter de mauvais rêves. Et puis, à quoi servirait donc de remuer des idées, comme je fais, s'il ne devait résulter quelque philosophie de ce travail. Je suis donc philosophe, par goût et par état. Et si j'avais tant seulement cent mille francs de rentes sur le grand-livre, une bonne santé et vingt ans de moins, je me contenterais de mon sort.

LII

J'avais aussi formé le dessein de m'employer à la réforme de nos mœurs, ne les trouvant ni parfaitement pures, ni suffisamment pourvues de grandeur. J'ai réfléchi depuis et me suis converti au système du docteur Pangloss. J'estime que tout est bien, qu'il serait très-fâcheux que les choses fussent autrement, et même quand il arrive à l'un de mes amis de recevoir dans l'ombre un coup de poignard, je loue à haute voix le Créateur du meilleur des mondes. Cependant, comme dans ce monde il faut bien faire quelque chose, et que, d'ailleurs, je suis habitué au travail — à peu près autant que les ânes le sont aux coups de bâton et les grives à être mangées, —

je m'amuse aujourd'hui à écrire de petites histoires dans le goût de nos vieux auteurs, et, dans la crainte de me sentir parfois la larme à l'œil, je me dépêche de me moquer de tout et de moi-même.

LIII

Iadis, les puissants de ce monde se nommaient Orléans, Bretagne, Bourgogne. Ils avaient sur leurs terres droit de justice basse et haute : c'est-à-dire qu'ils pendaient, décapitaient, grillaient, bouillaient, empalaient, écartelaient quiconque avait le malheur de leur déplaire. Des centaines de chevaliers se pressaient dans les salles de leurs châteaux, Quand un homme d'une certaine naissance, — ou d'un certain mérite, — un de ces personnages qu'on n'accroche pas, comme cela, au grand soleil, à une branche de chêne, — les offusquait, ils s'écriaient, comme Henri II d'Angleterre en rêvant à Thomas Becket :

« — Qui donc me délivrera de cet homme ! »

Et aussitôt c'était à qui, parmi ces magnanimes chevaliers, s'empressait de saisir ses armes pour lui rendre ce petit service, Puis, quand le malencontreux n'était plus à craindre, c'est-à-dire quand il était mort, on ordonnait pour lui de belles funérailles, et l'on disait, comme Robert Houdin :

— Le tour est fait !

LIV

Les choses aujourd'hui se passent autrement. Les puissants de la terre ne portent plus des noms de provinces, mais des noms qui remontent jusqu'au déluge. Ce ne sont pas des hommes d'armes qui les entourent, ou, si l'on voit quelques vaillants dans leur intimité, ceux-ci sont moins des chevaliers bannerets que des chevaliers d'industrie. Quand on les gêne, ces publicains, ce n'est pas la vie qu'ils vous prennent. C'est l'honneur. Peu de chose, véritablement ! Ils disent :

— Un tel est de trop !

Alors la calomnie, arme des lâches, empoisonnée jusqu'à la garde, choisit pour vous frapper votre fibre la plus délicate... A mon avis, il y a progrès.

LV

Eh bien, ce qui m'étonne le plus dans ma philosophie de fraîche date, c'est qu'une société dans laquelle se passent chaque jour des choses semblables, — car, ô lecteur ! daignez porter les yeux autour de vous, et dites-moi quelle est est la créature ayant une notoriété quelconque, qui n'ait pas été diffamée de la manière la plus scandaleuse, — ce qui m'étonne, dis-je, c'est qu'une telle société

ait le toupet de se dire chrétienne. Elle n'a donc jamais lu les Évangiles. « — *Salissons-nous les uns les autres !* » cette honorable règle de conduite des temps modernes n'est pas sans originalité, mais elle ne ressemble guère au précepte de celui que les apôtres appelaient « le divin maître. » Quant à moi, je ne suis peut-être qu'une intelligence obtuse, mais, avec la meilleure volonté du monde, je ne reconnais pour chrétien que celui qui vit en chrétien.

LVI

Le nom, en cette affaire, ne fait rien à la chose. Vous, madame, à l'exemple de madame la comtesse de Féreste, — je ne voudrais rien vous dire de désobligeant ! — vous avez trouvé doux, et même exclusivement doux, de violer la neuvième commandement. Païenne ! Oh ! ne réclamez pas. Les femmes de Rome et de Babylone, aux fêtes de Flore et de Mylitta, se conduisaient exactement de la même manière. Vous, monsieur, en compagnie de quelques amis, bien posés comme vous, sous prétexte d'affaires, d'actions, de conseil d'administration, que sais-je ! vous avez trouvé agréable et même productif de violer le dixième. Vous êtes un adorateur du veau d'or ! Vous, jeune homme, de même qu'Arthur — l'intention est tout dans ces circonstances, — vous ne rêvez que de vous moquer du sixième, Je veux croire, avec vous, que vous

avez les motifs les plus péremptoires pour vous justifier, mais, par les cinq cent mille mensonges qui s'impriment tous les jours, moi, je soutiens que vous serez damné!

LVII

Vous me direz que vous vous repentirez au dernier moment, que le juste pèche sept fois par jour, qu'on peut avoir une conviction profonde et cependant succomber aux tentations, et autres balivernes du même calibre. Ne vous seriez-vous pas plutôt fabriqué une petite religion assez commode, dans laquelle tout peut s'excuser, les fautes comme les vices? Ne recouvririez-vous pas le tout d'hyprocrisie? Optez, que diable! entre les plaisirs de ce monde et l'ascétisme. Mais, de grâce, ne nous prenez plus pour des imbéciles. Nous vous jugeons, non sur vos discours, mais sur vos actions. Et si vos actions peuvent être agréables au Dieu des chrétiens, je veux bien qu'on me pende ou qu'on m'écartèle. Être chrétien, ce n'est pas une plaisanterie, c'est une chose redoutable. Pour moi, depuis bientôt dix-neuf cents ans que Jésus-Christ, dit-on, nous a rachetés du péché, je n'ai jamais connu que sept chrétiens vraiment orthodoxes. Ce sont : saint Paul, saint Augustin, saint Dominique, Pascal, Bossuet, Joseph de Maistre et M. Veuillot. Et je retourne à mon baron, que j'ai laissé dans un costume qui pourrait bien lui faire gagner un rhume de cerveau.

LVIII

J'ai dit que pendant que son père et sa mère conversaient à son sujet, le jeune Arthur les écoutait à travers la porte. La comtesse reprochait à son mari, en termes éloquents, l'abominable idée qu'il avait eue d'envoyer leur fils au collége. C'était là, disait-elle, que cet enfant avait appris des choses qui ne se trouvent ni dans la géométrie de Legendre, ni dans le cours de géographie de Cortambert. Le comte répliquait avec bonhomie que, puisque les jeunes gens devaient apprendre, tôt ou tard, ces choses-là, autant valait qu'ils les apprissent de leurs camarades que d'autres personnes; que, d'ailleurs, le collége avait toujours été considéré par les esprits sages comme l'institution la mieux faite pour rendre les hommes sociables. La comtesse lui coupa la parole juste au milieu de sa théorie, et déclara que son fils ne remettrait jamais les pieds dans ces écoles de pestilence. L'enfant apprendrait mieux, chez lui, avec un précepteur; et elle espérait bien qu'il n'était pas trop tard pour réformer ses mœurs.

LIX

Vinaigre sur citron! telle était en ce moment, l'aménité de la comtesse. Le comte plia le dos, selon son ha-

bitude. Mais Arthur!... hélas! je rougis de le dire : il fut si enchanté d'apprendre qu'il allait être libre — car il prévoyait bien que son pédagogue, en peu de temps, ne deviendrait rien moins que le premier de ses domestiques, — il fut, dis-je, si satisfait, qu'il en oublia Flore pendant dix secondes. Il avait regagné son lit, et là, avant de s'endormir, il forma cent projets qui auraient fait sauter sa mère comme une carpe si elle avait pu les connaître. A seize ans! dira-t-on. N'est-ce pas horrible? Que voulez-vous, madame! En France, nous sommes toujours pressés. Il nous faut manger des asperges au mois de février, des petits pois en mars, et nous avons enfin trouvé le moyen de faire le tour du monde en moins de temps qu'il ne faudrait pour toucher votre cœur. Il n'est pas surprenant qu'Arthur qui, au collége, selon l'usage, avait un peu mûri sous bâche, se trouvât à seize ans, juste au point où tout autre, élevé dans le giron maternel, — et qui n'aurait pas lu Bernardin de Saint-Pierre,— se serait trouvé à dix-neuf.

LX

Et maintenant que mon premier chapitre est terminé, j'éprouve la satisfaction d'un homme qui s'est tiré, à son honneur, d'une périlleuse aventure. J'espère bien que le lecteur me saura gré des efforts que j'ai faits pour le respecter, étant donnée la nature de mon sujet et la si-

tuation où mon héros se trouva placé, par sa faute, dès les premières pages. J'aurai besoin de beaucoup d'indulgence pour les chapitres qui vont suivre. Ne vous effrayez pas, cependant. De même qu'on voit des roses pousser sur le fumier, de même la morale, une morale inattendue, ressortira toujours des actions les plus risquées du baron de Féreste. Je n'ai même entrepris d'écrire son histoire que dans l'espoir de me faire pardonner certains péchés de ma jeunesse dont le souvenir, — à ce qu'il paraît, — n'est pas entièrement effacé. Cette fois, on ne dira pas que je choisis exprès de grands coupables pour me donner « le malsain plaisir de les peindre. » Arthur, comme on l'a vu, est un jeune homme fort aimable, et, jusqu'ici du moins, — à mon regret, — il ne s'est rendu coupable de rien.

CHAPITRE II

COMMENT ON LACHE SA PROIE POUR L'OMBRE

I

Le précepteur que choisit madame de Féreste pour réformer les mœurs d'Arthur se nommait Hermès. C'était un bon garçon, fort doux, d'une trentaine d'années, instruit,

comme on l'est généralement quand on a parachevé ses études à l'École normale et qu'on s'est trouvé lancé dans la vie, à la façon de Vulcain, par un grand coup de pied que vous a libéralement octroyé l'auteur de vos jours. Le coup de pied dont notre précepteur avait à se plaindre, n'était rien moins que le mariage de son père avec une *demoiselle* qui lui mangea, en peu de temps, ce qu'il possédait. A vingt ans, le digne garçon, si studieux, se trouva donc sur le pavé, avec ses lauriers universitaires pour toute fortune. Il avait, dans le cœur, un ardent amour pour le bien, d'immenses illusions, et supposait qu'il suffisait de se conduire en honnête homme pour parvenir à tout dans ce monde. Un peu d'expérience le tira d'erreur. Il traversa successivement, en qualité de pédagogue, quatre maisons des mieux posées, et qui toutes semblaient devoir lui assurer un avenir. La première était un hôtel du noble faubourg Saint-Germain.

II

Là, du matin au soir, on faisait une opposition terrible au *Roi-citoyen*. On l'accusait, entre autres belles choses, de pratiquer des coupes sombres dans les bois de l'État, de placer des sommes énormes en Amérique et en Angleterre, et de fomenter des émeutes pour le plaisir de faire massacrer les Parisiens. Charles X, en revanche, qui s'était fait chasser pour avoir violé la Charte, et qui,

lorsqu'il n'était encore que comte d'Artois, avait, s'il m'en souvient, mené une existence assez folâtre, passait pour le monarque le plus sage et le particulier le plus vertueux. Il ne fut pas possible à un jeune homme aussi sincère que l'était Hermès d'avaler toutes ces couleuvres sans protester au moins par des clignements d'yeux. On se méfia, on l'interrogea, et comme, à l'École normale, il avait pris la fâcheuse habitude de dire ce qu'il pensait, on comprit qu'il n'était pas digne de former l'esprit et le cœur d'un fils des croisés, et, avec toute sorte de ménagements, — tels que de lui donner vingt-quatre heures pour faire ses malles, — on le fit sortir par la porte.

III

La seconde maison où il se plaça était celle d'un banquier, lequel avait un peu contribué, — par ses souhaits, — au succès de la révolution de 1830. Là, nécessairement, point de diffamation à l'égard du roi Louis-Philippe et point de regrets du passé. Mais, en revanche, une morgue qui sentait le parvenu d'une lieue, et des airs de hauteur tels que n'en aurait pas un descendant direct du Saxon Witikind ou de Diaz de Bivar. Là, chaque jour, pour s'acquitter de ses devoirs, Hermès s'efforçait de déposer quelques bonnes semences dans l'esprit de son élève. Il lui disait, entre autres choses, que les hommes ne valent que par leur mérite, et qu'il n'est rien au monde

le plus ridicule que de menacer du front les étoiles parce qu'on a beaucoup d'argent. Le bruit de ces leçons ne tarda pas à venir aux oreilles du père. Celui-ci, discourtoisement, dit à Hermès qu'il ne le payait pas pour débiter chez lui de telles sottises. Hermès devint tout rouge et répondit tranquillement que les seuls Turcarets avaient le privilége de s'exprimer comme des sots. L'affaire n'eut pas de suites sanglantes, mais cette fois Hermès, qui logeait au rez-de-chaussée, afin de s'en aller plus vite, sauta par la fenêtre.

IV

Alors il porta ses pénates chez un académicien. Cet académicien était honnête homme. Il est vrai d'ajouter qu'il n'avait pas grand mérite à l'être, étant venu au monde avec une grosse fortune, et ayant, au surplus, des goûts peu dispendieux. Mais là encore, Hermès devait apprendre qu'on peut avoir une opinion, mais qu'on n'a pas le droit de la manifester quand on dépend de quelqu'un ou de quelque chose, de celui qui vous loge ou de sa propre vanité. La France se trouvait alors partagée en deux camps, le camp des romantiques et celui des classiques. Notre académicien, nécessairement, faisait partie de ces derniers. Il avait fréquenté La Harpe, applaudi aux débuts de l'abbé Delille, mangé les dîners de Fontanes, et c'est à peine si Lebrun-Pindare trouvait grâce

devant ses yeux. Hermès qui, de même que tous les jeunes gens d'alors, se serait fait hacher pour obtenir un autographe de Victor Hugo, crut devoir un beau jour, sous prétexte de rhétorique, prêter au fils de l'académicien un volume des *Orientales*. Le père apprit la chose et se voila la face. Le résultat de cette face voilée fut qu'Hermès, pour la troisième fois, se trouva sur le pavé.

V

La quatrième maison... Mais, ô Muse ! où trouver des expressions assez voilées pour raconter ce qu'il advint au pédagogue chez une femme sensible ! Elle était veuve, elle avait deux fils, elle disait avoir quarante ans, — elle en avait plus de cinquante, — et, de toute sa personne, son cœur seul était resté jeune, avec ses jambes qu'elle avait fort belles et qu'elle laissait voir assez volontiers. Elle les laissa si bien voir à Hermès, — en se chauffant les pieds au feu, — que celui-ci finit par en rougir, et que, ma foi ! si la mère de ses élèves avait eu seulement vingt-cinq ans de moins, ni vous ni moi ne pourrions dire ce qu'il aurait pu arriver. Rassurez-vous : il n'arriva rien; mais la dame, voyant qu'elle en était pour ses frais de bas de soie rose, déclara un beau jour, solennellement, qu'il n'y avait plus de jeunes gens. Hermès comprit l'allusion et se retira de lui-même.

VI

C'est alors que, vaincu par l'expérience, après avoir lutté dix ans pour se maintenir honorable vis-à-vis de sa conscience, il jugea qu'un jeune homme qui aurait la prétention de demeurer honnête dans une société où nul ne le serait plus, se conduirait tout simplement comme une bête. — « Si tous les renards, se dit-il, à l'exception d'un seul, avaient la queue coupée, force serait à celui-là de retrancher son appendice. Retranchons notre loyauté ! J'ai vécu jusqu'ici dans la sotte idée de m'employer au bien d'autrui. Je n'aurai désormais d'autre souci que de moi-même. Le mensonge sera ma loi, la complaisance ma régle de conduite, et si même quelque dame aux belles jambes s'avise de se chauffer les pieds devant moi, je saurai succomber, comme la princesse de Palestrine, « en fermant les yeux. » — C'est dans ces bonnes dispositions qu'Hermès entra chez la comtesse de Féreste.

VII

Puissance du mal ! il ne lui fallut pas plus de trois jours pour y ensorceler tout le monde. Il avait choisi pour maxime celle que Louis XI répétait sans cesse à son fils :

Qui nescit dissimulare nescit regnare, et il la mettait en pratique en toute occasion, avec une tranquillité gouailleuse. La comtesse surtout raffolait de lui. Il lui avait dit, dès la première heure, qu'il partageait toutes ses idées et qu'il lui répondait de maintenir son fils dans la continence jusqu'au jour de son mariage. Avec le comte, il ne lui parut pas indispensable de s'expliquer, le bonhomme ne jouant d'autre rôle, dans sa maison, que celui de gober des mouches ; mais comme il le jugeait très-vain, il s'efforçait de lui témoigner son respect par toute sorte d'adulations. Hermès sut se faire des amis des domestiques eux-mêmes en ne leur adressant jamais de reproches et consentant à être mal servi. Mais ce fut dans ses relations avec Arthur qu'il montra la profondeur de son jugement. Il avait pénétré, à première vue, le caractère de son élève.

VIII

— Votre intérêt, monsieur le baron, lui avait-il dit, est de me conserver auprès de vous; car si je sors de la maison, madame votre mère, — elle me l'a dit, — me remplacera par un abbé ; et vous verrez alors la différence qui existe entre un bon diable comme moi, qui ne veut vous gêner en rien dans vos fantaisies, et un saint homme. Regardez-moi comme votre allié. Je ne vous imposerai de travail que juste ce qu'il en faut pour vous

distraire. Nous causerons, nous nous promènerons. Sans doute, il nous faudra nous observer, parce que, dans les premiers temps, on ne nous perdra pas de vue une minute. Mais, une fois que nous aurons fait naître la confiance, je vous en donne ma parole, en toutes choses vous n'en ferez qu'à votre tête.

IX

— Il est charmant ! se dit Arthur. Il est fait tout exprès pour moi ! — Hermès, ravi de son succès, voulut le pousser jusqu'au bout et se mit héroïquement à faire « un doigt de cour » à la comtesse. C'était pour achever la noble dame. Elle lui en sut d'autant plus de gré qu'elle avait, hélas ! renoncé à l'amour, et à ses pompes, et à ses œuvres, et qu'en vertu de cette loi qui nous condamne à nous faire un mérite de nos infirmités, elle était fière de résister à un jeune homme qui, en des temps moins désastreux, lui aurait plu de toute manière. L'infirmité de la comtesse n'était pas de celles qui mettent en péril l'existence d'une femme. Même elle n'empêcha pas, dit-on, le grand Louis XIV... Quoi qu'il en soit, la beauté, comme l'âme, a ses pudeurs, et madame de Féreste sortit victorieuse d'une lutte dans laquelle le judicieux Hermès, — qui avait confessé le médecin, — s'estima fort heureux de n'avoir point à succomber.

X

Je glisserai sur le système d'éducation qu'Hermès crut devoir employer pour faire un gentilhomme des plus accomplis du baron de Féreste. Ce système se partageait en deux catégories. La première consistait dans la traduction des écrivains qu'on nomme, dans le langage universitaire, « les bons auteurs. » Ils sont si bons, ces auteurs-là, qu'on s'est vu obligé de les expurger. Et, en effet, dans leurs écrits, il n'est jamais question que des amours des dieux et des mortelles. Le maître de l'Olympe surtout, le puissant Jupiter, se distingue entre tous par une incontinence vraiment déplorable. Tantôt, pour triompher de chastes nymphes, ou de pures jeunes filles, ou même — qui pis est — de femmes mariées, il se transforme en bœuf, en pluie, en coucou, en cygne, et tantôt il revêt la figure de certains époux. Il est probable que de nos jours, — et c'est fort heureux, — de telles métamorphoses ne seraient plus possibles. Cependant on a vu le miracle de la Salette, et, qui mieux est, des financiers forcés de rendre gorge. Cela tend à prouver, une fois de plus, qu'il n'est rien de nouveau sous le soleil, pas même la trois fois sainte Hypocrisie.

XI

L'hypocrisie d'Arthur fut de ne pas parler à son précepteur des lectures qu'il continuait de faire en cachette. La bibliothèque du comte était toujours là, — avec la clef dans la serrure, — et l'enfant y puisait maint livre agréable qu'il avait soin de remettre en place après se l'être assimilé. C'est ainsi qu'il connut le galant poëme de l'Arioste, les contes de Boccace, de Marguerite de Navarre et de Lafontaine. Puis, des conteurs il passa aux philosophes, et en moins de deux mois, le président de Montesquieu, Rousseau, Voltaire et Diderot n'eurent plus guère de secrets pour lui. Lesage l'amusa, l'abbé Prévost l'intéressa, Richardson lui tira des larmes. Quant à Gœthe, dont il ne lut que le seul roman de *Werther*, il le trouva peu compréhensible. Mon ami, en effet, avait un caractère tout français, et, bien qu'il fût sensible comme un autre aux harmonies de la nature et du sentiment, la rêverie n'était pas son fait; il lui préférait le réel.

XII

La seconde catégorie du système d'Hermès était toute physique. L'équitation, la chasse, l'escrime, la gymnas-

tique, la natation, la *savate* elle-même, belles sciences trop négligées par quiconque veut jouir de l'estime publique, furent cultivées par le baron avec succès. Le comte, son père, pleurait de joie comme une vieille femme, le voyant se former si bien et si vite. En effet, Arthur, à seize ans, était beau comme Endymion, découplé comme un jeune athlète, et sa conversation étincelait de reparties. La comtesse parfois, en l'écoutant, ne pouvait en croire ses oreilles. C'est qu'elle ne savait pas, la bonne dupe, à quelles sources spirituelles avait été trempé l'esprit de son fils. Il l'effrayait par l'étendue de ses aperçus. Souvent, interrogeant ses souvenirs, elle se demandait s'il était bien possible qu'un homme *résigné*, comme l'avait toujours été son mari, pût avoir contribué à tirer du néant un enfant qui, chez les Pélasges, aurait passé pour un demi-dieu. Le doute ne lui étant pas permis, — car la comtesse avait gardé religieusement la foi conjugale jusqu'à l'époque de ses relevailles, c'est-à-dire pendant un an, six jours, trois heures et quelques minutes ; — la chose lui paraissait absolument incompréhensible.

XIII

Et Flore !... En se livrant aux plaisirs de l'équitation et aux fatigues de l'étude, Arthur reportait quelquefois sa pensée sur la douce fille. Il ne pouvait la comparer à

aucune des héroïnes dont les aventures l'avaient charmé. Certainement, si elle avait été en possession de tout son bon sens, elle aurait été plus fidèle que Manon, moins raisonneuse que Julie d'Étanges, moins pleurnicheuse que Clarisse. Peut-être se serait-elle un peu rapprochée de Charlotte. Son sort n'en était pas moins digne de pitié. Arthur versa quelques larmes, les premiers jours, en songeant à l'ingénuité — et aux beaux yeux — de la vierge de l'Ile-Belle. Puis, le temps qui transforme tout, même la conque marine des mollusques en cristal, apaisa peu à peu le feu de ses regrets. Et une heure sonna enfin, où Flore ne demeura plus, dans sa pensée, que comme une apparition fugitive. O éternité de l'amour ! ô serments ! ô douleur des séparations ! J'ai honte de le dire, mais Arthur, après quatre mois de tristesse accordés à Flore, ne put s'empêcher de sourire, se rappelant qu'il avait voulu l'épouser.

XIV

Cela ne veut pas dire que le jeune homme fût sans cœur. Mais on se console si vite, — quand on n'a rien de pis à faire ! — Et puis, il allait voyager ! il allait partir seul, avec son précepteur. Que de plaisir il se promettait ! La comtesse, ingénieusement endoctrinée par Hermès, avait enfin compris que cet affreux Paris est un lieu de perdition pour les jeunes gens. Et vite, de

l'argent afin que monsieur le baron fasse bonne figure en Allemagne. Pourquoi se rendait-il dans la patrie de Marguerite plutôt qu'autre part? Sans doute pour apprendre la langue de l'immortel Gœthe. De cette langue il n'avait pu jusqu'ici retenir qu'une phrase : « *Ich liebe dich !* » Il est vrai d'ajouter qu'il l'adressait à tout dans la nature : aux fleurs, au vent, aux oiseaux, et même aux étoiles. Ah! le bon temps que celui où l'on fait de telles folies!

XV

Les voilà donc tous deux bien munis d'argent, — la comtesse, ô profanation! avait hypothéqué l'Ile-Belle afin de leur procurer des fonds, — roulant, par un beau jour d'été, dans une bonne et large berline, sur la grande route de Strasbourg. Alors on ne connaissait pas encore les chemins de fer, invention du diable, où, s'il arrive un accident, on est à peu près sûr de passer, en une seconde, de l'état d'homme à celui de bouillie sanglante. Mais, qu'importe! c'est le progrès! Arthur était donc libre, cette fois, vraiment libre, car Hermès paraissait devoir se montrer digne du nom qu'il portait. Il n'était question que d'amour entre eux. Cependant, quelquefois, pour conserver son rôle de mentor, le judicieux Hermès prononçait le mot *prudence*.

— C'est bon! disait Arthur, je serai très-prudent, — surtout si *elle est mariée*.

XVI

Mariée! Ne vous récriez pas, car dans le spirituel pays de France, la femme mariée sera toujours le rêve des sacripants qui ne poursuivent dans la vie que la satisfaction de leurs passions et ne peuvent goûter un plaisir sans y ajouter des raffinements ironiques. Et cependant, est-ce donc une si belle chose que d'embâter des hommes inoffensifs; de jouer le rôle de Tartufe; de débiter autant de mensonges que de paroles; d'abuser du désœuvrement d'innocentes femmes pour leur jeter de la poudre aux yeux, les leurrer de belles promesses, leur faire croire que des vessies — j'allais dire des *Cloches*, — sont des *Lanternes*, et puis les planter là, inconsolables, quand on sait comment elles sont faites; car, au fond de ces stratagèmes, de ces supercheries, il n'y a rien, le plus souvent, qu'une immorale et ridicule curiosité. Dirait-on pas que lorsqu'une femme n'est pas mariée, elle n'est pas véritablement femme, et qu'il serait tout à fait impossible de porter ailleurs le trop-plein de ses illusions! Je m'arrête. J'en aurais trop à dire sur ce sujet, si je ne m'étais promis à moi-même d'admirer tout ce qui se passe. Aussi bien nos amis viennent d'arriver à Baden-Baden, et nous y ferons séjour avec eux.

XVII

L'hôtel où ils descendirent était situé au fond d'un grand jardin , et, sous les arbres de ce jardin, un peu à l'écart, s'élevait un élégant pavillon occupé par une princesse allemande et ses domestiques. Arthur flânant par là pour prendre l'air, la vit, assise auprès d'une fenêtre et répondant avec langueur aux doux propos que lui débitaient une demi-douzaine de ses adorateurs. La princesse en comptait un nombre infini. Elle avait même une sorte de petite cour. La médisance, jusqu'alors, n'aurait pu dire s'il y avait un préféré parmi tous ceux qui brûlaient du désir de faire pièce à son époux. Ce n'était pas qu'elle fût extrêmement belle, mais elle était princesse ; ni même qu'elle fût ridiculement jeune ; — elle pouvait avoir trente-cinq ans, — mais elle était fort à la mode ; ce n'était même pas enfin qu'elle eût un de ces caractères angéliques qui vous enchantent à première rencontre ; mais elle avait des airs, un ton, une manière de parler, de vous regarder... On se sentait, en sa présence, devant une personne auguste, et Arthur, en la saluant, ne put s'empêcher de rougir. Il la trouvait fort imposante.

XVIII

La princesse, de son côté, avait été charmée d'arrêter ses regards sur un spécimen de l'espèce masculine aussi charmant que l'était Arthur. Quelle différence avec ces grands Allemands qui n'en finissaient pas et l'assommaient de leurs hommages ! Qu'il y avait de bonne grâce dans ce garçon ! et de distinction ! Elle ne rougit pas, en l'apercevant, parce que, dans sa position, cela pouvait passer pour une *inélégance ;* mais, répondant gracieusement à son salut, elle porta sa main — qu'elle avait fort belle — à ses cheveux blonds, et le suivit des yeux, sous les bosquets, aussi longtemps que le permettaient les convenances. Arthur, qui se sentait regardé, s'en allait tout tranquillement, faisant craquer ses bottes fines sur le sable blanc des allées. Quand il eut disparu, la princesse se tourna vers ses adorateurs, et tout, dans sa personne, dans ses yeux bleus, sur son front rêveur, tout semblait dire avec ennui :

— Ah ! quel dommage qu'il soit si jeune!

XIX

C'était une singulière manière de vivre que celle de la princesse, et une société singulière que celle qu'on ren-

contrait dans son salon! Fort peu de femmes. En revanche, un grand nombre de jeunes gens qui tous se détestaient, se jalousaient et se surveillaient avec une rancune des plus germaniques. Le cœur de la princesse était le but vers lequel ils tendaient, comme une meute lancée sur la trace d'une biche. Le prince, qui devinait ce qu'ils voulaient faire de lui, se sentait rassuré par leur nombre, et s'exerçait à entretenir la haine qu'ils se portaient les uns aux autres. Il les appelait ironiquement « les gardes du corps » de sa femme, et ce mot, dans sa bouche railleuse, prenait toute sorte de significations détournées qui prêtaient à rire. Cependant la princesse, qui n'était pas sotte, jugeait fort bien que son mari se moquait d'elle, et qu'il avait disposé sa vie de telle sorte, qu'elle avait à peu près autant de liberté qu'un prisonnier du Spielberg. Si seulement un seul, dans le nombre de ses soupirants, avait pu lui plaire, peut-être se serait-elle vengée par un coup de tête, — car elle était fort susceptible, — uniquement afin de se démontrer à elle-même qu'une personne de son caractère et de son rang ne pouvait consentir à jouer le rôle de dupe. Malheureusement, quoiqu'ils fussent tous d'excellents garçons, — et peut-être à cause de cela, — ses chevaliers manquaient « d'un je ne sais quoi, » et la princesse, au milieu d'eux, se sentait le cœur aussi calme que pouvait l'être celui de Robinson dans son île.

X

Le baron de Féreste, qu'elle se fit présenter, — aussitôt qu'elle apprit qu'il était gentilhomme, — vint la tirer de sa torpeur. Non pas qu'elle eût des desseins sur lui, grand Dieu ! cela serait horrible à supposer. Mais il avait une pétulance, une gaieté ! Il exhalait la passion de vivre par tous les pores. Elle ne pouvait se lasser d'admirer en lui quelque chose de poétique et de candide, de naturel et de distingué, d'aimable, d'imprévu, d'impétueux, qui contrastait singulièrement avec le flegme et la raideur de ses Allemands, et qu'elle aimait, parce que cette manière d'être, à ses yeux, était pardessus tout française. Les autres, ils lui faisaient l'effet d'hommes de bois. Mais celui-là, il avait du sang dans les veines, des muscles sur les os, un cœur bouillant dans la poitrine et de la résolution dans la tête. Celui-là, bien certainement il ne reculerait devant rien, s'il s'agissait... Quand elle en était là de ses réflexions, la princesse, dans le but de s'encourager sans doute, dirigeait les yeux sur Arthur. Mais alors, le voyant avec ses joues imberbes, son teint de fille, sa contenance presque enfantine, elle soupirait et se disait tout bas :

— Si j'avais seulement dix ans de plus ! Mais à trente-cinq ans, — et je n'en avoue que vingt-sept ! — je ne

peux véritablement pas... car cela serait ridicule... Ah! quel malheur qu'il soit si jeune!

XXI

Et alors, elle se jurait à elle-même de ne lui accorder qu'une affection maternelle. C'est pourquoi elle se crut autorisée à l'interroger. Quel était son passé? Avait-il seulement un passé, cet enfant aux cheveux bouclés, dont le sourire lui apparaissait comme le reflet d'un beau ciel? Cela même, pour la princesse, était une amorce de plus. Qu'y a-t-il, pour une femme, — j'entends une certaine femme, — de plus affriolant qu'une âme vierge? Hélas! de telles âmes, elle n'en avait jamais rencontré. Lancée dans le monde à dix-sept ans, présentée à la cour, devenue en moins de trois jours l'étoile des salons aristocratiques de Vienne, du théâtre Impérial et du *Prater*, elle connut les enivrements de la seule gloire que nos compagnes puissent ambitionner, et qui consiste dans la haine de leurs semblables et les adulations de notre sexe. Depuis lors, toujours encensée, elle avait régné sans partage sur le monde des fats et des coquettes. Enfin, un jour, comme il fallait se décider à faire un heureux, elle avait laissé tomber son mouchoir aux pieds d'un prince. Et c'est ainsi qu'elle était princesse.

XXII

On la laissa jouir en paix pendant quelques mois des douceurs — souvent contestables — de la lune de miel. Puis, les adulations, cette fois plus pressantes — elles étaient plus intéressées — recommencèrent. Comme elle n'avait pas d'enfants, elle se sentait fort désœuvrée. Autour d'elle, comme autour des globes qui tempèrent l'éclat des lampes, se jouaient mille papillons plus ou moins jeunes et plus ou moins spirituels. La fadeur de leurs compliments l'écœuraient un peu, car elle était intelligente, et, dans le secret de son cœur, elle se sentait faite pour des cœurs plus mâles et mieux trempés. Ces trésors d'énergie et de poésie après lesquels elle soupirait, elle ne les trouva pas dans son mari — lequel était brave homme et malicieux, — mais, comme il arrive d'habitude, d'un grand nombre de degrés au-dessous d'elle, dans l'échelle des êtres. Alors, et sans se résigner, elle demeura pure, moins par vertu que par orgueil. C'est égal ! il est dur, quand on est jolie femme et princesse, de se dire qu'on ne rencontrera jamais celui qui seul aurait été capable de vous rendre heureuse.

XXIII

Ou, du moins, qu'on l'a rencontré dans un moment

inopportun, alors qu'une inégalité d'âge, vraiment déplorable, vous sépare de lui de toute la distance qui existe entre une mère et son enfant! — Agissons donc en mère! se dit la princesse. Elle mit, dans cette philosophique résolution, toute la vivacité que les femmes déploient d'habitude pour poursuivre la réalisation de leurs caprices. Il était difficile de se livrer chez elle, — à cause des gardes du corps, toujours en faction, — au moindre *à-parté*. La princesse se rabattit sur les promenades. Son médecin, afin de combattre une certaine tendance qu'elle pourrait avoir, plus tard, à engraisser, lui avait conseillé la marche. Chaque jour donc, vers cinq heures, escortée de sa *garde d'honneur* — ce mot était du prince encore, — elle se mit à parcourir l'ombreuse et magnifique avenue de Lichtenthall. Une heure pour aller, autant pour revenir. Que de choses on pouvait se dire! Les Allemands se tenaient derrière, par ordre, à cause du peu de largeur du sentier.

XXIV

Elle commença par demander au bel Arthur — non sans étouffer un soupir dans son mouchoir, — s'il avait aimé.

— Hélas ! princesse ! répondit Arthur.

Mais aussitôt, comme il allait tout raconter : et l'Ile-Belle, et Flore, et la cruauté de sa mère, et l'accident

inexplicable arrivé à la pauvre fille, il réfléchit qu'une grande dame, comme la princesse, qui avait dans les veines quelques gouttes du sang d'Ottocar, compâtirait sans doute médiocrement aux souffrances d'une paysanne, quelque charmante que fût cette dernière. Il réfléchit également qu'elle prendrait alors de lui une idée fâcheuse, qu'elle lui attribuerait des goûts bucoliques, et il n'articula pas un mot de plus.

XXV

Déjà dissimulé ! dira-t-on. Dans ce monde, qui n'obéit qu'aux conventions, il est parfois utile de l'être. Ne le seriez-vous pas vous, madame, qui me lisez, si d'aventure quelque impertinent affectait de vous parler de l'homme heureux qui vous tient au cœur? La princesse se méprit au sens de cet « hélas! » Elle l'attribua, non au chagrin d'avoir aimé, mais à l'impatience d'aimer. Et alors, elle voulut charitablement modérer cette fougue, dont elle n'osait profiter.

— Vous êtes trop jeune encore, lui dit-elle. Croyez-en mon expérience : il vous faut retarder le plus possible le moment où vous subirez le joug d'une femme. Mon sexe est très-dominateur. Patientez quelques années et puis mariez-vous; c'est ce que vous pouvez faire de plus sage.

XXVI

— Pourquoi veut-elle me marier? se dit Arthur. C'est un très-mauvais procédé. Et alors lui, qui ambitionnait de se faire adorer de toutes les femmes, — pardonnez-lui, mesdames, on ne doute de rien à dix-sept ans, — protesta avec énergie, et même avec un peu d'humeur. Il lui aurait été, à lui-même, assez difficile de dire quels étaient les sentiments que lui inspirait la princesse. Sans doute il aurait bien aimé qu'elle fût plus jeune, que sa beauté fût plus régulière, que son mari la surveillât moins, enfin qu'elle eût un moins grand nombre de soupirants. Telle qu'elle était cependant, elle lui plaisait suffisamment à cause de sa double qualité de femme et de grande dame. Il ne ressentait pas pour elle une de ces passions qui vous font, de vous-même, sauter à pieds joints par-dessus la barrière des obstacles les plus respectables; mais il était flatté de la préférence qu'elle lui accordait, et si elle avait bien voulu se charger de parfaire son éducation, je ne doute pas un seul instant qu'il se serait montré d'une docilité exemplaire.

XXVII

— Me marier, madame! s'écria-t-il. Jamais!

Il s'arrêta encore, n'osant aller plus loin, n'osant lui dire que, maintenant qu'il l'avait vue, son cœur ne pouvait plus appartenir à aucune femme. Dans son ingénuité, il avait peur de la blesser par un aveu trop prompt ou trop vif, et, la voyant ainsi cheminer auprès de lui, la tête élégamment enveloppée dans un voile de tulle, sérieuse, mais presque affable, il admirait sa grâce parfaite. Elle soupirait en ce moment, traînant les pieds avec une adorable nonchalance. Tout en elle accusait le trouble de son cœur et de ses sens. Ce trouble perçait si bien, que le prince — par quel hasard se trouvait-il, si mal à propos, dans l'avenue de Lichtenthal ? — se méfia de quelque chose. Comme il était homme de ressource, il dissimula, mais il soutint imperturbablement, le lendemain, que ces longues promenades devaient fatiguer sa femme. En conséquence, il l'engageait à ne plus sortir qu'en voiture.

XXVIII

La princesse obéit avec une docilité d'autant plus surprenante qu'elle ne lui était guère habituelle. Et pourquoi donc aurait-elle été docile, au surplus ? Ces pauvres femmes n'ont-elles pas été assez peu favorisées par la nature pour mériter d'être excusées, quand, par hasard, elles montrent quelques velléités d'indépendance? Pensez-vous, hommes égoïstes et grossiers, qu'il soit

excessivement agréable de dépendre de vos fantaisies et de vos vices? Sans compter les enfants qu'il faut mettre au monde avec d'intolérables douleurs, et qui souvent emportent avec eux le peu que nos compagnes ont de santé et de beauté! Je les trouve bien bonnes, après tout, de ne pas se rébellionner plus fréquemment qu'elles ne le font contre nos tyrannies injustes. Et si moi, par quelque miracle, je me trouvais à la place de l'une d'elles... je ne veux pas m'expliquer ici, à cause des jeunes filles qui pourraient me lire. Qu'il vous suffise de savoir que mon mari aurait affaire à moi.

XXIX

Mais revenons à la princesse. Avait-elle, dans sa sagesse, compris le danger des conversations en plein air? Voulait-elle se soustraire au charme singulier des confidences qu'elle sollicitait? On n'évite souvent un péril que pour se précipiter dans un pire. La voiture du prince était large. Elle aurait pu contenir au moins six personnes. Mais à l'exception d'un Wurtembergeois, le seul Arthur, avec les deux époux, y trouva place. Les choses s'arrangèrent de telle sorte que le Wurtembergeois s'assit en face du mari, et Arthur, nécessairement, fit vis-à-vis à la princesse. Ce vis-à-vis parut au prince plus dangereux encore que la promenade. Il y avait alors un bon nombre d'ornières, sur les routes du grand-duché, et, au moindre

cahot, malgré elle, la princesse s'élançait dans les bras d'Arthur. Et puis, il faut tout dire, les genoux du jeune homme, quoique bien tournés, n'étaient pas tellement menus qu'elle ne les sentît parfois contre les siens. Il y avait donc là une gêne, un nouveau péril. Le prince décida, — après avoir pris l'avis de sa femme, — que les routes étaient détestables, et que, pour éviter les accidents, la princesse ne sortirait plus.

XXX

Je ne sais si j'ai dit que le prince était de petite taille. — C'était peut-être pour cette raison qu'il ne répondait pas à l'idéal de la princesse. — On a vu cependant des petits hommes faire de grandes actions. Il ne faut pas discuter des goûts. Moi, je préférerais, si j'avais l'honneur d'être femme, les hommes de taille moyenne. C'est plus harmonieux. Ça ne tire pas l'œil. Quoi qu'il en soit, le prince était petit, — ce n'était pas sa faute ni celle du mari de sa mère, — et tout en lui était mignon, ses mains surtout. On aurait dit des mains d'enfant. Il s'amusait parfois à mettre les gants de sa femme et affectait alors de faire voir qu'ils étaient un peu longs pour lui. Ceci n'est pas du verbiage, comme on peut le croire. Celle qui lira la suite de ce récit sans en passer un traître mot, le verra.

XXXI

Étant petit, le prince avait toutes les qualités et tous les défauts des petits hommes. Et d'abord, il était outrageusement susceptible. Une de ses prétentions, — la plus ridicule, — était de n'être pas trompé. Ce n'était pas qu'il eût pour la princesse une de ces affections extravagantes que le monde entend qu'on lui cache, les trouvant malséantes de mari à femme, et contraires d'ailleurs à toutes les idées reçues. Non. Il avait pour elle... comment dire cela? de la considération, de l'habitude, — au diable le néologisme! — il regardait sa femme comme une partie de lui-même, — la plus noble, la plus gracieuse, — et, se connaissant chatouilleux, il n'aurait pas aimé qu'on y touchât. Voilà tout. C'est bien peu princier, dira-t-on, et, somme toute, invraisemblable. Que voulez-vous? chacun a ses travers. Ce qu'il faut dire, à l'éloge du prince, c'est que d'abord il n'en avait qu'un seul. Ensuite, il ne faisait pas de *scènes* à sa femme. Jamais un mot d'explication. C'était bien l'homme le plus doux!... le plus charitable!... Il entendait que chacun vécût, et il aurait été capable de couper en deux son manteau, comme saint Martin, dans le but de couvrir les épaules d'un pauvre homme. Seulement, quand il se doutait qu'un de ses bons amis avait des chances pour le faire... ce qu'il aurait été désolé d'être, — je ne sais pas comment il s'y

prenait, par exemple, — mais il s'arrangeait toujours de façon à faire naître un incident, un rien, qui suffisait pour l'éconduire, et c'est ainsi que, jusqu'alors, — la vertu de sa femme aidant, — il avait évité le sort de Molière.

XXXII

Les promenades ayant cessé, Arthur et la princesse se trouvèrent tout désorientés. Comment se voir en tête-à-tête? Comment reprendre ces bonnes causeries où le cœur dissimule ses désirs les plus sournois sous des phrases à double entente? Comment, pour la grande dame, achever l'exploration de la jeune âme qui l'intéressait, et, pour Arthur, acquérir la certitude qu'il serait aimé quelque jour? Il n'est rien de plus ennuyeux, selon moi, qu'une liaison interrompue à ses débuts. C'est comme si, quand vous êtes assis devant une bonne table, en compagnie d'amis qui ne vous ont rendu aucun service, on vous faisait lever, après le potage, sous prétexte qu'un oncle — dont vous n'héritez pas — est à sa dernière heure et désire vous donner sa bénédiction. C'est aussi comme un rêve inachevé, un de ces rêves insensés qui vous font croire que vous possédez assez de millions pour vous faire adorer de toutes les femmes, et que vient traverser — juste au plus beau moment — le coup de sonnette impatient d'un créancier. La plupart des liaisons qui débutent sous les auspices les plus favorables se ter-

minent cependant ainsi. On vous laisse entrevoir le ciel. Déjà vous vous agenouillez. Patatras! quelque chose vous tombe sur la tête. Vous êtes trop heureux si vous n'en restez pas dévisagé.

XXXIII

Arthur se rappelait encore le piteux dénoûment de ses premières amours. L'apparition de sa mère juste à l'instant où il allait mettre en action, en compagnie de Flore, la délicieuse pastorale de Longus, lui était restée dans l'esprit comme un contre-temps déplorable, et, pour dix années de sa vie, il n'aurait pas voulu que ce contre-temps se répétât. Pour la princesse — quoiqu'elle fût sûre d'elle-même et qu'elle trouvât Arthur un peu jeune — le souvenir des *tours* que son mari lui avait joués, — annihilant d'un coup de baguette, et sans se montrer, les soupirants à qui elle aurait pu témoigner quelque bienveillance, — offensait encore son orgueil. Cette fois, elle n'entendait pas que le baron de Féreste disparût, comme un diable d'opéra, dans une trappe. Elle ne voulait que lui donner de bons conseils. C'était très-charitable et très-moral. Donc son mari n'avait pas le droit de s'en occuper.

XXXIV

Aussi ne s'en occupait-il pas, l'aimable prince. Il n'avait même pas soufflé mot en apprenant que sa femme recevait maintenant Arthur dans la matinée, c'est-à-dire entre son lever et son déjeuner. Même il poussait la discrétion jusqu'à choisir cette heure-là pour aller lire les gazettes au Kursaal. Vous avouerez qu'il était difficile de se montrer plus accommodant. Il est vrai que la femme de chambre de la princesse était toujours en tiers dans ces entrevues matinales. Ne lui fallait-il pas coiffer sa maîtresse? Celle-ci avait de si beaux cheveux ! — C'était toute une affaire que de les démêler et de les disposer élégamment sur sa fière tête ! — Et puis, cette Julie, quoique Parisienne, était d'une maladresse !... Bref, il ne lui fallait guère moins d'une heure pour s'acquitter de ses délicates fonctions.

XXXV

Ici, je sollicite la permission de dire quelques mots de Julie. Ne craignez rien, j'abrégerai le plus possible. Mais je ne peux pas cependant faire à notre charmante compatriote l'injure de la passer sous silence. Ai-je dit qu'elle était charmante? Je ne m'en dédis pas. Jugez-en :

Vingt-deux ans. « Un minois chiffonné, » comme aurait dit M. Crébillon fils. De jolis yeux espiègles. Des dents qu'on pouvait prendre pour de toutes petites amandes et qu'un sourire perpétuel laissait apercevoir entre deux lèvres vermeilles. Des cheveux châtains et luisants. Ajoutez à cela un irréprochable corsage, de petites mains, des pieds mignons, une jambe!... Je n'en dirai pas davantage. Je mentionnerai cependant un air de netteté, de propreté, répandu sur toute la personne de la soubrette, et qui faisait réellement plaisir à voir. Moi, « dans mon temps, » je l'aurais croquée!

XXXVI

Gardez-vous bien de supposer qu'elle eût rien de vulgaire. J'ai dit qu'elle était Parisienne. Que pourrait-on ajouter de plus? De la ruse à revendre à un diplomate chinois. De la tenue, comme n'en ont pas toujours les hommes politiques. Jamais, pendant que, les manches retroussées jusqu'à la saignée, — et elle avait les bras d'un blanc! — de ses petites mains elle tortillait le lourd chignon de sa maîtresse, — Arthur étant là, tout auprès, roulant les yeux et poussant de petits soupirs, — elle n'eut seulement l'air de l'apercevoir. A plus forte raison ne se serait-elle point avisée, — même au prix d'un empire ou d'une jolie paire de boucles d'oreilles, — de se mêler à la conversation. Mademoiselle Julie avait moins

l'air d'une soubrette de grande maison que d'une amie — muette — qui voulait bien tenir compagnie à la princesse. Il est bon d'ajouter qu'elle se vêtait des robes de rebut de cette dernière, — robes encore fraîches qu'on lui abandonnait après les avoir portées trois fois. — De tous les objets de toilette dont Julie héritait, il n'y avait guère que les bas dont elle ne pouvait faire usage, — la princesse ayant la jambe un peu maigre, — ainsi que les souliers, la grande dame ayant le pied très-élégant, — mais un peu long.

XXXVII

Vous êtes-vous, lecteur, jamais donné le plaisir de suivre dans la rue une jolie femme? Si vous êtes jeune, — et sensible, — ce que je vous souhaite, je ne crois pas devoir perdre mon temps à vous conseiller de le faire. Si vous êtes philosophe — comme moi, — ou observateur — comme moi encore, — je vous engage, toute affaire cessante, à vous procurer ce plaisir immédiatement. Supposez que vous vous trouvez dans une rue aristocratique et passante, telle que la rue du Bac ou le Faubourg-Saint-Honoré, par exemple, qu'il est cinq heures, que le pavé est sec, et que brille le soleil de mai. Vous vous placez en observation, devant un magasin de bijouterie ou de confection, peu importe — et là, vous attendez, sans vous impatienter. Il passe un flot de gens,

les uns très-affairés et les autres flânant. Ils ne vous intéressent guère. Attention ! cependant. Ou je n'y vois plus goutte, ou cette femme qui s'en vient, promenant ses regards distraits sur l'étalage des magasins... Oui : je tiens votre affaire. Et maintenant, vous allez bien vous amuser.

XXXVII

Suivez discrètement, c'est-à-dire d'un peu loin, tenez : comme je fais, moi qui ai l'habitude de ces aventures. Je ne sais rien de plus inconvenant, et qui déconsidère davantage un homme, que de gêner les femmes, jeunes ou vieilles. Est-elle assez jolie, celle-ci ! Qu'en pensez-vous ? Quelle mise élégante et simple ! Quelle délicieuse tournure ! Comme elle porte avec aisance le fragile édifice de sa coiffure ! Ne vous demandez pas où elle va. Ce n'est pas pour l'apprendre que vous la suivez, je suppose. Irait-elle, d'ailleurs, chez votre ami le plus intime, votre devoir est de l'ignorer — ou de l'oublier. Ce que je cherche maintenant, dans la foule des allants et des venants, c'est une de ces bonnes âmes qui ne manquent ni de laideur ni de prétentions, et dont le cœur reçoit moins de sang que de fiel. Pardieu ! en voici une. La bonne tête !

XXXIX

Regardez-la venir de loin, — c'est de la dernière que je parle. — D'abord, elle ne se méfie de rien. Elle s'en va tout tranquillement, avec un air maussade, comme il convient aux gens qui ne s'attendent pas à recevoir un tuyau de cheminée sur la tête, et ne sont pas, d'ailleurs, contents d'eux-mêmes. Sans doute elle se dit qu'elle est mal habillée ou mal coiffée, — on accuse toujours les coiffeurs ou les marchandes de modes des vices de sa figure et des défauts de sa tournure. — Cette femme-là, cependant, elle aurait une ressource pour se faire tolérer, — et même adorer. — Ce serait de montrer aux pauvres humains un peu d'indulgence et de bonté. Mais elle ne peut pas. — C'est plus fort qu'elle

XL

Vite! rapprochons-nous. La harpie a déjà flairé la déesse. A peine a-t-elle une seconde pour la regarder, car elles marchent en sens inverse. Ça ne fait rien. Cette seconde suffira. Voyez comme elle pâlit! Comme elle souffre! Pauvre chérie! On dirait que la vue de tant de beauté lui déchire l'âme. Elles se croisent. Voilà l'envieuse qui se retourne. Oh! ce regard!... Elle vous l'a enve-

loppée de la tête aux pieds !... Elle a tout exploré, tout profané, jusque sous le corsage et sous les jupes !... Elle poursuit alors son chemin, méprisante, les lèvres serrées. Effondrée en elle-même, une pensée lui reste, une pensée affreuse, implacable, dont elle n'a peut-être pas conscience, mais qui ne la lâche pas, et la tenaille. Elle se dit, en songeant à l'autre, l'autre si gracieuse !

— Si tu pouvais crever !

XLI

Eh bien ! dussé-je passer pour un homme tout à fait paradoxal ou d'une tolérance vraiment ridicule, je dirai que cette femme, je la plains. Je fais mieux : je la comprends. Songez-y donc : cela ne doit pas être une chose excessivement agréable, quand on a dans la tête certaine ambition et certains désirs dans le cœur, de se voir condamnée, par un hasard de sa naissance, à végéter toute sa vie comme un romarin dans un pot. Il est telle de ces femmes qui a l'âme nécessaire pour effacer toutes ses rivales, être aimée, encensée, mener la vie d'une Cléopâtre ou d'une Catherine, et qui, parce qu'elle est maigre comme l'épine dorsale d'une merluche, ou qu'elle a le nez fait en pavillon de cor de chasse, ou qu'elle a la tournure d'une oie qui marche dans du beurre, passera oute son existence sur le gril, comme Guatimozin, se nourrissant de poires d'angoisse, pendant que d'autres

s'ébaudiront en pleine lumière comme des papillons parmi les fleurs. Ce n'est pas juste. Quelle vertu lui imposez-vous en lui demandant de ne pas haïr ! Quand elle le voudrait, d'ailleurs, lui serait-il possible de se soustraire à cette grande loi de la nature qui veut, de toute éternité, que Pradon déteste Racine, et que celui qui chôme abomine celui qui jouit ? Non, non. Elle a raison. Et je l'approuve, — d'autant plus que la haine n'a jamais fait de mal à personne, excepté toutefois à celui qui l'a dans le cœur.

XLII

Ces réflexions pleines de sens n'empêchent pas que j'ai connu jadis la plus délicieuse petite blonde, qui était bien méchante comme une diablesse... et que je connais encore aujourd'hui au moins deux femmes qui sont outrageusement laides, et dont la bonté cependant passe toute expression. Mais la laideur, chez ces dernières, a quelque chose de particulier. Pour mieux dire, elles ont comme un reflet de leur belle âme sur le visage. Laideur charmante ! elle ressemble à celle des lampyres, dont le corps flasque cause au toucher une sensation de froid insupportable, et qui, luisant la nuit, dans l'herbe, comme de petites étoiles, place à notre portée une image affaiblie des cieux.

XLIII

Quoi qu'il en soit, il est indiscutable que la beauté est une très-mauvaise recommandation pour une femme qui doit vivre dans la dépendance d'une autre femme. C'est pourquoi la princesse aimait peu sa fille de chambre. Vous me direz : Pourquoi l'avait-elle prise? Ce n'était pas madame de Féreste qui se serait avisée de commettre, même quand elle était jeune et qu'elle se procurait d'aimables distractions, une telle imprudence. Jamais, au grand jamais, spécialement en vue de son mari, et plus tard de son fils, elle n'avait admis chez elle une fille qui eût le nez au milieu du visage et qui comptât moins de cinquante-cinq ans. La princesse avait peut-être moins d'expérience que madame de Féreste. Les mauvaises langues, — il y en a partout, même en Autriche, — disaient qu'il y avait un peu de machiavélique intention dans son fait, et qu'elle n'aurait pas été fâchée de rendre au prince « la monnaie de ses pièces, » en l'exposant à des tentations auxquelles un Allemand lui-même ne pouvait guère se dérober. Si telle avait été — ce que j'ignore — l'idée de la princesse, elle avait été bien mal inspirée, car le prince n'avait jamais paru s'apercevoir — devant sa femme — que Julie fût au monde, et je ne crois même pas qu'il lui eût, une seule fois, adressé la parole, si ce n'est pour lui dire :

— Apportez-moi ma robe de chambre,

Ou :

— Donnez-moi mon bonnet de nuit.

XLIV

La grande dame n'aimant pas Julie, il y avait souvent entre elles, pendant que la dernière coiffait la première, de petites piques.

— Vous me faites mal, mademoiselle, vous me tirez les cheveux, disait la princesse.

— Pardon, madame la princesse, répliquait Julie, c'est que madame la princesse a les cheveux si longs ! si épais !...

— Assez, mademoiselle. Il ne me plaît pas qu'on me flatte !

Julie alors devenait rouge, se mordait les lèvres. Oh ! quel supplice ce doit être pour une fille qui tient une femme de haute volée par le chignon, de ne pouvoir lui dire, en ces occasions :

— Vous êtes une grue ! et ne méritez pas qu'une personne comme moi s'occupe de votre tignasse.

N'allez pas supposer, au moins, que Julie eût jamais la velléité de prononcer ces affreuses paroles. Non. Elle avait été bien élevée. Seulement, comme elle était femme, elle n'aimait pas qu'on l'humiliât, — surtout devant un

beau jeune homme, — et, dans son adorable petit cœur, il s'amassait beaucoup de rancune.

XLV

Et elle aussi se permettait de jouer des *tours* à sa maîtresse. Ainsi, en la coiffant, elle affectait de lui découvrir les oreilles, comme si elle avait voulu montrer au baron que ces oreilles étaient mal faites. Elle s'amusait encore à lui faire lever les bras — qu'elle avait rouges — en lui passant les manches de son peignoir. Ne s'avisa-t-elle pas, un jour, de lui demander, sous le nez d'Arthur, si elle ne ferait pas bien d'envoyer acheter du diachylon pour les cors dont elle se plaignait. La princesse lui répondit qu'elle était une sotte. Arthur n'entendait pas malice à ces petites perfidies, si féminines. Il était sous le charme. Mais il n'y était pas si bien qu'il ne pût remarquer la beauté de Julie. Cependant, comme il s'en fallait encore de beaucoup qu'il fût arrivé à cet heureux âge où l'on aime à poursuivre deux, et même trois lièvres à la fois, il affectait de ne pas la regarder, et c'est à peine s'il lui disait :

— Merci, mademoiselle,

Quand la princesse, levant la séance, la soubrette présentait à l'adolescent sa canne et son chapeau.

XLVI

Il y avait déjà un mois que durait cette belle existence, et la comtesse de Féreste écrivait à Hermès lettre sur lettre pour lui demander d'où venait donc que son fils séjournait si longtemps à Baden-Baden ! Et Hermès, dans les termes les plus respectueux, répondait à la comtesse que l'allemand de Baden-Baden étant beaucoup plus pur que celui de la Saxe et de la Souabe, le baron, qui n'était parti que pour se livrer à l'étude des langues, ne pouvait que profiter d'une longue station dans la ville la plus honnête du grand-duché ! Et Arthur assommait Hermès de ses confidences ! et Hermès, le voyant si peu avancé dans son entreprise amoureuse, commençait à se dire que son élève lui rapportait bien peu d'honneur ! et la princesse continuait ses marivaudages ! et le prince lisait les journaux au Kursaal ! et les gardes du corps ne se lassaient pas de monter la garde ! et Julie coiffait sa maîtresse — avec et sans métaphore,

XLVII

Lorsque Arthur commença à perdre patience, se doutant qu'il jouait le rôle d'un benêt. La princesse, en effet, ne paraissait vouloir se livrer avec lui à nul autre exer-

cice que celui de la *flirtation*. En vain il soupirait, faisait ses yeux blancs, et lui disait sur tous les tons qu'elle était la plus belle des femmes. En vain même, quand Julie leur tournait le dos, il s'aventurait quelquefois jusqu'à prendre une main qu'on lui abandonnait et à poser ses lèvres sur cette main aristocratique. En vain encore, pour épuiser toutes les ressources que la mauvaise foi mettait à sa disposition, il lui disait qu'il était bien malheureux! La princesse affectait de ne rien comprendre. La preuve, c'est qu'elle lui faisait toujours de la morale. Et puis elle lui parlait de son père et de sa mère, de son enfance, du brillant avenir qu'elle entrevoyait pour lui, toutes choses qui n'avaient pas le moindre rapport avec le but que poursuivait Arthur, toutes « viandes creuses » ainsi que le disait Hermès.

XLVIII

— Il faudrait pourtant en finir! s'écria un matin le judicieux précepteur, car nous ne pouvons pas passer ici le reste de nos jours. Madame votre mère s'inquiète. Moi, je m'ennuie. Ne sachant qu'inventer pour tuer le temps, je joue à la roulette et je perds votre argent. Au nom du ciel, monsieur le baron, brusquez les événements.

— Comment pourrais-je les brusquer? demanda Arthur. Je ne sais seulement pas comment on s'y prend.

— Eh! pardieu! cachez-vous ce soir sous les rideaux

de la chambre à coucher de la princesse. Le reste ira tout seul.

Je suis vraiment honteux de cet Hermès. Il avait, depuis ses malheurs, une façon de dire les choses... Moi, je hais le mot propre — autrement dit : la grossièreté.

XLIX

D'autant plus qu'elle n'a jamais servi à personne, et que traiter une femme du monde comme une drôlesse, c'est bêtement gâter ses plaisirs. Les habitudes sont tout, dans ces sortes d'affaires. Mangeriez-vous votre potage dans une cuvette? Jamais, même à seize ans, — âge où je ne valais guère mieux que le baron de Féreste, — je n'aurais pu entendre de sang-froid les conseils d'Hermès; et, bien certainement, s'il s'était avisé de me les donner, je lui aurais sauté aux yeux. Arthur, qui respectait peut-être moins que moi les préjugés, ou qui était plus vaniteux, ou qui voulait à toute force — je ne sais pas pourquoi — se prouver à lui-même, et tout de suite, qu'il était homme, ne s'emporta pas contre Hermès. Au contraire. Il passa plus d'une heure, après son dîner, à faire sa toilette; puis, tout rêveur, il se rendit chez la princesse.

L

Il y trouva nombreuse compagnie. Les gardes du corps étaient au complet, et le prince les gouaillait, s'amusant avec une adresse de singe à leur prouver trente fois par heure qu'il était beaucoup plus malin qu'eux, ce qui, par parenthèse, dépitait très-fort la princesse. La princesse — elle aussi — était rêveuse ce soir-là. Elle se sentait du vague à l'âme. Avait-elle le pressentiment — les femmes sont si fines ! — qu'Arthur se proposait de lui tendre un piége ? ou bien était-ce qu'elle regrettait sa sévérité ? Cette dernière supposition me semble la plus probable, car elle le regardait langoureusement à la dérobée, et même, plusieurs fois, avec une tartufferie toute charmante, transportant d'elle à lui ses sensations, elle lui demanda « ce qu'il avait. » Arthur qui, à part lui, comptait les quarts d'heure, lui répondit qu'il n'avait rien, si ce n'étaient des palpitations de cœur. Était-ce assez habile !... on le punit de cette habileté en lui faisant croquer un morceau de sucre imbibé de quelques gouttes d'eau de fleur d'oranger.

LI

Cependant le temps se passait, et Arthur qui, en fran-

chissant le seuil du salon, s'était dit, comme dans je ne sais plus quel opéra-comique : — « Ou ce soir, ou jamais ! » — se sentait dans la poignante situation d'un homme qui roule dans un fiacre pour aller se battre en duel, ou d'un acteur qui doit, pour la première fois, affronter le feu de la rampe, ou d'un académicien qui tousse et se mouche avant de prononcer son discours de réception. De temps à autre, il jetait de furtifs regards sur la pendule. Et puis, il se tâtait le pouls, afin de voir si sa détermination tenait toujours. — Si elle allait ne pas vouloir ! se disait-il. Si elle faisait du bruit ! appelait son mari ! — L'innocent ! il ne savait pas que les maris sont d'ordinaire les dernières personnes que les femmes appellent, dans ces cas-là, et, de vous à moi, elles ont bien raison, car il y a de ces maris assez mal élevés pour crosser à grands coups de pied l'impertinent qu'ils trouveraient dans un déshabillé galant avec madame leur épouse. Et cela ne peut pas se faire sans quelque scandale et sans éviter les commentaires des domestiques.

LII

Le prince se retira de bonne heure. Il logeait au premier étage, et la princesse au rez-de-chaussée. Arthur savait cela, s'étant enquis depuis longtemps de la disposition des lieux et des habitudes des personnes. Lorsque le prince fut parti, la princesse se montra plus expansive

encore avec Arthur. Elle était véritablement charmante ce soir-là. Elle avait je ne sais quoi de languissant dans la pose et dans le regard. Ariadne, fille de Minos et de Pasiphaë, devait avoir de ces airs-là, lorsque l'ingrat Thésée l'abandonna dans l'île de Naxos. Elle lui parlait à voix basse, — pour lui dire des riens, il est vrai, — mais avec une singulière expression de tendresse. Arthur était ravi de la tournure que prenaient les choses. Comment croire, en effet, qu'une personne qui se montrait si affectueuse sous les yeux de ses gardes-du-corps, pourrait user de cruauté dans le tête-à-tête? Cela n'était guère probable. Il fit preuve d'une intelligence au-dessus de son âge, en voulant conserver ses avantages, et il se retira assez à temps pour se faire un peu regretter.

LIII

Il n'y avait personne dans le vestibule. S'avancer à tâtons dans la direction de la chambre à coucher de la princesse fut pour lui l'affaire d'un instant. Il marchait sur la pointe des pieds, afin de n'éveiller l'attention d'aucun domestique, et quoiqu'il eût grand' peur, sa résolution ne bronchait pas. Il trouva le bouton de la porte qu'il cherchait beaucoup plus facilement qu'il ne l'avait cru, et, — chose heureuse! — cette porte, en s'ouvrant, ne fit aucun bruit, non plus qu'en se refermant sous sa main tremblante. Tout semblait conspirer pour la réussite

du dessein coupable que lui avait suggéré son indigne précepteur; une bougie brûlait sur un meuble et les rideaux de la fenêtre étaient baissés. Il eut d'abord l'idée de souffler la bougie, mais il se ravisa, pensant que ce fait pourrait sembler extraordinaire, et, comme il n'avait pas de temps à perdre et qu'il craignait par-dessus tout d'être surpris, il se blottit sous les rideaux qui étaient un peu courts et laissaient voir le bout de ses pieds, — ce dont il ne s'aperçut pas, ayant, pour le moment, l'esprit ailleurs.

LIV

Alors, et comme il n'avait rien de mieux à faire, en attendant l'arrivée de la princesse, il se mit à examiner la disposition de la chambre par l'entre-bâillement des rideaux. Le lit était défait, et, sur ses draps d'un blanc de neige, reposait moelleusement une élégante camisole brodée de dentelles et la plus délicieuse cornette qui ait jamais couvert un front d'Allemande. De riches mules de satin étaient posées par terre auprès du lit. L'oreiller était large, assez large pour que deux têtes pussent s'y appuyer à l'aise. Des peignes, des brosses, des fioles d'eau de senteur et une foule d'autres objets de toilette servant à l'entretien de la beauté, étaient dispersés sur les meubles. Partout on retrouvait dans cette chambre spacieuse la présence d'une femme oisive et délicate.

L'air qu'on y respirait était comme saturé d'une odeur de verveine, et dans la forme des siéges, il y avait quelque chose de voluptueux.

LV

Arthur mit un quart d'heure à son investigation, puis soupirant, il repassa dans son esprit tout ce qu'il se proposait de dire à la princesse pour expliquer son incartade. Après cela, il compta jusqu'à cent, puis jusqu'à deux cents. La pendule, juste au moment où il cessait de compter, sonna minuit, et Arthur, dans son impatience, voua au diable les Allemands qui retenaient si tard « l'idole de son âme. » Cela le fatiguait étrangement, — d'autant plus qu'il avait des bottes étroites, — de se tenir debout sous ces rideaux, n'osant pas s'appuyer aux vitres de peur de les briser. Pendant une seconde il eut l'idée de renoncer à son entreprise, mais il pensa aux quolibets dont Hermès ne manquerait pas de l'accabler et la vanité le retint en place. Bien lui en prit, car, juste en ce moment, et sans qu'il pût voir qui entrait, il entendit la porte s'ouvrir, et la lumière s'éteignit du coup.

LVI

O amour! dans quelles étranges situations, parfois,

tu nous places ! Tel qui rêve d'amollir le cœur de marbre d'une blonde, s'estime trop heureux de subjuguer l'âme compâtissante d'une brune ! Tel qui s'embarque pour aller à Corinthe, s'applaudit de faire naufrage sur une île dont il appréciait trop peu la beauté ! Tel enfin... les choses, en amour, se passent exactement comme à la chasse, où souvent, ajustant un lièvre, on est tout étonné de tuer une perdrix qu'on ne savait pas là, — et parfois son chien.

LVII

Ces réflexions me sont suggérées par l'incompréhensible aventure dont mon héros faillit être la victime. Quelle ne fut pas sa surprise — je pourrais dire son effroi — quand, se trouvant plongé, sous les rideaux, dans les ténèbres les plus épaisses, et ne sachant qui venait d'entrer dans la chambre, il sentit une main se poser sur son bras et le tirer tout doucement de sa cachette. A qui appartenait cette main? Arthur, qui n'osait souffler mot, — et, en effet, il n'avait rien à dire puisqu'on ne lui demandait rien — se laissa faire. La main était petite, assez petite pour qu'il lui fût permis de croire qu'elle appartenait à la princesse. Mais, quant à s'assurer du fait, c'est ce qui, dans son trouble, ne lui vint même pas à l'esprit. Il se laissait aller, ne comprenant pas bien pourquoi on le tirait ainsi, ni pour quelle raison surtout la lumière

était éteinte. Cependant, une porte venait de s'ouvrir, et quoiqu'il fût toujours dans l'obscurité, il lui fut facile de s'apercevoir qu'il était sorti de la chambre. Voilà une seconde porte qui s'ouvre, et toujours la main qui l'entraîne, et toujours pas une parole. Et maintenant une troisième porte. La main lâche son bras, le pousse doucement par l'épaule, la porte serenferme. Le voilà seul, il continue à n'y voir goutte, et il ne sait pas où il est.

LVIII

Quelle situation ! D'abord il étendit les bras et trouva sous ses mains une foule de robes et de jupons qui étaient suspendus aux murs. Il y en avait tant qu'il en était comme asphyxié. La pièce étroite, irrégulière, absolument privée de fenêtres, ressemblait moins, par ses dimensions, à une chambre qu'à une grande armoire, et la porte de cette armoire était vitrée. Ouvrir la porte et détaler était une idée qui aurait pu venir aux personnes qui aiment leurs aises, mais le baron, en ce moment, ne songeait guère aux siennes. Il avait, en effet, la conviction que la seule princesse avait pu le transférer ainsi d'une cachette dans une autre. Sans doute, en entrant dans sa chambre, avait-elle aperçu le bout de ses bottes, et dans la crainte qu'il ne fût découvert par quelque femme de service, avait-elle résolu de le déposer mo-

mentanément dans un lieu plus sûr. Excellente princesse! Mais quelle diable d'idée de souffler la bougie !

LIX

Arthur avait pris le parti de s'asseoir sur un tabouret qui se trouvait là, et il était bien décidé à attendre, s'il le fallait, toute la nuit, qu'on le vînt chercher, quand la chambre qui était contiguë à l'armoire s'éclaira soudain, une personne entra, et il entendit le bruit très-distinct d'une porte qui se referme. Il se leva sans bruit. Il ne distinguait pas les choses parfaitement, à cause d'un rideau de mousseline qui s'abaissait devant les vitres de la porte. Il écarta ce rideau du bout des doigts, et alors, il vit une chambre plus petite et beaucoup plus modestement meublée que celle de la princesse. Il n'y avait dans cette chambre qu'un lit étroit et sans rideaux, quatre chaises de paille, une table de toilette. Le tout était très-propre. Une personne rôdait çà et là, mais il ne pouvait pas la voir. Un horrible soupçon le saisit en remarquant la simplicité de l'ameublement de cette chambre. Il supposa que la princesse, indignée de l'avoir surpris chez elle, l'avait traîtreusement mené, pour le punir, dans la lingerie, où couchait sa femme de charge. Et il ne pouvait penser sans frémir que ladite femme de charge — une Tyrolienne barbue — avait plus de soixante-cinq ans !

LX

O humiliation ! s'être promis d'offrir les prémices de sa personne, — à défaut de celles de son cœur, — à une princesse qui comptait autant de quartiers de noblesse qu'elle avait dans la bouche de dents de perle, et s'en aller piteusement tomber dans les bras d'une montagnarde édentée qui pouvait, dans sa joie, manifester l'intention de ne pas vous lâcher ! Avoir seize ans ! s'appeler Arthur ! baron de Féreste ! être beau comme Antinoüs ! avoir rêvé des destinées aussi douces que magnifiques ! et succomber, dès le début, sous le ridicule ! Il y avait de quoi se manger le cœur !

LXI

J'ai cependant connu un gentil garçon à qui était arrivée une aventure plus atroce encore. Figurez-vous que, depuis deux ans, il faisait la cour à une belle dame, et que, dans le seul but de multiplier les occasions de la rencontrer, il s'était lié, selon l'usage, avec son mari. Il n'était pas de bons procédés qu'il n'eût pour ce dernier. Le mari, qui n'entendait pas malice aux marques d'affection qu'on lui prodiguait, et qui, d'ailleurs, connaissait le monde, s'émerveillait chaque jour davantage, et, dans sa

modestie, il se trouvait indigne d'un dévouement qui lui semblait si désintéressé. Le malheur fit que le galant, se voyant sur le point de récolter le fruit de sa politique, — la dame lui avait fait espérer qu'elle ne tarderait pas à lui accorder un rendez-vous, — s'observa moins et laissa deviner le but qu'il poursuivait à son domestique. Comme ce domestique était un homme « tout en Dieu, » c'est-à-dire qu'il avait autant d'aversion pour le péché que d'attachement à ses intérêts, il s'ensuivit que le mari fut averti.

LXII

Il ne réfléchit pas que, dans son temps, il ne s'était pas beaucoup gêné, lui aussi, pour courtiser les femmes de ses intimes. Il était très-vindicatif, et il n'eut qu'une idée : celle de se venger. D'abord il ne laissa rien deviner de la découverte qu'il avait faite. Et même, dans le but d'augmenter la confiance de ses deux victimes, il affecta de s'absenter de chez lui plus fréquemment qu'il n'avait l'habitude de le faire, prenant en même temps, et secrètement, toutes ses précautions pour qu'elles fussent surveillées. La femme s'étant décidée à accorder le rendez-vous qu'on lui demandait, le mari prit toutes ses mesures pour assister à ce rendez-vous, sans être aperçu, et, au jour indiqué, les trois personnes se trouvèrent réunies, l'une n'étant séparée des deux autres que par l'épaisseur d'une porte.

LXIII

Ici, je crois devoir engager les personnes « qui ont des nerfs » à passer cette page ainsi que celle qui va suivre. Il gelait, — on était au mois de janvier, — et il y avait un demi-pied de neige sur les toits. L'appartement où se trouvaient les deux amants était situé au cinquième étage. Une gouttière de plomb, de six pouces de large, s'étendait devant les fenêtres, et soixante pieds plus bas que cette gouttière dont le rebord n'était pas plus haut que la main, on voyait briller le pavé. Les amants, comme il arrive d'ordinaire, ayant préludé à la méchante action qu'ils avaient l'intention de commettre, par toute sorte de jolies petites mignardises, étaient dans un costume que personne ne voudrait porter en plein air par quatorze degrés de froid. Ce fut alors que le domestique, exécutant les ordres du mari, se mit à frapper à la porte.

— Au nom du ciel, monsieur ! Monsieur, ne m'entendez-vous pas? Le mari de la dame avec laquelle vous êtes enfermé, est là, sur l'escalier, avec le commissaire de police. Faites fuir cette dame au plus vite !

LXIV

Le conseil était bon, quoique donné par perfidie. Mais

comment fuir ? Il n'y avait qu'un escalier dans la maison. Restait, il est vrai, la fenêtre... Les malheureux portaient les mains sur leurs habits. Mais cela ne faisait pas le compte du mari. Voilà le domestique qui recommence :

— Monsieur, ils ont fait les sommations et ils vont jeter la porte en dedans. Vous n'avez plus qu'une minute !.....

Alors, voyant que sa belle amie, terrifiée, était incapable de se tenir sur ses jambes, le jeune homme la prit dans ses bras, monta sur une chaise, et, de là, apparut sur la gouttière. Mais la goutttière était pleine de neige, et, à chaque pas qu'il faisait, il glissait de ses deux pieds nus. Toute la rue était aux fenêtres. On ne comprenait pas « ce que cela voulait dire. » Les uns croyaient que c'était un pari qui avait été fait par des Anglais ; les autres affirmaient que cet homme qui se promenait ainsi sur un toit, en chemise, tenant une femme demi-nue entre ses bras, était un fou. C'était un brave, voilà tout. Sa bravoure lui réussit. Après une excursion de trois minutes, il atteignit, portant toujours son précieux fardeau, une lucarne qui s'ouvrait sous le toit de la maison voisine. Une âme charitable les recueillit. On leur donna des vêtements et ils s'enfuirent. Mais jamais plus, depuis, ils n'essayèrent de se revoir. Et c'est ainsi que se vengea « un vilain homme de mari. »

LXV

Mais c'est assez de digression. D'autant plus que la Tyrolienne — ou celle qui passait pour telle — cóntinuait à fureter dans la chambrette sans qu'Arthur pût l'apercevoir. Le moindre bruit pouvait attirer son attention. La seule ressource du baron était de se tenir tranquille, de la laisser se mettre au lit, et puis de profiter de son sommeil pour décamper. Que faisait-elle? Pardieu! ce que ne manquent jamais de faire toutes les femmes, depuis les grisettes jusqu'aux reines, avant de se livrer aux douceurs du sommeil : elle allait à droite et à gauche, rangeant et dérangeant, dépliant uue nippe parci, ramassant un ruban par-là, poussant un siége, soupirant, disant : Mon Dieu! — C'était ce que ma vénérable grand'mère appelait « faire ses quinze tours. » — Tout à coup elle saillit d'un angle de la chambre, tenant la bougie à la main, et Arthur recula d'horreur jusque sous les robes. Cependant il se ravisa, réfléchissant qu'elle ne pouvait le voir, et il n'eut peut-être pas tort; car à l'inspection, — une inspection hâtive, — il lui parut que la femme qui maintenant se tenait devant lui ne pouvait avoir aucune ressemblance avec la Tyrolienne.

LXVI

Elle avait posé la bougie sur la cheminée et elle lui tournait le dos, dégrafant son corsage devant un miroir. Arthur y voyait mal, la lumière tremblotant sous la brise qui passait par une fenêtre entr'ouverte. Il y voyait assez pourtant pour remarquer que celle qui, sans se gêner, se déshabillait ainsi, paraissait toute jeune et très-bien faite. Elle avait une taille charmante, et, juste ciel! quand elle eut ôté son corsage, le baron fit un haut-le-corps, car les épaules qu'elle venait de découvrir étaient d'une blancheur, d'une beauté!... L'inconnue tressaillit, entendant du bruit, et, supposant sans doute qu'il pouvait y avoir quelque indiscret tapi auprès de la fenêtre, elle la ferma, puis, revenant vers le miroir, elle se retourna. Et alors, la lumière qui ne tremblait plus laissa voir, dans tout l'éclat de sa jeunesse, de sa gaieté, de sa beauté et de son voluptueux déshabillé, — Julie!

LXVII

Arthur, en reconnaissant la soubrette, respira plus facilement. Et cette fois ce fut avec stupéfaction qu'il se demanda quelle âme charitable avait pu le conduire chez elle. Il lui parut probable que la princesse n'avait à revendiquer aucune part dans cette action qui, maintenant,

lui causait une sensation fort éloignée de la terreur. Mais qui, alors? Si c'était Julie elle-même? Évidemment non. Dans ce cas, le premier mouvement de la jolie fille, en entrant dans la chambre, aurait été de tirer le baron de sa cachette. Et puis, elle se serait probablement montrée un peu plus embarrassée pour se dévêtir; car comment supposer qu'une si jeune personne, Parisienne, et bien élevée, aurait poussé l'oubli de toute convenance jusqu'au point... Bon! la voici qui ôte sa robe. Consolant spectacle, après tout, que celui d'une femme bien faite en corset et en jupon court! Arthur ne pouvait se lasser d'admirer la forme de ses bras et de ses chevilles. Elle avait, d'un gracieux mouvement, fait sauter son peigne, et la masse de ses cheveux bruns, en s'affaissant sur sa ceinture, faisait merveilleusement ressortir la blancheur de ses épaules.

LXVIII

J'ai regret de le dire, car nul autant que moi n'estime la constance dans les sentiments, Arthur, à partir de ce moment, ne chercha plus à se rendre compte du mystère qui plaçait devant ses yeux des formes si séduisantes. Il avait avancé la main pour ouvrir la porte. Mais il réfléchit aussitôt qu'il « avait bien le temps » de se montrer, qu'il ne perdrait rien à différer, au contraire; et que même il aurait bien plus de chances pour frapper l'ima-

gination de Julie, s'il attendait, pour lui donner signe de vie, que sa situation, à elle, fût devenue plus embarrassante. Le souvenir de la princesse — ô hommes! vous serez donc toujours les mêmes! — était alors à plus de quatorze mille lieues de son esprit. Il se demanda cependant si ce n'était pas la noble dame qui, dans le but de l'éprouver, ne l'avait pas exposé à la tentation dont il subissait tous les charmes. Elle aurait été, dans ce cas, bien mal inspirée! Julie peignait ses beaux cheveux, et les mouvements de ses bras étaient d'une grâce parfaite.

LXIX

— Mais que dirait Hermès, quand il saurait?... — Toujours la vanité! — Et que dirait Julie, quand il apparaîtrait? Si elle allait prendre mal les choses! — Elle y semblait peu disposée, — il est vrai que la pauvre fille devait être bien loin de se douter!... — La preuve en est qu'elle avait relevé ses cheveux, qu'elle s'était coiffée d'un joli bonnet, et qu'elle se débarrassait de son jupon, — qui la gênait, — et de son corset. Voyant cela, le baron commença sérieusement à perdre tout sentiment des convenances. Mais, encore une fois, qu'attendait-il pour se montrer? Julie, au moment de se déchausser, assise, tenant un de ses pieds dans ses mains, se mit à chercher autour d'elle quelque chose qui lui manquait.— C'étaient peut-être ses pantoufles. — Comme elle ne les

trouvait pas dans la chambre, elle se dirigea vers la porte vitrée. Arthur la vit venir à lui dans toute la splendeur de son désordre. Il recula un peu et ne put retenir un cri; Julie, sans dire « gare ! » avait ouvert la porte de l'armoire !

LXX

Eh bien! la vérité m'oblige à le confesser, car en ma qualité d'historien fidèle, il est de certains traits de caractère que je ne puis décidément passer sous silence; Julie, ouvrant la porte et se trouvant en face du baron, — lequel avait, comme elle s'en vanta plus tard, les yeux à l'envers, — Julie ne s'irrita ni même ne parut indécemment surprise. — Qui sait! elle se sentait flattée peut-être, — les femmes sont des êtres incompréhensibles! — de supposer qu'il lui donnait la préférence sur la princesse, — car je veux croire qu'elle ne savait pas qu'il était là, et surtout par un fait indépendant de sa volonté. — Elle le regarda avec une sorte de commisération touchante, puis, comme elle comprenait tout ce qu'il y avait de particulier dans leur situation commune; comme, après tout, cette situation, toute morale à part, pouvait avoir des côtés comiques, elle lui partit au nez d'un grand éclat de rire.

LXXI

Arthur pouvait-il se fâcher? Évidemment non. Ni vous ni moi, nous n'aurions songé à prendre des témoins pour demander raison à la belle fille de son impertinence. Cette impertinence, d'ailleurs, était plus apparente que réelle, car le baron étant sorti de son armoire, — il était bien temps de le faire! — Julie s'aperçut, un peu tard, des périls que pouvait courir sa vertu. Et alors, — souriant toujours, — ces Parisiennes sont incorrigibles! — elle joignit les mains, baissa les yeux, et comme la belle Sainte-Yves, dans l'*Ingénu, histoire véritable*, tirée des manuscrits du Père Quesnel, — lisez : « cet impie de Voltaire, » — elle demanda grâce, avec la certitude qu'on ne pouvait lui faire grâce sans l'offenser mortellement.

LXXII

Mais il est une justice au ciel! Arthur qui, au mépris de toute générosité, de son amour pour la princesse, des bons exemples qu'il avait reçus de sa mère, — ai-je dit *exemples*? c'est *conseils* que je voulais dire, — Arthur, qui n'écoutait seulement pas les supplications de Julie, et la menait d'après le système stratégique de mon illus-

tre ami le maréchal Pélissier, lorsque de guerre lasse, Julie, tombant à ses genoux, lui rendit les armes, se trouva fort désorienté. Il s'agissait alors, en effet, de prendre possession de la place... Mais je crois qu'il est temps de m'arrêter, car, en suivant ma métaphore, je pourrais bien écrire quelque sottise. — Qu'il vous suffise de savoir qu'au point du jour, Arthur entra avec la discrétion d'une bombe dans la chambre de son précepteur — lequel, ayant perdu la veille trente florins à la roulette, — dormait alors les poings fermés.

LXXIII

— Tra deri dera ! fit Arthur en gambadant comme « une demoiselle des chœurs » devant Hermès.

Et sur-le-champ, tirant les rideaux, il fit affluer la lumière dans l'appartement.

Hermès, fort ennuyé de cette visite intempestive, et surtout du soleil qui lui brûlait les yeux, avait enfoui sa tête sous ses oreillers. Arthur n'en continuait pas moins ses extravagances.

— Au nom du ciel ! qu'est-ce que vous avez ? fit enfin Hermès.

— Ce que j'ai ! répondit Arthur.

Et, recommençant à danser, il s'écria comme Archimède, à Syracuse :

— *Eureka !* je l'ai trouvé !

— Ah ! vous l'avez trouvé, répondit en riant Hermès. Moi, je croirais plutôt que vous l'avez perdu !

LXXIV

Il fallut cependant qu'Arthur racontât à Hermès de quelle manière imprévue s'était dénouée son aventure. Le précepteur se tenait les côtes de rire en apprenant comment Arthur avait lâché sa proie pour l'ombre.

— Je vous fais compliment, lui dit-il, et je suis sincère. Votre histoire me rappelle celle de cet amiral qui s'était embarqué pour découvrir une île, et qui rentra au port, n'ayant rien trouvé sur les flots qu'une cage à poulets. Je veux croire, puisque vous le dites, que mademoiselle Julie est une charmante personne. Mais c'est égal ! se consoler avec une soubrette de la perte d'une princesse !... Vous êtes plus philosophe que je ne croyais !

LXXV

Ces réflexions firent tomber quelques gouttes d'eau froide sur la joie d'Arthur. Et le voilà pleurant d'un œil et riant de l'autre, dans la position ridicule de Gargantua qui ne savait s'il devait s'affliger de la mort de sa femme Badebec, ou se réjouir de la naissance de son fils Pantagruel. Les sarcasmes d'Hermès excitèrent enfin, chez

Arthur, une telle colère, qu'il sortit de la chambre de son précepteur, se surprenant à regretter d'avoir jamais arrêté les yeux sur le visage de Julie. Quelques traces de mauvaise humeur apparaissaient encore sur son front quand il entra chez la princesse. Celle-ci, qui ne se doutait de rien, ne manqua pas de l'interroger. La soubrette, comme on peut le croire, était beaucoup plus intriguée encore que sa maîtresse. Elle pensait avoir quelques faibles droits à la reconnaissance d'Arthur, et, voyant que l'ingrat la regardait à peine, tout en démêlant les cheveux de la grande dame, elle prit un air offensé.

LXXVI

Il suffit de cet air pour faire rentrer Arthur en lui-même. Il se trouva bien sot d'avoir cédé à un mouvement d'orgueil déplacé. Julie était charmante. Elle lui plaisait d'autant plus qu'il avait pu apprécier son prix. Il dit, pour racheter ses torts, qu'il avait peu dormi, qu'il ressentait de grands élancements dans toute la tête. Cela fit sourire Julie. Elle souriait d'autant plus que sa maîtresse lui tournait le dos; mais cette maîtresse — je ne sais pourquoi — ne fut pas dupe du subterfuge. Elle regarda Arthur et le trouva légèrement pâli. Alors elle se figura que c'était elle qui était cause de sa tristesse. Comme elle avait bon cœur et qu'il lui paraissait plus intéressant que jamais, elle se fit de graves reproches.

— C'est très-mal à moi, se dit-elle, de rendre cet enfant si malheureux !

LXXVII

Et la voilà qui, contrairement à ses habitudes et à tous les usages reçus, tord elle-même ses cheveux et renvoie Julie de la chambre. Puis elle se lève, elle interroge Arthur, elle le presse et l'embarrasse. Elle avait, dans les yeux, quelque chose qui ne promettait rien de bon à son mari. Heureusement pour ce dernier, — il devait être né coiffé, et alors il n'y avait plus de place sur son front pour un ornement conjugal — les regrets de sa femme venaient un peu tard. Arthur, qui n'avait pas encore assez vécu — il ne vivait que depuis la veille au soir — pour sacrifier ses plaisirs à sa vanité, et qui n'était d'ailleurs plus si pressé de se prouver à lui-même qu'il était homme, — le fait lui ayant été surabondamment démontré — Arthur craignit de s'avancer, à cause des représailles que pourrait exercer contre lui la jolie soubrette. Lors donc qu'il eut examiné la situation, c'est-à-dire qu'il eut comparé aux qualités de Julie les mérites de la princesse, et que cette dernière, le regardant comme je l'ai dit, chercha dans ses yeux l'amour qu'elle s'était habituée à y rencontrer, cet amour ne s'y trouva plus.

LXXVIII

Je dois mentionner aussi un petit fait qui avait bien son importance et ne fut pas sans influence sur la conduite de mon ami. Julie qui, comme on sait, n'était pas sotte, et qui, alors, depuis un mois, s'était aussi bien aperçue des irrésolutions de sa maîtresse que des intentions d'Arthur, Julie, la veille au soir, ne s'était pas exclusivement « amusée à la bagatelle. » Elle s'était dit que, si elle ne profitait pas de l'occasion qui venait de s'offrir à elle, malgré sa beauté, sa jeunesse et la passion qu'Arthur était en train de lui témoigner, — la vanité et la curiosité aidant — elle ne tarderait guère à partager l'aimable garçon ou à le perdre. Or, maintenant qu'elle connaissait toutes ses qualités par expérience, elle entendait le conserver pour elle seule. Elle mit donc, vers la fin de leur tête-à-tête, la conversation sur la princesse, et je vous prie de croire que, tant au moral qu'au physique, elle l'accommoda de belle façon.

LXXIX

Il n'est pas de héros pour son valet de chambre. Il n'est pas non plus de Vénus pour la soubrette qui la sort du bain. La princesse, en aucune manière, ne pouvait être

comparée à la fille de Jupiter et de Dioné. Si cette comparaison avait été possible, Julie aurait trouvé le moyen de la détruire. Elle savait qu'il y a, dans l'amour, au moins autant de curiosité que d'autres ingrédients. Elle satisfit donc la curiosité d'Arthur à l'égard de la princesse : mais elle la satisfit de telle sorte — un peu de calomnie aidant — qu'Arthur aurait autant aimé ne rien entendre. N'est-ce pas là, dira-t-on, un procédé abominable ? Et surtout de la part d'une fille que sa maîtresse accablait de bontés ? Que voulez-vous ! pour être fille de chambre, on n'en est pas moins femme. Quand il y a une rivalité entre deux personnes du sexe — j'en prends l'univers à témoin — on ne garde plus aucune mesure, tous les moyens paraissent bons pour triompher, et les choses finissent invariablement par se gâter.

LXXX

Cela prouve encore une fois que jamais une femme — fût-elle même princesse, caressât-elle l'idée sournoise d'induire son époux en tentation — ne devrait s'entourer que de laiderons. Cela prouve également qu'on ne doit, sous aucun prétexte, faire languir un beau jeune homme — pour qui on a du goût — et qui est très-pressé de prendre ses degrés de bachelier ès-sciences. Et cela prouve enfin qu'une femme experte, fût-elle aussi parfaitement bien conformée que la belle Hélène — je parle ici

de celle qui perdit Troie — ne devrait jamais se montrer à sa fille de chambre sous le costume de naïade.

LXXXI

Mais surtout qu'on ne m'accuse pas de vouloir excuser la conduite d'Arthur. Pour lui, je suis impitoyable, parce que l'action qu'il avait commise était vraiment indigne d'un homme de bonne compagnie. Il n'y a pas de motifs au monde qui puissent vous pousser, alors qu'on a l'honneur d'être reçu chez une femme de la société, à lui faire l'affront de lui préférer sa suivante. Faire cela, c'est la blesser par ses endroits les plus sensibles ; c'est faire pis que l'outrager, c'est l'abaisser. Vous aurez beau me dire qu'Arthur était bien jeune, qu'il n'avait pas cherché l'occasion, que cette occasion était venue le tenter de façon imprévue et sous la forme la plus irrésistible; je n'accepte pas vos raisons. Je trouve qu'elles proviennent d'un homme à qui manquent les premières notions de la délicatesse, et, quoique vous soyez mon lecteur et qu'en cette qualité je vous estime, je vous avoue très-franchement que vous m'affligez beaucoup.

LXXXII

Car, voyez donc, où en serions-nous, aujourd'hui sur-

tout que les barrières semblent s'abaisser de plus en plus entre toutes les castes féminines, si des faits si épouvantables pouvaient se répéter quotidiennement ! Il n'y aurait donc plus de sécurité pour les mères de famille ? Elles seraient donc obligées de... ma parole d'honneur ! si je vous écoutais, je crois que vous me feriez encore écrire quelque sottise ! Non. Tout cela est scandaleux, abominable, subversif, égalitaire et démocratique. Et c'est pourquoi je le repousse de toute mon indignation.

LXXXIII

— Est-ce que, par hasard, vous auriez la prétention de vous faire passer pour aristocrate, me dira-t-on. Je réponds carrément : Oui ! J'estime qu'à une époque où tout est confusion, dans les esprits comme dans les faits, où chaque jour les bases de l'ordre social, — en style officiel, — sont sapées par une foule de mécontents qui jouent au joli jeu de « ôte-toi de là que je m'y mette, » et ne reculent devant rien pour avoir en mains les atouts; — où il n'y a pas d'émeutes, il est vrai, même le trois décembre, et où tout paraît fort tranquille, — mais cela ne signifie rien, parce que l'hydre de l'anarchie qui couve dans l'ombre — encore le style officiel ! — est toute prête à éclater; où l'on a pu, en plein Sénat, revendiquer — et dans quels termes ! — le droit de ne pas croire à ce qui ne vous semble pas démontré ; j'estime, dis-je, que tout

est à refaire dans les choses de la politique « car cela ne peut pas durer » !

LXXXIV

Nous avons trop de libertés. En premier lieu, la liberté de la boucherie, laquelle, à ce que dit ma cuisinière, fait augmenter le prix de la viande. Ensuite la liberté de la boulangerie, qui ne rend pas le pain meilleur ni moins cher. Puis la liberté des transactions qui les a, tout net, arrêtées. Je crois que nous avons encore la liberté des théâtres : elle nous a valu de ne pas voir reprendre *Ruy-Blas* : mais, en revanche, elle ne nous a pas débarrassés de la censure. Pour celle du commerce, je n'en parle pas, et cependant je crois que les affaires vont bien mal. Nous possédons enfin la liberté de la presse, c'est-à-dire, ainsi que le prétend M. de Girardin, le droit de nous ruiner en fondant des journaux. De celle-là, je ne puis me plaindre, attendu que, pour mon compte, je crains bien d'en avoir usé, et les esprits chagrins diront peut-être que j'en abuse.

LXXXV

N'avons-nous pas aussi la liberté de nous faire casser la tête, soit dans l'armée régulière, soit dans les rangs de

la garde mobile ? Je m'arrête. Si je voulais tout énumérer, je n'en finirais plus. Mais je répète que cet excès de libertés n'est pas fait pour conserver l'ordre; et tant que, dans la nation, il n'y aura pas deux classes bien distinctes, l'une ayant tous les droits, jouissant de tout et ne faisant rien, — dont je compte bien faire partie; — l'autre s'exténuant de fatigue et ne récoltant pas toujours assez d'oignons pour se nourrir, ainsi que cela se passait sous le règne du grand Sésostris, jamais nous ne pourrons compter sur la stabilité.

LXXXVI

Voilà pourquoi je suis aristocrate.

Et s'il n'en reste qu'un, je serai le dernier !

La princesse cependant ne se disait pas les belles choses que je viens d'écrire, mais elle était surprise au dernier point de la froideur qu'Arthur lui montrait. On lui aurait donné en mille à deviner le motif de cette froideur, qu'elle se serait vue dans l'obligation de jeter sa langue au chat. Quelle apparence, en effet, y avait-il qu'un jeune homme bien élevé se consolât avec une Lisette des hésitations d'une grande dame ! Elle pensa qu'il devait y avoir « quelque chose là-dessous. » Comme elle était femme, c'est-à-dire qu'elle avait appris de bonne heure à dissimuler, elle feignit de ne se méfier de

rien et observa tout autour d'elle, avec la passion d'un héron qui pêche et la sagacité d'un Mohican.

LXXXVII

Mais elle avait affaire à forte partie. Julie, qui, disait-on, avait été dressée par une dévote, et qui depuis avait hanté des personnages politiques, possédait au suprême degré l'art de jeter de la poudre aux yeux, de brider la bécasse et de corriger le hasard. Personne n'aurait su, comme elle, lancer la pierre et cacher le bras, se servir de la patte du chat pour tirer les marrons du feu, et, dans les affaires du cœur surtout, plus fine qu'elle n'était pas sotte. Non-seulement elle se défiait de sa maîtresse, mais elle sentait que sa maîtresse devait avoir la puce à l'oreille. Aussi s'exerçait-elle à ne pas augmenter sa démangeaison. Par son conseil, Arthur ne lui adressait jamais la parole, Il ne la regardait même pas. Il attendait que la princesse fût couchée pour se couler, par la fenêtre, dans la chambre de la soubrette. Et même là ils se parlaient le moins possible, — la nuit, disait Julie, n'étant pas faite pour bavarder.

LXXXVIII

Ces précautions étaient si sages que la princesse, piquée au jeu, se mit à faire imprudence sur imprudence. Ainsi,

elle priait Arthur de vouloir bien lui rattacher son bracelet ou de lui dire si les bas de soie ne lui allaient pas mieux que les bas de fil brodés. Arthur se prononçait obligeamment pour les bas de soie, et même, avoua-t-il plus tard, il se sentait parfois, — par bienséance, — quelques velléités de faiblir, lorsqu'une nuit, — il faisait une chaleur asphyxiante cette nuit-là, — la princesse, qui venait de s'endormir, se réveilla en sursaut. Elle avait la conviction que quelqu'un venait d'entrer dans sa chambre. Afin de s'assurer du fait, elle alluma une bougie. Tout était tranquille autour d'elle, et aucun indiscret, — même pas le prince, — ne s'était faufilé dans le sanctuaire. Elle se leva et ouvrit sa fenêtre. Au dehors, tout dormait, et la lune brillait avec un air mélancolique. Que faire, la nuit, quand on ne peut dormir ? On pense à toute sorte de choses ; on a bien tort.

LXXXIX

Inutile de dire que la princesse pensait à Arthur. La pauvre femme, en ce moment, était au bout de sa sagesse. L'existence était devenue si vide pour elle ! De tous les hommes qui lui avaient paru mériter quelque attention, Arthur était celui qui lui plaisait le plus, et après l'avoir entourée de soins, de tendresse, voilà qu'il s'était retranché dans une sorte d'indifférence inexplicable. Cela n'était pas naturel. On a vu, en effet, et l'on voit encore des

hommes qui guérissent de l'amour par la possession; mais il est rare de voir des gens quitter le spectacle juste au moment où, les trois coups étant frappés, on se dispose à lever la toile. Qu'avait-on pu lui dire? Grosse question! N'était-ce pas le prince qui avait joué encore à la princesse un de ses tours? Julie..... Il suffit de ce nom, — pensé plutôt qu'articulé, — pour que la grande dame tressaillît des pieds à la tête. Elle quitta la fenêtre, et, dans son costume de nuit, pieds nus, cheveux défaits, elle se promena par la chambre. Julie... Pourquoi Julie?... Certains tout petits faits auxquels elle n'avait accordé jusque-là qu'une légère attention se dressèrent dans ses souvenirs. Oh! si le sort avait voulu qu'elle prît cette fille chez elle afin d'occuper son mari, et que, précisément... Horrible doute! La princesse croyait si peu à ce qu'elle pensait que, mettant ses pantoufles et, sans prendre la peine de jeter un vêtement sur ses épaules, elle saisit la bougie et sortit de la chambre.

XC

Les imprudents! ils n'avaient même pas tiré le verrou. Dans leur absurde confiance, ils reposaient dans les bras l'un de l'autre à peu près dans la position où la princesse de Babylone surprit le bel Amazan, son amant, avec une *fille d'affaire*. Mais, comme Formosante, la grande dame ne poussa pas un cri de douleur. Elle demeura là, en

place. Elle n'en pouvait croire ses yeux — quoique le tableau fût charmant. — Songez que, jusqu'ici, le moindre froncement de ses sourcils avait été considéré par tous ceux qui l'approchaient comme un ordre; c'était à qui, parmi ses soupirants, s'empresserait de satisfaire ses plus bizarres fantaisies; le prince lui-même, dans toutes les circonstances où la manie de la *flirtation* n'était pas en jeu, se courbait à ses pieds comme un esclave; et voilà que le seul homme qu'elle eût aimé, — car elle l'avait aimé, elle se l'avouait maintenant, — elle le surprenait entre les bras de sa servante.

XCI

Eh bien! malgré tout le respect que je professe pour les belles dames en général, et pour les personnes issues du sang d'Ottocar en particulier, je me permettrai de dire que cette humiliation était peut-être méritée et pouvait même avoir, pour la princesse, des résultats philosophiques. L'humiliation, en effet, comme la douleur, comporte des enseignements, souvent salutaires pour les gens de race. Elle leur apprend qu'ils ont été pétris de la même argile que les domestiques qui les servent. Elle leur fait durement expier, et les hauteurs, et les affronts dont ils se rendent volontiers coupables. Elle leur prouve qu'en eux aussi il existe des endroits sensibles, et que les plus petits peuvent les blesser, en les touchant en ces

endroits. Dieu se moque pas mal — et il a bien raison! — de nos lugubres vanités et de nos grands airs. Il nous a faits de boue, et, quand nous l'oublions, c'est en torturant notre orgueil qu'il nous le rappelle.

XCII

La colère de la princesse fut terrible! D'un coup d'œil elle apprécia toutes les conséquences de la situation. Tout ce qui avait pu être dit entre les insolents qui dormaient devant elle, jusqu'aux indiscrétions de Julie, et spécialement ces indiscrétions, lui vint aussitôt à l'esprit. Si à la place de la bougie, elle avait eu en main une arme quelconque, je ne doute pas qu'elle se serait jetée sur eux et qu'ils auraient passé un vilain quart d'heure. Heureusement elle n'avait même pas une paire de ciseaux à sa portée, et elle était fière, très-fière! Elle se dit qu'un meurtre était une chose malpropre et serait très-mal vu par la haute société de Vienne. Que faire cependant? car il fallait faire quelque chose, et quelque chose qui fût à la hauteur des actions d'éclat de ses aïeux. Une indicible expression de mépris courut sur ses lèvres; puis, une larme lui monta aux yeux, mais cette larme ne tomba pas. Et alors, dédaignant de les éveiller, même pour leur montrer qu'elle n'était pas leur dupe, mais voulant qu'ils apprissent qu'elle connaissait la bassesse de leur procédé, elle s'approcha du lit, quitta ses pantoufles, ses mignonnes

pantoufles sur lesquelles son chiffre s'étalait de façon grandiose, puis elle tourna les talons, ferma la porte aussi bruyamment qu'il lui fut possible, et, regagnant sa chambre, elle souffla sa bougie, se recoucha majestueusement et ne dormit pas.

XCIII

Julie se réveilla au bruit, croyant que le tonnerre était tombé sur la maison. Elle poussa son amant du coude. Il fallait qu'il eût un furieux besoin de dormir, car il n'avait pas bronché. Ils se frottèrent les yeux, bâillèrent, s'étirèrent les bras ainsi que font les personnes subitement tirées de leur sommeil. Julie, en s'agitant sur l'oreiller, crut se ressouvenir qu'elle avait oublié de verrouiller sa porte, et comme il n'est jamais trop tard, pensa-t-elle, pour prendre une bonne précaution, elle se procura de la lumière. Leur consternation, à tous deux, fut très-grande lorsque, sous forme de pantoufles, la vérité leur apparut.

— Je vais vous perdre, dit Julie, car maintenant que nos amours sont découvertes, ni vous ni moi ne pourrons nous montrer ici.

Alors, comme elle avait été très-bien stylée dans toutes les choses de l'amour, et qu'après tout elle s'était coiffée d'Arthur, elle lui fit la gracieuseté de pleurer.

XCIV

Le lendemain Julie demanda son compte — voulant au moins sauver les apparences. — On ne le lui fit pas attendre. Il est à croire cependant qu'elle reçut une bonne gratification — de qui ? je n'en sais rien — car, en prenant congé des domestiques, elle annonça l'intention de quitter le service pour monter à Paris un magasin de modes. Le baron, vers trois heures, se présenta chez la princesse pour faire ses adieux, disait-il, ajoutant qu'il était obligé de se rendre en Suisse. On le reçut comme si rien ne s'était passé. Il y avait beaucoup de monde. La princesse ne lui accorda qu'une faible attention. Il avait l'air un peu penaud, sa conscience lui reprochant en ce moment, la faute énorme qu'il avait faite. De toutes les personnes présentes, ce fut le prince qui se montra le plus désolé de son départ.

— J'espère bien vous revoir à Vienne, lui dit-il. Ni la princesse, ni moi, ne nous consolerions, si nous devions cesser nos relations.

XCV

— Une de perdue, dix de trouvées ! — s'écria joyeusement Hermès en montant en berline à côté d'Arthur.

Arthur était soucieux; mais son esprit se rasséréna grâce aux épanchements qu'il eut avec son précepteur. Il lui conta, dans les plus grands détails, — c'était au moins la trentième fois, — sa galante aventure. Tout fut analysé et commenté. Il n'y eut que le fait du personnage inconnu qui l'avait fait sortir de la chambre de la princesse pour le conduire dans le logis de la soubrette, qui ne put être tiré au clair. Arthur n'en avait rien dit à Julie, et la suivante l'ignorait sans doute. Il est probable que ce fait, de même que tant d'autres qui concernent la politique, demeurera toujours inexpliqué.

CHAPITRE III

LES TRENTE-SIX INFORTUNES D'UN HOMME VERTUEUX

I

J'estime peu l'homme public qui n'a pas d'ennemis. Ou il n'est qu'un esprit médiocre et il ne mérite pas qu'on le jalouse; ou, toute sa vie, il a fait preuve d'une lâche complaisance envers l'humanité et d'une abjecte soumission devant les préjugés du jour. Celui qui est capable de se passionner pour de nobles causes, doit se sentir au cœur une profonde antipathie pour les actions basses.

Or, toute haine attire des représailles. Si donc, grâce à votre âme généreuse, vous vous sentez l'ennemi-né de la ruse, du calcul égoïste, des abus de la force, de l'hypocrisie, vous devez vous attendre à soulever autour de vous autant d'aversions qu'il y a de mauvaises gens sur ce globe infime.

II

Il y a cependant des hommes tombés assez bas pour tirer vanité de la banalité de leurs affections. Ces Philinte se croient sages; ils ne sont que vils. Dans leur conduite tout se rapporte à leur intérêt, et ils verraient d'un œil stoïque commettre un crime, plutôt que de pousser un cri d'horreur qui pourrait sauver la victime, mais les brouiller en même temps avec le criminel. Combien j'en ai connu de ces cœurs prudents qui vous aperçoivent à cent pas quand on est dans la bonne fortune, et qui deviennent myopes si l'on tombe dans la pauvreté. Ceux-là sont les heureux du monde. Ils n'affrontent personne, personne ne songe à les perdre. Eh bien! la main sur la conscience, même au prix de la vie, je ne voudrais pas de leur sort.

III

Ce doit être, en effet, une chose navrante, quand on

se trouve seul vis-à-vis de soi-même et que, remontant lentement la pente de ses souvenirs, on en arrive à se dire : « Je n'ai jamais fait de bien qu'à moi seul. J'ai vécu comme un cochon gras, sans souci de ce qui passait à trois pas de ma bauge, et j'aurais volontiers sacrifié l'univers plutôt que de me priver de glands un seul jour. » Je sais bien que, dans ces cas-là, on vit d'une existence de pachyderme et qu'on ne s'avise guère de réfléchir. Mais l'âme la plus abrutie peut avoir son heure de réveil. Et quel réveil, alors! Le porc redevient homme pour se juger.

IV

Il faut convenir cependant qu'on arrive parfois au mépris de l'humanité par des voies qui ne sont pas celles de l'égoïsme. Une trop vive sensibilité peut y conduire, de même que de grandes désillusions, ou un amour immodéré pour la vertu. Celui qui se promène à travers le monde, supposant que, pour être heureux, il suffit de pratiquer la justice et d'aimer ses semblables, ne tarde guère à se mordre les doigts de sa bévue. Alors, comme Timon, — je parle de celui d'Athènes, et non du pamphlétaire qui depuis... — s'il prend les hommes en aversion, on ne peut trop lui en vouloir.

V

Ces réflexions ne m'éloignent pas autant qu'on pourrait le croire du baron de Féreste, lequel, en ce moment, traverse un défilé de la Forêt-Noire. Depuis dix heures que sa berline est engagée dans cette contrée sauvage et pittoresque, tantôt gravissant des montagnes, tantôt roulant paisiblement à l'ombre des pins et des hêtres, il ne cesse de s'extasier sur la beauté du paysage. Plus vaste est le panorama qu'on a sous les yeux, plus on se sent porté à la rêverie, et plus les questions philosophiques se pressent sur vos lèvres. — Que tout cela est beau! A quoi cela sert-il ? Comment ce globe a-t-il été créé? Que fait l'homme ici-bas? Quelle est sa raison d'être? Ces étoiles qui, déjà, palpitent là-haut, sont-elles habitées? Pourquoi la vie ? Pourquoi la mort? L'âme est-elle immortelle? — Questions, comme on voit, faciles à résoudre. Elles n'embarrassaient pas Hermès.

VI

Hermès, après avoir adopté successivement plusieurs systèmes de philosophie qui tous avaient pour but de le consoler de ses infortunes, avait embrassé la doctrine du grand Épicure. Il croyait peu à la Providence, et pas du

tout aux peines et aux récompenses après la mort. Sa morale se basait sur le principe de l'intérêt personnel. Selon lui, l'homme n'avait qu'un but dans la vie, celui de chercher le bonheur, et il ne le pouvait trouver que dans une existence calme et tranquille. Le sage devait se tenir en garde contre les passions. *S'abstenir pour jouir* était la maxime favorite du judicieux précepteur. On conviendra que, dans sa situation, Hermès n'aurait pu choisir de principes qui fussent mieux en rapport avec ses moyens pécuniaires. C'était avoir vraiment un esprit pratique, quand on avait l'honneur d'être très-mal payé par la comtesse de Féreste, que de se dire : Pour être heureux, je me priverai de toutes choses.

VII

— Ce monde ne sert à rien du tout, répondit-il à son élève, si ce n'est à fournir des sujets de discussions philosophiques. Il a existé de tout temps, et il existera toujours, se modifiant seconde par seconde, car la nature ne paraît s'être proposé d'autre but que le mouvement. L'homme ne fait ici-bas que ce qu'y font les autres animaux : s'agiter ! Cependant, comme l'homme semble doué de raison, il peut y vivre d'une manière moins matérielle. Je ne doute pas que les étoiles ne soient habitées, et que la vie, sous les formes les plus diverses, ne soit répandue à profusion dans tout l'univers. Quant à

la raison d'être de la vie, Dieu m'est témoin que je n'en connais pas le premier mot. Enfin, l'âme — si âme il y a — est soumise à la dissolution comme toutes les choses de ce monde. L'âme des vieilles gens ne ressemble pas à celle des enfants. Donc l'âme vieillit, donc elle n'est pas immortelle.

VIII

C'était trancher bien lestement de grosses questions. Maïs les philosophes, comme on sait, n'y regardent pas de si près. Et puis, on ne meurt pas de se tromper. Sans cela, combien de savants, voire même d'hommes d'État, n'auraient jamais atteint la quarantaine. Arthur, qui se souciait fort peu de la réponse d'Hermès, continuait à s'extasier. Ils se trouvaient, en ce moment, près du plateau d'une montagne tout hérissée de sapins dix fois centenaires. Le Rhin coulait au loin, dans la vallée. Et, comme il avait fait de l'orage dans la matinée, les roues de la berline s'enfonçaient dans la boue des ornières, les chevaux s'essoufflaient, le postillon jurait, et, à chaque détour de la route, le paysage s'agrandissait, s'étalant grandiosement sous un ciel tout rouge et splendide.

IX

— Comme c'est beau ! disait Arthur.

La berline s'arrêta soudain. Les voyageurs ayant mis la tête aux portières virent que la route était barrée. De gros blocs de rochers entraînés par l'orage étaient venus s'abattre tout au travers. Ils formaient une butte épaisse que vingt hommes n'auraient pu détruire en travaillant toute la nuit. Pas moyen de passer, ni même de retourner en arrière, car la voie était très-étroite et le précipice la bordait.

— Qu'allons-nous devenir? s'écria piteusement le disciple du grand Épicure.

Le postillon était consterné. La nuit, montant de la vallée, gagnait les faîtes de la Forêt-Noire. La pluie, en ce moment, recommença à tomber, et le tonnerre grondait, roulant majestueusement dans les gorges de la montagne.

— Si nous avions seulement de quoi dîner! disait Hermès.

X

Cependant Arthur, ayant mis pied à terre et s'étant avancé sous les arbres, aperçut loin, bien loin, dans la forêt, une petite lumière.

— Il y a par là une maison, dit-il à Hermès. Allons-y, ne serait-ce qu'une cahute de bûcheron, nous y trouverons toujours un morceau de pain et nous y serons mieux qu'ici. Le postillon détellera un de ses chevaux, puis il

se rendra au relai et ramènera du monde avec lui pour déblayer la route.

Ce qui fut dit, fut fait, et voilà les jeunes gens s'avançant sous les hauts sapins, dans la direction de la lumière. Arthur riait, — de quoi ne rirait-on pas, à son âge? — Hermès portait le sac de nuit et continuait à grommeler.

XI

Quant ils furent à cent pas de la lumière, ils virent qu'elle brillait derrière les vitres d'une vieille maison d'assez noble apparence.

— Consolez-vous, disait Arthur à son précepteur, je suis certain que nous allons trouver ici une auberge des plus confortables, et que nous passerons la nuit dans de bons lits.

Comme il parlait ainsi, il disparut soudain, poussant un grand cri. Il avait glissé des deux pieds et roulé au fond d'une ravine. Hermès, terrifié, s'arrachait les cheveux ; il courait, criait, appelait.

— Il est peut-être tué ! disait-il. L'espoir d'une famille ! Un si charmant jeune homme ! Au secours ! Que dira madame la comtesse ! Monsieur le baron, où êtes-vous? Au secours !

Des aboiements de chiens, seuls, répondirent.

XII.

Mais une porte s'ouvrit dans la maison et l'on vit un homme en sortir.

— Qu'y a-t-il, demanda cet homme, et pourquoi criez-vous ainsi?

Le précepteur avait à peine fini de raconter ce qui s'était passé au questionneur, quand celui-là, sans dire un mot et ne prenant conseil que de son bon cœur, se jeta à toutes jambes dans un sentier qui menait droit à la ravine, au risque de se casser cent fois les os.

— Courage! noble étranger! lui criait Hermès assis par terre et se cramponnant des deux mains à de grosses pierres, quoiqu'il ne courût aucun danger.

L'étranger cependant avait disparu, et on l'entendait, à vingt pieds du sol, appelant Arthur qui ne soufflait mot.

— Je l'ai trouvé! cria-t-il enfin.

— Est-il intact? demanda Hermès.

— Oui, quoique un peu endolori.

Trois minutes plus tard, Hermès serrait Arthur entre ses bras. Il avait cru ne plus le revoir, et, au chagrin qu'il éprouvait de ce malheur, se mêlait l'appréhension de chercher une place.

— Où pourrais-je bien me changer? demandait Arthur.

— Messieurs, dit l'habitant de la montagne, je suis le comte Lipémani, et je demeure à cent pas d'ici. Vous me

ferez honneur si vous daignez accepter l'hospitalité que je vous offre.

L'homme qui parlait ainsi, quoiqu'il ne fût ni beau, ni jeune, parut aux deux amis plus gracieux que le printemps. Ils le remercièrent et le suivirent. La demeure du comte était vieille, mais confortable. On conduisit Arthur dans la plus belle chambre. Grâce à son sac de nuit et à d'abondantes ablutions, il répara le désordre de sa toilette. Hermès l'aidait à passer sa veste, quand un coup de cloche annonça que le dîner était servi.

XIII

Le comte revit ses hôtes dans la salle à manger. Il avait des manières courtoises ; mais maintenant qu'il était rendu à lui-même, les jeunes gens lui trouvèrent un air légèrement mélancolique. On aurait dit que la vue des visages humains lui causait une sensation de gêne, et il eut quelque peine, pour faire les honneurs de sa maison, à surmonter la taciturnité qui paraissait lui être habituelle. Il ne vivait cependant pas seul dans son *burg* de la Forêt-Noire, car au moment où Arthur lui adressait de nouveaux remerciements, la porte de la salle s'ouvrit et deux dames entrèrent. Elles étaient faites à ravir, très-brunes, avec des yeux très-doux et de belles dents. Elles se ressemblaient à tel point qu'il était impossible de ne

pas voir en elles des personnes issues du même sang. Et, en effet, la plus âgée était la mère de la plus jeune.

XIV

Elles avaient cru devoir faire quelques frais de toilette pour recevoir les étrangers, ce qui tendrait à faire supposer que la misanthropie du comte n'était pas partagée par sa femme et par son enfant. C'est, au surplus, un fait digne de remarque, qu'il n'existe pas de femmes misanthropes. Il semble que l'animal grossier qu'on appelle « homme » possède le doux privilége de les consoler de tous leurs maux. Quoi qu'il en soit, il est certain que la comtesse Lipémani portait un corsage décolleté qui laissait voir les plus beaux bras et les épaules les plus harmonieusement modelées de la Forêt-Noire. Il est également avéré que sa fille avait planté dans ses cheveux une rose du rouge le plus vif, et que cette rose relevait singulièrement sa beauté. Nous sommes donc autorisés à affirmer qu'il y avait en elles des idées qui n'étaient pas très-éloignées du désir de plaire, ou l'envie — que j'excuse — de montrer qu'elles étaient restées femmes après avoir passé tant de longues journées en tête-à-tête avec les chouettes, les sapins centenaires et les hêtres rébarbatifs.

XV

Mais comment ces charmantes personnes, qui semblaient faites tout exprès pour orner les salons les plus aristocratiques de l'Europe, avaient-elles consenti à s'exiler dans ce lieu sauvage ? Elles y avaient été un peu forcées. Et d'abord... mais je crois que, pour commencer, je ferais mieux de vous dire l'histoire du comte. Cette histoire rappelait, de loin, celle du sage Confucius. Chacun sait — ou n'a jamais su — que le philosophe chinois, réduit aux dernières extrémités de la misère pour avoir trop fidèlement servi son pays et son souverain, erra longtemps de contrée en contrée, repoussé de partout et souvent menacé de perdre la vie. Sa vertu bannie et proscrite éprouvait le sort qui ne devrait jamais être que le partage du crime. Cependant, supérieur aux événements, il souffrit avec une égale indifférence les persécutions des grands, les mépris des petits, et toutes les insultes et les calomnies qui sont la récompense habituelle de l'indépendance d'esprit dans tous les pays de la terre. Il est juste de dire qu'après sa mort, il reçut des honneurs qu'on n'accorde jamais qu'aux simulacres de la Divinité. On les rendit à ce grand homme avec d'autant plus de plaisir qu'il ne pouvait plus en jouir.

XVI

Le comte, qui aimait la vertu autant au moins que l'avait fait Confucius, n'avait malheureusement pas le stoïcisme de ce dernier. Il était né parfaitement bon. Quand il eut âge d'homme, il forma, comme Memnon, le projet insensé d'être parfaitement sage. Cette résolution, que nous avons tous prise, au moins une fois, ne serait-ce que le jour de notre première communion, sans grand espoir de l'accomplir, devait causer d'amers chagrins au comte Lipémani. Il était d'origine italienne, gentilhomme de la chambre du roi Charles X, et il s'acquittait de ses fonctions avec une fidélité de caniche. Son premier acte de sagesse avait été, dès sa majorité, de laisser puiser dans sa bourse tous ceux de ses amis que cet exercice amusait et de faire une large part de ses revenus aux pauvres. Le second, qui n'obtiendra peut-être pas les suffrages de tous les lecteurs, fut de se marier. J'ai dit qu'il était bon. J'ajouterai dès à présent qu'il était doux et d'une sensibilité exquise. Ces qualités firent de lui le plus assommant des maris.

XVII

Et, en effet, il s'affectait pour un rien et, ce qui est

pis, le laissait voir. Sa femme avait toujours été vertueuse. On la disait même fidèle. Si elle manifestait l'intention de sortir seule, — elle ne pouvait pas cependant le traîner avec elle chez sa couturière et sa marchande de modes, — c'étaient d'interminables accès d'humeur noire chez le comte Lipémani. De même quand elle s'avisait d'aller au bal; de même encore si elle recevait brillante compagnie. Le comte, — singulière contradiction! — aimait autant l'humanité qu'il détestait cette petite fraction de la société qu'on est convenu, sans doute par antiphrase, d'appeler « le beau monde, » et nouvelle contradiction, il avait accepté un poste qui l'obligeait à le fréquenter. C'était en rechignant qu'il y allait. Et je vous laisse à deviner la figure qu'il y faisait. Cette figure, et ces habitudes d'une philanthropie si bien en rapport avec les aspirations secrètes de la noble race humaine, ne tardèrent pas à faire au comte un très-grand nombre d'ennemis. On n'aime pas à rencontrer plus vertueux que soi. La générosité de certains hommes est une sanglante critique pour la foule bimane. Et puis, il faut le dire, le comte détestait le mal autant au moins qu'il aimait le bien, et un jour arriva où il ne se gêna plus pour reprocher en face aux jésuites et aux *ultras* les conseils détestables qu'ils donnaient à son souverain. Ce fut son troisième acte de sagesse.

XVIII

Oh ! alors, le monde, comme on dit, « n'y tint plus. » Il en avait assez de ce philanthrope en habit brodé qui se permettait de ne pas admirer tout ce qui se passait dans l'empyrée de la cour. Ne parlait-il pas quelquefois de chasser les marchands du temple ! Belle inspiration dans un moment où M. de Villèle procédait à la conversion ! Et puis, avec Chateaubriand, de Broglie, Lameth et Mortemart, ses grands amis, il était à la tête de ce petit groupe de royalistes qui, pour sauver la monarchie, avait formé l'étrange dessein de l'associer à la liberté. Or, nous savons par expérience que les trônes, pour être solides, doivent invariablement reposer sur des pointes de baïonnettes. Le comte, dans les antichambres des Tuileries, passait pour un traître. On résolut de se défaire de lui. Mais comment pourrait-on s'y prendre ? Sa vie privée était irréprochable. C'est pourquoi on la déchira.

XIX

D'abord, on s'en prit à ses mœurs — c'est toujours par là qu'on commence quand on veut supprimer un homme. — Or, il est bon de dire que le comte, qui se maria étant tout jeune, fut toujours fidèle à sa femme,

et quant à partager les goûts que les défenseurs de la Charte attribuaient alors aux jésuites, le pauvre homme y songeait autant que son roi à se faire Turc. Ça ne fit rien. On ne l'en déshonora pas moins bel et bien, ce qui montre que l'honneur des plus braves gens tient à peu de chose. Et alors, avec cette diabolique intelligence, doublée de cruauté réfléchie, qui ne se rencontre guère que chez les sauvages et les gens du monde, on commença à lui battre froid et à se dérober à ses saluts. Candide comme il l'était, le comte, qui ne comprenait rien à la façon dont on en usait avec lui — s'imaginait-il pas avoir gagné l'estime de ses contemporains parce qu'il la méritait, l'imbécile ! — voulut avoir le mot de l'énigme. Quand il apprit que les malheureux qui le diffamaient dans cette société si chrétienne étaient précisément des gens qu'il avait comblés de bienfaits, il ressentit une horrible douleur, et, en moins de trois jours, il passa de la passion la plus saugrenue pour l'humanité au mépris le plus cordial.

XX

C'était être peu sage! dira-t-on. Évidemment. Mais c'était se montrer logique. L'homme, cette créature im parfaite, ne procède guère, d'ailleurs, que par boutades.

— O vertu ! se disait le comte, c'est à toi que je dois mes malheurs. Ma bienfaisance a été pour moi une cause de déshonneur, ma franchise ne m'a valu que des haines,

mes charités n'ont fait que des ingrats! — Il avait tort de s'étonner, ce qui lui arrivait n'étant que la répétition d'un fait en tous lieux observé depuis que les hommes existent. Mais les piqûres d'épingle dans notre propre chair nous feront toujours plus souffrir que les déchirures d'épée dans la chair d'autrui. Le croira-t-on? Le comte, tant étaient grandes ses désillusions, exagérant le pessimisme, en arriva au point de constater, avec une sorte de joie désespérée, la puissance du mal sous les formes les plus hideuses où nous le voyons se produire. Il se passionna pour le triomphe de la sottise. Rien ne lui plaisait plus que de voir les fripons prospérer. Ces lâches libelles où l'on vante sur le ton lyrique les hautes vertus des loups et des tigres, où l'on déchire l'agneau sans tache et le tendre oiseau de Vénus, lui arrachaient des cris de plaisir. L'injustice devint son idole. Il se pâmait devant les passe-droits les plus criants. Volontiers eût-il adoré la femme assez forte pour changer d'amant chaque mois et se faire passer pour une sainte. Il honora l'hypocrisie, il rendit hommage au mensonge, et, dans son cœur, il éleva à la médiocrité un autel immense.

XXI

Eh bien, à mon avis, malgré l'originalité de cette conversion, je trouve qu'elle n'était pas exempte d'une certaine vanité. Agir ainsi, c'était se dire, à chaque nouveau

fait honteux qui se produisait : — Je n'en suis pas surpris! je l'avais bien prévu! L'humanité est toute pourrie, et moi seul je suis bon et sage! — Un vrai sage, mon cher comte, même après avoir été étrillé comme vous, aurait jugé les choses de plus haut, car quel esprit supérieur peut prendre au sérieux ce qui se passe dans ce triste monde. Malheureusement pour vous, vous aviez un excellent cœur.

XXII

Ce cœur fit que le comte faillit mourir de désespoir le jour où s'écroula le trône de son roi. Comme il se vit ruiné par contre-coup, c'est-à-dire qu'il ne lui resta tout juste pour vivre que quelques milliers d'arpents de forêt aux environs de Lauffenbourg, — j'oubliais la maison d'habitation et le mobilier! — on ne se priva pas de dire qu'il ne se désolait que sur lui-même. Il l'apprit et n'en sourcilla même pas. Profondément dégoûté de toutes choses, blessé dans ses croyances politiques comme dans sa philanthropie et dans sa fierté, il se retira sans ostentation dans son petit domaine avec sa femme et sa jeune fille. Celles-ci, qui n'avaient pas les mêmes raisons que lui pour rechercher la solitude, se résignèrent cependant à l'accompagner. Il est vrai qu'il leur aurait été bien difficile d'agir autrement! Il y avait quatre ans qu'ils vivaient là, d'une existence dépourvue de charme, lorsque le

diable, qui n'avait jamais pardonné au comte Lipémani d'avoir jadis contrarié son petit commerce, amena sous son toit le baron de Féreste. Et Dieu sait si c'était une bonne inspiration.

XXIII

Comme Hermès, en sa qualité d'épicurien, se réjouissait à haute voix, tout en mangeant, d'avoir rencontré des personnes si distinguées dans un désert où il ne se serait attendu à trouver que des sangliers, le comte raconta son histoire.

— Je n'ai jamais été aussi heureux, dit-il en terminant, que depuis que je suis ici. « Fuir le monde et les honneurs, disait un philosophe, ne jamais se montrer aux hommes, n'en être pas même connu, n'éprouver cependant aucun sentiment d'amertume d'une profonde obscurité, ne se repentir jamais de s'y être condamné, cet effort, supérieur à la nature commune, ne convient qu'à des âmes privilégiées. »

Hermès crut devoir applaudir à la sagesse de ces préceptes, et, pour flatter le comte, il se lança dans une longue dissertation métaphysico-misanthropique qui lui valut les bonnes grâces de son hôte.

— Les hommes sont d'étranges animaux, dit le précepteur. Ils discutent, se disputent, s'égorgent d'un bout de la terre à l'autre, sous prétexte d'améliorer la forme de

leur gouvernement. La seule chose à laquelle ils ne songent pas, c'est à se réformer eux-mêmes. S'ils étaient tous justes, sages, instruits, quel insensé pourrait émettre la prétention de les gouverner? Délivrés du souci de se donner des maîtres, ils pourraient tous jouir d'une liberté sans limites. Je pense donc...

XXIV

— Prendriez-vous, monsieur, un verre de ce Markobrünner? lui demanda madame Lipémani.

Cette question, adressée avec l'air le plus gracieux, eut pour effet de détourner l'attention d'Hermès. Pendant que son hôte enfourchait à son tour le dada philosophique, le précepteur arrêta ses regards avec une complaisance sympathique sur la comtesse. Hâtons-nous de le dire : la comtesse valait la peine d'être regardée. Elle était arrivée à cet âge où chaque année nouvelle compte pour dix, et parfois pour quinze, et elle se sentait comme suspendue sur la limite étroite où une femme est encore femme et où elle va cesser de l'être. Pénible situation ! avoir toute sa vie derrière soi ! n'attendre de l'avenir que des infirmités et la mort finale ! Et avec tout cela se savoir encore belle, enfermer dans son sein un cœur tout embrasé du besoin d'aimer ! Combien j'en ai connu de ces pauvres femmes dont les désirs ne s'éveillaient qu'au moment même où il allait être presque ridicule de le laisser voir !

Que de regrets pour elles quand, debout devant leur miroir, après une cruelle exploration de leur personne, elles se disaient en soupirant : — Il est trop tard !

XXV

La comtesse, Dieu merci ! n'en était pas encore là. Et cependant, elle n'avait plus qu'un petit nombre d'années de beauté devant elle. Quelle existence avait été la sienne ! Mariée sans inclination, fidèle par devoir, sans cesse aux prises avec l'inflexibilité de principes d'un homme excellent, mais dont les goûts n'avaient aucun rapport avec les siens, mal vue du monde qu'elle adorait — à cause de lui, — elle avait tout enduré, sans se permettre même un reproche. Il lui aurait fallu un de ces maris comme on en voit tant, qui ne cherchent pas la petite bête dans la vie, ne tiennent pas à passer pour supérieurs, font ce que chacun fait, ne sont enfin ni philanthropes ni misanthropes, et ne tourmentent pas leur femme. Et, au lieu de cela, elle avait passé les plus belles années de sa jeunesse avec un sage ! Lequel sage se comportait de telle façon que toutes ses actions pouvaient passer pour des folies ; qui avait commencé par se ruiner pour secourir une foule de misérables ; puis, avec sa manie d'appeler les choses par leur nom, s'était fait autant d'ennemis qu'il avait de poils dans la barbe, et qui, finalement, les avait emmenées, sa fille et elle, dans une espèce de

donjon où elles n'avaient que des hiboux pour compagnie !

XXVI

Si encore, là, il s'était ingénié à les distraire. Mais point! Il n'avait pu s'empêcher de faire froide mine aux hobereaux du voisinage, et lesdits hobereaux avaient cessé de venir chez lui. On ne le voyait guère ouvrir la bouche que pour cribler l'humanité de ses sarcasmes. Elles avaient bien affaire, sa fille et elle, de connaître les défauts de l'humanité! Ce que regrettait l'une, c'était le monde avec ses distractions charmantes : ce qu'il fallait à l'autre, c'était un jeune époux, — qui ne fût pas un ange. — Et, notez que le comte n'était pas corrigé par l'expérience qu'il avait faite. Il continuait à visiter les pauvres, à soigner les malades, distribuant le peu d'argent qui lui restait aux bûcherons de la forêt. Quant à marier sa fille, il y pensait autant qu'à danser. Il est vrai qu'il n'avait pas de dot à lui donner. Et il avait la cruauté de se dire heureux, sans même voir qu'à ses côtés deux pauvres femmes séchaient sur pied, comme de tendres fleurs privées de la lumière. Telles étaient les accusations que, depuis leur exil, portait contre lui la comtesse.

XXVII

Le comte répondait que la vie est courte, et qu'elle ne pouvait être mieux employée qu'à méditer. Il ajoutait qu'il avait perdu sa fortune, qu'un usurpateur régnait sur la France, et que c'étaient là deux raisons pour résider loin de son pays. Quant à sa fille, qui avait vingt ans et promettait d'être aussi tendre qu'elle était belle, n'était-ce pas elle-même qui, à dix reprises et avec un ton aigre-doux, lui avait dit qu'elle ne voulait pas se marier, ajoutant, sur le même ton, que, pourvu que son père fût heureux, elle n'avait pas de souhaits à former? Il ne pouvait nier qu'il continuait à s'intéresser aux misérables. Mais c'était là une de ces mauvaises habitudes de jeunesse dont on ne peut jamais se défaire. Et si sa femme regrettait le monde, « avec ses distractions charmantes, » lui que le monde avait si bien accommodé, il en était tout désolé.

XXVIII

Ces belles raisons n'empêchaient pas la pauvre comtesse et sa fille Geneviève de mener l'existence la plus lamentable. Le donjon qu'elles habitaient était situé au sommet d'un pic d'où l'on découvrait trente lieues du

plus merveilleux pays qui se pût voir. Une forêt de pins entourait le donjon, et, tout au loin, dans une vallée souriante, coulait le Rhin majestueux, aux flots changeants. A l'exception de quelques maisons groupées autour d'un clocher, sur la déclivité de la montagne, aucune tache ne venait rompre la parfaite harmonie du paysage. L'été, dans les longs jours, alors que le soleil demeure si longtemps immobile au plus haut du ciel, des odeurs de résine s'exhalaient des arbres, et les hirondelles rapides tourbillonnaient en gazouillant autour des hautes cheminées. Nul autre bruit que celui du vent crépitant dans les feuilles ne se faisait entendre, et, même à l'aide du télescope de William Herschell, on n'aurait pu apercevoir une forme humaine dans tout l'espace qui s'étendait entre le vieux manoir et l'horizon.

XXIX

L'hiver, c'était peut-être plus merveilleux encore. Par les fortes gelées de janvier, alors que la neige s'est tassée sur les montagnes, cinquante cimes, brillantes comme l'argent et légèrement rosées, montaient silencieusement dans le ciel bleu. Puis à ces jours de calme succédaient de longues périodes de tempêtes. Alors, tout s'animait, comme la mer lorsque rugit le vent du Nord. La forêt effarée ployait, se redressait, secouant ses longs membres avec des craquements funèbres. Les nuages

roulaient au bas du ciel, tous inclinés par longues files dans le même sens. Les eaux retentissantes jaillissaient du flanc des rochers et s'épanchaient dans la vallée, qui ressemblait à un grand lac. Enfin, des bandes de corbeaux croassant planaient dans l'air, et, la nuit, des troupes de loups venaient hurler jusque sous les portes.

XXX

Le comte, en toute saison, vivait à bien peu de chose près, de la même manière. La lecture et la rêverie, — avec la contemplation si chère aux poëtes — lui prenaient presque tout son temps. L'été, on le rencontrait habituellement dans la forêt, à l'ombre de quelque vieil arbre tourné vers le nord. L'hiver, il s'asseyait au coin du feu, dans sa bibliothèque, et quelques-uns de ses amis lui tenaient compagnie. Ces amis n'étaient pas, comme on pourrait croire, des gens de peu, ni surtout des gens ennuyeux. Plutarque, Tacite, Marc-Aurèle, Montaigne, Montesquieu, Voltaire, —j'en passe et des meilleurs, — tels étaient les personnages qu'il fréquentait. Il devait à leur société un grand fonds de philosophie, de vastes connaissances, mais en revanche, une indifférence vraiment déplorable pour ce qu'il appelait « les côtés frivoles de la vie. » Les femmes, dans l'esprit du comte, depuis ses malheurs, se trouvant un peu dans ces côtés-là, il s'ensuivait qu'il procurait de moins en moins de distraction à la comtesse

et à sa fille. C'était à elles à l'imiter, disait-il avec bonhomie, en trouvant le moyen de s'occuper agréablement.

XXXI

Le comte, en s'exprimant ainsi, ne réfléchissait malheureusement pas que les femmes, d'habitude, ne savent pas s'occuper seules. Il ne faut, à un sage, qu'une solitude avec quelques bons livres, un peu d'argent — et la santé — pour être heureux; mais nos compagnes ont des besoins plus compliqués et beaucoup plus vastes. Celles-ci, depuis quatre ans, à l'exception de leurs voisins que le comte s'était empressé d'éconduire, n'avaient pas vu quatre chats franchir le seuil de leur donjon. Leurs nuits étaient d'un vide ! et leurs journées, d'un triste... à périr! L'hiver, elle s'habillaient, se déshabillaient, se rhabillaient, se redéshabillaient, se regardaient au miroir, bâillaient, s'étiolaient. Elles auraient eu trop de choses à se dire! Aussi ne se disaient-elles rien. Elles avaient, d'ailleurs, une assez faible sympathie l'une pour l'autre. Chacune d'elles se tenait comme enfoncée dans ses pensées et ne les traduisait que par des soupirs. L'été, elles s'en allaient dans le jardin, chacune de son côté. Elles regardaient toutes choses sans rien voir. La nature avait beau multiplier ses enchantements tout autour d'elles : monde de fleurs, essaims d'oiseaux, rien n'y faisait. Devant les couchers du soleil les plus ra-

dieux, sous les feux des orages les plus splendides, en écoutant les chants de la fauvette, vivant enfin à une altitude où l'on pourrait tout juger de haut, une idée les tenait, une idée fixe, persistante. Et cette idée était : — Personne ne viendra donc nous arracher à cet enfer!

XXXII

Je dois avouer cependant qu'il y avait une nuance entre les pensées de la mère et celles de la fille. Le désespoir de la première était plus morne, — il était plus irrémédiable. — Celui de la dernière se dissimulait sous un air résigné ; mais il était facile de voir qu'une occasion suffirait pour qu'il fît explosion dans une éclatante révolte. La raison de cette différence était que la comtesse, sans avoir eu précisément une existence heureuse, avait cependant expérimenté la vie. Elle pouvait dire : « J'ai vécu d'une vie maussade, mais enfin j'ai vécu, et, quoi qu'il me puisse arriver, je ne retrouverai plus la jeunesse, ce trésor sans lequel il n'est pas de joie complète. » Ces pensées, sans la consoler, donnaient à sa douleur une sorte de passivité. Geneviève, au contraire, était possédée par une ardente soif de vivre ; et, avec l'impérieux entêtement d'une âme jusqu'alors indomptée, elle réclamait à Dieu, — qui ne l'écoutait pas, — une large part d'air et de lumière.

XXXIII

Mais chez deux femmes nées dans ce monde spécial où l'éducation, savamment combinée de conventions et de pratiques religieuses, vient tout amortir, combien n'avait-il pas fallu de tortures silencieusement subies pour qu'elles en arrivassent au point de regarder en face et sans pâlir le spectre de leur convoitise. La comtesse, se voyant renfermée vivante dans l'immense tombeau de verdure que les événements et ce qu'elle appelait « la fantaisie » de son mari lui avait bâti, s'était d'abord amèrement reproché sa vertu passée. — Ah ! j'ai été bien sotte ! se disait-elle. Tant de belles années perdues ! Si j'avais su !... Une fois établie dans cet ordre — ce désordre plutôt — de méditations, sa pensée ne s'y était pas longtemps arrêtée. En quelques jours elle avait fait un bond énorme — Il est peut-être temps encore ! se dit-elle. Ah ! si nous étions à Paris ! — Puis, quelques jours plus tard : — Comment faire pour y retourner ? — Et l'impossibilité de la chose lui ayant été démontrée : — Si seulement quelqu'un venait ici, quelqu'un de jeune, d'aimable... qu'on pût aimer !... Et, comme il ne venait jamais personne, la comtesse s'était laissée retomber dans le désespoir. Son désespoir ne l'empêchait cependant pas de se tenir chaque jour sous les armes, c'est-à-dire de se mettre en frais de toilette. De cette façon, elle était toujours prête à combattre, et ne,

réalité, il ne lui manquait que des adversaires pour triompher.

XXXIV

Ce n'était pas absolument de la même manière que l'idée de chercher des consolations s'était emparée de Geneviève. Enlevée de Paris à seize ans, elle ne connaissait alors les enivrements de la vie ni par instinct, ni par ouï-dire. C'était de la façon la plus poétique — j'allais dire la plus innocente — que l'idée de l'amour lui avait été révélée. Les servantes du donjon, en bonnes Allemandes qu'elles étaient, chantaient invariablement, en travaillant, quelques-uns de ces *lieder* charmants qui, du Rhin à l'Oder et de l'Elbe au Danube, ont toujours eu le privilége de faire battre les jeunes cœurs. Geneviève savait l'allemand. Elle écouta ce qui se chantait. Cela la fit rêver. Comme aucun homme ne passait jamais à portée de ses beaux yeux, elle aima tout d'abord un être fantastique avec qui elle causait en rêve et qu'elle avait doué de toutes les qualités qui plaisent aux jeunes filles : beauté, douceur, soumission. Puis comme cet amour s'était peu à peu noyé dans le vague, comme après tout les réalités finissent par avoir le pas sur les chimères, elle s'était mise à espérer « une aventure » et, dans l'attente de cette aventure, elle aussi elle s'était tenue longtemps sous les armes, guettant à l'horizon celui qu'elle avait juré de subjuguer.

XXXV

Mais il est temps de revenir à nos dîneurs, que nous avons laissés, philosophant, le verre en main, sous les regards de la comtesse et de sa fille.

— Je ne trouve pas que vous ayez été plus sage que moi, dit le comte à Hermès qui venait de lui faire le brillant exposé de la philosophie épicurienne. Vous n'avez cherché dans la vie que votre bonheur. Moi, dans la mesure de mes moyens, je me suis consacré au bonheur d'autrui. J'ai fait des ingrats, il est vrai. Mais la récompense du bien est dans la pratique du bien même. Je n'ai donc pas lieu de me plaindre. J'ai connu des plaisirs que vous ne soupçonnerez jamais.

— Ah ! par exemple, monsieur le comte, répliqua Hermès, vous me permettrez de vous dire que vous poussez les choses à l'excès. Je veux bien qu'on soit bon, mais il m'attriste qu'on soit dupe, et, pour vous citer un exemple.....

— Prendriez-vous encore un verre de ce Markobrünner? interrompit de nouveau madame Lipémani.

Pour le coup, notre pédagogue comprit que son hôtesse s'intéressait médiocrement à la philosophie. L'insistance qu'elle mettait à l'en détourner avait même quelque chose de persuasif. — Comment, monsieur, disaient ses beaux yeux, vous êtes jeune, épicurien, vous connaissez le

monde, vous vous trouvez à la campagne en société de deux charmantes femmes, et, au lieu de profiter de cette occasion pour vous occuper d'elles et leur dire des choses aimables, vous ne songez qu'aux ennuyeux débats qui divisent les hommes. On s'attendait à mieux de votre part.

XXXVI

Ceci était si clairement exprimé qu'Hermès, honteux de sa bévue, ne put s'empêcher de rougir. Mais, avec la résignation des malheureux qui, dans la vie, ont toujours vu leurs espérances détruites et ne peuvent plus avoir confiance en eux-mêmes, il détournait la tête en soupirant quand il vit les regards d'Arthur dirigés sur lui, et ces regards disaient, aussi nettement que possible : — « Faites-moi donc le plaisir de répondre aux avances de la comtesse. » Aussitôt, en pédagogue bien dressé, Hermès abandonna la discussion qu'il avait engagée avec le comte, lequel, étant myope, ne pouvait voir ce qui se passait autour de lui. Voilà l'épicurien qui, maintenant, fait la bouche en cœur, arrondit les bras en guirlande et se répand en frais de compliments détournés, promenant des regards charmés sur les beautés que découvrait le corsage de son hôtesse. Cet examen finit par l'occuper si bien, car il y prenait goût, qu'il n'écoutait même plus ce que disait le comte. Celui-ci, prenant le silence du plus âgé de ses hôtes pour une marque d'approbation, conti-

nuait à parler, s'étendant avec complaisance sur les moindres détails de l'existence philosophique qu'il menait sur sa montagne, quand Arthur, qui jusqu'alors n'avait encore rien dit, laissa tomber sa fourchette, et, chose singulière — ou du moins en dehors de tous les usages, — Geneviève se baissa pour la ramasser.

XXXVII

On pense bien qu'Arthur, doué des tendres dispositions que nous lui connaissons, avait trouvé le moyen de s'occuper, pendant que son mentor discutait avec son hôte. Il était assis à la droite de Geneviève ; mais quoiqu'il fût obligé de tourner la tête pour la regarder, il ne se privait pas de ce plaisir. Il n'entendait pas le moindre mot de ce qui se disait autour de lui, tant il était préoccupé par la séduisante expression du visage de sa voisine. Je ne dirai rien de cette expression, sinon qu'on y découvrait à la fois quelque chose de sournoisement engageant et de réservé. Il y avait une crainte sur cette bouche pensive, aux lèvres fines, exactement jointes, et qui, d'ailleurs, émettaient fort peu de paroles. Et il y avait un espoir dans ces yeux d'un vert-clair qui s'attachaient obstinément, à la dérobée, sur ceux du jeune homme, et quelquefois avec une si douce fixité qu'ils les forçaient à se baisser. Ce serait ici le moment de dire tout ce que je pense de cet exercice du regard auquel se livrent si gen-

timent — sans que cela les engage en rien — certaines femmes, et qui n'a pas de nom recommandable dans la langue française. « Faire les doux yeux », en effet, est trop accentué, et « faire de l'œil » est grossier. Quant à « manger des yeux », je trouve cette expression triviale et gloutonne; « jouer de la prunelle » me semble affecté.

XXXVIII

Je dirai donc, tout simplement, qu'Arthur et Geneviève, depuis le commencement du dîner, n'avaient fait autre chose que se regarder. Ils étaient si beaux tous les deux que cette occupation n'avait rien d'extraordinaire. Y a-t-il sous le ciel un spectacle plus délicieux que celui d'un joli visage? De tous les traits que la nature a rassemblés pour former cet ensemble prestigieux, les yeux me semblent mériter la préférence. En laissant de côté leur forme et leur éclat, quelque chose de l'âme — et l'âme elle-même peut-être — passe au travers. C'est ce qui fait, sans doute, que les regards ont un langage. Pour moi, si loin que mes souvenirs se reportent, je ne me rappelle pas avoir jamais formé de plus haute ambition que celle de correspondre ainsi avec quelque belle personne. Comme le cœur vous bat dans ces moments-là! Et que de choses on aperçoit au fond de ces doux globes, parfois si menteurs! Je suis parfaitement sûr qu'à dix-huit ans, âge des illusions, j'y voyais tout au fond, dans une

mystérieuse pénombre, resplendir dans sa gloire et dans sa majesté l'adorable Père éternel.

XXXIX

Ne riez pas surtout! je ne dis que la vérité. Les uns prétendent découvrir la face du très-indifférent Auteur de toutes choses dans les terrifiantes commotions de la nature, — orages ou tremblements de terre. — Les autres, dans l'imposant spectacle des couchers du soleil. D'autres encore, dans l'étendue des flots que la blanche écume enguirlande. Quelques myopes l'ont discernée dans un ciron, et bien des botanistes dans une fleur. Je ne dis rien des fous sanguinaires qui la contemplent dans le tumulte affreux des champs de bataille. Mon Dieu à moi, toujours souriant et toujours jeune, énigmatique et radieux, je ne l'ai jamais aperçu qu'au fond des yeux d'une jolie femme. De quelle couleur étaient ces yeux? me direz-vous. Je vous trouve bien curieux; je dois avouer cependant que la couleur joue un grand rôle dans cette question intéressante. Il existe des gens qui se prononcent résolûment pour les yeux bleus, et je dois avouer que la couleur du ciel ne fait vraiment pas mal sous de longues paupières émues, bordées de grands cils. D'autres préfèrent la couleur noire, qui est celle des charbons de l'enfer, et je trouve qu'elle ne manque pas d'un charme très-vif. Toutefois, je n'hésite pas à me prononcer pour

les yeux pers, c'est-à-dire pour les yeux mélangés de bleu et de vert. Quand ils nagent surtout sur des scléro-tiques azurées, on croirait voir des yeux de sphinx ou de chimère. Tels étaient ceux de Geneviève, réunissant les nuances profondes et sombres de la mer à celle de la voûte étoilée.

XL

Une particularité de ces yeux étranges, c'est qu'ils étaient cernés d'une belle teinte brune qui leur donnait je ne sais quelle expression de fatigue et de satiété. Pourquoi des yeux battus provoquent-ils à la rêverie? Il en est de cela comme de tant de choses dont nous subissons les effets sans pouvoir nous en rendre compte. Et Geneviève précisément était abondamment pourvue de ces attraits singuliers qui font rêver. Mais c'est assez parler de la beauté de Geneviève. Je me contenterai de dire, pour terminer, que la jeune fille était de moyenne taille, un peu mince de formes, et qu'elle avait de fort jolis pieds.

XLI

Au moment où Geneviève se baissa pour rendre à mon ami le petit service dont je parlais tout à l'heure la plus

franche gaieté commençait à dérider le front de tous les convives. Admirable privilége de la jeunesse! Il avait suffi de l'arrivée des deux étrangers pour rappeler à la vie la comtesse et sa charmante fille. Le comte lui-même se laissait aller à sourire. Il est juste de dire qu'Hermès, surexcité par les encouragements qu'il rencontrait dans les regards de madame Lipémani, et bien certain de n'être pas désapprouvé par son disciple, se surpassait en frais d'amabilité, et que ce dernier, légèrement stimulé par quelques rasades de vin du Rhin, égayait la conversation de saillies toutes françaises. Qui n'aurait trouvé de l'esprit en présence de Geneviève! Arthur en arriva à dire tout ce qui lui passait par la tête, et l'on sait que c'est là le meilleur moyen de chasser la mélancolie.

XLII

Hermès se sentait le cœur plein de reconnaissance pour son élève. Ce précepteur, un peu dégingandé, malgré le laisser-aller de ses manières, était doué d'une certaine grâce. Ses traits ne manquaient même pas de beauté. En ce moment surtout, animé qu'il était par l'idée du plaisir, — quiconque se serait permis de lui dire que la comtesse ne s'était pas coiffée de lui, lui aurait causé une grande surprise — il était presque séduisant et exhalait la joie de vivre par tous les pores. Il est bon d'ajouter que, jusqu'ici, le pauvre diable n'avait pas eu sujet de se louer

beaucoup de Vénus. On n'est guère aimé, dans ce monde, sans dépenser beaucoup de temps ou beaucoup d'argent — quelquefois l'un et l'autre — et notre pédagogue n'avait jamais eu plus de liberté que de fortune. Quelques femmes jadis lui avaient, il est vrai, accordé de l'attention ; mais, soit qu'elles eussent passé l'âge où il sied aux femmes de faire des avances, soit qu'elles fussent peu douées de beauté, celles-là ne lui plaisaient guère. En revanche, toutes celles qu'il aurait tant aimé à détourner de leurs devoirs, ne lui avaient jamais montré que de l'indifférence ou du mépris. Il s'ensuivait que le philosophe jusqu'ici n'avait, pour ainsi dire, rien connu de l'amour que ce qu'on en lit dans les livres.

XLIII

C'est pourquoi il se sentait comme transporté hors de lui-même par les encouragements de son disciple et les regards de la comtesse. — Quelle adorable femme ! se disait-il, et quel malheur que nous partions demain matin ! J'aimerais tant à passer ma vie ici ! Ce comte Lipémani me semble un brave homme. — La seule chose à laquelle Hermès se gardait de songer, c'était le procédé dont il usait d'intention envers son hôte. Mais, je vous le demande, à sa place, auriez-vous pensé à cette vétille ?... Le dîner, cependant, ne pouvait pas s'éterniser. Déjà les restes du dessert avaient été enlevés de la table,

les convives prenaient le café, et le comte ne cessait de philosopher, et sa femme continuait à *ginginer* avec le pédagogue, et Arthur et Geneviève... Dieu me pardonne! je crois que ces enfants se serraient la main sous la nappe. Il était temps qu'on se levât.

XLIV

Les dames se retirèrent en sortant de table. C'était sans doute afin de laisser les hommes plus libres. Mais, après leur départ, la gaieté tomba tout à coup. En vain le comte essaya-t-il d'entamer une nouvelle discussion avec Hermès, Hermès était distrait et s'agitait. On aurait dit qu'il avait des fourmis dans les jambes. Quant à Arthur, il ne cessait de se douloir comme s'il s'était senti moulu de sa chute. Le comte, vers onze heures, eut pitié de ses hôtes. Il les conduisit à leur appartement. A peine furent-ils seuls, que les jeunes gens se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Ah! mon élève, que je vous suis donc obligé! disait Hermès.

— C'est un ange que cette jeune fille ! s'écriait Arthur.

— Et la route qui sera déblayée demain !

— Comment faire pour ne pas partir ?

— C'est la première fois que j'aime !

— Et moi, ce n'est encore que la troisième.

— Ne partons pas, n'est-ce pas? nous nous dirons malades.

— Oui, c'est cela.

— Bonsoir !

XLV

Arthur, quand il fut seul, ouvrit sa fenêtre et s'accouda sur le balcon. — Quelle chose étrange que la vie ! se disait-il. Hier encore, à cette même heure, je m'endormais dans les bras de Julie, et maintenant, tout mon amour est à Geneviève. Qui aurait pu prévoir cette aventure extraordinaire ? — La lune, en ce moment, se levait derrière un rideau de sapins, et sa blanche lueur éclairait toute la montagne. Arthur, de même que le plus grand nombre des jeunes gens de son temps, était sensible aux harmonies de la nature. Et puis l'amour nous prédispose à la contemplation. Il y a dans cette passion, la seule qui vaille qu'on la regrette, quelque chose qui élève l'âme et la transporte dans les régions de l'infini. Être aimé, en effet, c'est toucher au *summum* de l'existence, c'est vivre, en même temps, par toutes ses facultés, toutes ses aspirations.

XLVI

Ce fut en soupirant que le jeune baron ferma sa fe-

nêtre. En soupirant encore, il se dévêtit. Il écarte la couverture, et le voilà qui met la jambe dans son lit. Mais aussitôt il la retire. Quelque chose de froid et de métallique se trouve sous ses draps. Vite! faisons de la lumière! Qu'est-ce que cela peut vouloir dire? Cet objet, qu'il tient dans sa main, c'est une clef. D'où provient-elle? Quelle porte ouvre-t-elle? Qui l'a apportée là? Que veut-on qu'il en fasse? — Voilà tous les esprits de l'amoureux surexcités. Une chaînette avec un médaillon est suspendue à l'anneau de la clef, et dans ce médaillon est entaillé le chiffre XIII. — Parbleu! cela suffit! se dit Arthur, si toutefois ce chiffre est répété sur une porte. Il est certain que cette clef n'est pas tombée du ciel et que Geneviève seule peut m'inviter à m'en servir.

XLVII

Je vous laisse à penser s'il eut besoin d'un valet de chambre pour se rhabiller. Son cœur était en feu et les images les plus gracieuses tourbillonnaient dans son imagination en délire. Un homme vertueux ne se serait certainement pas tant pressé. Son amour-propre aurait été flatté, sans doute, mais il se serait dit, avec douleur : — Une jeune fille! est-ce bien possible! que vais-je faire pour la ramener à la raison? — Malheureusement, ce n'est guère à l'âge d'Arthur qu'on sacrifie ses passions à des questions de morale. Et ceci me rappelle un bien

joli mot d'une jeune personne, qui était en villégiature avec son père, sa mère, et l'un de mes meilleurs amis.

XLVIII

Il y avait longtemps déjà que cette jeune fille et mon ami s'aimaient d'amour tendre. Ils en étaient arrivés à ce moment suprême où l'on n'a plus grand'chose à se dire et où les actions, — des actions évidemment très-repréhensibles, — sont sur le point de succéder aux plus charmants discours. Il est utile d'ajouter que ces amants ne pouvaient recourir au mariage pour contenter leur passion. Un obstacle se dressait entre eux, et cet obstacle était insurmontable. Les malheureux ne s'en aimaient que davantage. Comme, pendant le jour, il y avait presque constamment du monde autour d'eux et qu'on aurait pu les surprendre, ils convinrent, en langage métaphorique, « d'abriter leurs amours sous l'aile de la nuit. » Mais ici s'imposa une question qui n'était pas sans importance. — En quel lieu se rencontrerait-on ? — Le jeune homme disait :

— Dans ma chambre. Elle est située tout à l'extrémité de la maison, et quand même nous nous aviserions de parler, on ne pourrait pas nous entendre.

XLIX

— Non, répliquait la jeune fille. Je n'irai pas dans votre ·hambre. C'est vous qui viendrez dans la mienne.

— Mais, vous n'y pensez pas, reprit mon ami. Votre hambre n'est séparée de celle de vos parents que par ne mince cloison, et si peu bruyant que je sois, je ne épondrais pas, auprès de vous que j'aime tant, de ne pas aisser échapper quelques soupirs.

Mais l'autre ne goûta point cet argument :

— Ou ce sera chez moi, dit-elle tranquillement, ou ce e sera nulle part.

Et comme enfin son amoureux la suppliait de lui faire :onnaître le motif d'un si étrange entêtement :

— C'est que, lui dit cette fille angélique, si nous étions surpris chez vous, je ne pourrais nier que je me suis ivrée à vous, tandis que si nous le sommes chez moi, je ;outiendrai que vous me faisiez violence.

L

Après cela, à mon avis, il n'y a plus qu'à tirer la porte. Ne parlons donc plus d'innocence. D'autant plus que voilà nons Arthur habillé des pieds à la tête. Il tient dans une aain la bienheureuse clef, dans l'autre sa bougie. Il sort

de sa chambre sans bruit. Un corridor s'étend devant lui, Où peut bien se trouver le numéro 13? Il marche sur la pointe des pieds, regarde. A droite, de hautes fenêtres, à gauche de vieux tableaux représentant des sujets de chasse, et puis de nombreuses portes, chacune surmontée d'un chiffre. — Sept, huit, neuf, épelait Arthur. Cependant aucun son n'éveillait l'écho du donjon. — Dix, onze, douze. Mais d'où vient ce chuchotement furtif? Arthur prêta l'oreille, et crut entendre un chat qui détalait. Puis, la chouette cria trois fois. — On sait que l'oiseau de Minerve passe pour un mauvais présage. — Ah! ma foi! à la grâce de Dieu! se dit Arthur. Et, comme il se trouvait devant la porte surmontée du chiffre fatal, il allongea le bras et mit résolûment la clef dans la serrure.

LI

En ce moment, le comte Lipémani, couché sous un dais armorié, reposait du sommeil du juste. Quant à sa femme... mais nous verrons plus tard comment elle employait sa nuit. Le plus pressé pour nous, c'est de savoir dans quelle attitude la belle Geneviève attendait Arthur. Je suis trop heureux de le dire : Geneviève n'était pas couchée. Elle avait toujours sa rose rouge sur la tempe droite, et, assise dans un fauteuil, les bras croisés, les regards fixes, elle restait là, muette, attentive, comme la statue de l'Espoir. Soudain, elle entendit la serrure craquer, puis la

porte s'ouvrit et Arthur, un peu pâle, mais souriant, parut sur le seuil. A sa vue, la jeune fille se leva avec un charmant embarras, puis, la porte étant refermée, elle fit quelques pas au devant du jeune homme. Et, quand elle fut enfin auprès de lui, avec la grâce d'une sirène, — laquelle n'exclut pas cet air pudique qui sied aux vierges, — elle s'agenouilla à ses pieds.

LII

Vous n'êtes pas, lecteur, sans avoir jamais mis les pieds au théâtre des Funambules? Alors, vous vous rappelez Debureau, ce grand homme révélé par Charles Nodier, et qui, depuis, contribua si singulièrement à l'éducation de tant de personnages politiques. Si vous vous souvenez de Debureau, vous devez avoir empreinte dans la mémoire la figure véritablement parlante que prenait l'illustre Pierrot quand il avait joué à son ami Cassandre quelque bon tour? Quelle figure! c'était tout une comédie! La satisfaction du triomphe ; la joie d'avoir dupé autrui ; le désir immodéré de raconter son exploit, pour le faire applaudir à quiconque se trouvait à portée de ses longues manches ; et en même temps, la crainte que cet exploit, étant divulgué, ne lui attirât force coups de pied au derrière, tout cela sortait et rentrait sur son visage couvert de plâtre, et, de telle façon, qu'un enfant de quatorze ans n'aurait pu conserver l'ombre d'un doute sur les sensations que ce long

visage exprimait. Il en était absolument de même du visage d'Hermès, lorsque le lendemain de la soirée dont nous avons décrit les principaux événements, le digne précepteur entra dans la chambre de son élève, lequel dormait les poings fermés. Hermès semblait démesurément satisfait de lui-même. Il avait un air goguenard, il regardait Arthur avec une inexprimable expression de pitié, il avançait la main, ouvrant les lèvres, comme pour l'éveiller et lui raconter des choses... extraordinaires. Et puis, il retirait sa main, hochant la tête, comme s'il s'était dit : — Ce sont tes parents qui me payent, donc tu te crois mon maître, donc tu pourrais trouver mauvais ce que j'ai fait, et, quoique ce soit toi qui m'aies poussé et que tu sois assez bon diable, tu serais bien capable de contrarier mes projets ou de les trahir. Et alors, nôtre pédagogue fourrait ses deux mains dans ses poches et s'éloignait du lit, se disant : — Pas si bête !

LIII

Il ne faudrait pas croire cependant que le triomphe d'Hermès avait été complet. Il pouvait se flatter d'avoir obtenu quelques avantages ; mais la place assiégée, quoique vigoureusement battue en brèche, avait résisté à l'assaut. La comtesse, sous prétexte qu'elle ressentait un peu d'oppression, — je ne me charge pas de dire si ce motif était sincère — avait laissé sa fille remonter chez elle en

sortant de table, et elle était allée calmer ses nerfs en respirant l'air du jardin. Comme elle se promenait dans un espace découvert et qu'elle était vêtue de blanc, Hermès l'avait facilement reconnue de sa fenêtre. Persuadé qu'elle l'attendait, il s'était empressé de la rejoindre. Malheureusement pour lui, le vin du Rhin qu'il avait bu ne lui laissait pas les idées bien nettes. Il s'ensuivit qu'il manqua d'esprit politique dans la poursuite de son amoureuse entreprise, et que, au lieu de rassurer la belle dame qui l'accueillait avec une confusion bien naturelle, il l'effraya par la vivacité de ses transports. Hermès, comme on a pu le voir, avait un peu tourné la tête à la comtesse, et l'on sait les regrets que la pauvre femme éprouvait. Mais il y a une très-grande différence, même pour une personne qui se meurt d'ennui, entre former une coupable intention dans un moment de spleen ou de rancune contre son mari, et la mettre à exécution. Vingt années de vertu, d'ailleurs, pèsent toujours d'un certain poids dans la conduite d'une femme. L'hésitation est naturelle chez celle qui se voit sommée de sacrifier toute sa vie à l'instant même, et, à moins que le chemin de la perdition ne lui soit rendu très-facile, c'est-à-dire qu'on n'ait pris soin de le joncher de fleurs, il est probable qu'au dernier moment, elle fera un violent retour sur elle-même et vous glissera dans les mains comme une anguille.

LIV

Hermès, dans son inexpérience, n'avait pas réfléchi à tout cela. Il avait rejoint la comtesse auprès d'un pavillon fort isolé, et s'était maladroitement trop pressé de l'y faire entrer. Une fois là, il s'était jeté à ses pieds et lui avait fait une déclaration d'un lyrisme insensé. Or, les déclarations sont toujours dangereuses. Elles disent trop ce qu'il faut cacher. Quelques sous-entendus pour débuter, puis des allusions fines et délicates suffisamment assaisonnées de tendres soupirs, et enfin un ou deux serrements de main, constitueront toujours les préludes savants d'une séduction amoureuse. Il n'est guère de moyens de résister à une tactique si anodine en apparence, et, au surplus, celui qui sait s'y prendre, ne laissera jamais à une femme quatre secondes de réflexion. L'étonner, c'est la grande loi. Et puis, il faut, dès le début, l'entretenir de ses malheurs. Soyez sûr que toute femme en a ou croit en avoir. On dit qu'on les a devinés, qu'on serait trop heureux s'il vous était permis de les consoler. Alors, et si l'on voit la belle bien disposée par cette ouverture charitable, on se plaint à son tour, on insinue qu'on a manqué sa vie, on jure que jamais, jusque-là, on n'a pu rencontrer la personne à laquelle on eût trouvé doux de tout sacrifier. Tout cela, remarquez-le bien, ne signifie absolument rien, mais c'est précisément pour cette raison

que l'effet en est infaillible. La sympathie ne tarde pas à naître d'une communauté d'infortunes, et si vous ne savez profiter de la sympathie pour triompher d'un cœur de roche, je vous crois indigne d'être aimé.

LV

La comtesse, se voyant si rudement menée par Hermès, avait eu une horrible peur. Puis, révoltée du sans-façon avec lequel on la traitait, elle avait fait ce que font les femmes à bout de honte et de courage : elle s'était mise à fondre en larmes. Hermès, qui manquait d'habitude et prenait tout au sérieux, était resté tout coi devant les pleurs de la comtesse. Nouvelle faute. On ne doit jamais s'embarquer dans une aventure scabreuse sans être sûr de son moral, et il en faut une bonne dose pour conserver toute sa tête devant les pleurs d'une jolie femme. Cependant, repentant et ne sachant que faire pour racheter sa maladresse, Hermès avait balbutié quelques excuses. S'il avait eu le moindre bon sens, il aurait laissé la comtesse livrée à elle-même, se contentant de profiter des nombreuses fautes qu'elle ne pouvait s'empêcher de commettre. Et, en effet, à demi-rassurée maintenant par l'attitude plus convenable de son singulier adorateur, elle commençait à déplorer son triste sort, et, pour un rien, si seulement elle avait eu le temps de le faire, elle aurait raconté toute son histoire.

LVI

Hermès, ayant repris un peu d'aplomb, se comporta enfin d'une façon moins inintelligente. La comtesse se plaignait de son mari; il en dit tout le mal possible. A l'entendre, le comte, qui l'avait si bien accueilli, avait le cœur d'un égoïste et l'âme d'un franc imbécile. Cela fait toujours bien, en de telles circonstances, de déconsidérer le pauvre diable qu'on veut voler. Et puis certaines femmes s'y prêtent si volontiers. Il y a vraiment du plaisir et peu de danger; et, en cela encore on sympathise. Madame Lipémani, cependant, ne goûtait qu'à demi la joie d'entendre enfin « la vérité » sur son mari. Elle se sentait littéralement déchirée par les sensations les plus violentes et les plus contraires. Ses larmes, son émotion, ses soupirs, ses paroles incohérentes, l'irrésistible envie qu'elle éprouvait d'aimer et d'être aimée, la pudeur qui la retenait, faisaient d'elle, dans ce moment, la femme la plus pathétique et la plus touchante. Admirable spectacle, après tout, que celui d'une créature en proie à toutes les tortures des sens et de la conscience! A cet âge surtout, et quand la passion, après avoir été vertueusement étouffée pendant vingt ans, fait subitement explosion, il est peu de volcans qui pourraient être comparés à l'âme d'une femme. Hermès qui, même en rêve, n'avait jamais assisté à pareille fête, comprenait

peu de chose à ce qu'il voyait. Néanmoins, tant par ses discours que par une pantomime expressive, il s'avançait. Mais la comtesse rentra soudain en méfiance. Elle s'arracha de ses bras, s'élança dehors, et là, en lui serrant les mains :

— Ne me détestez pas ! dit-elle, surtout ne partez pas. Je vous verrai demain, ici, à la même heure.

LVII

On comprend maintenant l'attitude d'Hermès devant le lit de son élève. Celui-ci ne s'éveillait pas, mais son sommeil était troublé. Il soupirait, il s'agitait. Peut-être faisait-il quelque mauvais rêve. Le précepteur eut pitié de lui. Il toussa, se moucha, Arthur ouvrit les yeux. Il regarda autour de lui, fronça les sourcils. Il avait l'air fort soucieux. Hermès l'interrogea, comprenant peu de chose à son humeur. Mais l'autre ne fit pas la plus légère allusion à son aventure. Que lui était-il donc arrivé? Était-ce bien là le même étourdi qui, sortant des bras de Julie, battait des entrechats devant son précepteur ? La belle Geneviève qui, à l'insu de tous, à minuit, l'avait attiré chez elle, qui même, exagérant les témoignages d'estime qu'on aime à se donner entre amoureux, s'était agenouillée à ses pieds, n'avait pas dû pourtant se montrer cruelle. Était-ce donc alors que cette enfant, si séduisante d'extérieur, avait quelque secret défaut? ou

bien était-ce chez Arthur le remords de l'avoir mise à mal? ou celui plus cruel, — pour un jeune homme de dix-sept ans, — de n'être pas sorti à son honneur d'une affaire dans laquelle on est tenu de vaincre sous peine de s'attirer des railleries universelles ?

— Nous partirons ce soir, à la nuit tombante, dit enfin Arthur.

— Grand Dieu ! balbutia le précepteur, si vous m'aimez, ne faites pas cela. Accordez-moi seulement un jour.

— Je ne le puis.

— Mais, j'ai un rendez-vous.

— Qu'importe !

— Mais je ne songeais point à la comtesse, et c'est vous qui...

— Tant pis !

Le mot était cruel. Il ne provenait certainement pas d'une âme méchante ; peut-être était-il inspiré par un sentiment voisin de l'envie. Hermès eut beau prier, son disciple était sourd. C'est alors que l'infortuné pédagogue connut dans toute son horreur la différence qui existe entre la dépendance et l'indépendance, et put mesurer la distance qui sépare un vil précepteur d'un enfant de bonne maison. Entre toutes les privations capables d'affliger une âme sensible, celle de l'amour est certainement la plus pénible. Hermès, se dérobant aux répugnances de son amour-propre, supplia de nouveau son disciple, et, cette fois, avec des accents qui auraient désarmé le

cœur d'un avare. Rien n'y fit. Arthur était inflexible :

— Je suis désespéré de vous contrarier, dit-il à son mentor d'un ton qui n'admettait pas de réplique, mais il aut que je parte, et je pense que vous me suivrez.

LVIII

Geneviève ne se montra pas de la journée. Sa mère, qui ne put supporter sans rougir les regards d'Hermès, pria ses hôtes et son mari de vouloir bien excuser la jeune fille, ajoutant qu'elle avait une forte migraine et ne comptait pas se lever. Je ne m'appesantirai pas sur la stupéfaction de la comtesse quand elle apprit, de la bouche d'Arthur, pendant qu'Hermès poussait de gros soupirs et levait pathétiquement les yeux au ciel, que les jeunes gens devaient quitter le château dans la soirée. Le déjeuner et le dîner furent aussi tristes que le repas de la veille avait été animé. Le comte, comme si, lui aussi, eût été affligé de perdre ses hôtes, lâchait à peine quelques monosyllabes. Hermès aurait pu parler politique, la comtesse ne s'en serait même pas aperçue. Humiliée, blessée dans ses sentiments les plus intimes par un départ inexplicable, et qu'au prix de la vie, selon elle, Hermès aurait dû différer, elle tenait obstinément les yeux baissés.

LIX

La journée parut aussi fastidieuse à tout le monde qu'une harangue officielle dans laquelle — quand on a le malheur d'être souverain — on vous loue spécialement de toutes les expéditions du Mexique que vous avez faites. Hermès, désespéré du rôle aussi ridicule qu'odieux que son élève lui faisait jouer, fit le possible, et même l'impossible, pour obtenir un entretien de la comtesse, mais il ne put y parvenir. Le comte, pour tuer le temps, promenait les jeunes gens sur la montagne. Le soleil, qu'aucune puissance — n'en déplaise à Josué — n'est capable d'arrêter ou de stimuler dans sa course apparente, se rapprocha enfin de l'horizon, puis disparut, laissant derrière lui une belle traînée de lumière. A mesure que les ombres s'épaississaient, Arthur paraissait plus préoccupé. Évidemment, une résolution germait ou mûrissait dans sa jeune tête. Enfin, la nuit se fit. Le postillon vint annoncer que la route était libre et la berline attelée. Le précepteur et son disciple prirent congé. Le comte seul leur serra la main en leur souhaitant un bon voyage. La comtesse était remontée auprès de sa fille et ne reçut pas leurs adieux.

LX

En route!... Cette fois, non sans quelques cahots, le

mauvais passage fut franchi. La berline roule. Mais d'où vient qu'au lieu de suivre la chaussée, elle s'est engagée dans un chemin de traverse, lequel remonte, sous les sapins, dans la direction du château. Il n'y a pas plus d'un quart d'heure qu'elle gémit sur ses essieux, lorsque soudain elle s'arrête, le postillon paraissant obéir à quelque mot d'ordre qu'on lui aurait donné avant de partir.

— Qu'arrive-t-il encore? demanda Hermès en se penchant à la portière.

— Laissez! lui dit Arthur, cela ne regarde que moi.

Et le voilà qui met pied à terre. La nuit était opaque, et les lanternes de la berline apparaissaient dans l'obscurité comme deux points rouges.

LXI

Tout cela commençait à agacer furieusement les nerfs d'Hermès. Il ne pouvait comprendre pour quelle raison Arthur, depuis le matin, avait l'air confit d'un pape qui élabore une encyclique, et, supposant qu'il avait voulu se permettre de malséantes privautés à l'égard de la jeune fille, il se croyait fondé à affirmer que celle-ci l'avait écrasé de son mépris. Mais alors que faisait-il là, les yeux fixés sur le château dont on voyait au loin monter en l'air la masse noire? Comme Hermès se posait cette question pour la vingtième fois, dix heures sonnèrent à l'horloge d'une église voisine, et le timbre de cette horloge n'avait

pas cessé de vibrer, qu'une sorte de frémissement se fit entendre sous les feuilles. Bientôt on distingua le bruit de légers craquements de branches mortes, et une femme apparut entre les sapins. Arthur fit très-rapidement quelques pas au devant d'elle. Il revint avec elle, l'accompagna jusqu'à la voiture, ouvrit la portière, la soutint sous le coude pour la faire monter et alors, à la lueur des lanternes, Hermès, qui, jusque-là, s'était rageusement tenu dans son coin, reconnut, avec une stupéfaction que je n'essayerai pas de décrire, le séduisant visage de Geneviève.

LXII

Chacun sait qu'il existe au moins huit morales. Primo, celle des gouvernements : *Fourber tous ses voisins et se tromper soi-même le moins possible.* Secundo, celle des hommes politiques : *Périsse l'univers plutôt que de laisser croire que nous ne sommes pas indispensables.* Tertio, celle du peuple : *Je ne respecterai jamais que celui qui me fera peur.* Quarto, celle de l'Église : *Vive la liberté de discussion... pour moi toute seule.* Cinquièmement, celle des financiers : *La fin justifie les moyens.* Sixièmement, celle du monde : *Faites ce que vous voudrez, pourvu qu'il n'y ait pas de scandale.* Septièmement, celle des femmes : *Celui qu'on aime n'a pas de défauts ; celui qu'on n'aime plus n'a pas de vertus.* Huitièmement, celle des jeunes gens.

LXIII

La morale de son disciple, en ce moment, parut bien mesquine à Hermès. C'était donc à la commodité de ses amours qu'Arthur avait voulu sacrifier le bonheur de son précepteur. Cette réflexion, toute piteuse qu'elle fût, ne l'empêcha pas de faire son devoir. Comprenant avec la merveilleuse intelligence des personnes habituées à s'effacer pour faire place à autrui, qu'il allait gêner les deux amoureux, il se jeta avec empressement à bas de la voiture. Alors ce fut un autre étonnement. Arthur ayant fait monter Geneviève, referma la portière de la berline, puis, tirant Hermès après lui, il le fit asseoir sur le siége. Voilà la voiture qui s'ébranle, et cette fois avec une rapidité qui donne le vertige. Les jeunes gens serrés l'un contre l'autre, n'échangent pas un mot tout d'abord. Mais Hermès, se rappelant qu'il était responsable des actions de son disciple, et se mourant d'ailleurs de curiosité, s'écrie :

— Oh ! monsieur le baron, enlever une jeune fille ! Certainement je n'ai rien à dire ; mais qu'en ferez-vous à Paris ?

LXIV

Arthur regarda son mentor avec une expression de raillerie.

— Hélas! dit-il, si je l'enlevais, ne serais-je pas auprès d'elle ?

— Si vous ne l'enlevez pas, reprit Hermès, que faites-vous donc ?

— Oh ! pour ce que je fais, je l'ignore. Peut-être l'action d'un héros, peut-être celle d'un imbécile.

— Au nom du ciel, expliquez-vous!

— Vous le voulez ?

— Je vous en prie!

— Au fait, je n'ai plus de raisons, maintenant, de vous cacher rien.

Alors Arthur, s'enveloppant dans son manteau et se penchant à l'oreille d'Hermès, lui raconta son aventure. Hermès, en l'écoutant, levait les yeux au ciel, se mordait les lèvres, puis attachait sur son élève des regards surpris. — Voici ce qui s'était passé.

LXV

Voyant de quelle aimable manière Geneviève le recevait, la veille au soir, Arthur n'avait pas, tout d'abord,

douté du plein succès de sa visite. Il la releva galamment, car elle s'obstinait à demeurer agenouillée, mais elle ne lui laissa pas le temps de lui dire la moindre douceur. Elle commença par le prier de vouloir bien excuser le moyen dont elle s'était servie pour lui faire connaître qu'elle désirait l'entretenir. Puis, comme le jeune homme allait répondre qu'elle n'avait pas d'excuses à faire et qu'il avait trouvé ce moyen aussi flatteur qu'ingénieux, elle lui coupa la parole, et, lui serrant la main :

— Je suis si malheureuse! lui dit-elle.

Et aussitôt elle ajouta :

— Vous voyez devant vous une victime de la vertu.

— Comment! de la vertu? fit alors Arthur.

Geneviève, souriant :

— Je veux parler, dit-elle, de celle de mon père.

LXVI

— Oh! c'est une belle chose, reprit-elle, que de donner son bien aux pauvres, de dire la vérité à tout le monde et de vivre dans la solitude. On a le sentiment du devoir accompli, on soulage sa conscience et on se console de vivre par la contemplation de la nature. J'admire d'autant plus une telle existence que je me sens indigne d'elle, et que les qualités que je puis avoir, et qui sont toutes des qualités fort terre-à-terre, me prouvent que jamais je ne pourrais m'élever à sa hauteur. Mon père,

qui est un excellent homme et que j'aime de tout mon cœur, m'a souvent demandé, je le reconnais, si je ne songeais point au mariage. Mais il m'adressait cette question avec tant de crainte, et je devinais si bien la réponse qu'il voulait que je lui fisse !... Si je lui avais révélé la vérité, m'aurait-il approuvée, d'ailleurs ? Je préférai la lui cacher. C'est pourquoi vous êtes ici, à cette heure ; c'est pourquoi je suis à vos pieds.

LXVII

Ce début sembla sérieux à Arthur. Il s'attendait, dans sa naïveté doublée d'amour-propre, à des regards baissés, à des mains tremblantes, à des terreurs, à des sourires étouffés, à des rougeurs, à des silences éloquents, à des soupirs, à tout enfin, plutôt qu'à ce raisonnement qui provenait d'une personne parfaitement maîtresse d'elle-même. Il est vrai d'ajouter que Geneviève avait une manière de dire les choses qui ne vous permettait jamais de savoir si elle était sincère ou si elle voulait vous éprouver. Cela provenait de ses yeux qui, comme je crois l'avoir dit, n'étaient pas ceux de tout le monde, et aussi du sourire qui accompagnait ses moindres paroles. Ce sourire n'était pas fait pour rassurer Arthur.

— J'attends de vous un grand service, lui dit-elle.

— Un service ! fit Arthur machinalement.

— Hélas ! fit Geneviève, j'aime ! je suis aimée ! et je n'ai qu'à mourir si vous ne venez à mon aide !

LXVIII

Figurez-vous un homme qu'un notaire a mandé pour lui donner lecture du testament d'une belle-mère qui passait pour être très-riche. Il arrive. On lui lit la chose. Il y a trente articles et cinq codiciles, dans lesquels il est question de la cérémonie des funérailles, de la construction du tombeau, du service de l'église, des billets de faire part, de quelques legs sans importance, enfin d'une foule de menus détails auxquels ne songent que les belles-mères qui vont mourir. Notre homme est institué légataire universel. Pendant les trois quarts d'heure qu'a duré la lecture, il a fait cent rêves de bonheur : acheté une maison de campagne, un hôtel à Paris, deux voitures, quatre chevaux ; commandé un dîner superfin au Café Anglais, invité à ce dîner une jeune personne du théâtre des Variétés qui, jusqu'alors, lui a tenu rigueur ; songé à la mine longue que feront plusieurs personnes de ses connaissances ; comploté à part soi, de se faire nommer député avec l'aide du gouvernement dont il se soucie comme des cerises de l'an passé, mais qui lui semble bon, en tant qu'il ne s'agit que de lui faire tirer les marrons du feu ; fait la liste des gens qu'il cessera de fréquenter, et celle, non moins longue, de ceux qui ne pourront

manquer de rechercher son amitié ; rêvé de prendre un titre, ce qui est beaucoup plus facile qu'on ne se le figure; enfin souri d'une façon méphistophélique à l'idée qu'il pourra faire un peu de mal à ses ennemis. Tout à coup, la lecture finie, il apprend que *sa dite* belle-mère n'a laissé que des dettes et qu'elle espère qu'il lui fera l'honneur de les payer. Telle était, très-exactement, la situation d'Arthur. Il s'était dérangé, comptant recueillir un trésor. On lui disait : Aidez-moi donc à le faire passer dans les mains d'autrui.

LXIX

Eh bien! je dois l'avouer, à cette ouverturea ussi désagréable qu'inattendue, le jeune homme ne fit pas mauvaise contenance. Ce n'est jamais impunément qu'on a été bien élevé et que votre mère a pris soin, dès votre bas âge, de vous apprendre que la supériorité des gens du monde sur la tourbe des autres mortels, ne provient guère que de l'art de feindre. Arthur reçut un coup au cœur en écoutant la belle Geneviève, mais il se dit immédiatement que s'il laissait trop voir sa déconvenue, il lui serait bien difficile de n'avoir pas l'air ridicule. Il prit donc un petit ton doux qui était plein de flatteries, et s'écria en soupirant :

— J'espérais être assez heureux pour que vous n'ayez point d'engagement. Mais, après le bonheur d'obtenir

votre amour, je n'en connais pas de plus grand que celui de mériter votre amitié. Disposez donc de moi, mademoiselle.

LXX

Oh! il avait fait des progrès depuis que Julie s'était chargée de l'initier aux doux mystères. Certes! il n'avait pas encore acquis cette inappréciable qualité d'empire sur lui-même qui fit de lui, plus tard, un homme si séduisant et si dangereux ; mais elle préexistait chez lui en germe. Geneviève rougit de plaisir de le trouver si serviable. Elle le fit asseoir auprès d'elle, le regarda avec une complaisance mêlée d'admiration, puis, comme les instants étaient précieux — car à la place des faveurs qu'il espérait d'elle, elle n'avait à lui offrir que des confidences, et, décemment, elle ne pouvait lui prendre toute sa nuit en échange d'un plaisir si neutre! — elle lui raconta tout ce qu'il était utile qu'il sût de son histoire pour la servir.

LXXI

Et c'était une histoire bien simple que celle de Geneviève. Elle aimait un jeune homme qu'elle rencontrait, le dimanche, à l'église de Lauffenbourg, et qui s'était attaché

à elle sans qu'elle eût rien fait pour cela — que le regarder. — Après un an de cette correspondance muette mais éloquente qui, dans tous les pays du monde, est à l'usage des amants, un échange de lettres avait eu lieu entre eux, à la manière allemande, et même la sensible Française était allée à quelques rendez-vous dans la forêt. Malheureusement, il ne suffit généralement pas à deux jeunes gens de s'aimer pour se marier. Le comte Lipémani, quoique très-bienfaisant et philosophe, était peut-être aussi entiché de noblesse que de vertu, et il aurait mieux aimé voir sa fille morte, que femme d'un homme qui, selon l'expression en usage dans le monde des cours, « n'était pas né. » Or, l'amoureux de Geneviève, quoiqu'il eût beaucoup de mérite — étant joli garçon et professeur à l'université de Lauffenbourg — ne comptait, parmi ses aïeux, que des imprimeurs, petites gens pour un homme qui, comme le comte, descendait en droite ligne — en admettant qu'aucune des femmes de sa lignée n'eût usé de noirceurs à l'égard de son époux — d'un bâtard du pape Borgia. Force fut donc aux deux amants de convenir qu'ils se passeraient du consentement d'un père dont les principes s'accordaient mal avec le caractère. Mais, pour en arriver là, comment faire ? Le jeune homme, depuis quinze jours, se trouvait en Suisse, à Lucerne, auprès d'un oncle qui était sérieusement menacé de passer de ce monde dans l'autre et qui n'avait que lui pour héritier. Il adressait à Geneviève lettres sur lettres, la suppliant de faire appel à son amour, à son courage, et

de venir le retrouver. Elle n'y était que trop disposée. Mais l'idée d'un si long voyage, des incidents qui pourraient survenir pendant sa durée, des rencontres qu'elle pourrait faire dans les voitures publiques, lui causaient d'horribles frayeurs. C'est alors que l'arrivée d'Arthur sous le toit de son père, la sympathie qu'il lui montra, la confiance qu'il lui inspira, lui suggérèrent la pensée de recourir à son obligeance. Il avait une berline à sa disposition. Il se rendait en Suisse. Il devait passer par Lucerne. Il l'avait dit à table. Il était gentilhomme. Elle se fiait à son honneur. Elle le recommanderait à Dieu, dans ses prières, s'il voulait la conduire auprès de son amant.

LXXII

Et c'était tout! Quant à moi, si jadis, à cette époque où toute ma vie tenait dans le sourire d'une femme, pareille requête m'avait été adressée par une jolie bouche, je puis jurer que, comme Don Quichotte, je me serais armé de pied en cap, et que j'aurais considéré comme un devoir de tout sacrifier pour y obéir. Nul abus de pouvoir ne m'a jamais si fort révolté que celui de ces pères qui s'arrogent sur leurs enfants des droits que tout répudie dans la nature. Réunir deux amants, d'ailleurs, — surtout quand on regrette sincèrement de ne pas se trouver à la place de l'un d'eux, —

n'a-t-il pas toujours été considéré par les âmes vraiment charitables, comme la plus belle action qu'un galant homme puisse commettre? — « Ne dérange pas le chien qui boit, » dit le proverbe arabe. — « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on fît pour toi, » dit Confucius. La vraie morale, tout entière, tient dans ces deux belles sentences. Pourquoi si peu de gens la pratiquent-ils? Parce que la haine et l'envie tiennent une place de plus en plus large dans la société moderne, et que priver les autres de boire, même quand soi-même on n'a pas soif, est devenu pour l'humanité un inepte et malsain plaisir.

LXXIII

Mais c'est assez parler raison. Je ne dois pas oublier que je me suis promis à moi-même d'être folâtre, et, d'ailleurs, aujourd'hui qu'on vit à la vapeur, c'est-à-dire qu'on veut épuiser mille vies en une vie, nul n'a le temps de réfléchir, ni même de lire de longs romans fussent-ils aussi bons que ceux de notre maître à tous, l'immortel Walter Scott, si mal jugé par M. Taine. Ce qu'il nous faut, ce sont des livres dont on absorbe la substance, rien qu'en jetant les yeux sur le nom de l'auteur et les quarante dernières lignes. Je me soumets au goût du jour, comme il convient à un pauvre hère qui suit la profession d'homme de lettres, noble profession que Voltaire, dont

le grand Frédéric avait pourtant baisé la main, plaçait immédiatement au-dessus de celle de bateleur, et que moi, dans ma modestie, je range au-dessous. On voit, en effet, tous les soirs, les nymphes de Paphos solliciter les passants errant sur nos boulevards, en leur décochant des œillades et leur montrant leurs jarretières. Ces femmes-là, du moins, pour gagner leur vie, ne spéculent que sur leur corps. Nous autres, au contraire, c'est de notre âme que nous trafiquons. Ce sont nos espérances, nos douleurs, nos regrets, nos aspirations que nous livrons au public, qui s'en soucie peu ou qui s'en amuse. Semblables aux stupides gladiateurs de la vieille Rome, qui sollicitaient des applaudissements jusque dans la mort, pour obtenir quelques sourires de la foule blasée, nous lui servons nos agonies.

LXXIV

Eh bien ! c'est pour cela que nous sommes les derniers des hommes. Nous n'avons aucune pudeur, même pas celle de nos dégoûts. Qui donc est digne, dans l'humanité, de devenir le confident des amours d'Elvire ? Quelle âme est assez propre pour mériter que Byron s'épanche avec elle ? O poëtes ! ce qui vous excuse, c'est que, comme le rossignol des bois, vous chantez sans savoir pourquoi, parce que vous êtes faits pour cela, comme d'autres le sont pour abêtir la pensée humaine. Si vous n'aviez pas

ce prétexte, on ne devrait pas se contenter, avec le doux Platon, de vous chasser de la République. Le devoir de tout honnête homme serait de vous lapider.

LXXV

Et voyez comme l'état d'homme de lettres est estimé par le gouvernement de la belle France. A la meilleure comédie, ou soi-disant telle, il donne un prix de cinq mille francs, et un prix de vingt mille — tous les dix ans — au meilleur ouvrage d'histoire. En revanche, chaque année, au mois de juin, cent mille francs sont payés à l'heureux éleveur dont le cheval a gagné le *Prix de Paris*. Rien d'éloquent comme de tels chiffres. Ils prouvent que, dans la pensée de nos hommes d'État, il est vingt fois plus honorable pour notre pays de posséder *Gladiateur* que *le Tartufe*. Et, en effet, au train dont on va, ne serait-ce que par esprit de bonne confraternité, on ne saurait jamais assez encourager les bêtes.

LXXVI

Nous avons vu aussi, dans un mémorable débat tout récent, le cas que font de nous messieurs du Corps législatif. Dans la discussion de la loi sur l'armée, loi que

j'aime ! — elle va prendre à nos garçons les neuf plus belles années de leur jeunesse ! — s'est-on assez apitoyé sur le sort de ces laboureurs et de ces artisans dont le mérite est dans le nombre ! Tant au banc des ministres que sur les bancs de l'opposition, les a-t-on assez plaints ! et consolés ! et encensés ! C'est qu'ils sont les maîtres ceux-là, et qu'on attend les élections. Par exemple, personne n'a même paru se douter que cette loi, dont nous devons, avec tant d'autres satisfactions d'amour-propre, rendre grâce au comte de Bismark, — comme si ce n'était pas assez de souffrir des bévues de nos hommes d'État, il faut encore gémir du savoir-faire de ceux de la Prusse ! — enrayerait tout net les études et l'avenir de nos artistes. Qu'importent ! en effet, quelques hommes de génie de plus ou de moins dans un pays qui a la gloire de posséder le *chassepot* et qui ne rêve que de « voler à la victoire ! » Jolis Français, retranchez donc Molière, Montesquieu, Corneille, Voltaire, Chateaubriand de notre histoire, vous verrez ce qu'il restera !

LXXVII

Mais, retournons à nos moutons, car aussi bien je sens la tristesse me gagner à transcrire de telles choses. Quand je dis « nos moutons » c'est du loyal Arthur et de la belle Geneviève que je parle. J'ai d'autant plus de

hâte de reprendre le fil de leurs aventures que, toujours dans le but de me conformer au goût du jour, ayant l'intention d'indiquer au lecteur, chemin faisant, un moyen infaillible pour rendre tous les hommes vertueux, toutes les femmes sensées — et fidèles, — je n'ai guère le temps de m'amuser à critiquer le gouvernement. Je disais donc que Geneviève, après avoir adressé sa requête au baron en s'excusant bien fort du dérangement qu'elle allait lui causer, le regardait, attendant sa réponse. Arthur ne pouvait reculer. Il répondit à la jeune fille qu'elle n'aurait pas à se repentir de s'être fiée à son honneur, et qu'il s'estimait trop heureux de pouvoir lui être agréable. Puis, comme la place ne lui paraissait plus tenable, et comme il lui aurait fallu trop de vertu pour entendre parler plus longtemps de l'heureux mortel qu'aimait Geneviève, il se leva et regagna son lit, la laissant charmée de la grâce qu'il mettait dans son obligeance et de la courtoisie de ses manières.

LXXVIII

Quand Arthur eut fini de raconter à Hermès les incidents que je viens de transcrire en les enjolivant de réflexions philosophiques, le précepteur laissa éclater la joie que lui causait la conduite de son disciple. A l'entendre, le chaste Scipion et le non moins chaste Bayard ne lui allaient pas à la cheville.

— Eh quoi! s'écria-t-il, non-seulement vous ne faites pas de mal, et cela cependant vous serait si facile, étant né riche, mais vous vous employez à faire le bonheur d'autrui. Il faut absolument que vous ayez une belle âme.

— Laissez, lui dit Arthur. Il n'y a nul mérite à ce que je fais. Une femme qui aime un autre homme et qui vous le dit, jette, par cela même, sur vos désirs, un seau de neige. Et puis, s'il faut vous tout avouer, rien au monde ne m'est plus doux que de complaire à Geneviève. Je sais qu'un autre recueillera le fruit de mes peines. L'important, c'est qu'elle soit heureuse et je m'y emploierai de tout mon cœur.

LXXIX

— Eh bien! si vous me permettez de vous le dire avec franchise, reprit Hermès, vous vous conduisez en enfant et l'on se moquera de vous.

— Que dites-vous? fit Arthur que l'épithète « d'enfant » blessait jusqu'au plus vif de son amour-propre.

— Je dis que si j'avais été à votre place, je n'aurais pas refusé plus que vous de promener sur les grandes routes cette gentille demoiselle. Mais je n'aurais certes pas commis la faute de la laisser s'ennuyer seule sur les coussins de ma berline, et au lieu de stimuler le postillon, comme je vois que vous le faites, je lui payerais doubles

guides pour le prier d'aller d'un train d'enterrement. En ne se pressant pas du tout et faisant naître habilement quelques incidents, on pourrait n'arriver à Lucerne qu'au bout de quinze jours. Et croyez-vous qu'en quinze jours un jeune homme tourné comme vous l'êtes, et qui saurait s'y prendre, ne parviendrait pas à supplanter son rival dans le cœur de sa belle?

LXXX

C'étaient là, je le reconnais, des conseils dépourvus de moralité : mais, je le demande à tous les gens sages, depuis que l'inégalité des rangs existe entre les hommes, et qu'alors, à tous les degrés de l'échelle sociale, on voit invariablement, les forts opprimer les faibles; les riches exploiter les pauvres, les maîtres tyranniser leurs subalternes, ces derniers, soit par suite d'une abjection toute naturelle, soit dans le but de se rendre indispensables, n'ont-ils pas toujours flatté, encouragé, facilité les mauvaises passions des premiers? Sans vouloir explorer le dix-neuvième siècle qui m'offrirait pourtant de si touchants exemples de l'esprit de proxénétisme qui anime l'espèce humaine ; sans vouloir même remonter dans mon exploration au delà du dix-septième siècle, le pieux Louis XIV, — l'auteur de la révocation de l'édit de Nantes — ne rencontra-t-il pas autour de lui, pendant le cours de son long règne, de la part des plus grands seigneurs

de sa cour, la complaisance la plus aimable pour le servir dans ses amourettes? Et ces nobles seigneurs ne pensaient-ils pas s'honorer en jouant auprès de leur maître le rôle que Mercure.— dieu des marchands et des voleurs, — joua si longtemps, et avec tant de distinction, auprès du puissant Jupiter? Hermès, en homme qui était fait pour fréquenter les cours, agissait donc de la manière la plus bienséante en poussant son élève à se divertir. Je ne doute même pas que si ce dernier l'en eût prié, il ne se serait empressé de faciliter l'aimable guet-apens dont il lui donnait le conseil. Malheureusement pour lui, qui ne cherchait qu'à s'avancer dans les bonnes grâces de son élève, Arthur avait une certaine fierté qui ne lui permettait pas de trahir sa parole, même pour le service de ses plaisirs. Comme tant d'autres qui ne le valaient pas, il aurait pu être infidèle à une femme aimée; mais il était incapable de tendre un piége à une jeune fille qui s'était fiée à sa loyauté. C'est pourquoi il se contenta de répondre : — Fi donc! à la proposition de son précepteur.

LXXXI

Cependant la berline était arrivée à la hauteur des premières maisons de Lauffenbourg.

— Vous devez comprendre maintenant, dit Arthur à Hermès, pourquoi j'étais si pressé de partir, et comment,

à mon grand regret, je me suis vu forcé de vous faire manquer votre rendez-vous.

— Hélas ! lui répondit le pédagogue, je ne le sais que trop que ma position me condamne à sacrifier mes plaisirs à vos convenances. Je ne vous demandais cependant que vingt-quatre heures.

— Mon Dieu ! Si vous y tenez tant ! reprit Arthur.

— Y consentiriez-vous ?

— Sans doute.

— Mais... comment faire ?

— Que vous êtes donc embarrassé pour peu de chose ! Séparons-nous ici. Nous voici à la poste. Demandez une voiture quelconque et des chevaux. Retournez au château. Une fois là, cherchez un prétexte pour expliquer votre retour. Vous me retrouverez à Lucerne. Je vous souhaite tout le plaisir que je n'ai pas eu.

LXXXII

C'est ainsi que le maître et l'élève se séparèrent. Arthur, quand on fut au relai, s'empressa de réclamer une place auprès de Geneviève. Elle ne fit nulle difficulté de lui complaire. Elle parut même si satisfaite de la société de notre ami, qu'elle oublia de lui demander à quelle occasion son précepteur l'avait quitté. Ce dernier n'avait pas de temps à perdre. Il ne chercha pas à deviner pour quelle raison Arthur venait de lui rendre sa liberté, mais il se pro-

cura une chaise de poste, puis se fiant à son étoile pour trouver le moyen de revoir la comtesse, il se fit ramener dans la forêt à l'endroit même où s'était opéré l'enlèvement de Geneviève. Arrivé là, il dit au postillon de l'attendre, puis il se faufila dans le jardin. Nous l'y laisserons quelque temps afin de surveiller de près la conduite des deux jeunes gens. Ils reposaient, en ce moment, fort gracieusement, l'un auprès de l'autre. Même on assure que la tête de la jeune fille avait insensiblement glissé sur l'épaule de son compagnon. Celui-ci ne s'en aperçut qu'au lever du jour, alors que le soleil apparaissait tout radieux sur l'horizon. La nuit s'était passée, entre ces enfants, de la manière la plus décente. Si Arthur avait eu vingt-cinq ans de plus, il en eût peut-être été autrement.

LXXXIII

Mais à cet âge où l'on n'a pas encore été perverti par les sarcasmes et les exemples du monde, on croit à bien des choses qui vous sembleront, plus tard, des illusions. Arthur mettait de la chevalerie à respecter la jeune fille qui s'était confiée à lui. Il trouvait même qu'elle lui avait donné une singulière preuve d'estime en s'endormant aussi ingénument sur son épaule, et, craignant de la déranger, ravi du doux spectacle qne lui offrait sa tête charmante, il poussait, à part lui, de petits soupirs, et se disait : — C'est moins facile que je ne croyais !

LXXXIV

Ce fut un singulier voyage que celui qu'ils firent à travers les plus belles contrées de la Suisse. Geneviève, je dois l'avouer — et je ne sais comment expliquer cette anomalie — ne paraissait pas très-pressée. Lorsqu'un beau point de vue apparaissait, à quelque détour de la route, devant les lacs épanouis entre les montagnes, les chutes d'eau, les cimes neigeuses, elle faisait arrêter la voiture, et restait là, des heures entières, — pendant que le postillon fumait sa pipe, — l'esprit perdu dans une muette contemplation. Elle n'avait jamais rien trouvé que d'ennuyeux et de haïssable dans les beautés de la Forêt-Noire, et cependant cette contrée a bien son charme ! Et elle était comme transportée d'admiration devant les splendeurs de la Suisse. Il est vrai qu'Arthur était auprès d'elle. Cependant, ce n'était pas Arthur qu'elle aimait !

LXXXV

Les routes, comme on sait, sont très-accidentées dans les pays de montagnes. Entre Zurich et Lucerne surtout, il y a de très-longues côtes. Chaque fois que la berline arrivait au bas de l'une d'elles, Geneviève se faisait ouvrir la portière, les jeunes gens mettaient pied à terre,

et, se tenant le bras, cheminaient sous les arbres, faisant de gros bouquets de fleurs alpestres et babillant comme des oiseaux. A les voir, on les aurait pris pour des fiancés, tant Arthur se montrait prévenant pour la jeune fille, tant celle-ci s'appuyait à son bras avec abandon. Il faut dire aussi que le temps était d'une beauté sans pareille, — ce qui même était extraordinaire dans cette saison avancée. — Comme ils paraissaient éprouver une égale et instinctive répulsion pour toute société, ils s'arrêtaient dans les auberges aussi peu de temps que possible, et seulement pour y bourrer les poches de la berline de solides provisions. Ils mangeaient dans les bois, habituellement au bord d'un gai ruisseau d'eau claire, assis sur des mousses en fleur, à l'ombre des grands hêtres et des châtaigniers séculaires. Geneviève était invariablement d'une tranquillité d'humeur inaltérable, et Arthur s'efforçait de faire bonne mine à mauvais jeu.

LXXXVI

C'était la nuit surtout que le jeune homme se montrait vraiment héroïque. A peine les noires ombres étaient-elles tombées qu'il relevait les glaces de la berline, puis, enveloppant Geneviève dans un grand manteau, il se rejetait dans son coin, et, jusqu'au jour, il conservait sa position, s'exerçant à ne pas bouger plus qu'une souche. Il fallait que la jeune fille fût bien confiante. Pas une fois,

du moins, elle ne s'éveilla en sursaut. Elle aurait cru lui faire injure en affectant de veiller sur elle-même. Qu'y avait-il entre eux, cependant, tandis que, dans la nuit épaisse, enfermés dans cette boîte roulante, sur les routes silencieuses, sans témoins, ils étaient tout entiers livrés aux périlleux hasards de leur jeunesse? Il n'y avait rien qu'une idée. Mais cette idée avait une telle puissance, qu'elle suffisait pour paralyser chez Arthur jusqu'à l'ombre des tentations.

LXXXVII

Il y eut un jour cependant où le jeune homme se vit exposé à une rude épreuve. Le temps était délicieusement doux et pur ce jour-là. La terre, quoiqu'on fût en automne, était couverte à perte de vue d'herbes et de fleurs. Les oiseaux gazouillaient, et le ciel, jusqu'à l'horizon, apparaissait d'un bleu de saphir. Les jeunes gens avaient déjeuné dans un vallon solitaire, au bord d'une source. Leur repas étant terminé, ils s'étaient mis à se promener. Il y avait dans ce vallon toute sorte d'arbustes épineux qui servaient de clôtures. Geneviève, en sautillant de çà et de là pour atteindre les hautes branches de ces arbustes alors couverts de baies appétissantes, s'était laissée tomber sur l'herbe à plusieurs reprises. Et de rire! Mais une fois elle poussa un cri de douleur en tombant, et Arthur, en s'approchant d'elle, vit qu'elle avait les

yeux noyés de pleurs. La pauvre enfant s'était enfoncé dans le pied une de ces longues épines noires dont la pointe est plus fine que celle des aiguilles et plus dure que l'acier. Elle souffrait horriblement. Elle ne savait comment s'y prendre pour arracher cette affreuse épine, et, assise sur l'herbe fraîche, elle serrait son pied de sa main, dans une position aussi ingénue que touchante.

LXXXVIII

Arthur s'était jeté sur l'herbe à côté d'elle. Il commença par couper la bottine avec son canif — lequel était une de ces petites merveilles à quatorze pièces dont les Anglais ont toujours eu la spécialité, et que sa mère lui avait donné à l'occasion de son départ. — Quand la bottine fut coupée, sans demander la permission, il se mit à tirer le bas de la jeune fille, et, de sa vie il n'aurait cru que pût exister une plus jolie jambe que celle qui lui apparut. L'épine était entrée sur le côté du gros orteil. Il la saisit avec une petite pince, le plus délicatement qu'il lui fut possible, et commença tout doucement à l'ébranler. Pendant qu'il se livrait à cette opération qui n'était pas sans charme, tenant dans le creux de sa main le talon délicat de Geneviève, celle-ci, dont les souffrances ne faisaient qu'augmenter, l'avait saisi par le cou, et attirant sa tête sur sa poitrine, la baignait de larmes brûlantes. Enfin, l'épine céda, et alors il fallut bassiner la petite

plaie qui tranchait comme une coupure vermeille sur la peau blanche sillonnée de veines bleuâtres. Tout cela prit beaucoup de temps, car Arthur ne se pressait pas.

LXXXIX

Mais quand il fallut regagner la berline, ce fut une bien autre affaire. La bottine de Geneviève était en pièces, et d'ailleurs la jeune fille pouvait à peine poser le pied par terre, tant son orteil lui faisait mal. Il fallut qu'Arthur la portât. Mais là... voyez... le chemin était détestable, en pente et tout jonché de pierres. Il la serrait donc contre lui, marchant très-lentement et glissant presque à chaque pas. Pendant qu'il la tenait ainsi, bien des fois il fut sur le point d'oublier sa promesse. Il est des bornes à la loyauté, à la délicatesse, aux forces morales, à toutes choses, — la bêtise exceptée pourtant. — Le malheureux Arthur se sentait tout près de faillir. Un autre en aurait vite pris son parti. Heureusement pour lui, le postillon, qui les aperçut de loin, comprenant que quelque accident avait dû arriver à la jeune fille, s'en vint au grand galop à leur rencontre. Il était temps. La main d'Arthur, sans qu'il y pensât, commençait à serrer un peu plus fort qu'il n'était utile de le faire la ceinture de Geneviève. Et Geneviève n'y paraissait pas faire attention.

XC

Mais lorsqu'ils furent dans la berline, Arthur se mit à réfléchir. Depuis une heure, la beauté de Geneviève, commençait à lui trotter plus sérieusement qu'il n'aurait voulu par la tête. N'ayant dans son passé qu'un seul point de comparaison, — Julie, — il s'en voulait, l'ingrat! d'avoir pu trouver quelques attraits à la soubrette. Ce n'était pas cependant que Geneviève fût plus jolie que cette dernière ; mais elle avait la main plus blanche, le pied plus délicat, les attaches plus souples, le teint plus pur, un air plus distingué, une tenue plus gracieuse, une voix plus euphonique, quelque chose de plus élégant jusque dans le maintien qui annonçait une personne de race, et cette dernière séduction surtout paraissait maintenant au jeune homme l'indispensable condiment de l'amour. Et c'est qu'en effet, pour ceux qui se piquent de délicatesse dans les habitudes, la distinction aura toujours le pas sur la beauté. Il y a, dans cette chose indéfinissable, qui pourtant se comprend si bien : le charme, des attraits beaucoup plus puissants que dans la pureté des formes et des lignes, et tel, qu'un beau modèle de femme — plastiquement parlant, — laissera froid, se passionnera volontiers pour une personne de peu de figure, mais qui sera pourvue du « je ne sais quoi. »

XCI

Quoi qu'il en soit, Arthur ne pouvait songer sans terreur que quelques jours le séparaient encore du moment où il quitterait la jeune fille, et qu'il allait lui devenir de plus en plus difficile de continuer à la traiter comme une sœur. Pourquoi aussi s'était-elle enfoncé dans le pied cette maudite épine? Et pourquoi l'avait-elle mis dans l'obligation de la porter entre ses bras? Ce qu'il sentait pour elle, mon Dieu! ce n'était pas précisément de l'amour, dans le sens élégiaque où le dix-neuvième siècle a sottement compris cette passion; c'était une sorte de tendresse presque toute physique, mais qui n'en était pas moins pleine de douceur. Il y a, si je compte bien, une trentaine de manières différentes d'aimer pour un homme fait; il n'y en a guère plus de deux pour un jeune homme. Je n'oserais affirmer qu'Arthur était capable de ressentir un amour absolument pur, car dans l'attachement qu'il eut pour Flore — tout ingénu que fût cet attachement — se mêlaient, ainsi qu'on l'a vu, des désirs fort peu platoniques. Tout ce que je puis dire, c'est que, s'il y avait une bonne dose de volupté dans les pensées qu'il consacrait à Geneviève, il n'y avait, du moins, pas ombre de grossièreté.

XCII

Jusqu'alors, cependant, Geneviève était restée parfaitement maîtresse d'elle-même. Cela n'était pas surprenant, puisque son cœur appartenait à un autre homme. Mais ç'eût été exiger d'elle trop de rigorisme que de lui imposer la plus complète indifférence à l'égard d'Arthur. Une heure vint où elle commença à le regarder d'une manière qui augmentait le trouble du jeune homme. Et puis, elle ne se gênait pas pour prendre sa main et la garder bien fraternellement entre les siennes. Ce qu'il y avait de plus singulier dans sa façon d'être, c'est qu'elle parlait de l'amant qui l'attendait, dans les termes où toute jeune fille qui doit faire un mariage de convenance parle de son futur, c'est-à-dire fort paisiblement. Était-ce qu'elle ne l'aimait pas véritablement, et que le désir de conquérir sa liberté l'avait plus poussée que l'amour à quitter le toit de son père ? Je ne pourrais admettre qu'elle ne l'aimât plus, car j'ai trop bonne opinion du cœur des femmes pour les croire capables de changer d'affections comme de parures. Non. Elle se plaisait à parler de son fiancé. Elle rendait justice à ses qualités. Elle se disait sûre de lui. Elle croyait pouvoir affirmer qu'il lui ferait une existence heureuse. Et cependant, elle ne mettait point de hâte à l'aller rejoindre, et, même un jour, il lui arriva de dire à Arthur :

— Pourquoi voyageons-nous si vite? Nous n'avons aucune raison de tant nous hâter.

XCIII

Mais à toutes choses il est une fin, et les jeunes gens se trouvant à Interlaken, — l'avant-dernière étape de leur voyage, — résolurent d'un commun accord de passer toute une journée dans quelque chalet isolé, avant de se séparer pour jamais. La berline ayant été attelée, traversait le col du Brunig, qui conduit tout droit à Lucerne. Chacun d'eux explorait attentivement le paysage. Ce paysage était superbe, mais aucune des maisons qui se trouvaient sur leur passage ne leur plaisait. Enfin, à mi-chemin, c'est-à-dire au sommet du col, ils virent une petite auberge si pittoresquement perchée au bord de l'abîme, si bien enveloppée de bois, si solitaire, que tous les deux en même temps, s'écrièrent : « Restons ici ! » La berline fut rangée, le timon en l'air, sur l'un des côtés de la route, et le postillon renvoyé. On disposa pour nos amis deux chambres modestes. Les voilà donc, plus réellement que jamais, livrés à eux-mêmes. Nul autre voyageur, ne se trouvait en ce moment dans l'auberge, — et d'ailleurs la nuit approchait.

XCIV

Ici, j'ai bien envie de faire la description d'un splendide coucher de soleil dans les montagnes. Rassurez-vous, lecteurs. Toutes réflexions faites, je préfère m'épargner ce surcroît de travail. Vous seriez bien capable de sauter cette page, qui me demanderait une heure de mon temps. Et alors à quoi bon l'écrire? Et puis, je sais, par expérience, que le premier devoir de tout auteur est de vous complaire, et que votre idéal, comme forme de littérature, s'éloigne de plus en plus du genre descriptif, dont *Paul et Virginie* est le chef-d'œuvre. Ah ! nous avons fait des progrès — à la façon des écrevisses — depuis la reconstitution de l'Empire. Et quand je pense que nous nous croyons le premier des peuples ! Comment donc, ô mon Dieu ! les choses se passent-elles chez le plus inepte

XCV

Je ne dirai donc rien de cette longue chaîne de glaciers bleuâtres qui s'étend majestueusement devant le Brunig, et qui était alors tout embrasée de feux ; rien de cette forêt qui lui faisait face et dont les cimes vermeilles ondulaient sous le vent du soir comme une mer ; rien de cette solennité des solitudes qui vous élève et vous écrase,

de ce silence si poignant qu'il vous semble celui du tombeau ; rien de ce ciel chargé de nuages dont les éclairs étaient si éclatants qu'il faisaient pâlir le soleil ; et rien enfin de ces beaux lacs, de couleur émeraude qui, par places, alors, se teignaient d'un reflet de sang. Je dirai prosaïquement qu'Arthur et Geneviève, après avoir très-bien dîné, étaient assis devant une fenêtre ouverte, et qu'ils admiraient fort le tableau dont je vous fais grâce.

XCVI

Était-ce le caractère particulièrement sérieux du paysage qui les attristait? ou l'orage leur faisait-il mal aux nerfs? Le fait est qu'ils ne disaient rien, et regardaient. Le soleil, comme s'il eût été humilié de lutter vainement de splendeur avec les éclairs, venait de s'enfoncer sous l'horizon; les nuages noirs avaient effacé jusqu'à la dernière trace de lumière, et le bruit du tonnerre se rapprochait, répercuté par les échos. Un coup d'une violence extrême retentit soudain, un coup si furieux que toutes les vitres en tremblèrent. Geneviève s'était caché les yeux lorsque l'éclair avait brillé. En entendant le bruit horrible du tonnerre, elle se laissa tomber dans les bras d'Arthur. Et, le vacarme continuant, elle y resta.

XCVII

Vous sentez bien qu'il ne fut pas assez impoli pour se dégager de son étreinte. Il avait scrupuleusement tenu sa parole, mais, en même temps, il se disait que s'il plaisait à Geneviève de l'en relever, elle en avait peut-être le droit. Cependant, il ne pouvait pas se priver de la rassurer. Les orages dans les montagnes sont vraiment terribles. Mais, pour la rassurer, que dire? Elle éprouvait une peur d'enfant. Il la traita donc en enfant et se mit à la caresser. Elle se tenait blottie sur ses genoux, la tête penchée sur sa poitrine. Il avait un peu peur lui-même d'être foudroyé. Du moins, comme Léandre se débattant dans les vagues de l'Hellespont, aurait-il demandé..... Mais, juste ciel! qu'allais-je dire! Non, Arthur, s'il était écrit qu'il devait mourir ce soir-là, aurait trouvé quelque douceur à rendre l'âme entre les bras de Geneviève. Mais il aimait mieux vivre — ne fût-ce que pour voir jusqu'où pourrait bien aller sa terreur. — Il est probable qu'en ce moment sa terreur devait être vive. Elle lui avait passé les bras autour du cou, et, fort innocemment, je veux le croire, elle appuyait ses lèvres, le plus gentiment qu'elle pouvait, sur la bouche d'Arthur. Peut-être le croyait-elle menacé de la colère du ciel, et alors, charitablement, elle voulait absorber son dernier souffle.

XCVIII

Et toujours sans rien dire. Voilà ce qu'il y avait d'exaspérant. Car enfin aimait-elle Arthur? Avait-elle inventé cette histoire de ses amours pour l'obliger à l'enlever? Ou bien l'histoire était-elle vraie, et alors... Alors quoi? Les choses devenaient de moins en moins compréhensibles. Ils étaient toujours sans lumière, et la fenêtre était toujours ouverte, et elle l'étreignait dans ses bras avec une telle passion qu'il aurait fallu être de marbre pour ne pas se sentir embrasé de mille feux sous une si ardente étreinte. La malheureuse enfant semblait puiser des voluptés inouïes et inattendues dans l'excès de sa frayeur même. Pâle, les yeux nageant sous ses paupières, ses longs cheveux défaits, que le vent dispersait, comme pour l'en couvrir sur toute sa personne, elle était prête à défaillir, et bien certainement, si la mort, qui n'a jamais rien respecté, l'avait atteinte dans un tel moment, elle aurait trouvé doux de mourir.

XCIX

Jamais ils ne se seraient doutés qu'ils auraient pu être aussi invinciblement attirés l'un vers l'autre, ni surtout qu'un orage pourrait être cause de l'étrange aventure qui

leur arrivait. Ils étaient seuls, ils ne craignaient ni d'être vus ni d'être entendus, — et d'ailleurs, entendus, ils ne prononçaient pas une syllabe! — Geneviève ne parla donc ni de devoir ni de vertu; elle ne demanda point d'engagements; elle ne fit pas de serment. Elle s'abandonnait à la tentation qui venait d'éclater en elle, sans réfléchir aux tristes suites que son désir pourrait avoir, et elle ne se connaissait pas plus alors que la mouette qui se tord dans les rafales de la tempête, narguant la rage des éléments de ses cris de joie.

C

Et cela fut ainsi jusqu'à l'accablement qui suit l'exaltation de toute ivresse. Puis, par degrés, leurs sens anéantis se ranimèrent et il en fut de même une partie de la nuit. L'orage était passé depuis longtemps, et la lune, tranquille, nageait suavement dans le ciel pur que, de leurs yeux brûlants, ils se cherchaient encore et formaient autour de leurs têtes un voluptueux enlacement de leurs bras lassés. Et quand enfin, brisé, mais conservant encore sur ses lèvres le sourire du triomphe, Arthur s'endormit doucement sur le sein de sa bien-aimée, celle-ci, stupéfaite, ne pouvant croire qu'elle s'était donnée, effrayée de la réflexion qui lui venait avec tout son cortége de fantômes et de remords, se pencha sur ces lèvres pâles, comme si la seule ivresse de l'amour était capable

d'anéantir des remords si âpres, ou de les lui faire oublier.

CI

Et je crois pouvoir en jurer : jusqu'alors, jusqu'au moment où se leva cette nuit d'orage et de délire, Geneviève n'avait pas aimé Arthur et n'avait ressenti pour lui qu'une sorte de vague tendresse mêlée de curiosité. Comment donc une femme peut-elle passer ainsi, et en si peu de temps, d'un sentiment presque banal à une sensation presque violente ? Hélas ! je ne me charge pas d'expliquer pourquoi certaines choses s'épurent ou se corrompent dans cet abîme sans fond qui se nomme le cœur des femmes. Je me contente de relater, de mon mieux, ce que je sais, sans rien inventer. N'ai-je pas lu un jour, ou ne m'a-t-on pas raconté, — la chose n'y fait rien, ce qui doit importer, c'est la réalité du fait dont je vais parler, — une histoire plus étrange encore, si étrange qu'elle peu sembler effroyable. Figurez-vous une chambre d'auberge. Un pauvre diable est là, mourant d'un mal subit. Sa femme, jeune et belle, est seule auprès de lui. Nul remède à son mal. Il meurt. La nuit s'est faite. La voilà qui le veille. Pas un voyageur dans l'auberge. Si fait; dans la chambre voisine, un étranger est arrivé. Il entend des sanglots, s'informe ; on lui dit tout. Alors, poussé par ce sentiment de pitié qui vous saisit devant la mort, il frappe,

il entre, il offre ses services, propose d'aider la malheureuse femme à veiller le cadavre de son mari.

CII

Elle accepte. Pour une femme, une jeune femme surtout, ce doit être une chose affreuse que de passer la nuit, toute seule, auprès d'un mort, un mort qu'on a aimé, qui, quelques heures auparavant, était là plein de vie, allant, venant. La nuit s'avance. Tout bruit s'éteint dans la maison. Les voilà tous deux seuls, avec ce simulacre de l'homme, allongé entre deux chandelles, pour unique témoin. L'étranger, cependant, avait une âme affectueuse. Il n'essaye pas de consoler la femme, ce serait inutile. Mais dans le but de l'occuper, de l'arracher à l'horrible contemplation, il l'interroge, lui fait raconter son histoire, comment elle se trouve dans cette auberge, et comment ce malheur est arrivé. Ni l'un ni l'autre ne pensait à mal. On pourrait même dire que la pensée du mal était à mille lieues de leur esprit. Cependant, cette femme n'a pu faire le récit de l'événement qui la laisse seule sur la terre sans pleurer, sans se désoler, sans trouver quelques-uns de ces cris touchants qui remuent jusqu'au fond les âmes. Que dire? que faire devant une telle douleur? On se serre les mains. — « Que je vous plains ! » Ce sont là les paroles qui vous viennent aux lèvres. Mais les mains une fois serrées ne se détachent plus. L'une veut être conso-

lée, s'arracher coûte que coûte à ce désespoir qui la brise, trouver une compensation violente et subite à la perte qu'elle vient de faire. L'autre, plein de pitié, comme si cette femme — cette femme dont il ignorait l'existence deux heures auparavant — avait été quelque chose pour lui, une sœur, une amie, que sais-je? la serre dans ses bras, essuie ses larmes, se jette à ses pieds... — Et les voilà tous deux qui perdent la tête, qui oublient tout. Et quand enfin ils se retrouvent en face l'un de l'autre, avec le cadavre à côté, tout raide et impassible entre ses deux cierges... Ma foi! je ne sais plus comment finir. Mettez que l'étranger était tout frissonnant de son bonheur funèbre, car la femme était sa maîtresse.

CIII

Je crois que, maintenant, je ne ferais vraiment pas mal de me mettre en quête d'Hermès. J'ai laissé le digne précepteur dans le jardin du comte Lipémani, ne sachant guère comment il parviendrait à s'introduire auprès de la comtesse. Après avoir erré quelque temps sous les arbres, il arriva au pied du château. La nuit était obscure. Tout semblait reposer dans la vieille demeure. Inutile de dire que la porte était close. Seule au milieu de plus de vingt autres, une fenêtre apparaissait, faiblement éclairée. A quelle chambre appartenait cette fenêtre? Hermès se dit qu'il n'existait guère de jardin sans jardi-

nier, ni de jardinier sans échelle. A force de chercher, il en découvrit une qui n'avait pas les dimensions de celle de Jacob, mais qui pouvait suffire à l'usage qu'il en voulait faire. Le voilà qui la traîne, la dresse contre le mur, grimpe, atteint la fenêtre, regarde. Soudain, il pousse un cri de joie. Cette femme qu'il aperçoit et qui est seule dans cette chambre, c'est la comtesse.

CIV

Que faisait-elle ? Elle était assise dans un grand fauteuil, les pieds croisés sur un tabouret, les mains posées sur les bras du meuble et la tête basse. Elle était aussi loin de se douter que sa fille, en ce moment, roulait dans la forêt en compagnie d'un homme, que de soupçonner qu'un autre homme, juché sur une échelle, à six pas d'elle, la regardait. Elle était dans une de ces situations d'esprit où les idées n'ont rien de consolant, où l'on fait de la vie juste le cas qu'elle mérite. Elle pensait à Hermès. Elle était outrée contre lui. Et en même temps elle soupirait, car elle se rappelait qu'il avait l'air tendre et que, en d'autres circonstances — par exemple, s'il avait été moins pressé de partir — elle aurait pu lui témoigner quelque bonté. Comme elle en était là de ses réflexions, et sans que rien lui eût fait pressentir la présence de celui à qui elle pensait, elle crut entendre un coup discret frappé sur la vitre, et elle se dressa en sursaut.

CV

Un autre coup, plus accentué, la fit pâlir. — Qui peut se trouver là ? Si c'était un voleur !... Elle recule aussitôt jusqu'au fond de la pièce. Puis elle se dit que les émules de Cartouche seraient bien maladroits s'ils mettaient tant de formes pour pénétrer dans les intérieurs. Un troisième coup. Elle s'avance. — Et si c'était !... Elle rougit d'espoir et de plaisir. Soudain, elle se détermine, elle fait jouer l'espagnolette. Puissances du ciel ! C'est lui. Le voilà qui saute dans la chambre.

— En vérité, monsieur !...

— Qu'en pensez-vous, madame ?

— Je pense... mais je pense... si vous parlez si haut, vous éveillerez mon mari.

CVI

Hermès, il faut lui rendre cette justice, se montra cette fois infiniment moins sot que la première. N'ayant que vingt-quatre heures pour achever la défaite de la comtesse, il se vanta impudemment d'avoir sacrifié la position qu'il occupait auprès de son élève dans l'unique but de la revoir. Il prétendit que l'amour n'avait pas été seul à lui conseiller de revenir, qu'il avait deviné chez la femme

qu'il adorait une douleur à consoler, qu'il lui voulait consacrer sa vie et ne lui demandait en échange de l'affection la plus désintéressée que l'amitié d'une sœur. La comtesse, qui avait à peine eu le temps de se remettre de la joie que lui causait l'arrivée d'Hermès, touchée de voir qu'il se montrait si peu exigeant, s'empressa nécessairement de donner beaucoup plus qu'on ne lui demandait, ce qui prouve que le meilleur moyen de réussir auprès des femmes sera toujours de leur mentir. Elle se laissa donc — et, ma foi, assez gauchement, — tomber entre les bras d'Hermès, ce qui pourrait passer pour une preuve qu'elle en était à son coup d'essai dans la gymnastique de l'amour. Ensuite, fort satisfaite de se voir enfin comprise, elle n'eut garde de se priver de raconter toute son histoire. Ce fut sa perte. Hermès ne put entendre le récit d'une existence si malheureuse sans se sentir profondément touché, sans étancher les larmes qui coulaient de si beaux yeux. Et il les étancha si bien que, la reconnaissance et la confusion, — et un peu de contrainte aidant, — il triompha des derniers scrupules de la comtesse.

CVII

C'est une chose bien malheureuse que les hommes aient eu l'idée biscornue de faire un péché de l'amour, car si l'on veut analyser le petit nombre de plaisirs qui

sont à la portée de l'humanité, on conviendra que celui d'aimer est le seul vraiment agréable. J'en appelle à tous ceux qui, après avoir employé leur jeunesse de la manière la plus aimable, ont le bon goût de ne pas se faire rigoristes en prenant du ventre, y a-t-il rien au monde qui se puisse comparer à la joie de serrer dans ses bras quelque belle personne? Moments trop courts et qui, sans doute, ne seraient pas si délicieux s'ils n'étaient si courts, — il est vrai qu'on a la ressource de les multiplier! — l'existence, telle du moins qu'une civilisation faussée nous l'a faite, n'a guère de prix que par vous. Maintenant, si les uns affectent de ne pas confesser cette vérité; si d'autres, comme le Sicambre, brûlant ce qu'ils ont adoré, réclament, — vers la cinquantaine, — des châtiments pour les faiblesses que l'âge leur interdit, j'espère bien que le bon Dieu me fera la grâce de m'exempter toujours d'un si énorme ridicule. D'ailleurs l'hypocrisie n'est pas mon fait.

CVIII

« Seigneur, que votre volonté soit faite en toutes choses; mais cependant préservez-moi d'être hypocrite! » Telle est la prière que j'adresse au Tout-Puissant, chaque matin et chaque soir, depuis que je suis à même d'observer ce qui se passe sur la planète terraquée où, sans me consulter, on m'a lancé. Je suis sans doute très-am-

bitieux, mais vous en conviendrez, il serait vraiment trop commode de mener, tant que votre santé vous le permet, « une existence de Polichinelle, » puis, quand on est « sur ses boulets, » c'est-à-dire quand on devient chauve, qu'on est ankylosé par le rhumatisme et les lombagos, de se flanquer d'énormes coups de poing dans la poitrine, en s'écriant benoîtement : L'amour est une horreur ! A ces gens timorés, — quand ils ont intérêt à l'être, — je suis toujours tenté de dire : — Marché conclu ! mais on commencera sur vous l'application de votre système. Vous payerez une forte amende pour tous vos péchés de jeunesse, et tâterez de la prison pour les vices de votre âge mûr.

CIX

Heureusement que les enfantillages des utopistes ne peuvent rien changer à la nature humaine, et que, tant que le soleil brillera pour réjouir les yeux des mortels, l'amour — et l'amour seul — les consolera de tous leurs maux. S'ils n'avaient pas cela, les infortunés ! lequel d'entre eux consentirait à supporter les tortures, les dégoûts, les fatigues, les ennuis, les innombrables écœurements de l'existence ? Et tant de sots ouvrages qu'il faut lire ! Tant de nauséabonds discours politiques qu'il faut entendre ! Tant d'absurdes préceptes qu'on vous corne aux oreilles. Et la conscription ! et le mal de dents ! La

vie serait comme une nuit sans étoiles, une fleur sans parfum, une femme sans grâce, un livre sans esprit, un potage sans sel, quelque chose de plat, d'insipide, et personne ne voudrait d'une telle vie. Et, au surplus, pourquoi chercher niaisement à discipliner une passion qui, par son essence même, échappe à toute discipline? Elle ne trouve que trop souvent sa punition en elle-même.

CX

La comtesse était comme anéantie quand elle parvint à se dégager des bras d'Hermès. Il est facile, il est même doux, à ce qu'il semble, de tromper son mari, d'essuyer sur ses lèvres les baisers d'un amant, puis de se présenter devant le malheureux qu'on a dupé, souriante et placide, et de se dire, le voyant si calme, si confiant : — Le pauvre homme est bien ridicule ! Il est facile encore de perdre, dans l'espace de quelques minutes, le bénéfice de toute une vie de pureté. Il est même facile de se bien cacher, de s'en donner à bouche que veux-tu de toutes sortes de voluptés, et de si bien tromper le monde qu'il vous prenne pour une vestale. Ce qui est difficile, c'est d'être content de soi-même. La comtesse s'en aperçut. Arrêtant sa pensée sur la mauvaise action qu'elle venait de commettre :

— Quoi ! ce n'est que cela ! dit-elle.

Et alors, évoqué par sa conscience, son passé plein

d'honneur se dressa devant elle. Elle se rappela, un peu tard, quel honnête homme, quel homme bon, humain, avait toujours été son mari. Et comme elle ne pouvait douter qu'elle venait de le couvrir de honte, elle se cacha la face dans les mains et fondit en larmes.

CXI

Délicate situation pour Hermès ! Il fallait se jeter aux pieds de la comtesse, lui demander pardon pour un instant d'égarement, lui dire — et d'un air convaincu, — qu'il emploierait toute sa vie à lui faire oublier ses déplorables procédés ; enfin tout ce qu'on dit en pareil cas quand on sait vivre et quand on veut passer pour un homme qui a des formes. Mais notre pédagogue n'avait pas l'habitude des petites comédies qui se jouent à l'occasion des défaites de la vertu. Si on lui avait dit qu'en ce moment le sentiment qu'il inspirait à la comtesse était voisin de la répulsion, que sa faute lui faisait horreur, et que, pour dix années de son existence, elle aurait bien voulu le voir au diable, il aurait cru que la pauvre femme était subitement devenue folle. Elle n'avait jamais eu autant de bon sens, cependant. Elle se disait, en le regardant, pendant que, tout perplexe, il se tenait debout devant elle :

— C'est donc pour un tel homme que j'ai souillé ma vie !

Et cette réflexion n'avait rien de flatteur pour Hermès.

CXII

De son côté, il était bien embarrassé. Son désir était satisfait. Il s'agissait maintenant pour lui de trouver un prétexte qui lui permît d'aller rejoindre son élève. — Quel homme que ce philosophe ! Quel horrible égoïste ! Hélas ! il n'y en a que trop comme lui. — Il supposa, — la vanité est faite pour nous aveugler, — que la comtesse connaissait la fuite de sa fille, — car une fille, d'habitude, ne se laisse point enlever sans reprocher à ses parents, dans une lettre bien sentie, de l'avoir mise dans la pénible nécessité de les abandonner, — et que c'était le chagrin de cette fuite qui la faisait pleurer. Aux premiers mots qu'il prononça dans le double but de la consoler et de la préparer à son départ, la malheureuse femme demeura bouche béante. Elle n'en pouvait croire ses oreilles. Cependant, elle se garda bien de l'interrompre, voulant tout apprendre. Et, quand il eut tout dit, elle poussa un cri de douleur. Elle ne croyait pas un mot de l'histoire du mariage projeté de Geneviève avec un professeur dont on ne lui avait même pas laissé soupçonner l'existence. Elle était convaincue qu'Arthur n'avait pu enlever la jeune fille que dans le but d'en faire sa maîtresse. Et, rapprochant ce fait de la faute qu'elle avait commise, elle se dit qu'Hermès ne l'avait poursuivie de ses instances qu'afin de l'occuper et de l'aveugler, et, se voyant la maîtresse de ce complaisant, pendant que sa fille, sé-

duite, fuyait la maison de famille, elle se prit elle-même en haine et s'écria :

— C'est le châtiment !

CXIII

Et c'était bien le châtiment ! car, dans ce monde où tout est incompréhensible, on découvre parfois une secrète justice, ou, du moins, une sorte de logique des choses qui place l'expiation du mal dans l'accomplissement du mal lui-même. S'il est vrai que l'ambitieux doit périr par l'ambition, le fourbe par le mensonge, le goinfre par l'estomac, — et les gouvernements par les abus d'autorité, — il l'est également qu'une femme mariée, mère, ne peut fouler aux pieds, ne fût-ce que pour un jour, tous ses devoirs sans que, de façon ou d'autre, il lui en cuise. Explique qui le pourra cette singularité, que bien des gens pourront trouver inquiétante. Elle l'est, en effet. Malheureusement, elle n'a jamais entravé les actions de personne. On constate son existence, on en gémit parfois, et le monde va comme devant. Je n'en citerai d'autre preuve que l'exemple de ce prétendant qui passa les quarante premières années de sa vie à convoiter très-ardemment l'un des beaux trônes de la terre. Il finit par s'asseoir dessus, et solidement. Mais il ne savait pas ce que c'était que de réaliser un si formidable désir. Après un an de règne, on le vit soucieux. Que pouvait-il avoir?

Toute la cour était en émoi, tant il est vrai que les courtisans ne vivent réellement que par le maître.

— Je n'aurais jamais cru, dit-il avec mélancolie, qu'un homme pût mener une si atroce existence. Je regorge d'argent, d'honneur et de puissance. Et les galériens me semblent heureux !

CXIV

Cela n'empêcha pas qu'il crût devoir garder son trône. Que voulez-vous ! on s'habitue à tout, même à régner. Et d'ailleurs, nous savons que Charles-Quint se repentit d'avoir quitté le sien. O pauvre humanité ! Sommes-nous assez misérables ! Nos passions nous poussent, nous travaillent. Nous ne pouvons leur désobéir, et, de tous les tourments qui nous accablent, il n'en est pas de comparable à celui qui résulte de l'assouvissement de nos passions.

CXV

Ceci me ramène tout droit à la comtesse. S'interposer entre sa fille et son ravisseur, empêcher à tout prix — si cependant il en était temps — que la séduction de Geneviève ne fût consommée, telle fut la première pensée qui lui vint à l'esprit quand il lui fut possible de réagir contre sa douleur. Hermès, qui commençait à s'effrayer des ré-

sultats inattendus de sa bonne fortune, s'estima trop heureux de mettre sa chaise de poste à la disposition de la crmtesse.

— Nous les rattraperons à temps, lui disait-il. D'ailleurs, je connais mon élève et le crois incapable d'une mauvaise action.

La voiture roulait déjà dans la forêt qu'il répétait encore les mêmes banalités. Mais quand, dans l'intention intempestive de prodiguer de nouvelles consolations à la mère de Geneviève, il voulut se permettre certaines privautés, elle le repoussa avec horreur, et notre homme ne crut pas devoir se hasarder à recommencer.

CXVI

Il existe deux routes pour aller de Lauffenbourg à Lucerne. Hermès et la comtesse prirent la plus commode. Ce n'était malheureusemeut pas celle qu'avaient suivie les jeunes gens. Après deux jours perdus en informations, ne pouvant retrouver leurs traces, la mère inconsolable et le précepteur se décidèrent à retourner sur leurs pas. Bien leur en prit, car à peine se furent-ils engagés sur la seconde route que les renseignements les plus précis sur les fugitifs leur parvinrent de tous côtés. « Ils avaient changé de chevaux à cette poste, ils s'étaient arrêtés auprès de cette fontaine, ils avaient gravi à pied cette côte, et comme ils avaient l'air de s'adorer ! Jamais on n'avait

vu dans le pays d'amoureux qui parussent mieux faits l'un pour l'autre. » On peut se figurer dans quel état de telles réflexions jetaient la comtesse. Elle ne cessait de s'accuser, de malmener Hermès et de pleurer.

CXVII

Ils gravirent à leur tour la pente du Brunig. L'orage qui fut cause — pour le moins en partie — de la faute de Geneviève, les assaillit à mi-chemin du col et leur fit une peur affreuse. On n'apercevait plus la route, transformée en torrent écumeux, qu'à la lueur des éclairs. Les chevaux regimbaient, se cabraient, et l'eau parfois entrait dans la voiture par les portières. Vers minuit, le postillon mit pied à terre, et déclara aux voyageurs que ce serait s'exposer à un grand danger que d'entreprendre de descendre le Brunig par une telle tempête. Hermès et la comtesse se résignèrent et demandèrent un logement dans la petite auberge où se trouvaient Arthur et Geneviève. A quoi tient la vertu ! S'ils étaient arrivés quelques heures plus tôt, certaines choses que je n'ai pu écrire sans un regret très-vif n'auraient sans doute pas eu lieu.

CXVIII

Et maintenant que les quatre plus jeunes de nos per-

sonnages reposent à l'abri de l'orage, sans se savoir si près les uns des autres, — je me plais à me figurer qu'ils durent mal dormir, car ils devaient avoir la conscience un peu bourrelée, — il est temps de revenir au comte Lipémani, que nous avons laissé tout seul sur sa montagne. Le digne homme, quand il s'éveilla, était à mille lieues de soupçonner le double enlèvement de sa femme et de sa fille. Ce fut en se mettant à table, dans la fallacieuse intention de déjeuner, qu'il fut surpris de ne pas les voir, s'informa, et, à la consternation de ses domestiques, comprit que tout n'allait pas bien dans sa maison. Il voulut s'enquérir lui-même, se rendit dans les chambres et les trouva parfaitement vides. Les lits n'étaient même pas foulés. En revanche, l'échelle du jardinier était encore à la même place, c'est-à-dire appuyée au rebord de la fenêtre de la comtesse. Et pas un mot d'écrit ! Le comte sauta sur un bidet et courut jusqu'au relai de poste de Lauffenbourg pour avoir des informations. Il en trouva de toute nature, et même beaucoup plus qu'il n'aurait voulu. C'étaient ses hôtes qui avaient commis le rapt infâme. Comme Ruy Gomez da Sylva, il leva les deux mains au ciel et s'écria :

— Voilà donc le payement de l'hospitalité !

CXIX

On a beau être philosophe — et même pessimiste, —

on n'en est pas moins gentilhomme. Le comte, en apprenant la vérité, éprouva un immense besoin de faire luire son épée. Il prit une voiture et des chevaux, se mit fièvreusement à la poursuite des fugitifs, et il est fort probable qu'il les aurait atteints dès les premiers jours, si l'essieu de sa chaise ne s'était rompu. La nuit, pendant qu'on raccommodait cet essieu dans je ne sais quelle bourgade aux environs de Zurich, Hermès et la comtesse, qui avaient été retardés, comme nous le savons, prirent de l'avance sur le comte sans que celui-ci s'en doutât. L'orage l'assaillit à Saarnen. Il n'en continua pas moins sa route. Le matin, vers dix heures, il arriva à la petite auberge, au sommet du col du Brunig. Le postillon passait. Mais le comte reconnut la berline d'Arthur. Une chaise de poste était auprès — celle d'Hermès. — Le comte mit pied à terre en se disant :

— Je les tuerai!

CXX

Quand le comte entra dans l'auberge, avec la mâle résolution d'un homme qui a deux mortelles injures à venger, il y avait déjà une heure que la comtesse était auprès de Geneviève. Elles s'étaient rencontrées dans le salon commun, aboutissant à la salle à manger, et cela n'avait pas été sans grand émoi de part et d'autre. Geneviève, comme on le pense bien, n'avait pas confié à sa

mère de quelle pittoresque manière elle avait employé la soirée précédente avec Arthur, et la comtesse, nécesasirement, n'avait pas non plus parlé à sa fille de l'insolent triomphe d'Hermès. Leur discussion, d'abord très-pathétique, avait bientôt dégénéré en causerie intime et paisible. Les jeunes gens y assistaient, chacun d'eux conservant tout le décorum compatible avec une situation si tendue, et même ils étaient sur le point de se mettre à table, afin de déjeuner tous quatre ensemble, quand le comte, aussi grave et aussi pâle que la statue du commandeur, dans le chef-d'œuvre de Molière, ouvrit la porte de la salle et se présenta sur le seuil.

CXXI

Tout le monde se leva en le reconnaissant, et, pendant une minute, il y eut une furieuse émotion dans tous les cœurs. Il est certain que personne ne l'attendait, et que sa fille elle-même ne pouvait se réjouir de sa présence. Cependant, sans mot dire, le comte referma la porte, et calme — du moins en apparence — sans regarder sa femme ni Geneviève, il marcha tout droit vers Arthur :

— Quoique vous soyez, monsieur, presque un enfant, je pense que vous entendez être responsable de vos actions. Veuillez donc bien me suivre là, dehors.

Cette proposition, faite d'un ton ferme, rendait la situa-

tion bien délicate pour Geneviève et fort embarrassante pour Arthur. Évidemment, ce dernier n'avait pas la moindre intention de rien avouer au comte et de croiser l'épée avec lui. Mais il ne voulait pas non plus supporter d'avanie, ni refuser de se prêter aux petits expédients qui pourraient servir Geneviève. Il restait donc là, fort troublé, tourmenté par sa conscience, quand la jeune fille, comprenant qu'il ne saurait jamais se tirer d'affaire tout seul, vint à son secours.

CXXII

—Mon père... ce n'est pas lui que j'aime ! s'écria-t-elle en regardant Arthur.

A cette nouvelle, qui lui semblait une pitoyable défaite, le comte se tourna brusquement vers elle, la bouche pleine de questions. Mais alors, avec un aplomb dont on n'aurait jamais cru capable une si jeune fille, elle raconta toute l'histoire de ses amours — avec le professeur de Lauffenbourg. — Le comte l'avait d'abord écoutée avec une impatience visible. Cependant, peu à peu, et grâce à ce qu'on lui cachait, il se dit que les choses étaient moins graves qu'il ne l'avait d'abord supposé, et il se contenta de la regarder en silence. Quand elle eut terminé sa confession, il poussa un profond soupir, puis il lui reprocha doucement la méfiance dont elle avait fait preuve à son égard, assurant que, malgré les idées particulières qu'il

avait conservées au sujet des mésalliances, il ne se serait point opposé au mariage qu'elle voulait faire, et ajoutant que, par égard pour son futur même, elle n'aurait jamais dû quitter la maison paternelle dans la société d'un jeune homme qui n'avait aucun titre pour l'accompagner et la protéger.

CXXIII

Les assistants écoutaient cette paternelle admonestation avec les sentiments divers qui provenaient de leur situation respective, et je crois pouvoir dire que Geneviève était certainement la plus troublée. Mais le comte, quoique rassuré maintenant sur le fait qui lui tenait de plus près au cœur, n'en avait pas fini avec Arthur.

— Vous, monsieur, lui dit-il, si jeune ! et qui devez avoir encore quelques bons sentiments, comment avez-vous consenti à enlever ma fille de ma maison pour la conduire auprès de son amant ?

Arthur était fort mal à l'aise. Cependant il fallait répondre.

— Je reconnais mes torts, dit-il avec hypocrisie. Mais je suis peut-être excusable. Mademoiselle me suppliait. Qu'auriez-vous fait à ma place ?

Le comte leva les yeux au ciel. Il ne manquait pas de justice. Et lui aussi, d'ailleurs, il avait passé par un âge

où la prière d'une jolie femme est une excuse — horrible, mais suffisante — pour la pire des actions.

CXXIV

Le comte, ayant fait tout ce que j'ai dit, se tourna soudain vers sa femme. Mais alors on vit sur ses traits une contrainte pénible, et il fut obligé de faire sur lui-même un grand effort pour retrouver un peu de calme. Qu'allait-il dire? Hermès, le cœur glacé, mais cherchant à sourire, avait envie de s'écrier comme Robert Macaire : — Embrassons-nous et que cela finisse! Le front de la comtesse restait impénétrable, comme il convient à toute femme qui a le plus gros des péchés sur la conscience et qui se trouve devant son juge ; mais ses jambes ployaient sous elle. Cependant elle conservait une lueur de présence d'esprit.

— Si je ne vous ai pas prévenu de mon départ, dit-elle à son mari, c'est que, lorsque monsieur — elle désignait Hermès — m'eut annoncé la fuite de son disciple et de Geneviève, je n'avais plus la tête à moi. J'ai tout quitté pour courir après eux!

Le comte fit la grimace, puis il lui dit :

— C'était votre devoir de mère.

Alors il ajouta, en regardant sa femme avec une expression qui contenait toutes les souffrances et tous les mépris :

— Vous avez bien agi.

Puis il s'adressa à Hermès :

— Et vous aussi, monsieur.

CXXV

Ah ! elles sont atroces les situations qui placent un homme de cœur en face du galant homme qu'il a trompé et qui l'obligent à recevoir, avec le mensonge dans les yeux, ses témoignages de reconnaissance ! Quoique Hermès ne pût se piquer d'une excessive délicatesse, il ne sentit pas moins ce qu'il y avait de dégradant pour lui à accepter les félicitations de sa victime. Pour la comtesse, si le choix lui avait été laissé, elle aurait certainement mieux aimé se voir foudroyée sur place que d'assister à cette scène. Ni Geneviève ni Arthur n'éprouvaient moins de confusion. Mais le comte, qui aurait vraisemblablement pris son parti des derniers événements, si le souvenir de l'échelle dirigée vers la fenêtre de sa femme ne lui était demeuré dans l'esprit, s'était promis de ne remarquer l'embarras de personne. Il fit chercher par un exprès son futur gendre, l'accueillit poliment, lui dit :

— Vous aussi, cher monsieur, vous voulez donc tâter du mariage ? Je vous souhaite, à vous et à ma fille, tout le bonheur que vous méritez.

CXXVI

Puis il reporta les yeux sur sa femme, et alors, de

nouveau, une expression de souffrance assombrit ses traits.

— Je crois, dit-il, que vous ferez bien de ne plus quitter votre fille.

— Mais ma place est auprès de vous ! repartit la comtesse.

— Vous êtes dans l'erreur. A partir d'aujourd'hui, elle ne saurait plus être qu'auprès d'elle.

Le brave homme était venu là, loyalement, pour tout massacrer, croyant avoir les mains pleines de preuves. Mais les choses s'étaient présentées de telle sorte que, malgré sa conviction, il s'était vu forcé de les avaler. A quoi bon parler de l'échelle ? Il savait bien qu'on ne manquerait pas de la mettre sur le dos du jardinier. Il avait l'air de beaucoup souffrir. Mais il dominait son angoisse avec une virile dignité. La comtesse, qui le connaissait, expiait en ce moment bien durement le plaisir négatif qu'elle avait goûté dans les bras d'Hermès. Et dire qu'il en est toujours ainsi ! et que cela n'arrête aucune femme — quand elle s'est mise en tête de faire une folie. — Ah ! que signifie donc ce monde ? Tout est toujours à recommencer. Tout se répète, les sottises, les expiations. Et l'exemple des mères ne corrige pas les enfants ! Et rien ne sert à rien ! Et nous sommes fiers de nous-mêmes ! Vraiment, quand je reporte ma pensée sur la sempiternelle rabâcherie des mêmes choses, je ne sais quel dégoût me prend, et comme Jérémie, dans son accès de misanthropie, je suis tenté de m'écrier :

— Que je voudrais jeter le monde sur sa figure !

CXXVII

Cependant Arthur et Hermès, qui étaient sortis de la pièce pour fermer leurs malles, rentrèrent pour prendre congé. Le premier ne fut pas à moitié choqué de voir que Geneviève s'appuyait affectueusement au bras de son futur et qu'elle supportait ses regards à lui, Arthur, absolument comme si rien ne s'était passé entre eux. La comtesse, qui avait repris un peu d'aplomb, s'efforçait d'avoir l'air majestueux, comme pour aller au-devant des suppositions désobligeantes. Pauvre femme ! après tout, elle n'était à plaindre qu'à demi. Que d'autres, depuis l'apparition de la race humaine sur cette terre, — laquelle apparition remonterait à cent mille ans, d'après les suppositions les plus raisonnables — que d'autres, dis-je, se sont vu condamner à la dégoûtante besogne de toujours mentir, d'accabler de caresses l'époux qu'elles détestaient, afin de le circonvenir, et, passant de ses bras dans ceux de « leur idole » — cela parfois durant des années — achetèrent ainsi, et bien cher, le droit de se mépriser elles-mêmes ! Celles-là sont tout à fait à plaindre ! — surtout quand leur galant les quitte. — Vous me direz qu'elles ont la ressource d'en prendre un autre. D'accord ! J'en ai autrefois connu une qui, de fil en aiguille, en atteignant l'âge de cinquante-trois ans, était allée jusqu'à dix-sept.

CXXVIII

Et qui pourtant était partout fort bien reçue ! Je dois avouer cependant que cette aimable dame n'était pas une obscure bourgeoise. Elle appartenait au monde, à ce monde qui n'a pas, comme on sait, les idées étroites, comprend qu'une femme est une femme et qu'on ne revient pas sur cette terre une fois qu'on en est sorti. Monde tout plein de séductions ! D'où vient que, ne pouvant me faire la moindre illusion sur ses vices et ses petitesses, il exerce sur moi la plus bizarre attraction? Peut-on voir, chez un philosophe, rien de plus absurde? J'ai beau me dire que tout est faux, convenu, dans cette coterie de quatre mille personnes qui donne le ton à l'Europe ; qu'on s'y égorge — avec des mots — le plus fraternellement possible, et que l'hypocrisie s'y ébaudit comme l'abeille parmi les fleurs ; si je m'avise de la comparer à la collection de chipies, de bégueules, de prudes, de sucrées, race vulgaire qui se distingue par l'étroitesse des jugements et qui pullule dans le juste-milieu de la société, oh ! alors, le monde à mes yeux grandit de mille coudées, je ne me rappelle plus que son urbanité, son tact, son goût, ses traditions de politesse ; et, par comparaison, je reconnais en lui une collection de merveilles, car c'est chez lui qu'on peut trouver encore quelques vestiges de galanterie, des principes chevaleresques, une agréable impertinence, — et voire même de l'esprit.

CXXIX

Mais nos répulsions et nos sympathies ne doivent pas nous empêcher d'accompagner Arthur, qui, toujours escorté de son indispensable Hermès, descend la côte du Brunig et se dirige vers Lucerne. Pensifs étaient les jeunes gens, et pour des motifs différents. Hermès avait encore les mépris de la comtesse sur la conscience. Être dédaigné par une femme dont on n'a rien pu obtenir, comporte des consolations. On se dit : « Pauvre sotte ! elle ne sait pas ce qu'elle refuse ! » Mais se voir repoussé comme un chien galeux par la femme qui sort de vos bras, quelle humiliation ! Hermès aurait voulu se cacher de lui-même. La cause de la mélancolie d'Arthur était d'un ordre plus élevé. Ce garçon, jusqu'alors, n'avait, pour ainsi dire, rien connu du monde, et ainsi qu'il arrive à tous les jeunes gens de son âge, il se faisait sur lui d'étranges illusions. Il supposait que, dans la vie, les choses se passaient comme au théâtre où l'on voit invariablement — diable m'emporte si je sais pourquoi ! — toutes les fautes punies et la vertu récompensée. Le sentiment de la justice qu'il portait en lui était blessé par l'humiliation du comte. Il ne pouvait s'habituer à cette idée qu'un homme vraiment supérieur, et dont le cœur était doué des plus généreuses qualités, avait été berné comme un benêt par les pécores dont l'honneur ne fai-

sait qu'un avec le sien même. Cela ne lui semblait ni juste ni moral, quoiqu'il eût contribué de tout son pouvoir au résultat qui le choquait.

CXXX

Je ne dis pas que la conduite de Geneviève n'entrait pas pour beaucoup dans les réflexions d'Arthur. Jamais il n'aurait cru, dans sa candeur, que pût exister une jeune fille si singulière. Elle lui paraissait absolument incompréhensible. Ce qui le stupéfiait, ce n'était pas qu'elle se fût livrée à lui, — aimant un autre homme. Au contraire, c'était que, lui ayant donné les prémices de sa personne, elle avait pu conserver l'idée d'épouser son fiancé et que, par ses regards et son attitude, elle lui eût clairement montré, à lui, Arthur, qu'elle n'avait rien abdiqué de ses sentiments pour ce fiancé. Cela prouvait, tout simplement, qu'Arthur avait encore à faire de longues expériences avant de soupçonner ce qu'il y a d'incohérent, en apparence, dans l'âme des femmes. S'il avait su que Geneviève, en ce moment, pudique et rougissante, se promenant au bras de son futur, échangeait avec lui des serments d'amour éternel, il eût été surpris bien plus encore. Ce qu'il y avait cependant de plus surprenant dans toute cette affaire, c'était qu'Arthur, avec ses dix-sept ans, pût supposer qu'il existât autrement que comme un agréable passe-temps pour une jeune fille dont l'esprit

avait mûri dans le profond ennui de la solitude. Certainement, si Arthur avait été d'un âge où l'on est maître de sa personne — et de sa fortune — en dépit des engagements qui liaient Geneviève, elle aurait agi tout différemment.

CXXXI

Le résultat des réflexions de notre ami fut qu'il se dit qu'il suffisait de beaucoup d'impudence et d'un aplomb à toute épreuve pour réussir à tout dans ce monde; que le bien, l'honneur, la vertu, — représentés par le comte Lipémani, — devaient être invariablement bafoués comme lui. — Monstrueuse conclusion! conclusion subversive de tout ordre social, mais qui, admise par un si jeune homme, ne pouvait manquer d'exercer la plus déplorable influence sur son avenir. Un autre, prédisposé à juger tout en beau, n'aurait vu dans la conduite de Geneviève que le fait d'une aimable fille, récompensant de la plus flatteuse manière le service qu'elle avait sollicité. Et cet autre se serait estimé trop heureux de n'avoir peut-être pas à payer quelques heures de plaisir, d'un esclavage de plusieurs années. Arthur, malheureusement pour lui, avait un féroce amour-propre, — on est toujours inférieur par quelque côté. — Il ne pouvait s'habituer à cette idée qu'on l'avait lestement *lâché*.

CXXXII

Mais il est temps de clore ce troisième chapitre. Comme il me semblait pétri de malices, je me suis donné le plaisir de le relire, et j'avoue maintenant avec confusion que je suis effrayé de sa profonde immoralité. Quelles mœurs! ô lecteurs! quelles mœurs! Dans quel monde de telles turpitudes se passent-elles? Et quels ravages le récit que je viens d'en faire ne pourra-t-il pas causer dans vos âmes! Quoi! cette comtesse Lipémani ne subira d'autre châtiment que de loger avec sa fille! Cette fille elle-même aura le front d'embellir les jours du trop naïf époux qu'elle a trompé avant la noce! Cet Hermès ne va pas mourir de quelque affreuse maladie suscitée par le ciel vengeur! Et cet Arthur, enfin, — il est vrai qu'il était bien jeune, le malheureux! — ni plus ni moins que « le chevalier de Faublas » ou « Gustave le mauvais sujet » de Paul de Kock, il va continuer paisiblement à mener une existence semée de désordres! Ne dites pas que, tel qu'il est, ce troisième chapitre est encore bien loin d'atteindre à la hauteur de certaines actions qui s'accomplissent tous les jours au grand soleil; ni que le procès d'Orvault, par exemple, ainsi que celui de la comtesse Ebergenyi nous ont dernièrement révélé une manière d'agir, chez quelques personnes, qui donne, par comparaison, un air de bergerade à tout ce que je viens d'écrire. Il est vrai que nul romancier n'a jamais

osé aller aussi loin dans ses inventions coupables qu'une foule de personnages des mieux posés dans leurs faits et gestes ; mais ce n'est point une raison qui m'innocente. D'abord, ces personnages avaient l'excuse de leurs passions et vous voyez la différence ! Ensuite, ce qui est bon à faire est très-nuisible à raconter.

CXXXIII

Mais, que diable aussi, voulez-vous ! Si j'ai dépassé la mesure, je ne suis pas absolument dépourvu d'excuse. On s'ennuie tant en France ! surtout depuis six mois ! Il n'est question dans les journaux que d'oraisons funèbres et d'obsèques. Puis, nous avons les procès de presse et les discussions sur le cimetière de Méry-sur-Oise. Tout cela manque de gaieté. Moi, j'ai voulu vous distraire un peu de tant de lugubres affaires. Et ma plume, qui est bien la plus capricieuse et la plus indisciplinée de toutes les plumes, m'a fait écrire une foule de choses, — divertissantes en elles-mêmes, je n'en disconviens pas — mais tout à fait indignes d'un auteur grave. Cependant, ô lecteurs ! si vous m'avez compris — ce dont je n'ai jamais douté — vous avez dû vous apercevoir que ma légèreté apparente cachait, le plus souvent, une moralité redoutable. Il n'est pas une seule des anecdotes que je vous raconte qui ne renferme une leçon cachée. Et si je crois devoir disséminer ces leçons mo-

rales tout le long de récits enjoués, c'est que, de même que certains apothicaires, qui trouvent le moyen de nous purger en nous faisant croquer des pralines contenant en guise d'amande des morceaux de racines de scammonée, je cherche ingénieusement à vous instruire en vous amusant, et vous êtes trop équitables pour m'en faire un crime.

CXXXIV

Et puisque me voici en train de vous faire mes confidences, souffrez que je vous dise par quelle suite d'événements j'ai été amené à recourir au badinage de nos pères. Depuis tantôt quinze ans que je fais profession d'écrire, je suis de plus en plus choqué par les tendances de l'école nouvelle. Les conteurs du bon temps ne se proposaient d'autre but que de distraire le public par des récits joyeux où les vices et les ridicules étaient flagellés en courant, — non par les martinets à dix lanières des Révérends Pères jésuites de Bordeaux, — mais d'une main que l'ironie rendait légère. Aujourd'hui, ces deux choses énormes qu'on nomme « l'esprit d'analyse » et le « réalisme » ayant été mariées par le bâillement pour enfanter l'ennui, les livres d'imagination ne pèsent guère moins que des charrettes remplies de pavés, et il faut se casser la tête pour comprendre une histoire d'amour presque autant — et même encore plus — que pour étudier la

théorie des asymptotes. J'ai voulu le premier réagir contre une école de littérature qui s'éloigne de tant de manières de la vieille gaieté gauloise dont nous avons tout lieu d'être si fiers. Et, de même que Voltaire et Montesquieu — passez-moi la comparaison, — j'ai moins voulu prêcher en nasillant comme un frocard, que tirer un enseignement des leçons de la vie elle-même.

CXXXV

Et, au surplus, rassurez-vous. Si l'odyssée que je vous raconte ne ressemble que de fort loin à celle du divin Homère — et la faute en est moins à mon insuffisance qu'à l'époque maudite où nous avons le malheur de vivre et qui, décidément, manque de grandeur — cette odyssée ne sera ni moins fertile en aventures tragiques, ni moins morale dans ses conclusions que celle de l'illustre aveugle. Déjà, dès la seconde partie de mon œuvre, vous pourrez voir comment les natures les plus aimables peuvent être amenées, par les défauts de leur éducation, à causer des malheurs affreux autour d'elles. Dans la troisième, où la politique de l'empire est appelée à jouer un rôle actif, je prétends vous montrer, comme Richardson, la vertu la plus pure et la plus touchante aux prises avec le vice, et le vice pourra la tuer, mais sans jamais triompher d'elle. Et dans la quatrième enfin, qui sera le miroir fidèle des mœurs de cette année — 1868, — vous verrez, entre autres

belles choses, quels sont les châtiments que je réserve aux plus grands des crimes. Molière s'est cru bien fort en précipitant son don Juan dans la marmite de l'enfer. Moi, qui ne crois guère plus que vous au diable, cette marmite ne m'a jamais beaucoup effrayé. Il est, — et j'en loue Dieu! — des punitions plus sévères, parce qu'elles sont, avant tout, réelles, et je frémis d'avance à l'idée des tourments qui attendent le baron de Féreste, — si toutefois, ce que je ne peux vous dire encore — mon héros ne s'amende pas.

CXXXVI

Revenons cependant au comte Lipémani, que nous avons laissé mariant sa fille et se séparant de sa femme. Il mit le comble à son dédain en leur abandonnant le domaine où ils avaient vécu ensemble et ne se réservant qu'une rente annuelle de douze cents francs, ainsi qu'une maison de garde où il se retira avec ses livres. Il s'était vengé de sa fille en l'obligeant à se charger de sa mère, de son gendre en lui donnant sa fille, de sa femme en la condamnant à vivre auprès de ses enfants. S'il ne se vengea pas d'Hermès, c'est qu'il jugea, sans doute, qu'une pareille *espèce* n'était pas digne de sa colère. Quant à Arthur, le comte était assez observateur pour deviner que le jeune homme ne tarderait guère à le venger de lui-même. Et c'est ainsi que tout le monde fut puni dans cette mé-

morable affaire : le comte, de son amour pour la sagesse et d'avoir été obligé de se retirer à la campagne ; la comtesse, de ses coupables désirs ; Geneviève, d'avoir oublié la modestie qui convient à son âge et à son sexe ; le mari de Geneviève, de l'outrage qu'il avait fait au comte en subornant sa fille ; Hermès et son élève enfin, de leur mauvaise action ; châtiments inégaux et beaucoup trop doux, spécialement pour ces derniers, qui méritaient d'être empalés. Mais la justice qui préside aux choses de ce monde est parfois pleine d'inconséquences : Henri IV périt, traîtreusement assassiné, et Auguste — monstre amnistié par l'ignorance et la platitude — mourut dans son lit.

CXXXVII

Le comte seul ne tarda pas à se consoler, et la fin de sa vie fut aussi belle que les débuts et le milieu avaient été troublés. Il arriva au point de pouvoir se priver de presque toutes choses. On lui faisait parfois attendre le trimestre de sa pension. Il ne réclamait pas et mangeait du pain sec. Les bûcherons de la forêt, qu'il avait fréquemment secourus de sa bourse, le prenaient pour un fou et le traitaient souvent comme tel. Il se disait qu'ils avaient peut-être raison et ne leur gardait pas rancune. Semblable à ces sages de l'Inde qui, par la seule force de la méditation, parviennent à ne plus vivre qu'en eux-

mêmes et pour lesquels le monde n'existe plus, le comte se désintéressa si bien de toutes les choses de la terre, qu'un jour le feu prenant à sa cabane détruisit tous ses livres, il ne dit seulement pas : Ouf! N'ayant plus qu'un hangar pour unique abri; vivant comme il pouvait, comme cela se trouvait, de pain, de baies et de racines; mal couvert d'horribles haillons, il errait, le matin, majestueux et doux, dans les herbes perlées de rosée, sous les grands arbres; il s'endormait à l'ombre vers le midi, et regardait, le soir, le soleil rutilant se coucher dans sa gloire. La contemplation pure, l'innocente contemplation, lui tenait lieu de tout. Désormais sans colère contre les hommes, et sans mépris contre les choses, profondément indifférent, comme tous ceux qui ont injustement souffert, supérieur à ce qu'il pouvait y avoir parfois d'un peu affecté dans son indifférence même, il souriait d'une pitié douce au souvenir de ses erreurs, et soupirait, reportant ses pensées sur ses affections effacées. Père sans enfant, mari sans femme, riche ruiné, philanthrope bafoué, gentilhomme ridicule, mais vraiment sage! il s'identifiait de plus en plus avec cette grande et forte nature d'où tout sort et où tout retombe. Tout est sujet d'amusement pour les enfants. Tout est motif de méditations pour le philosophe. Le comte, dans sa solitude, connut des satisfactions secrètes, auxquelles les plus nobles esprits seuls peuvent atteindre. Pour certaines natures privilégiées, il y a des consolations infinies, à un moment donné, dans la vue d'une petite fleur. Les herbes elles-mêmes parlent

un langage, et il n'est pas jusqu'aux cailloux qui n'aient des choses intéressantes à raconter. Le comte retira de la fréquentation des plus humbles objets de la création une sérénité que n'auraient pu altérer les plus effrayants cataclysmes. Et quand enfin, par une belle matinée de printemps, se doutant bien que l'heure était venue, il se coucha sur un lit de fleurs, les bûcherons qui l'entouraient le virent exhaler son dernier souffle sans protester ni se débattre. Il mourut avec stoïcisme, ainsi qu'il convient à un homme, et sa mort, dans l'immuable ordre des choses, passa inaperçue et ne dérangea rien.

CHAPITRE QUATRIÈME

UNE AVENTURE COMME IL N'EN ARRIVE QU'AUX GENS RICHES

I

Arthur mit un peu plus d'un an à parcourir la Suisse et l'Allemagne. Il visita successivement Genève, ville vertueuse et conséquente qui brûla les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau, puis lui dressa une statue; Bâle, qu'illustra Holbein en décorant son cimetière d'une *Danse des morts* qui ferait aujourd'hui accuser le grand peintre de

manœuvres à l'intérieur et le ferait asseoir sur la sellette de la police correctionnelle ; Zurich, célèbre par un traité de paix qui ne servit pas à grand'chose ; Nuremberg, où repose le grand Albert Durer ; Francfort, berceau de la dynastie des Rothschild ; Weimar, qui eut l'honneur de voir naître et mourir Gœthe ; Berlin, triste cité ; Vienne, ville folâtre, où, nous disent les statistiques, il naît, bon an mal an, un douzième de plus d'enfants naturels que de légitimes ; enfin, mainte autre ville dont je pourrais trouver les noms dans le *Guide-Chaix*. Mais je suis fatigué de le citer et je préfère y renvoyer le lecteur.

II

Partout fêté, bien accueilli, grâce à son nom, aux lettres de recommandation — et de crédit — dont sa prévoyante mère avait bourré sa valise, grâce surtout à sa bonne mine et à son âge, car les jolis garçons, quelque bêtes qu'ils soient souvent — je ne dis pas cela pour mon héros — seront toujours très-recherchés, Arthur, pendant le cours de ce voyage que je regrette de ne pas avoir fait, ne manqua guère d'aventures. A Heidelberg, il se battit en duel, à l'espadon, avec un étudiant qui l'avait regardé de travers et lui balafra la figure ; à Weimar, il aima ; à Vienne, il fut aimé. Comme Joconde, à Cracovie, on le trompa, lui, si délicieusement doué, et pour un

horrible pied-plat qui ne méritait pas l'honneur de cirer ses bottes. Il soupira longtemps, et tout à fait en vain, à Francfort; à Dresde, il triompha d'une veuve, et, à Munich, une autre veuve triompha de lui. Je veux dire qu'elle le laissa dans cet état d'épuisement où la grande Catherine de Russie ne manquait jamais de réduire ses amants officiels au bout de trois mois d'exercice. Pendant qu'Arthur courait les sociétés, disparaissait des semaines entières, retenu qu'il était par de charmantes femmes, — et prenait des réconfortants, — Hermès, que la comtesse Lipémani avait à jamais guéri de « l'erreur d'aimer, » fréquentait les académies, se chamaillait avec les philosophes. Le digne précepteur, n'ayant pour le moment rien de mieux à faire, portait d'une main ferme, contre les disciples de Fichte, de Schelling et de Hégel, le drapeau de la secte épicurienne.

VI

On pense bien que la comtesse de Féreste avait été rigoureusement tenue au courant, par Hermès, en qui elle avait toute confiance, d'une foule de faits et gestes entièrement controuvés et relatifs à monsieur son fils. Quant aux faits véritables, dont le récit n'aurait pu que la scandaliser et l'affliger, je ne crois pas avoir besoin de dire qu'on les lui cacha avec l'attention la plus scrupuleuse. Cette excellente mère, en lisant les lettres d'Hermès, se

sentait de plus en plus fière du noble rejeton qu'elle avait produit, et, pour lui témoigner sa satisfaction, elle lui envoyait régulièrement sa bénédiction chaque semaine, et de l'argent toutes les fois qu'il en demandait.

IV

Arthur avait alors plus de dix-neuf ans. Il avait grandi, renforci, pris des manières un peu plus viriles. Sa beauté n'avait rien perdu ; elle était seulement plus accentuée, et la fine moustache qui ombrageait légèrement sa lèvre supérieure semblait à bien des femmes un attrait de plus dans un visage qu'elles pouvaient envier. Je dois mentionner ici un léger travers que peu de gens ont évité à l'âge d'Arthur. Il avait voyagé, s'était battu en duel, avait aimé ; il allait avoir vingt ans ; il se croyait homme. Quiconque lui eût dit qu'il connaissait à peine les premières lettres de l'alphabet de la vie, lui eût causé une grande surprise. Il pensait, très-sérieusement, n'avoir plus rien à apprendre de personne, et ce qu'il y avait pour lui de plus fâcheux, c'est que, prenant en pitié les rares observations que se permettait son précepteur, il ne se gouvernait qu'à sa fantaisie en toute circonstance.

V

Il était revenu à Genève au commencement de l'hiver

et comptait terminer son voyage en passant la mauvaise saison en Italie. Il logeait à l'hôtel des Berghes. La veille de son départ, il s'était lui-même assuré que ses malles étaient faites, sa berline bien époussetée et que les roues du respectable véhicule, sur les panneaux duquel étaient glorieusement écartelées les armes de sa famille, avaient été graissées. Quand il eut fini de dîner, ne sachant de quelle manière occuper son temps, il prit son précepteur sous le bras et l'invita à faire un tour de promenade. L'autre, qui était aussi incapable de contrarier le désir le plus fastidieux de son élève que le sont les autorités de tous les pays du monde de contenter les vœux des populations, se laissa faire. Il gelait. Il avait neigé. La nuit était toute noire. On n'entendait rien autre chose sur les quais blanchis que le givre crier sous les pas des passants fort rares, et si l'on y voyait un peu, c'était grâce aux réverbères qui se balançaient à de longues cordes au-dessus des parapets, et à quelques devantures de magasins qui n'étaient pas encore fermés.

VI

Hermès, que le passage trop subit de la chaleur au froid faisait éternuer à se décrocher la cervelle, pestait intérieurement contre son élève. Arthur s'enveloppait de son manteau pour se préserver de la bise qui soufflait, arrivant des Alpes glacées. Alors l'usage de fumer n'était

pas aussi universellement répandu qu'il l'est aujourd'hui, à la grande joie de la régie et de la faculté de médecine, et cette abrutissante distraction, qui paralyse les cerveaux de la génération actuelle et finira par faire de l'humanité agissante une société stupéfiée, n'avait encore empoisonné que quelques artistes et messieurs les militaires. Un homme bien né, comme Arthur, ne se serait jamais permis d'entrer dans un salon, et surtout d'approcher une femme avec la nauséabonde odeur du cigare répandue sur toute sa personne. A peine se serait-il permis de humer une cigarette en sortant de table ; et si l'on avait lu, dans un journal, qu'une grande dame quelconque, voire même une lorette, — ainsi qu'on appelait alors les nymphes de Cythère,— avait été vue « brûlant un londrès », personne n'aurait voulu croire à cette dégoûtante plaisanterie, et son auteur aurait été prié de débiter des fables un peu plus vraisemblables.

VII

Donc il n'était pas reçu de fumer, et cette occupation — car c'est bien la plus absorbante des occupations — manquait à Arthur. Comme il ne voyait rien qui fût capable de l'intéresser sur le quai du Rhône, il se disposait à rentrer, et plusieurs fois déjà il avait témoigné à son compagnon le regret qu'il éprouvait de lui avoir fait attraper un rhume, lorsque deux femmes qui marchaient

derrière eux, le long du trottoir, les dépassèrent et s'arrêtèrent à l'étalage d'un magasin de librairie. Arthur, par suite de la mauvaise habitude qu'il avait contractée dès son bas âge de regarder toutes les peronnes du sexe « auquel il devait le bonheur d'avoir une mère, » s'arrêta machinalement à côté d'elles et chercha à voir leur visage qui se dissimulait à moitié sous de longs voiles. Celle qui se trouvait immédiatement à côté de lui n'était plus jeune, mais elle se tenait droite comme un grenadier à la parade, elle avait l'air très-digne et il suffisait de regarder son noble visage pour être sûr qu'elle avait fréquenté la bonne compagnie. L'autre, qui se penchait un peu devant sa compagne pour lire les titres des volumes exposés derrière les vitres du magasin.... mais où trouver des expressions assez heureusement choisies pour donner une idée, même approximative, du charme de l'autre! — C'est bien ici le cas de m'écrier : Léonard de Vinci, prête-moi tes pinceaux!

VIII

Elle était jeune — cela va sans dire — de taille moyenne, plutôt grande; mais cette taille avait tant de langueur et elle était si élégante, qu'un statuaire n'en aurait certainement pas choisi une plus petite, ni une qui le fût moins, s'il avait conçu le dessein ambitieux de représenter la mère des Amours. De longs rouleaux de che-

veux blonds descendaient négligemment jusque sur le sommet suavement arrondi d'une gorge qui se modelait sous sa robe. Ses yeux étaient d'un bleu de ciel très-doux, presque voilés par de longues paupières bordées de cils noirs. Ces paupières exquises — en elles consistait l'un des charmes les plus délicieux de la jeune fille — donnaient à son regard — ici, permettez-moi une comparaison d'un réalisme un peu outré, mais d'une rare exactitude — je disais donc que ces paupières si longues, si abaissées, donnaient au regard de la jeune fille quelque chose de l'expression profondément rêveuse, même un peu attristée, qui se voit dans les yeux des chiens de chasse. Pour la peindre en trois mots, je dirai que sa tête était idéale, raphaélesque et passionnée. Ce qui la poétisait peut-être le plus, — pour un Français du moins, comme se faisait gloire de l'être Arthur, — c'était je ne sais quoi d'exotique qui rappelait, en mieux, ces têtes dues au crayon de Lawrence et qu'on rencontre parfois dans les keepsakes.

IX

Voyant qu'Arthur la regardait, la jeune fille avait nécessairement détourné les yeux. Cependant, comme elle savait sans doute que ses yeux étaient agréables à voir, elle ne tarda pas à les relever, et son regard alla se poser sur notre ami, sans exprimer ni la colère, ce qui eût été ridicule, ni un plaisir trop vif, ce qui eût été indécent. Je ne prétends pas dire qu'elle le regardait avec complai-

sance, mais je ne voudrais pas qu'on la crût capable d'une complète indifférence. Arthur n'était pas fait d'ailleurs pour passer nulle part inaperçu. Non. Elle le regardait, comme nous autres philosophes, revenus des idées mondaines, il nous arrive, par exemple, de regarder un beau cheval ou un bel oiseau, ou toute créature, ou tout objet que la nature, grande artiste, a formé dans un jour d'une inspiration heureuse. Arthur, qui expliquait cette manière d'être regardé au profit de son amour-propre, ressentit une joie si vive qu'il ne put s'empêcher de pincer le bras d'Hermès. Les deux femmes cependant étaient entrées dans le magasin. Il ne fallut pas grand effort aux jeunes gens pour les y suivre.

X

O candeur du beau sexe! ô douceur des illusions de la jeunesse! Elles marchandaient des livres de morale et de piété : *le Diable, sa grandeur, sa décadence; Action de Jésus sur le monde ; les Compensations de la vertu.* — Elles avaient, — la plus jeune surtout, — un accent britannique des plus légers et qui donnait un charme inattendu à sa voix musicale. Arthur, qui n'était pas un hypocrite, demanda simplement quelques romans. Pendant que le garçon de magasin, pour le servir, bouleversait les œuvres de Pigault-Lebrun et de Paul de Kock notre ami ne quittait pas des yeux la jeune fille. Sa beauté gagnait aux lumières. Elle avait de fort jolies dents, et son teint dépassait en fraîcheur et en éclat celui des

fleurs. Là, encore, elle ne parut pas choquée de se voir ainsi regardée; et, ses emplettes étant faites, elle se dirigea vers la porte. Arthur l'y avait précédée, laissant son précepteur porter les livres qu'il avait achetés. C'étaient, autant qu'il peut m'en souvenir, *Monsieur Botte* et *le Hussard de Felsheim*.

XI

Le lecteur pense bien qu'Arthur devait suivre la jeune fille, quelque long, quelque malaisé qu'eût été le chemin qu'il lui aurait convenu de prendre, ce chemin se fût-il dirigé en droite ligne jusque de l'autre côté du Mont-Blanc. Heureusement pour les bronches d'Hermès, qui continuait à tousser et à éternuer en homme décidément pris par un gros rhume, la route que choisirent les deux Anglaises n'était autre que le pont qui conduit à l'hôtel des Berghes, et heureusement pour Arthur, la bise qui faisait rage sur ce pont, s'engouffrant sous la robe de la jeune fille, laissait apercevoir des pieds beaucoup plus mignons que ne le sont d'habitude ceux des plus nobles dames de la vieille Angleterre. Je crois me rappeler que c'est un grand plaisir pour un jeune homme de voir, devant soi, le joli mouvement de deux pieds élégamment chaussés, alors surtout que celle à qui ils appartiennent marche à tout petits pas, de peur de glisser sur la neige. Je crois me rappeler aussi que le plaisir est beaucoup plus vif lorsque la femme qui se sent suivie se retourne. Celle-ci le fit au moins deux fois en moins de dix minutes. Et elle n'avait pas l'air

choquée comme une prude, ni effrayée comme une douairière qui, la veille, a rêvé de vol à main armée sur une grande route. Elle paraissait simplement surprise que ce jeune homme, qu'elle avait à peine entrevu dans un magasin, se permît de la suivre. Elle se demandait sans doute dans quelle intention il la suivait.

XII

Arthur, de son côté, n'était pas sans éprouver un agréable étonnement, car les deux femmes se dirigeaient tout droit vers son hôtel. Elles sonnèrent à la porte, elles y entrèrent. La joie d'Arthur était au comble. Mais quand il étendit la main pour retenir le battant de la porte que la jolie Anglaise repoussait doucement derrière elle, celle-ci, se retournant pour la troisième fois, et ne pouvant pas deviner que le jeune homme demeurait là, comme elle, prit un air plus surpris encore et presque offensé. Son regard semblait dire, non pas avec dédain, mais avec souffrance : — Pourquoi me manquez-vous, monsieur? Pensez-vous que je sois de ces femmes avec qui l'on procède d'une façon si cavalière? Pendant que ses regards exprimaient cela, elle se dirigeait vers l'escalier, et Arthur montait derrière elle. Quelle chance! ils demeuraient au même étage, sur le même palier. Arthur, quand il s'en aperçut, se mordit les lèvres. Pour la jeune fille, elle se contenta de baisser chastement les yeux.

XIII

Arthur séduit, ravi, transporté, enflammé, fasciné, enthousiasmé, hors de lui-même enfin, n'eut rien de plus pressé, en entrant chez lui, que de se pendre au cordon de la sonnette. Pendant qu'Hermès se blottissait imprudemment auprès du feu, dont la trop vive ardeur précipitait ses éternuments, le garçon de l'hôtel entra, et Arthur, dans le but de le retenir pour le faire causer, le pria d'allumer les lampes, d'activer le feu, de préparer du thé pour son précepteur, qui se sentait très-mal à l'aise. Au premier mot qu'il prononça sur ses voisines, le garçon laissa tomber les pincettes.

— Oh ! monsieur, lui dit-il, ce sont des dames bien respectables ! Elles sont Anglaises, toutes deux. La plus âgée se nomme madame la baronne de Glennaquoigh. La plus jeune est sa fille, et s'appelle miss Aurora. Elles logent ici depuis huit jours, et je crois qu'elles ont l'intention d'y passer l'hiver. Si vous saviez comme elles sont polies pour les domestiques ! comme leur service est facile ! La ! vraiment ! il y a du plaisir à les servir.

XIV

— Qui reçoivent-elles ? demanda Arthur, fort satisfait d'avoir affaire à un domestique si loquace.

— Personne, monsieur ! jamais personne ! Elles sor-

tent, quand il fait beau, pour faire un bout de promenade, vont au temple, passent leur temps à lire ou à s'habiller.

Le garçon continua sur le même ton laudatif pendant un quart d'heure.

— Ce sont des dames bien respectables, répétait-il à chaque bordée de renseignements, en manière de conclusion.

Hermès cependant, qui ne comprenait pas l'intérêt que son élève pouvait prendre à ses voisines, puisqu'il partait le lendemain pour l'Italie, avait fini, son rhume aidant, par s'endormir. Il y avait déjà une demi-heure que le garçon était sorti et le digne précepteur ne s'éveillait pas, et Arthur en rêvant, la tête penchée, les mains derrière le dos, se promenait à travers la chambre. Enfin il soupira, puis, tout à coup, comme s'il venait de prendre une grande résolution, il secoua l'épaule d'Hermès.

— Hein ! Qu'y a-t-il? fit celui-ci en éternuant.

— Il y a, dit Arthur, que vous pouvez défaire les malles et donner l'ordre de rentrer la berline sous la remise.

— Et pourquoi cela ? demanda Hermès.

— Parce que nous ne partons plus !

XV

Hermès, dressé depuis longtemps à l'obéissance passive, se garda bien de manifester la mauvaise humeur qu'il ressentait à voir le voyage d'Italie rejeté aux calendes grecques. Mais il se vengea de son disciple en l'aidant aussi peu que faire se pouvait à lier connaissance avec

les dames de Glennaquoigh. Arthur guettait, surveillait, tantôt de sa fenêtre et tantôt de sa porte, les moindres pas de sa belle voisine. Hermès geignait alors, disant qu'il ne pourrait pas vivre bien longtemps si son élève s'obstinait à le faire demeurer — enrhumé qu'il était — au beau milieu des courants d'air. Chaque fois que, sur l'escalier ou dans la rue, les jeunes gens rencontraient les dames, Arthur les saluait de la manière la plus respectueuse et la plus aimable. Mais Hermès affectait de regarder le bout de ses bottes ou de lever le nez en l'air, comme s'il eût craint d'augmenter son rhume en soulevant le bord de son chapeau. Si Arthur s'avisait de lui demander par quel expédient il lui serait possible de se faire recevoir chez ses voisines, Hermès proposait les moyens les plus absurdes, tels, par exemple, que de mettre le feu à l'hôtel et de sauver la vie à la belle Aurora, ou de se faire passer pour un de ses cousins arrivant de la Nouvelle-Calédonie, en droite ligne, où il serait allé recueillir un fort héritage. Arthur, alors, l'envoyait paître, cherchait de son côté, et ne trouvait rien.

XVI

Cependant les voisines continuaient leur modeste train de vie, mangeant chez elles et ne sortant guère. Arthur ne pouvait se lasser d'admirer un genre d'existence si réservé. La pruderie la plus hargneuse, la bigoterie la plus enfiellée, n'auraient ou rien trouver à critiquer dans la

conduite de cette mère et de sa fille. Cette dernière avait un air si angélique, que le libertin le plus effronté aurait abandonné toutes ses mauvaises pensées devant elle. Arthur disait qu'elle purifiait l'air dans tous les lieux où elle passait — non pas que ses habits fussent imprégnés de patchouli et de vétiver, comme l'étaient ceux de sa mère, — mais parce que, sans s'en douter peut-être, elle n'inspirait que des idées de retenue et de vertu. Cela n'empêchait pas notre ami de rêver à elle. Il ne pouvait se figurer qu'il passerait tout un hiver à soupirer, sans que la belle miss Aurora se doutât des ravages qu'elle avait faits dans son cœur. Et Hermès, qui continuait à s'ennuyer, s'étant fort timidement avisé de lui faire observer que les Italiennes étaient bien plus jolies que les Anglaises, Arthur le fit rentrer sous terre, en le priant d'attendre qu'on l'interrogeât pour émettre son opinion.

XVII

Les choses en étaient là lorsqu'un matin Arthur, qui venait de s'habiller et qui avait repris son poste habituel, malgré le froid, à la fenêtre, entendit frapper à sa porte. Il ouvrit. Quelle ne fut pas sa stupéfaction en se trouvant en face de la baronne de Glennaquoigh. Celle-ci, se tenant toujours droite comme un fusilier au port d'armes, et embaumant la chambre d'un effrayant mélange de musc et de giroflée, s'excusa de le déranger. Il s'empressa de la faire entrer, lui offrit un siége, lui mit un coussin sous

les pieds. La noble dame, vue de si près, avait l'air aussi « comme il faut » que peut l'avoir une Anglaise sur le retour et qui porte de faux cheveux, moins pour se rajeunir que pour obéir à l'usage. Elle s'assit dans le fauteuil qui lui était offert, puis, se servant de la langue française qu'elle parlait aussi couramment que bien des Auvergnats, elle exposa en fort bons termes le motif de sa visite. Arthur, qui se tenait debout, la main appuyée au dossier d'uue chaise, écoutait de toutes ses oreilles et avait l'air très-bienveillant.

XVIII

Voici, en abrégé, quel fut le monologue de la baronne de Glennaquoigh : « Elle avait le bonheur de posséder un fils, lequel était nécessairement le frère de la jeune fille qui l'avait suivie à Genève. Ce fils qui avait acheté une commission de capitaine et qui servait dans l'armée des Indes, était depuis près d'un an en congé. Il devait venir retrouver sa mère, après avoir séjourné à Paris pendant quelques mois, ayant été appelé dans cette ville par des affaires de famille, dans lesquelles la majeure partie de la fortune, provenant de son père, était engagée. L'époque fixée pour son arrivée était déjà passée depuis un mois. On lui avait écrit lettre sur lettre pour le prier de se hâter ; il n'avait répondu à aucune. Ce jeune homme de vingt-huit ans avait beaucoup d'imagination, la tête vive. Sa mère craignait qu'il n'eût été victime de

quelque malheureuse affaire. Ayant entendu dire à l'hôtel des Berghes que le baron de Féreste, à qui elle avait l'avantage de parler, appartenait à l'une des meilleures familles françaises, et pensant qu'il devait avoir à Paris de nombreuses relations, elle le suppliait avec larmes, tant en son nom qu'au nom de sa fille, de vouloir bien écrire à quelques-uns de ses amis, afin de s'informer de son fils. En dernier lieu, ce fils, objet de tant d'inquiétudes, avait habité l'hôtel Meurice. M. de Rothschild était son banquier. On avait écrit, tant à ce dernier qu'au maître de l'hôtel Meurice. On avait même écrit à Londres dans le but de savoir s'il n'y était pas retourné. De partout, malheureusement, on avait fait la même réponse. Et cette réponse était qu'on ne savait où se trouvait le capitaine. On supposait pourtant qu'il avait dû quitter Paris. »

XIX

Il serait superflu de dire qu'Arthur fut enchanté de l'occasion qui s'offrait à lui de si bonne grâce. Il remercia la baronne de la confiance qu'elle daignait lui montrer en le jugeant capable de lui être utile, s'efforça de la rassurer et mit à sa disposition lui, ses amis et sa famille.

— Je savais bien, lui dit la noble dame, qu'un gentleman français ne pouvait être qu'un modèle de chevalerie.

Cependant, quand elle fut partie, Arthur fut très-embarrassé. Il ne savait à qui s'adresser pour obtenir les ren-

seignements qu'il tenait à fournir à la baronne de Glennaquoigh. Il voyait toute sorte d'inconvénients à prier sa mère de les faire prendre, car il faudrait alors lui expliquer d'où venait l'intérêt qu'il portait au capitaine anglais.

— Si vous n'écriviez à personne ! lui dit Hermès qui venait d'entrer et qu'il avait mis au courant des choses.

Arthur fut sur le point de se fâcher. Il ne pouvait tromper la confiance d'une personne aussi recommandable que l'était la baronne de Glennaquoigh. Après un long débat entre les jeunes gens, Hermès promit d'écrire à l'un de ses oncles, ancien inspecteur de l'Université devenu journaliste, et qui ayant été républicain sous l'ancienne monarchie, royaliste sous la République, libéral sous le premier Empire, orléaniste sous la Restauration, et se trouvant bonapartiste depuis l'avénement du roi Louis-Philippe, avait ainsi un pied dans tous les salons de Paris.

XX

Arthur crut devoir le même jour rendre visite à ses voisines, et des relations suivies ne tardèrent pas à s'établir entre elles et lui. C'était habituellement le soir, pendant qu'Hermès qui, dans la ville natale de l'auteur du *Contrat social* n'avait pas rencontré un seul homme capable de philosopher avec lui, occupait ses ennuis en soignant son rhume, qu'Arthur allait tenir compagnie à la belle Aurora

et à sa respectable mère. Cette dernière, qui paraissait n'avoir d'autre distraction que la lecture de la Bible, s'endormait ordinairement sur le saint livre, et Arthur profitait de son sommeil, aussi bien que de la liberté dont ont toujours joui les jeunes Anglaises, pour échanger avec Aurora quelques pensées sentimentales. La jeune fille semblait avoir un caractère passionné mais quelque peu mélancolique. Arthur attribuait sa tristesse à l'inquiétude que lui causait son frère. Elle lui apprit, sans paraître attacher une grande importance à des détails si matériels, que la fortune de sa famille, à l'exception d'une terre sise en Écosse, était compromise par suite des spéculations malheureuses de feu son père. Elle lui apprit aussi que son frère pouvait passser pour un modèle de loyauté chevaleresque et d'honneur militaire, mais qu'il avait l'âme inflexible.

XXI

Aurora avait l'air si triste en parlant ainsi qu'Arthur se sentait pris au cœur. Pour mieux dire, il ne vivait plus que dans l'enthousiasme. L'éducation de la jeune fille avait été soignée. Elle lisait beaucoup, avait de la littérature et donnait sans timidité son appréciation sur tous les auteurs à la mode. Quoique l'école romantique rencontrât un grand nombre d'adeptes, à cette époque, tant en Angleterre qu'en France, Aurora était demeurée *lakiste* et se faisait gloire de l'être. Elle citait aussi cou-

ramment, en personne qui avait dû les fréquenter, les noms de presque tous les membres de la haute société anglaise.

— Si, disait-elle, nous n'étions pas en hiver, et s'il y avait à Genève quelques compatriotes, certainement ma mère et moi nous ne manquerions pas de distractions.

Ce qui charmait le plus Arthur, c'était la beauté vraiment accomplie de la jeune fille. Le soir surtout — elle mettait invariablement, pour l'heure du dîner, un corsage décolleté, et décollèté à l'anglaise, c'est-à-dire jusqu'au dessous des omoplates, — elle était éblouissante. Sa poitrine, ses bras, ses épaules, brillaient comme du satin sous les caresses de la lumière. Et elle avait des yeux, des dents, des mains, un teint qui eussent fait damner saint Pancrace.

XXII

Arthur raffolait d'elle ; mais il avait peut-être autant de respect que d'amour.

— Ah! si j'étais mon maître ! disait-il à Hermès qui l'écoutait en absorbant des pintes de tisane, comme je l'épouserais tout de suite ! mais je ne le suis pas, malheureusement.

— Si vous ne l'épousez pas, répliquait Hermès entre deux éternuments, comment pourrez-vous donc la posséder?

— Qui, moi, la posséder! cet ange! ternir cette âme chaste, même d'un souffle ! Pour qui me prenez-vous, monsieur ?

— Heu ! heu ! faisait Hermès, je trouve que cet ange se décollète beaucoup.

— Moi, je ne m'en plains pas. Et d'ailleurs c'est l'usage des dames anglaises.

— Je le veux bien, mais que diable faisons-nous ici, si vous n'avez pas envie de ternir cette âme chaste ?

— Comment ! ce que nous faisons ? mais je la vois, je lui parle, je l'écoute, je respire dans son atmosphère

— Une belle atmosphère ! à laquelle je dois mon rhume ! pensait Hermès.

XXIII

Cependant tout allait de mieux en mieux. Arthur ne quittait plus les dames de Glennaquoigh ; l'oncle d'Hermès avait répondu que les démarches qu'il avait faites jusqu'alors pour retrouver le capitaine étaient demeurées infructueuses, mais qu'il ne se décourageait pas et qu'il allait les continuer ; Hermès prenait du petit-lait pour apaiser sa toux, quand l'amoureux Arthur crut remarquer chez ses voisines un redoublement de tristesse et d'inquiétude. Il interrogea la baronne ; elle leva les yeux au ciel, fit quelques citations de la Bible — je crois même qu'elles étaient tirées du livre de Job — et ne voulut rien dire de plus. Alors il se tourna vers Aurora, laquelle attachait sur lui ses beaux yeux avec une expression délicieuse, où la tendresse se mêlait à la gratitude ; mais Aurora secoua sa belle tête, se détourna et deux grosses larmes, — perles précieuses qu'Arthur aurait voulu boire — roulèrent silencieusement sur son visage. Arthur,

l'âme navrée, pria, pressa, supplia, obséda : rien n'y fit, la baronne ne savait que citer le livre de Job, et les yeux d'Aurora semblaient changés en sources ou en fontaines. Enfin, la pauvre fille n'y tint plus : elle se leva, fit un geste de désespoir, quitta la chambre avec la démarche — qui certes n'était pas calculée, mais qui était pleine de charme, d'Aréthuse ou de Niobé, — et Arthur, pour la seconde fois de sa vie, se trouva en tête-à-tête avec la baronne de Glennaquoigh !

XXIV

Il fallut bien alors que la noble dame se retranchât derrière autre chose que des citations bibliques, car Arthur, qui craignait tout pour son amour, — et, en effet, comme on ne lui avait rien accordé, il avait tout à craindre, — s'était juré de lui arracher le secret qui la faisait extravaguer. Il y parvint, après les obsessions les plus pressantes. La baronne commença un discours que je ne voudrais pas transcrire, même au prix du trône d'Espagne, et que personne, à l'exception d'Arthur, n'aurait eu le courage d'entendre. Ce discours, dans lequel elle fit entrer l'histoire complète de sa famille, depuis sir Reginald de Reginald, baron de Dive et de Ouistreham, qui fut l'un des plus hardis compagnons de Guillaume le Bâtard, ainsi que de nombreuses réflexions sur les vicissitudes dont il plaît au Seigneur d'affliger les plus nobles personnes, et même des aperçus philosophiques sur le chagrin que les meilleurs enfants causent à leurs parents, ce

discours ne dura ni moins ni plus que trois quarts d'heure. Tout ce qu'il fut possible à Arthur qui, dans cette occasion, montra une patience d'ange, d'en extraire, fut que l'infortunée baronne ne recevant pas de son fils, le chef de la famille, l'argent qu'il avait l'habitude de lui envoyer chaque trimestre, ne savait plus que faire pour payer ses dépenses et celles de sa fille, laquelle méritait, à cause de sa vertu et de sa beauté, un meilleur sort. Leurs ressources étaient épuisées, leurs économies dévorées. Elles avaient même quelques mémoires à solder chez plusieurs marchands de la ville. Quelle horrible position pour des femmes habituées au luxe, et qui, en ce moment, n'avaient aucun de leurs compatriotes auprès d'elles !

XXV

— Comment ! c'est pour cela que vous pleurez, madame ! s'écria Arthur quand la baronne, à bout de voix, eut mis un terme au débordement de paroles qui lui sortaient des lèvres aussi vite que les balles jaillissent du chassepot ou les lingots de fer de la gueule des *mitrailleuses*. Est-ce que votre fille et vous vous êtes faites pour avoir des besoins d'argent ! Est-ce que vos amis ne sont pas là pour vous obliger, trop heureux, trop flattés que vous leur fassiez l'honneur de vous adresser à eux ! Votre fils ne peut pas vous laisser toujours sans nouvelles. La personne à qui j'ai écrit, à Paris, le retrouvera, j'en suis certain. D'ici là, je vous en supplie, disposez de ma

bourse comme de la vôtre. Si vous agissiez différemment, vous me feriez une injure mortelle. Et j'ai pour vous, madame, ainsi que pour votre fille, miss Aurora, une affection si dévouée, si respectueuse, que je ne me consolerais jamais de n'avoir pas rencontré chez vous la moindre réciprocité.

XXVI

Rougeur! débats! larmes! émoi! remerciements! effusion de dignité, de douleur, de délicatesse! la baronne mêla tout cela dans la réponse qu'elle fit à la proposition d'Arthur. Elle consentit — uniquement pour ne pas le désobliger — à accepter la bagatelle de mille écus. C'était, à quelques louis près, tout ce qu'il restait dans la bourse d'Hermès, dépositaire des fonds de son élève. Madame de Féreste, il est vrai, avait promis d'envoyer à son fils une lettre de crédit, quand il serait à Naples. Mais Arthur n'était pas à Naples. Il n'y allait même plus. Et il ne pouvait vivre sans argent. Hermès, qu'il consulta sur cette grave affaire, ne trouva rien pour sortir d'embarras, selon son habitude. Alors Arthur, que rien n'embarrassait quand l'amour était derrière lui pour le talonner, lui dit :

— Il me vient une idée. Vous avez un gros rhume. Je vous donne une fluxion de poitrine.

— Vous me donnez une fluxion de poitrine! hurla Hermès, que cette façon d'améliorer sa position charmait fort peu.

— Taisez-vous donc ! reprit Arthur. Je m'en vais écrire

à ma mère que vous avez été atteint à Genève d'une fluxion de poitrine des plus dangereuses, que je ne puis vous abandonner, que mon devoir, comme l'amitié que je vous ai vouée, m'obligent à demeurer à Genève pour vous soigner, que mon départ pour l'Italie se trouve retardé de deux mois, que vous avez quatre médecins auprès de vous, et que votre maladie coûte fort cher.

XXVII

— Êtes-vous assez inventif ! reprit Hermès. Vous auriez dû vous faire romancier.

— Peuh ! fit Arthur ; tout le monde s'en mêle. Un tas de meurt-de-faim ! Cela devient bien mal porté. Mais vite ! faisons ma lettre.

Il la tourna si bien, l'aimable lettre, que sa mère donna tête baissée dans le panneau, ni plus ni moins qu'une alouette. Poste pour poste, elle félicita son fils des sentiments qu'il montrait pour son précepteur, lui envoya dix mille francs, l'engagea à l'économie, approuva le séjour qu'il allait faire dans une ville telle que Genève, ville protestante où « l'on respire la vertu » et où les femmes sont infiniment moins séduisantes et moins dangereuses que les Italiennes, et termina en le bénissant.

XXVIII

Voilà la cour d'Arthur à la belle Aurora qui recom-

mence. Jamais la douce fille — elle avait été trop bien élevée pour cela ! — ne fit la moindre allusion au prêt de trois mille francs. Mais il était facile de voir, à son air devenu plus tendre, que son cœur était plein de reconnaissance et qu'elle appréciait la délicatesse dans les procédés. Déjà les jeunes gens n'en étaient plus à ces serrements de mains furtifs à travers lesquels l'âme passe. Quelques baisers, bien chastes d'abord, puis légèrement accentués, avaient été donnés, même rendus. La mère continuait à sommeiller, enfouissant son nez dans sa Bible.

— Prenez bien garde au frère ! disait Hermès. J'ai dans l'idée que ce parfait modèle de loyauté chevaleresque se retrouvera toujours assez tôt pour vous causer des désagréments !

Mais Arthur avait bien autre chose à faire que de s'inquiéter d'un frère dont on n'avait pas de nouvelles. Il était tout feu, tout amour, toute confiance, tout illusion. Jamais il n'aurait cru qu'une femme — si jolie qu'elle fût — aurait pu le plonger dans cet état délicieux où l'on vit à cinquante mille pieds au-dessus des fangeuses régions de la terre. Ce n'était plus maintenant qu'il se serait avisé de se récrier à l'idée de posséder l'*ange*. Il se sentait, avec une satisfaction qui contenait les plus âpres comme les plus douces sensations que puisse désirer un homme sensible, tout près du but qu'il poursuivait. Il pouvait prévoir, à n'en pas douter, que la défaite d'Aurora n'était même plus une question de jours, mais d'heures. Et si quelque malavisé avait voulu jeter la moindre

inquiétude sur son bonheur, je crois qu'il l'aurait étranglé.

XXIX

Un matin, comme il passait devant la porte de ses voisines, il fut très-étonné d'entendre des sanglots. Il entra. Quel spectacle ! Aurora délacée, les cheveux épars, était évanouie dans un fauteuil, et sa mère aux abois, s'empressant auprès d'elle, l'inondant d'un déluge d'odeurs plus violentes les unes que les autres.

— Qu'arrive-t-il encore ? s'écria Arthur.

— Hélas ! hélas ! ma fille ! ma chère fille !

— Serait-elle malade ?

— Non. Ce n'est pas cela. Nous sommes perdues !

— Comment, perdues ! qu'avez-vous fait ? que vous aurait-on fait plutôt ? Dites-le moi. Vous savez bien que je suis votre ami.

— Ah ! mon ami, dit Aurora, fuyez, partez ; abandonnez deux infortunées qui traînent le malheur après elles !

Et comme sa mère était passée dans la chambre voisine pour y chercher un flacon d'ammoniac, elle serra Arthur entre ses bras.

— Mais enfin qu'avez-vous ? disait celui-ci. Je vous aime. Parlez. Vous êtes ma vie !

La baronne rentra sur ses entrefaites, et le reste de sa déclaration lui resta dans le gosier.

XXX

Cependant, comme toutes choses doivent invariable-

ment finir par se calmer, Aurora soupirant, ajusta son corsage et sécha ses larmes ; puis, tendant la main à Arthur, elle rentra dans sa chambre, et, pour la troisième fois depuis bien peu de temps, Arthur se trouva face à face avec la baronne de Glennaquoigh. Celle-ci, à son tour, se sentait prête à défaillir. Arthur y gagna donc de ne l'entendre pas parler. D'un air majestueux, elle lui remit une lettre. Cette lettre était datée de Vienne, en Autriche, et elle était signée du frère. Ce modèle accompli de loyauté chevaleresque écrivait à sa mère qu'il s'était vu forcé de se rendre subitement en Allemagne — toujours pour les affaires de sa famille. — Il avait rencontré à Vienne un créancier de son père. Comme il avait commis la légèreté d'accepter purement et simplement la succession paternelle, sans bien savoir au juste ce qu'elle pourrait lui rapporter, ce créancier, sans dire gare, ayant un jugement en règle, l'avait fait conduire en prison. Il n'en pouvait sortir qu'en payant une somme énorme : trente mille francs et quelques centimes !

XXXI

Dame ! Arthur, en lisant cela, eut comme un éblouissement et bien peu s'en fallut que, lui aussi, ne s'évanouît comme une femme. Mais il réagit aussitôt — l'amour le soutenait. — O noble passion ! elle remuerait des montagnes !

— Je ne vous demande que huit jours ! dit-il à la baronne.

Celle-ci voulait refuser — ou s'expliquer. — Si elle avait montré la lettre au baron de Féreste, ce n'était pas, grand Dieu ! pour l'inviter à lui venir en aide. C'était parce qu'il l'en priait au nom de l'amitié. Elle aurait pu parler longtemps ainsi, sans craindre d'être contredite. Arthur était parti, avait fait réveiller Hermès et lui avait tout raconté.

XXXII

— Que diable voulez-vous faire ? dit celui-ci que tant d'assauts multipliés commençaient à horripiler. C'est très-heureux pour vous d'être débarrassé de ce maudit frère. Laissez-le pourrir en prison.

— C'est impossible ; je me suis engagé à l'en tirer.

— Et comment ferez-vous ? Vous adresserez-vous à votre mère ?

— Non pas. J'ai dix mille francs. Je vendrai mes bijoux, mon nécessaire de vermeil.

— Mais ils viennent de votre grand'mère.

— Je m'en moque pas mal ; je ne l'ai pas connue.

— Vos bijoux ne suffiront pas.

— J'emprunterai.

— A qui ?

— Eh pardieu ! à des usuriers. Il n'en manque point à Genève.

— Bonté du ciel ! gémit Hermès, si madame la comtesse apprenait cela, que dirait-elle ?

— Vous n'êtes pas responsable de cette action. Vous

ne pouvez me surveiller : vous avez une fluxion de poitrine.

— Bon ! c'est juste. Mais encore une fois...

— Eh ! pour l'amour de Dieu, interrompit Arthur, il ne s'agit pas de ma mère. Il s'agit d'Aurora, de mon bien le plus précieux. Périsse l'univers, et vous-même avec lui, plutôt que de laisser couler ses pleurs !

Et le voilà pleurant lui-même, s'arrachant les cheveux.

— Diable ! se dit Hermès, il est plus amoureux que je ne croyais !

XXXIII

Un quart d'heure plus tard, Arthur était en quête. Il trouva cinq mille francs de son nécessaire et de ses bijoux qui en valaient quinze, au bas mot. On l'adressa, pour le surplus de la somme qui lui manquait, à un brave homme d'escompteur très-pieux qui venait de fonder un hôpital, et cependant n'avait fait, toute sa vie, que de petites — toutes petites — affaires. Ce brave homme, après avoir pris le temps de demander à Paris des renseignements sur Arthur et sur sa famille, apprenant que le jeune homme était fils unique et que ses parents faisaient grande figure, lui donna quinze mille francs contre une lettre de change de trente mille, à trois mois de date, garantie — par qui ? — par Hermès !

XXXIV

Cette précaution parut énorme et ridicule au philo-

sophe, qui n'avait jamais eu quatre sous vaillant. L'escompteur, cependant, savait ce qu'il faisait en l'exigeant. Arthur était mineur. Mais il sortait d'une race où, si l'on trouve gai de désespérer ses créanciers, on ne laisse, du moins, emprisonner personne à sa place. Hermès, qui, tout d'abord, avait fait la grimace, se sentit un peu fier en apposant sa signature à côté de celle de son élève.

— Si madame la comtesse apprenait cela! que ferait-elle? dit-il à Arthur.

— Je vous répète que vous avez une fluxion de poitrine. Tenez-vous donc tranquille. Et, au surplus, me croyez-vous capable de vous mettre dans l'embarras?

XXXV

Ce fut un bien beau jour que celui où Arthur déposa les trente billets de mille francs sur les genoux de la belle Aurora. Celle-ci, qui était toute pâle et langoureuse depuis une semaine, le serra tendrement contre son cœur en levant religieusement les yeux au ciel. La baronne, qui entra dans la chambre sur ces entrefaites, ne parut pas trouver mauvais que sa fille manifestât sa reconnaissance d'une manière si peu conforme aux principes de morale que toute jeune Anglaise a dans les veines en faisant sa riante apparition sur la scène du monde. Elle fit une ou deux citations bibliques, serra soigneusement les billets de banque, puis elle dit à Arthur qu'elle considérait ce nouveau service comme un nouveau prêt.

XXXVI

Si la délicatesse pouvait jamais être exilée de cette terre, elle se réfugierait dans le cœur des jeunes gens. Arthur ayant rendu service à la mère d'Aurora, se refusa le plaisir d'achever la conquête de l'adorable fille. Il craignait de passer pour un homme sans générosité. Hermès lui disait :

— Allez donc! donnez-vous-en pour ma signature et pour votre argent. N'attendez pas que revienne le frère!

Arthur le rembarrait avec rudesse. Il était révolté de tant de grossièreté. Mais Aurora avait une âme si belle, et elle était si peu capable de se soustraire à l'aiguillon de la reconnaissance, qu'elle interpréta mal la réserve que s'était imposée Arthur. Elle devint encore plus triste. La pauvre enfant ne dormait plus. Un soir, comme notre ami allait se mettre au lit — Hermès ronflait déjà depuis une heure sous ses couvertures — il la vit entrer dans sa chambre. Elle était excessivement pâle, ses mains tremblaient et ses regards brillaient d'un feu étrange.

— Je vois que vous me méprisez, lui dit-elle avec des accents pleins de découragement et de tendresse. Vos services que nous avons acceptés, que je ne voulais pas accepter, m'ont fait perdre votre affection.

XXXVII

— Grand Dieu! pouvez-vous bien vous méprendre ainsi! répondit Arthur.

— Oh ! je ne me méprends pas : mon cœur m'éclaire !

Disant cela, elle se mit à fondre en larmes. Elle portait comme d'habitude un corsage décolleté, et la vue de son sein qui se soulevait n'était pas faite pour inspirer des idées continentes. A ce propos, je crois devoir dire que les larmes ne produisent pas invariablement les mêmes effets sur tous les visages de femmes. Il en est que les spasmes de la douleur enlaidissent affreusement. Les malheureuses ne s'expliquent pas alors la dureté de cœur des hommes devant qui elles pleurent. Leurs sanglots les servent bien mal. Celles-là feraient sagement de s'habituer de bonne heure à prendre les choses en riant. Il en est d'autres, au contraire, à qui les larmes vont si bien, qu'on est toujours tenté de leur causer quelque chagrin. Elles ont des larmes pathétiques et silencieuses qui doublent l'éclat de leurs yeux sans altérer en rien les traits de leur visage ni leur contorsionner la bouche. Les belles larmes ! Que je regrette de n'être plus à l'âge où l'on a le doux privilége de les faire couler ! Telles étaient celles d'Aurora. Peut-être le savait-elle ! Le fait est qu'elle ne faisait rien pour les retenir ; elle ne les essuyait même pas. C'étaient des larmes rondes et brillantes. Elles tombaient une à une, sans s'étaler ni se mêler, comme les grains d'un chapelet dont on aurait coupé le fil.

XXXVIII

Arthur était aux pieds de son Anglaise. La joie, l'amour,

la pitié brillaient sur ses traits. Elle se détourna en rougissant.

— Puisqu'il en est ainsi, dit-elle avec un air passionné, je viens me perdre pour vous et avec vous. Oui! reprit-elle d'un air tragique, j'ai été élevée, comme toutes mes compatriotes, dans les idées les plus sévères de la religion et de la morale, et le mépris du monde, les châtiments du ciel, ceux dont m'accablera un jour ma conscience, je mets tout cela, pour vous, sous mes pieds. Être à vous! être aimée de vous! je sacrifierai tout à cette idée qui renferme, pour moi, les plus douces promesses. Ma mère, mon frère seraient là, devant moi, à me supplier de vous fuir, je mépriserais leurs prières comme je braverais leur courroux. Pour moi, vous êtes le plus noble et le plus gracieux des hommes!

Disant cela, elle le serra fort tendrement contre son cœur et s'écria :

— *Oh! my love!*

XXXIX

On aura beau — examinant à froid et quand on a le front chenu des déclarations si catégoriques — les flétrir de toute la force d'une vertu sexagénaire, on est pourtant intérieurement forcé de convenir qu'elles font toujours plaisir à entendre. De toutes les flatteries qui puissent gonfler d'orgueil le cœur d'un homme, il n'en est pas de comparable à celle qui sort d'une jolie bouche, et serait-on pétri de marbre ou de métal, serait-on plus modeste

qu'un journaliste officiel, ou plus rebelle à toute idée d'impureté que le jeune Hippolyte ou le sage Joseph — quand on vous dit en face ces choses-là, — on est énormément flatté. Quel ascète faudrait-il être pour ne pas croire à de telles douceurs! Arthur, qui n'était pas un fat, mais que les femmes avaient un peu gâté, fut cependant surpris de les entendre. Mais cela vint uniquement de ce qu'il ignorait les exagérations de la passion, n'ayant pas, jusqu'alors, été passionnément aimé.

XL

Il n'en rendit pas moins caresse pour caresse. Aurora lui apparaissait comme transfigurée. Elle semblait éprouver un accès d'amoureux délire ; elle se prosternait à ses genoux, se relevait, adjurait le ciel, citait des vers de circonstance de Lamb et de Coleridge — que diable les poëtes de l'école des lacs venaient-ils faire dans cette heure d'enthousiasme ! — puis, elle riait, elle pleurait, tour à tour radieuse et désolée. Enfin elle s'écria :

— Le monde devrait-il s'écrouler sur nous, que nous importe si nous nous sommes d'abord damnés ensemble!

Et voilà comme, d'excitation en exagération, une Anglaise de qualité qui n'a jamais reçu que de bons exemples, peut arriver à oublier les premières notions du bon sens et de la vertu. Un de mes anciens amis en a très-intimement connu une qui, me dit-il, quand elle s'y mettait, allait jusqu'à évoquer, — et cela du plus grand sé-

rieux — l'Ange des ténèbres ! Oh ! les moutons ! quand ils deviennent enragés, ce sont des requins et des tigres. C'est comme les dévots, lorsque vous refusez de croire à leur mansuétude. Ils vous feraient bouillir dans l'huile, et goûteraient la sauce pour voir si elle n'est pas assez salée.

XLI

Je ne décrirai pas les instants qui suivirent. Ma chaste plume ne se prête pas facilement aux peintures que caressait si amoureusement le pinceau de Jules Romain. Je me contenterai de dire qu'Arthur, jeune, ardent, très-épris, n'eut pas un grand mérite à s'élever à des hauteurs que n'eût pas désavouées Hercule. Aurora fut toute larmes, toute passion, tout exaltation. Elle avait une manière d'aimer que bien des gens qualifieront d'extravagante. De même que sa mère ne pouvait soutenir une conversation sans la sanctifier de citations bibliques ; de même elle ne pouvait étreindre son amant sans parler de l'enfer et des supplices des damnés. Aurora paraissait regretter la pureté qu'elle avait perdue. Mais, en même temps, elle s'attachait à sa proie tout entière, comme la cruelle Vénus. Et Vénus en effet elle était, par la beauté de sa figure comme par la grâce de sa démarche, la couleur de ses yeux et de ses cheveux — une Vénus lakiste et protestante.

XLII

La semaine qui suivit fut si pleine d'effusion qu'Arthur s'oublia lui-même à ce point de ne pas pouvoir dire comment il vivait, ni même s'il vivait réellement ou en rêve. Il y avait cependant une chose qui troublait un peu son bonheur. Aurora, jusqu'alors, lui était si bien apparue dans une sorte d'auréole formée par la chasteté, la pudeur, la réserve, — ravissants attributs de toute âme vraiment virginale, — qu'il souffrait de la posséder. Voilà, me dira-t-on, une bizarre contradiction. J'ai connu un brave homme de notaire qui, après avoir obtenu, à force d'obsession, de sa future, certaines choses qui ne s'accordent généralement qu'après l'auguste cérémonie du mariage, n'avait pu jamais pardonner à sa femme la complaisance qu'elle lui avait montrée étant jeune fille. Ça l'ennuyait, ce notaire, que, pendant une minute, « sa légitime épouse » eût été sa maîtresse. Arthur éprouvait quelque chose de cet ennui. Il pensait si bien d'Aurora, qu'il eût été le plus heureux des hommes d'en faire sa femme. Et cela le gênait de se dire : — « Elle si pure ! si angélique ! elle s'est pourtant abandonnée à moi, comme cette sournoise de Geneviève et cette Julie de Julie ! »

XLIII

Néanmoins, son amour l'occupait si bien, que c'est à

peine s'il écouta Hermès quand celui-ci lui dit avoir reçu une seconde lettre de son oncle, laquelle lettre ne renfermait que ces mots significatifs : « Je suis sur la trace du capitaine. » Arthur trouva même la chose tellement oiseuse, maintenant que le capitaine n'avait que trop donné de ses nouvelles à sa famille et causé d'embarras à lui, Arthur, qu'il ne dit pas un mot de cette nouvelle lettre à sa maîtresse. Celle-ci, depuis huit jours, était absolument la même, toujours dans l'enthousiasme et dans l'extase. Elle ne se détendait pas. Les poëtes des lacs, la damnation que son coupable amour avait appelé sur sa tête, la « glorieuse beauté » d'Arthur dont elle parlait à tout propos, occupaient ses moindres instants.

XLIV

Il y avait une semaine et quelques jours que la belle Aurora s'était damnée, et la baronne de Glennaquoigh, qui ne pouvait pas s'en douter, continuait à dormir le soir, laissant les jeunes gens livrés à leur exaltation et à leur tendressse; et Hermès continuait à soigner son rhume ; et nul ne parlait plus du frère que ses affaires de famille retenaient à Vienne en Autriche ; et Arthur, de plus en plus séduit par la possession, jurait ses grands dieux à Hermès que toute sa vie appartiendrait à Aurora, que jamais il n'aurait pu croire qu'une si adorable créature existât sur la terre, et qu'elle était un ange, un ange qui s'était perdu pour lui, lorsqu'un beau soir, très-

tard, comme les amoureux étaient en train d'échanger, pour la trois cent soixante-quatorzième fois, dans la chambre de la jeune fille, — pendant que la baronne reposait dans la pièce à côté, — des serments d'amour éternel, la porte s'ouvrit tout doucement, sans qu'Arthur, qui était galamment assis sur un tabouret, aux pieds de sa belle, s'en aperçût, et un grand diable d'homme, décoré de longues moustaches et d'énormes favoris roux, fit irruption dans la pièce.

XLV

Au cri poussé par Aurora, Arthur se dressa en sursaut. Mais elle ne lui laissa le temps ni de parler, ni de faire un geste. Tremblante, les cheveux épars — ils étaient si beaux, ses cheveux, et si épais que, dans toutes les occasions pathétiques, ils se déroulaient sur ses blanches épaules comme d'eux-mêmes — sans se soucier du désordre de son costume, elle se leva du fauteuil où elle était assise, en s'écriant :

— Ne t'effraye pas, Arthur ; c'est mon frère ! c'est mon noble Edgar !

Le noble Edgar, pendant ce temps, roulait des yeux féroces, et, laissant sa sœur à ses pieds, car elle s'était agenouillée, il intimait militairement à Arthur l'ordre de le suivre, — car il ne voulait pas, disait-il tuer, sans défense l'homme impudique qui avait déshonoré sa sœur. Mais, sur ces mots, voilà Aurora qui se jette entre eux,

en étendant les bras, comme le faisait mademoiselle Rachel dans le rôle de Camille, en séparant son frère Horace de son cher Curiace.

— La faute en est à moi ! s'écriait-elle. C'est sur moi, sur moi seule, que doit tomber votre colère. Il ne voulait pas, lui ! C'est moi qui ai voulu ! moi qui l'ai entraîné dans tous les désordres où me poussait ma passion funeste. Grâce ! mon frère, grâce ! Ou, du moins, que sur moi la vengeance descende ! que mon sang suffise ! qu'il n'y ait que mon sang versé !

XLVI

Disant cela, tragique, elle se jetait sur la main de son frère, laquelle serrait la crosse d'un pistolet. Cependant Arthur, qui trouvait fort mauvais qu'on se permît de le déranger, et plus mauvais encore de supporter les inconvenantes intimations d'un homme qu'il avait fait sortir de prison et qui lui coûtait déjà trente mille francs, mais ne voulait rien dire de cela par égard pour la trop sensible Aurora, s'était tourné vers le noble Edgar, en lui disant :

— Marchez, monsieur. Je suis à vos ordres !

Mais, entendant cela, Aurora se rejette entre eux, poussant son frère, tant qu'elle pouvait, vers la fenêtre, et entraînant Arthur du côté de la porte.

— Monsieur, dit le farouche capitaine, au moment où il vit qu'Arthur allait lui laisser la place libre, — il comprenait peut-être que l'heure était bien mal choisie pour une

explication, — quoique, à mon avis, vous vous soyez conduit comme le plus vicieux des hommes, je vous crois de l'honneur, et demain nous viderons notre différend.

XLVII

Le lendemain, de bon matin, Arthur, fort soucieux de cette aventure, venait de se lever, lorsqu'Aurora—correctement habillée de noir et ayant sur les joues une pâleur de circonstance — frappa légèrement à sa porte. Il ouvrit, et se sentant absolument incapable de prononcer un mot, il la serra longuement contre son cœur.

— Mon frère dort encore, lui dit-elle. J'ai voulu vous revoir avant que vous ne le rencontriez. Je n'ai rien à vous dire, sinon qu'il est l'espoir, le soutien, le champion de ma famille, et que vous, vous êtes ma vie. Eh bien ! si vous m'aimez, Arthur, il faut...

— Comment ! si je vous aime ! s'écria-t-il avec impétuosité. Demandez-moi si je respire !... Je dois vous avouer cependant que votre frère commence à me porter affreusement sur les nerfs. De quoi se mêle-t-il ? sommes-nous libres de nous aimer?

— Mais vous n'y pensez pas, reprit Aurora. Mon frère est le chef de ma famille. Ce qu'il fait, son honneur exige qu'il le fasse. Agissez comme vous l'entendrez, mais rappelez-vous que son existence m'est précieuse comme la vôtre — quoique pas autant que la vôtre ; — qu'il faut, pour que je sois heureuse, que vous vous estimiez. Enfin,

si vous ne trouvez pas moyen d'apaiser votre différend aujourd'hui même, tous les deux vous aurez ma mort à pleurer !

XLVIII

Aurora ne fut pas plutôt partie qu'Hermès entra, et Arthur eut à subir une autre querelle.

— Je vous l'avais bien dit, vocitéra le précepteur, que vous aviez le plus grand tort de donner de l'argent pour vous jeter ce frère sur les bras. Quand je pense que j'ai contribué à le faire mettre en liberté en vous prêtant ma signature ! ô double bête que je suis !

— Il ne s'agit plus de cela, dit Arthur. *Elle* veut que je me réconcilie avec son frère. *Elle* dit que nous sommes tous deux nécessaires à son bonheur, et lui n'a d'autre idée que de me massacrer. Comment faire pour tout concilier ?

— Ah ! par exemple, si vous comptez sur moi pour vous tirer de là, reprit Hermès, je veux bien que le diable...

Il ne put achever, étant interrompu par deux coups très-rudes et très-secs qui retentirent à la porte.

XLIX

— Entrez ! cria Arthur.

Deux hommes, deux Anglais, graves, funèbres, impassibles, portant chacun de grosses moustaches, se tenant

raides comme des soldats prussiens, firent leur entrée dans le salon. L'un était jeune, tout petit, avait des yeux pointus, l'air rageur, presque persifleur, se tenait le poing sur la hanche et faisait craquer ses bottes en marchant. L'autre était vieux, sec, tout ridé, mais il avait un air sensible, des favoris roulés au fer. Il aurait pris très-volontiers des manières aimables si la mission dont il était chargé ne l'en eût empêché. Ils s'annoncèrent comme les amis du capitaine Glennaquoigh, et déclinèrent leurs noms et qualités. Le plus jeune n'était autre que le porte-enseigne Rackrhyme, du premier régiment des *red horse guards* : on voyait dans le plus âgé le major Bottledeep des *life guards*. Arthur salua.

L

Chacun ayant pris place, le porte-enseigne annonça que son frère d'armes et lui venaient demander satisfaction au baron de Féreste, de la sanglante injure qu'il avait faite au capitaine Glennaquoigh. Puis il parla de régler les conditions du combat, dit que le choix des armes appartenait à son ami, qu'il choisissait le pistolet de tir et voulait se battre à six pas. Mais sur ces mots, avant qu'Arthur, qui n'était pas très-endurant, fronçant les sourcils, pût prendre la parole pour répondre avec sécheresse qu'il acceptait, le major, s'autorisant des priviléges de son âge et se tournant vers lui avec un air de courtoisie parfaite, le pria d'excuser la fougue de son

de son ami le porte-enseigne Rackrhyme, dit que les choses, Dieu merci ! n'en étaient pas encore au point de choisir les armes et de fixer le nombre des pas, et que si, comme il le croyait, comme même il en était sûr, il voyait dans le jeune baron de Féreste l'un des représentants les plus accomplis de la vieille noblesse française, il pensait bien que, quelle que fût la légitime susceptibilité des deux adversaires, il deviendrait facile de les accommoder.

LI

Ces paroles conciliantes jetèrent une fraîcheur inattendue dans l'âme d'Hermès. Arthur les trouva convenables. Elles donnèrent subitement à l'entretien une tournure presque amicale.

— Messieurs, dit le major, vous trouverez peut-être qu'il sied à un vétéran des guerres de l'Inde, de prononcer le mot de conciliation. Quoique cette affaire qui nous réunit soit des plus graves, elle est pourtant très-simple. De quoi s'agit-il, en effet? De la chose la plus respectable, la plus sacrée, de conserver l'honneur à une jeune personne douée des plus brillantes qualités. Voilà deux familles en présence. Elles sont toutes deux illustres, honorables. L'une remonte, si j'ai bonne mémoire, au marquis de Féreste, lequel accompagna le roi saint Louis à la croisade. L'autre descend de sir Réginald de Réginald, baron de Dives et de Ouistreham, lequel était un

des plus braves compagnons de Guillaume le Conquérant. Et maintenant, messieurs, l'un des représentants de ces honorables familles se serait-il permis d'émettre quelque prétention injustifiable? Évidemment, non. Je pense donc, une fois de plus, que nous ne devons pas quitter le terrain où nous sommes : celui de la conciliation.

LII

Le porte-enseigne, entendant cela, ne soufflait pas plus qu'une carpe. Évidemment, dans sa pensée, son ami le major agissait comme une ganache. Quand on était dans la situation où se trouvaient Arthur et Glennaquoigh, il n'y avait qu'un seul moyen d'arranger les choses, c'était de se placer en face l'un de l'autre pour loger un morceau de plomb dans la tête de son adversaire. Hermès, lui, estimait que le major Bottledeep, quoique vétéran, — parce que vétéran peut-être, — avait une manière de s'exprimer qui cachait les malices les plus sournoises. Quant à Arthur, il n'avait pas été médiocrement flatté de voir que l'origine de sa famille était connue, absolument comme aurait pu l'être celle des Beaumanoir et des Duguesclin. Et d'ailleurs il se rappelait la recommandation que la belle Aurora lui avait faite. Aussi se tint-il fort tranquille.

LIII

— Messieurs, reprit le major Bottledeep s'applaudis-

sant du bon effet de la première partie de son discours, je vous demande la permission de relater les faits de cette affaire. Miss Aurora, s'autorisant des priviléges de toute femme, priviléges à jamais consacrés par les usages de la société anglaise, a cru devoir donner son cœur au jeune baron de Féreste, lequel, par sa naissance comme par ses qualités, était digne d'un si beau don. Jusque-là, rien à dire, l'affaire ne regarde que les jeunes gens. Quiconque s'en mêlerait commettrait un abus de pouvoir ou une inconséquence. C'est, en effet, l'une des plus nobles conquêtes de la civilisation en Angleterre, que celle qui permet à toute jeune fille de disposer librement d'elle-même, pourvu que l'objet de son choix n'ait jamais forfait à l'honneur. Mais — c'est ici que je sollicite votre attention, — miss Aurora — à Dieu ne plaise que j'articule rien qui soit susceptible de l'offenser! — miss Aurora, en même temps que son cœur, devançant, dans le trouble de la passion la plus excusable, l'indispensable cérémonie du mariage, donna également sa personne. Eh bien! ce fait est regrettable, messieurs, et je suis sûr que le jeune baron de Féreste doit le trouver, tout le premier, très-regrettable. Mais un tel fait n'est pas, heureusement, de ceux qui ne peuvent se réparer. Ce n'est donc pas par un duel, mais par un mariage qu'il sera vraiment honorable pour les deux familles de clore cette affaire, et si quelqu'un pense différemment, je suis prêt à lui dire qu'il est un homme très-immoral, et à subir personnellement toutes les conséquences de cette opinion.

LIV

Arthur, que la crainte de perdre Aurora avait rendu plus amoureux que jamais de la jeune fille, répondit au major Bottledeep que, s'il était libre, non-seulement il ne ferait aucune difficulté de consentir au mariage proposé, mais qu'il s'estimerait le plus heureux des hommes de le conclure. Malheureusement, il était mineur, il dépendait de son père et de sa mère, et il avait la certitude que les deux auteurs de ses jours ne lui laisseraient jamais contracter une union dans laquelle, — il lui était pénible d'en parler, — la fortune de la jeune fille pouvait être considérée comme nulle. Là-dessus, les deux amis du capitaine Glennaquoigh de se récrier.

— Il fallait penser à cela avant de séduire la jeune fille! dit le porte-enseigne Rackrhyme.

— Mon Dieu! mon jeune ami, dit le major Bottledeep, ne vous tourmentez pas pour si peu de chose. Les Glennaquoigh, quand ils auront gagné tous leurs procès, posséderont une belle fortune. Je pense donc que vous pouvez leur donner une satisfaction immédiate en vous mariant — à l'anglaise. — Il ne manque pas, à Genève, de ministres de notre sainte religion.

LV

— Mais ce mariage ne serait pas valable! glapit Her-

mès, qui grelottait de tous ses membres à l'idée de l'accueil que lui ferait madame de Féreste s'il lui ramenait son disciple marié. Monsieur le baron est mineur. Ne le serait-il plus, la loi française ne lui permet pas de prendre femme sans le consentement de ses parents.

— Un mariage est toujours valable pour un homme d'honneur qui a prêté serment au pied des autels! riposta immédiatement le porte-enseigne Rackrhyme.

— Je suis certain, dit le major Bottledeep, que si l'honorable famille du baron de Féreste connaissait la jeune miss Aurora, si elle l'avait seulement vue pendant cinq minutes, elle nous bénirait tous d'avoir devancé son consentement pour unir cette angélique jeune fille à cet intéressant jeune homme.

— Messieurs, reprit Arthur, malgré mon peu d'expérience dans ces sortes d'affaires, je pense que ce n'est pas ainsi qu'on se marie.

— Mais alors, de par tous les diables! repartit aigrement le porte-enseigne Rackrhyme, quelle satisfaction nous donnez-vous?

LVI

Arthur était très-hésitant. Évidemment il commençait à se sentir affreusement obsédé par ces deux militaires, et, s'il n'avait obéi qu'aux suggestions de son naturel, il les aurait jetés par la fenêtre. Hermès ne l'agaçait pas moins, avec la pantomime ridicule à laquelle il se livrait

pour l'engager à tenir ferme. L'idée de ses parents, de sa mère surtout, l'intimidait. Mais la seule perspective de perdre Aurora lui déchirait l'âme. Ce fut pour elle, et pour elle seule, qu'il consentit à répondre à l'inconvenante question du porte-enseigne Rackrhyme.

— Je crois, messieurs, dit-il, que vous voyez en moi un homme d'honneur. Je vous engage ma parole d'épouser mademoiselle Aurora dès que j'aurai atteint ma majorité. Maintenant, d'ici là, j'espère que sa famille n'apportera aucun empêchement à nos relations et...

— C'est tout à fait inacceptable ! dit Rackrhyme.

— Absolument inacceptable ! dit Bottledeep.

LVII

Et ces deux hommes expérimentés n'avaient pas tort. Ils connaissaient le cœur humain, qui est le même sur les bords du Gange et de l'Indus qu'aux environs de Blackfriar's bridge, du Pont-Royal et des glaciers de la Suisse. Quel amour dure pendant deux ans ? surtout quand il débute par des vivacités pareilles à celles qui signalèrent la liaison d'Aurora et du bel Arthur ! Et, quoiqu'on soit homme d'honneur, ne trouve-t-on pas mille prétextes, dès qu'on n'aime plus, pour se soustraire à sa parole? Arthur, sans se dire tout cela, car, à son âge, on croit pouvoir aimer toujours, allait peut-être faiblir et consentir au mariage improvisé qui le laisserait jouir en paix de la société d'Aurora, — quitte à s'en expliquer plus

tard avec sa mère, — quand un garçon d'hôtel entra sans frapper dans la pièce, selon l'habitude grossière de ces sortes de gens, et lui remit une lettre.

LVIII

La lettre portait le timbre de Paris ; elle était de l'écriture du comte de Féreste, et, tout au haut de l'enveloppe, le mot *pressé* était tracé en gros caractères. Arthur, qui avait pris la lettre et la regardait machinalement, s'empressa de l'ouvrir. A peine l'eut-il ouverte qu'il s'écria :

— Grand Dieu !

Puis, se cachant la face dans les mains, il fondit en larmes.

— Qu'est-ce donc? dit Hermès. O mon élève ! quelle triste nouvelle avez-vous reçue ?

Arthur ne pouvait plus parler. Il passa la lettre à Hermès. Celui-ci y jeta les yeux, s'écria douloureusement comme l'avait fait son disciple, puis remit la lettre aux deux témoins du capitaine.

« Mon cher fils, écrivait le comte, revenez vite si vous » voulez recevoir la bénédiction de votre digne mère. Ses » heures sont comptées. Dans huit jours elle ne sera » plus ! »

LIX

Le major et le porte-enseigne se tirèrent la moustache,

se mordirent les lèvres, roulèrent les yeux, toussèrent, firent enfin tout ce qu'on fait de ridicule et de machinal quand on se trouve dans une situation embarrassée. Evidemment la lettre du comte était venue se jeter à la traverse de leurs projets avec autant d'à propos qu'une volée de pies dans une salle de concert.

— Cette nouvelle, sans doute, est très-douloureuse, balbutia le major qui se sentait tout démonté, et nous compatissons plus que personne... Mais je pense que nous ferons bien de faire part de cet incident au capitaine Glennaquoigh.

Disant cela, il fit un grand salut et entraîna derrière lui son ami Rackrhyme

LX

Quand ils revinrent, au bout d'une heure, Hermès avait déjà commandé des chevaux de poste, payé la note de l'hôtel, bouclé les malles, offert à son disciple les consolations que la philosophie épicurienne mettait à sa disposition, juré qu'on ne le reverrait jamais à Genève, pays de rhumes et de lettres de change, voué au diable, à haute voix, tous les Anglais, et *in petto*, quelques Anglaises. Arthur était toujours à la même place. Le pauvre garçon aimait sa mère et il se tenait là, sans regards, sans paroles, oubliant Aurora, Hermès et tout le clan des Rackrhyme, des Bottledeep et des Glennaquoigh. En un mot, c'était un jeune homme effondré.

LXI

— Monsieur, dit le major, notre ami et sa digne mère, tout en compatissant autant que nous au malheur qui vous frappe, ne peuvent cependant négliger les devoirs que la situation fâcheuse de miss Aurora leur impose. Ils espèrent qu'avant de partir, — puisqu'il ne peut plus être question de mariage immédiat, — vous voudrez bien vous engager solennellement à épouser miss Aurora dans le plus bref délai possible, comme qui dirait le jour de votre majorité. Ils espèrent de plus, je dirai même ils comptent, — comme après tout on ne sait qui vit et qui meurt, et qu'il s'agit d'affaires qui touchent à l'honneur, — que vous ne refuserez pas de leur donner des garanties.

— Eh ! répliqua Arthur que la douleur, comme il arrive d'habitude, avait rendu très-disposé à la colère, quelles diables de garanties voulez-vous donc que je vous donne ? Est-ce que, par hasard, monsieur le vétéran des guerres de l'Inde, et votre impertinent ami qui se permet de me regarder comme une singularité d'histoire naturelle, vous suspecteriez ma parole ? Je vous préviens qu'en ce moment, moins que jamais, je me trouve d'humeur à le supporter

LXII

— Bravo ! hurla Hermès. Je reconnais enfin mon élève !

Sommes-nous donc forcés d'épouser toutes les jeunes personnes qui veulent bien s'amouracher de nous ! Mais nous serions alors déjà octogames !

— Silence, Hermès ! lui dit Arthur. Cette affaire se présente maintenant de telle manière que j'entends la conduire seul.

— En vérité, messieurs, reprit doucement le major, notre tâché devient terriblement délicate. Ni mon ami, ni moi, ni le capitaine Glennaquoigh, nous n'avons jamais suspecté la bonne foi du baron de Féreste. Mais nous sommes Anglais, nous avons à défendre les droits d'une Anglaise. Il faut bien cependant que nous nous conformions aux usages suivis, de temps immémorial, dans notre pays.

— Il n'y a pas d'usages ici ! interrompit Hermès qui, n'étant pas en cause, se sentait un foudre de guerre. Il y a un pauvre jeune homme qu'on appelle à Paris pour recevoir le dernier soupir de sa mère, et vous venez troubler sa douleur à propos d'amourettes. C'est indécent !

LXIII

— Amourettes ! brailla Rackrhyme. A-t-il dit « amourettes ? » C'est rapt ! séduction ! violence !

— Au nom du ciel, messieurs, reprit onctueusement le major, permettez-moi de tout arranger. Certains mots ont été prononcés, de part et d'autre, qu'il aurait mieux valu garder pour soi. Lorsque je parle de garanties, il est

bien évident que je ne demande pas des sûretés pour obliger le baron de Féreste à tenir sa parole. Il l'a donnée. Il la tiendra. Je n'ai voulu parler que de gages matériels qui nous mettent à l'abri du dommage qui nous serait causé par sa mort possible. Quoiqu'il soit jeune et bien portant, vous conviendrez qu'il peut mourir. Et s'il meurt avant sa majorité, avec la meilleure volonté du monde, il lui sera bien difficile de nous épouser.

LXIV

— Mais enfin, quelles garanties me demandez-vous? répondit Arthur.

— Mon Dieu ! fit le major, il me semble que cela se comprend. En Angleterre... comme en Amérique... un gage matériel... cela n'a pas besoin d'explication.

— Cela en a si bien besoin que je vous somme de vous expliquer d'une façon catégorique.

— Eh bien ! supposez avec moi que vous seriez, dès aujourd'hui, engagé avec miss Aurora, dans les liens du mariage. Si vous mouriez, le contrat étant rédigé d'une façon honorable, elle serait votre héritière. Nous demandons à être garantis, jusqu'au jour de votre mariage, contre la mauvaise chance de votre mort, et la chose est facile à faire. Souscrivez une obligation d'une somme... mon Dieu! raisonnable, — comme qui dirait cent mille écus, — ce qui est très-conforme aux habitudes anglaises,

et, le jour de la bénédiction nuptiale, cette obligation vous sera rendue.

LXV

A ces mots, le tumulte acquit de telles proportions, que la chambre d'Arthur ressemblait de tous points à la tente du roi Agramant, alors que, sous le souffle de la discorde, Rodomont s'efforçait d'en venir aux mains avec Mandricard, le même Mandricard insultait Marphise, Roger bravait en même temps Mandricard et Rodomont, Gradasse chargeait Mandricard, Sacripant gourmait Rodomont, Marphise rouait de coups Brunel, et le sage roi Sobrin se vouait au diable, ne pouvant parvenir à mettre d'accord tant de chevaliers furieux. Et, en effet, Hermès criait au chantage, Arthur jurait que c'était un scandale, Rackrhyme vociférait qu'on signerait l'obligation, Bottledeep s'efforçait de mettre le holà; et personne ne s'entendait, car chacun parlait à la fois, et des paroles on allait en venir aux coups, car Hermès s'était déjà nanti d'une forte paire de pincettes, quand soudain deux portes s'ouvrirent. Le capitaine Glennaquoigh se montra sur le seuil de l'une, et Aurora échevelée — toujours échevelée ! — jaillit de l'autre.

LXVI

La présence de ces deux nouveaux personnages ne calma personne. Rackrhyme, s'élançant vers Glenna-

quoigh, s'efforçait de tout son pouvoir de lui monter la tête, afin de le pousser à quelque extrémité ; le major continuait à temporiser, s'adressant à Hermès et le priant de déposer son arme ; Arthur, à la vue d'Aurora, avait tout oublié : et la maladie de sa mère, et l'obligation de cent mille écus, et, la serrant contre son cœur, la suppliant de fuir avec lui, jurait qu'il n'y aurait ni frère, ni major Bottledeep, ni porte-enseigne Rackrhyme qui seraient assez fins pour les rattraper. Aurora s'informait de ce qui s'était passé. Et comme nul ne songeait à le lui dire — ce qui aurait été pourtant assez utile — elle se demandait en pleurant s'ils n'étaient pas tous enragés.

LXVII

Enfin — car il y a une fin à tout, même aux choses les plus absurdes — le calme se rétablit, et Hermès profita de l'occasion pour dire à Aurora qu'on voulait égorger Arthur s'il ne signait une obligation de trois cent mille francs. Décrire l'indignation qui saisit alors la sensible fille serait impossible. Elle se tourna vers son frère :

— Oh ! honte ! s'écria-t-elle. Quoi ! vous ! le fils de votre mère ! Oh ! honte ! moi, l'objet d'un marché !

— Mais encore une fois, reprit le major, il ne s'agit pas ici de marché, mais d'une formalité pure et simple. Et puisque le baron de Féreste est décidé à se conduire en honnête homme, c'est-à-dire à vous épouser quand il

aura sa majorité, l'obligation qu'on lui demande sera comme nulle.

LXVIII

— Oh ! honte ! reprit Aurora. S'il allait me croire capable d'une action si basse, si honteuse. Ne signez pas, Arthur. Si vous m'aimez, ne signez pas.

— Ah ! vous pouvez être tranquille, lui dit Hermès, je l'en empêcherais plutôt de mes propres mains !

Nouveau tumulte. Violente altercation entre le frère et sa sensible sœur. Confusion des témoins. Triomphe d'Hermès. Profonde émotion d'Arthur. Il se disait : « Ah ! comme je t'ai bien jugée, aimable fille ! Oui, tu seras ma femme, tu porteras mon nom, et si mon père s'y refuse, il me verra si malheureux, qu'il lui faudra bien se rendre à nos désirs. »

— Messieurs, dit-il soudain, comme s'il était illuminé d'une inspiration subite, cette scène devient indécente, finissons-en. J'ai trouvé le moyen de tout terminer. Cette obligation qu'on me demande, je la signerai, mais à la condition qu'elle sera souscrite au profit de miss Aurora et qu'elle ne sortira jamais de ses mains.

— J'accepte ! dit Glennaquoigh.

— C'est tout ce que nous demandons ! dit le major.

— Il y est donc enfin arrivé ! murmura Rackrhyme.

— Quelle imprudence ! s'écria Hermès.

Pour Aurora, elle avait pris le parti de s'évanouir.

LXIX

La fin de la journée, — car maintenant il était devenu rigoureusement impossible de partir avec tant de hâte, mais Arthur se promettait bien de rattraper le temps consacré à l'amour en payant double guide aux postillons, — la fin de la journée fut consacrée aux épanchements les plus doux entre les jeunes fiancés. Aurora ne pouvat se consoler du départ d'Arthur, des exigences de son frère, et surtout de la faiblesse que son amant avait montrée. Vingt fois, elle voulut le forcer de reprendre « cet horrible papier timbré » qu'on avait exigé de lui et qui lui semblait, à elle, fille candide, la preuve d'un ignoble esprit de calcul. Mais Arthur, d'autant plus aimant que la maladie de sa mère lui causait une plus grande tristesse, et qui, plus que jamais, éprouvait un pressant besoin d'affection, se refusa toujours à l'anéantir.

— Ne parlons pas de tout cela, ma bien-aimée, lui disait-il. Toi seule m'intéresses. Quand te reverrai-je? Je t'en supplie, ne me prive pas longtemps de ton adorable présence. Quitte Genève; viens à Paris. Ma mère, hélas! ne sera bientôt plus; mon père m'aime. Quand il te verra, avec ton doux sourire, tes beaux yeux, ah! j'en réponds, il voudra se hâter autant que moi de conclure notre mariage.

— Tais-toi! tais-toi! répondait Aurora. Être ta femme;

malheureux ! Tu ne peux te douter du mal que tu me fais en prononçant de si douces paroles !

Et, sanglotant, se tordant les bras, la pauvre fille — à qui les pleurs allaient si bien — fondait en larmes.

LXX

Hélas ! il leur fallut cesser ce charmant entretien. La cloche du dîner venait de tinter, et le capitaine Glennaquoigh n'entendait pas que son futur beau-frère partît sans qu'il y eût entre eux — à la mode anglaise, c'est-à-dire à table et le verre en main — une réconciliation complète. Le repas fut copieux. La baronne de Glennaquoigh le présidait. Le porte-enseigne Rackrhyme et le major Bottledeep y assistaient. Hermès, prenant philosophiquement son parti, en véritable épicurien, d'un événement désastreux qui ne le touchait pas personnellement et qu'il n'avait pu empêcher, mangea et but de telle sorte qu'il excita l'admiration des fils de la vieille Angleterre. Bottledeep le suivait de près. Rackrhyme était distancé. Glennaquoigh arrivait troisième. Aurora seule — toujours décolletée ! — oh ! les merveilleuses épaules ! ne mangea qu'une aile de poulet et ne but qu'un soupçon de vin de Champagne, — encore était-ce pour répondre au toast que le major portait aux fiancés. Quant à Arthur, le vin, l'amour, la maladie de sa mère, la lettre de change de trois cent mille francs, les regards d'Aurora, la gloutonnerie d'Hermès, les toasts du major et de Glennaquoigh,

son départ, les chevaux qni piaffaient, le postillon qui sonnait du cor, tout cela se mêlait, se confondait si bien dans sa cervelle, que parfois il se demandait s'il était bien possible qu'il ne fît pas un rêve, — rêve horrible et voisin du cauchemar ! — Les pures joies de la passion y tenaient place auprès du désespoir, et, pour un rien, il en eût pleuré.

LXXI

On ne fit pas de grâce au malheureux, dont la mère, dans ce moment, agonisait peut-être. Non-seulement, après le dessert, le major prononça un speech dans lequel il énuméra les qualités du fiancé et les vertus de sa future ; mais Rackrhyme qui se piquait d'honneur, saisit la parole après lui et vanta, d'une voix avinée, les douceurs du mariage, quand le mariage est soutenu par l'amitié. Glennaquoigh s'en mêla aussi, mais il fut bref ; la vieille baronne dit son mot — c'était une citation du livre des Juges. — Hermès lui-même — ô lâcheté de la gloutonnerie ! — bénit les jeune gens et dit qu'il espérait être choisi pour faire l'éducation de leurs enfants. Enfin, quand tout ce qui pouvait se dire eut été dit, il fallut bien se séparer. Arthur couvrit — derrière un paravent — la charmante Aurora de baisers et de larmes, puis il serra les mains du frère, du major et du porte-enseigne, embrassa la baronne et entraîna Hermès. Il était temps pour

lui de se blottir dans sa berline ; il étouffait d'écœurement et de douleur.

LXXII

Presque toute la nuit fut employée par les deux amis à s'entretenir des événements survenus.

— Qu'allez-vous devenir ? disait Hermès, que le grand air avait dégrisé. Votre père, quoiqu'il soit bien faible, ne voudra jamais consentir à ce mariage.

— O Aurora ! répondait Arthur, tu es un ange ! Il n'y a pas de père qui tienne ! Ou je mourrai, ou je t'épouserai !

— Mais comment ferez-vous pour payer la lettre de change ?

— J'ai le temps d'y songer.

— Si vous y songiez tout de suite ? Je n'aime pas la prison, moi.

— Oh ! Aurora, reprenait Arthur, comment ferai-je pour vivre loin de toi ? J'aurais dû t'enlever, te soustraire à la tyrannie de tes avides parents !

— Ça, pour avides, j'en mets la main au feu. Et ces témoins ! Quelle âpreté ! On aurait dit qu'ils avaient un intérêt particulier à vous faire signer ce maudit papier. Heureusement qu'on ne m'a pas demandé de le contresigner, celui-là. Sans cela, ma parole d'honneur !... Bah ! si vous m'en aviez prié, j'y aurais mis ma griffe tout de même. Après cela, vous êtes mineur, et le papier est entre bonnes mains. Je ne pense pas que miss Aurora..

Pourtant!... qui sait!... Quoi! vous dormez déjà? Je vais en faire autant. Mais, c'est égal... on dira tout ce qu'on voudra, mais, la lettre de change... et cette obligation... ça me chiffonne.

LXXIII

Le lendemain matin, quand Arthur s'éveilla, la berline était déjà tout près de Lyon et les chevaux allaient d'un train d'enfer. Il vit son précepteur gravement occupé à décacheter une foule de lettres qui lui avaient été adressées à Genève depuis quelques jours, et que, avec sa nonchalance habituelle, le philosophe avait déposées dans sa poche, comme des objets susceptibles de le déranger et indignes d'occuper l'attention d'un homme sérieux. L'une de ces lettres — il la lisait en ce moment — était de l'oncle qu'il avait chargé, — il y avait déjà près de trois mois de cela — de prendre des renseignements à Paris sur le capitaine Glennaquoigh. Hermès lut cette lettre, poussa une sorte de rugissement sourd, s'arracha une poignée de cheveux, éclata de rire : puis, incapable de parler, la remit à Arthur.

« Mon cher neveu, disait la lettre, fatigué de ne pou-
» voir obtenir de renseignements sur le personnage qui
» t'intéressait, je crus devoir prendre le parti de m'adresser
» au préfet de police. Je te remets ci-joint la note qu'il
» m'envoie, après quinze jours de recherches. Tâche d'en
» faire ton profit. »

Une note timbrée du cachet de la préfecture était jointe à la lettre. Voici ce que disait la note :

« CABINET DU PRÉFET DE POLICE. — CONFIDENTIELLE. — Le soi-disant baron de Glennaquoigh qui, en réalité, se nomme O'Tabby et n'a jamais été capitaine de l'armée anglaise, est un chevalier d'industrie de la plus dangereuse espèce. Il se fait aider de sa mère, d'une fille de mauvaises mœurs, ancienne institutrice, sa concubine, nommée Aurora, et de deux acolytes qui portent les faux noms de porte-enseigne Rackrhyme et major Bottledeep, pour exploiter les jeunes gens de famille. Il vient d'être signalé, en cette qualité, aux polices de Vienne et de Paris. »

CHAPITRE V

LES FEMMES DONT ON PARLE

I

Elles sont tristes les heures passées au chevet du lit d'un mourant, alors surtout que, pour la première fois, on assiste à l'horrible lutte de la vie et de l'anéantissement, alors que la gémissante créature qui se débat sous vos yeux est celle qui vous a mis au monde. Arthur était arrivé juste à temps pour profiter des dernières lueurs d'intelligence qui vacillaient encore dans l'esprit de sa

mère. La malade le reconnut. Il s'était jeté à genoux. D'une main fiévreuse et débile, elle lui souleva la tête. En le voyant si grand, si formé, avec une contenance si assurée, homme déjà, elle ressentit un vif mouvement d'orgueil. Puis, avec cette prescience qui abandonne rarement une mère et cet instinct que conservent les femmes jusqu'à la dernière minute de leur existence, elle devina, hélas! que l'adolescent s'était complétement émancipé. Elle se dit : « Tôt ou tard, il fallait bien que cela fût! » Puis elle se tourna du côté d'Hermès qui se tenait debout auprès du lit, dans l'attitude contristée de circonstance, et le regard qu'elle lui adressa contenait autant de félicitations que de reproches.

II

Mais comment cette affreuse maladie qui la tenait là, et qui la torturait — bien au delà du nécessaire ! — dans toutes les fibres de son corps, s'était-elle si subitement déclarée ? Elle avait toujours joui, jusqu'alors, d'une si florissante santé ! Hélas ! on n'est jamais édifié sur de telles choses. On va, on vient, on poursuit son ambition. On calcule tout, dans sa vie, et les paroles qu'on prononce, et les relations qu'on choisit, et les gens qu'il faut ménager, et l'argent qu'on peut dépenser ; on médit peu ou prou ; on se fait des amis — et des ennemis ; — on a des idées politiques et des opinions religieuses ; on se passionne pour une multitude de petites vétilles, — graves affaires

pour les insectes humains, que sont-elles auprès de l'éternité! — puis, un jour, sans que rien vous ait averti, on ressent une étrange fatigue, on ne sait quel malaise accable vos nerfs; on fait venir les médecins, et, grâce à eux, à leurs infernales drogues, ce qui n'était d'abord qu'une indisposition passagère devient une maladie sérieuse. Enfin on meurt.

III

On meurt ! Et les luttes les plus héroïques, — comme les plus ridicules, — sont terminées. Et tout est dit. On meurt!... — Si cependant tout n'était pas fini avec la mort! Si, dans ces immondes cimetières, où des millions de cadavres pourrissent ensemble, la bataille de la vie recommençait! Je n'ai jamais pu me trouver dans l'un de ces charniers, où tout ce que nous avons haï, aimé, vient immanquablement reposer à son jour et à son heure, sans me poser à moi-même cette question horrifiante : « Tout est-il au moins bien fini ? » N'y a-t-il plus d'ambitions, de haines, de perfidies, de lâchetés, de convoitises? Ne se gênent-ils pas les uns les autres, étouffés *sous* la terre, comme ils le faisaient *sur* la terre, tous ces morts dont les épitaphes essayent encore d'émouvoir le passant en s'imposant à son souvenir ? Ne désirent-ils plus ? ne souffrent-ils plus? Les voyez-vous d'ici, à la froide clarté des étoiles, entrebâiller les dalles qui les chargent pour s'écharper de leurs doigts maigres, se diffamer de leurs

bouches sans lèvres, se proposer de mauvaises affaires, se menacer de leurs yeux vides !...

IV

La comtesse mourut comme elle avait vécu, avec discrétion et convenance. Son mari, qui depuis si longtemps avait pris l'habitude de l'esclavage, lui fit la politesse de la pleurer. Et ses larmes étaient sincères, car les oiseaux finissent par se plaire en cage, et les peuples baisent la main qui les tenaille le plus rudement. Arthur, qui n'avait pas encore été assez gâté par les plaisirs pour détourner les yeux avec dégoût des objets qui nous montrent le fond de la misère humaine, se jeta sur le corps de sa mère, et il fallut les efforts réunis de son père, d'Hermès et de deux de ses domestiques pour l'en arracher. Le malheureux garçon, avec l'entêtement particulier à la jeunesse qui se sent toute pleine de vie, ne voulait pas consentir à cette mort. Elle lui était trop cruelle. Il accusait le ciel. Il allait même jusqu'à dire qu'il se sentait le cœur brisé.

V

Hélas ! il ne parlait ainsi que par hyperbole. Si la première douleur que nous ressentons était capable de nous briser réellement le cœur, que de maux évités, de chagrins épargnés ! Sans compter l'ennuyeuse monotonie des jours qui se soudent les uns aux autres comme les an-

neaux uniformes d'une longue chaîne! et tout ce qu'il faut dire — ou ne pas dire! — et tout ce qu'il faut entendre! sans qu'il nous soit jamais possible de nous soustraire aux assauts répétés du mensonge et des préjugés. Au lieu de l'agonie qui dure depuis le moment où se lève, radieuse, l'aube de notre jeunesse, jusqu'à cet autre in stant où, dans un sombre crépuscule, notre décrépitude nous rend au néant; agonie partielle qui se compose de la mort de nos illusions, de nos croyances, de nos plus nobles aspirations, du meurtre de nos amitiés, de l'égorgement de nos amours, de la perte de nos forces, de l'affaissement de nos facultés, de l'extinction graduelle — mais sûre — de tout ce qui existe en nous de pur, d'intelligent, de généreux, de bon, de gracieux; au lieu de cette horrible et lente décomposition, une mort sou daine qui nous frapperait dans la plénitude de la vie, ne serait-elle pas un bienfait? « Courte et bonne! » disait Achille, à qui les dieux laissaient le droit de disposer de son existence. Mais Achille était fils de la néréide Thétis, et Arthur n'était né que d'Athénaïs.

VI

Les funérailles de la comtesse ayant été faites avec tout le décorum et toute la pompe qui conviennent à ces lugubres — et très-banales — cérémonies, il fallut procéder à la liquidation de la succession maternelle. Elle était bien chargée, cette pauvre liquidation! et bien em-

barrassée fut cette succession de la moins chaste des épouses, laquelle se trouvait être la meilleure des mères! Hélas! trois fois hélas! rien ne coûte plus cher que payer ses dettes. Le comte s'aperçut à ses dépens de cette vérité si longtemps contestée. Que de mémoires, mon Dieu! que de notes de fournisseurs! que d'intérêts en retard! que de créances immédiatement exigibles! quelle broussaille d'hypothèques! Les notaires, les avoués, les avocats — consultants ou non — ne sortaient plus de la maison. Le comte soupirait. On l'avait si longtemps considéré comme une nullité, qu'il n'avait plus l'usage des affaires. Il s'y remit assez promptement cependant, prit de sages décisions, vendit des biens qui ne rapportaient guère que des dépenses, chassa son cuisinier qui le volait, se défit de ses carrosses et de ses chevaux, déclara que, son deuil devant dure rtoute sa vie, il ne voulait plus recevoir, fit enfin ce que sa femme n'avait jamais eu l'idée de faire, et qui est cependant le moyen le plus sûr pour rétablir une fortune compromise, à savoir : des économies.

VII

Justement, au moment où le comte était dans tout le coup de feu de ses réformes, un porteur de la Banque de France présenta à Arthur la lettre de change qu'il avait souscrite à Genève et qui était contre-signée par son précepteur. Arthur, qui avait trente mille bonnes

raisons pour ne pas parler à son père de sa déplorable aventure — dont la meilleure était que lui demander de l'argent, ce serait augmenter des charges déjà bien lourdes, et dont la plus piteuse était qu'il ne pourrait jamais avouer sans honte la cause de sa dette, — chercha des fonds à droite et à gauche, et même chez les escompteurs, mais n'en trouva pas. Les poursuites avaient commencé et s'étaient continuées pendant qu'il battait le pavé, maussade occupation dont je dois dire qu'il s'acquittait en toute conscience. Un beau matin, Hermès, qui ne se rappelait seulement plus avoir prêté sa signature, ou qui, après réflexion, estimait qu'il était plus avantageux pour lui de feindre de l'oublier, — un beau matin donc, Hermès, qui flânait sur les quais, devant les étalages des bouquinistes, fut, comme on dit, *appréhendé au corps*, et conduit tout droit à Clichy. Arthur alla l'y voir. Hermès était tout fier de souffrir pour l'amitié.

— O mon élève! s'écria-t-il, ne dites rien de tout ceci à votre père. Il me tirerait de prison, mais comme il apprendait le motif qui m'y a fait mettre, il profiterait de l'occasion pour faire une nouvelle économie, et m'enverrait rejoindre le cuisinier et le cocher.

VIII

Mais le comte, qui s'étonnait de ne plus voir Hermès, s'niforma de lui ; et Arthur, à bout de ressources, ne

trouvant même pas mille écus à emprunter, à cause du bruit qui courait que sa mère ne lui avait légué que des dettes, Arthur, souffrant d'ailleurs de la nature du service que lui rendait son précepteur — il se sentait honteux de cette réclusion, le pauvre garçon! — prit l'honnête parti de tout dire à son père. La seule chose qu'il lui cacha fut la promesse de mariage qu'il s'était laissé entraîner à faire, ainsi que l'obligation de trois cent mille francs qu'il avait souscrite. Il est vrai qu'il supposait bien que personne ne s'aviserait jamais d'exiger le payement de cette obligation, qui, selon lui, était frappée de nullité par les antécédents de la belle Anglaise. La misérable fille avait eu l'audace de lui écrire plusieurs lettres, et toutes étaient pleines de l'expression du plus tendre amour. Arthur, comme on le pense, n'avait répondu à aucune. Que répondre, en effet, à une femme qui vous a joué un si beau tour? Cependant, fatigué d'une correspondance qui paraissait devoir ne pas finir, et dans laquelle on le menaçait régulièrement de se jeter la tête la première dans le lac de Genève, s'il continuait à garder un inexplicable silence, il s'était décidé à envoyer à Aurora, avec sa carte de visite et sans un mot de commentaire, la copie de la note de police qu'il gardait comme un monument d'astuce féminine, et, à partir du jour de cet envoi, Aurora — qui ne s'était pourtant précipitée dans aucun lac — avait cessé de lui donner signe de vie.

IX

Arthur espérait donc que tout était fini entre lui et cette fille. La profonde blessure qu'elle lui avait faite n'était cependant pas cicatrisée; elle saignait encore. Il y avait des jours où l'amour surmontant le dégoût, Arthur se demandait s'il ne vaudrait pas mieux pour lui accepter l'avilissante position d'amant de cœur de la maîtresse d'un Glennaquoigh, que d'endurer les tortures qui le harcelaient. Heureusement pour lui, l'orgueil de race le redressait, et il se méprisait lui-même d'avoir pu se poser une question si honteuse. Alors il se réfugiait dans le scepticisme comme dans un asile qui devait le garantir à jamais de toutes douleurs. Il ne croyait plus à l'amour, ni à la sincérité d'aucune femme. La sournoise Geneviève avait ébranlé sa confiance. Aurora l'avait achevée. Il ne pouvait pourtant se figurer que cette dernière ne l'avait pas réellement aimé.

O vanité!

X

Mais quand le comte ayant payé la lettre de change, — non sans geindre tout bas, comme on le pense; — quand Hermès étant sorti de prison, un matin, un homme inconnu et qui ne s'était fait annoncer chez Arthur que sous la qualité d'agent d'affaires, lui demanda — fort poliment du reste — s'il avait ou non l'intention de rem-

plir sa promesse en épousant la charmante fille de la baronne de Glennaquoigh, Arthur comprit que tout n'était pas dit entre lui et Aurora.

— Drôle insolent! répondit-il à l'agent d'affaires, je ne sais ce qui me retient de vous faire jeter dehors par mes gens.

— Vous pourrez, cher monsieur, vous donner ce petit plaisir, répondit l'autre sans s'émouvoir, quand vous m'aurez payé certaine obligation de trois cent mille francs.

— Misérable! ne savez-vous pas que cette obligation n'est pas valable, ayant été souscrite au profit d'une fille qui se faisait passer pour une honnête femme?

— Moi, je la tiens pour très-valable, quoique vous soyez un mineur. Cette obligation, je l'ai payée, d'ailleurs; on me l'a vendue bel et bien; l'acte, signé par la demoiselle Aurora, est en bonne forme, et je ne sors pas d'ici sans argent!

XI

La scène qui suivit peut se passer de commentaires. Le gredin, qui avait l'habitude de ces sortes d'affaires, avait redressé son échine et regardait Arthur d'un air de défi. Arthur mis hors de lui par ce qu'il jugeait être une insoutenable audace, les narines en feu, la cravache à la main, lui intimait l'ordre de sortir s'il ne voulait être fustigé comme un chien.

— Mon cher petit monsieur, disait l'homme d'affaires,

si vous me touchez du bout du doigt, moi qui suis très-poli chez vous et qui ai le droit d'y entrer, car j'y viens demander mon dû, j'irai d'abord tout dire à monsieur votre père, puis je déposerai une plainte contre vous.

— Sors donc ! mais va-t'en donc, si tu ne veux être battu ! reprenait Arthur.

Les choses en étaient là et menaçaient de dégénérer bientôt en bataille, quand la porte s'ouvrit, et le comte en robe de chambre apparut tout droit sur le seuil.

XII

A sa vue, les deux adversaires suspendirent leurs menaces, et le vieillard se trouva, de sa propre autorité, juge du camp. Il voulait tout savoir. L'homme à l'obligation ouvrit la bouche. Mais Arthur, emporté par un mouvement de pudeur qui lui fit le plus grand honneur, lui coupa la parole, et quelque humiliante que fût pour lui la confession qu'il avait à faire, il n'en supprima pas le moindre détail. Son père, en l'écoutant, se mordait les lèvres.

— Oh! cet Hermès! se disait-il. Et si ma femme avait vécu ! Nous l'avons tous échappé belle !

Néanmoins il demeurait calme, songeant que, si cette leçon pouvait coûter cher à son fils, elle ne serait sans doute pas sans profit pour l'avenir. Il ne parut s'échauffer un peu qu'en entendant Arthur démontrer *hic et nunc*, c'est-à-dire péremptoirement, comme s'il avait fait son

droit, qu'il ne pouvait être contraint à débourser un sou pour terminer une si sale affaire. Ces paroles lui firent relever la tête, et, avec un air noble, comme s'il avait eu pour témoins la longue lignée de ses ancêtres, il se tourna du côté d'Arthur.

XIII

— Mon fils, dit-il, quand un homme comme vous a fait à une fille l'honneur de ressentir un caprice pour elle, quelque dégradée que soit cette fille, s'il ne la paye pas, il agit mal. Vous avez donné à celle-ci une trentaine de mille francs. Certainement, c'est beaucoup plus qu'elle ne mérite ; mais ce n'est point assez pour vous.

Puis se tournant vers l'entremetteur et laissant tomber de haut ses regards :

— Combien, dit-il, avez-vous payé cette obligation ?

— Cinquante mille francs, monsieur, répondit l'autre.

— Vous mentez de plus de moitié.

— Je vous assure...

— N'importe. Quoique votre chiffon de papier ne vaille pas quatre sous, et vous le savez bien ! car si vous vous adressiez aux tribunaux, Dieu sait ce qu'il arriverait à vous, à vos complices, il me convient de le payer le prix que vous-même indiquez. Donnez-le moi. Je vais vous faire un bon sur mon banquier. Cette drôlesse qui visait à l'honneur de porter le nom des Féreste aura reçu près de cent mille francs pour une semaine de plaisir. A ce

taux, je connais de très-honnêtes femmes qui se mêleraient du métier.

XIV

Quelle leçon pour Arthur ! Il se croyait un homme, et son père, — sa ganache de père, — lui démontrait qu'il n'était pas né. L'agent d'affaires se retira, stupéfait que tant d'impertinence pût s'allier à tant de noblesse, qu'il fût possible de se donner de si grands airs et d'avoir, en même temps, une si parfaite simplicité. Hermès solda les frais de cette scène où le comte qui, jusqu'alors, grâce à sa femme, avait passé pour un zéro auprès de son fils, se releva de cent unités. Le précepteur mandé arriva d'un air gracieux. Depuis qu'il avait passé deux semaines sur « la paille humide d'un cachot, » pour le compte de son élève, il pensait bien finir ses jours à l'hôtel de Féreste.

Le comte ne lui parla pas des sacrifices qu'il venait de faire et que lui avait coûtés sa faiblesse. Il lui dit simplement — et aimablement — que l'éducation d'Arthur lui paraissait faite — et très-bien faite. — En conséquence, il était obligé de se priver des services de son mentor. Mais comme il était satisfait de lui, qu'il n'avait jamais eu à lui reprocher ni une complaisance coupable, ni une cachotterie qu'il aurait considérée comme impardonnable, il se chargeait de lui trouver une bonne place.

— Puisqu'il en est ainsi, monsieur le comte, répondit Hermès, — il avait compris tout de suite que le secret de

l'aventure de Genève était éventé, et cela l'empêchait de faire de pénibles réflexions sur l'ingratitude des hommes, — tâchez de me placer chez une dévote. J'ai dans l'idée qu'il serait temps de travailler à mon salut.

XV

Les souhaits d'Hermès furent exaucés. Le comte trouva moyen de le caser chez une des meilleures et des plus anciennes amies de feu sa femme. C'était une très-digne dame qui se passait la fantaisie de distribuer ses biens aux pauvres « bien pensants. » Il lui fallait un secrétaire, — ou homme de confiance, — pour prendre des renseignements sur les personnes qui faisaient appel à sa charité, lui rendre compte et se charger de distribuer ses aumônes. Hermès, dont le cœur épicurien ne faisait pas la moindre distinction entre un juif et un catholique, un homme pieux et un indifférent, et pour qui la pratique, dans toute espèce de religion, était une pure affaire de distraction, — je ne l'approuve pas, remarquez-le bien; je ne le désapprouve pas non plus ; je me réserve, — Hermès donc trouva le moyen de dépasser l'esprit de charité de la vénérable dame en lui disant que tous les malheureux qui s'adressaient à elle — je puis certifier qu'aucun d'entre eux n'avait de quoi manger — étaient, invariablement, des catholiques orthodoxes, qu'ils communiaient quatre fois l'an, ne passaient pas un jour sans entendre la messe,

et même allaient à vêpres, — le dimanche, quand il gelait et que l'église était chauffée.

XVI

Cependant les affaires de la succession de la comtesse étaient terminées, et, de ce patrimoine dont les terres de rapport se comptaient autrefois par lieues carrées, à peine restait-il tout juste ce que gagne aujourd'hui un bon entraîneur : dix mille écus de revenus. Quand toutes les dettes furent payées, tous les comptes faits, que la maison fut mise sur le pied de sévère économie où le comte voulait la tenir, il manda son fils devant lui, lui exposa leur situation commune sans amertume, puis il lui dit :

— Mon cher enfant, dans quelques jours tu auras vingt ans. Tu es homme. Le moment est venu de te conduire en homme. Quoique l'année de notre deuil ne soit pas encore écoulée, tu ne dois plus te séquestrer comme tu l'as fait depuis cette aventure que tu as trop prise au sérieux ; l'indignité d'une femme, quelque belle que soit cette femme, quelque ardemment aimée qu'elle ait été, ne peut pas entraver l'avenir d'un gentilhomme. Il faut te montrer dans le monde. A défaut des relations que nous y avons conservées, ton nom seul suffirait pour t'en faire ouvrir toutes les portes. Oh ! ne te récrie pas : je l'exige. Autant je trouve absurde, quand on est devenu une machine à rhumatisme comme moi, de traîner ses infirmités dans les salons, autant j'estime que ce serait volontaire-

ment se suicider si, quand on a ton âge, ta figure et qu'on porte un beau nom comme le tien, on s'avisait de tourner le dos à la société. Ta pauvre mère, qui avait ses défauts comme toutes les femmes, — nous pouvons nous dire cela entre nous, — possédait une qualité qui les rachetait tous. Elle comprenait que dans notre situation délabrée de fortune, nous ne pouvions relever l'éclat de la famille que par un riche mariage, et toutes ses démarches avaient pour but de rendre ce mariage facile, alors que tu serais arrivé à l'âge où tu pourrais le contracter. Nous allons donc continuer l'œuvre de ta mère, faire en sorte que tu deviennes, et cela ne te sera pas malaisé, l'un des cavaliers les plus accomplis de Paris. Je vivrai ici, seul, et je me priverai de tout ce qui ne me sera pas rigoureusement indispensable pour que tu puisses faire figure. Je ne m'informerai jamais des distractions que tu croiras devoir prendre, ni de tes amours, ni même de tes amitiés. La seule chose que je te demande, mais cette chose-là, il faut que tu me jures, sur l'honneur, de m'en donner la satisfaction, c'est de me laisser le maître absolu de te choisir une compagne quand le moment sera venu. Je sais, pour l'avoir observé, quels sont les inconvénients qui l'opposent au bonheur de certains ménages. Tu peux t'en rapporter à moi pour te les éviter.

Cette admonition paternelle n'était certainement pas d'une philosophie transcendantale, mais elle avait ses bons côtés. Arthur, qui n'aimait pas les discussions, n'accorda à son père qu'une attention distraite. Il le laissa

le maître de lui choisir une femme. Il le supplia cependant de vouloir bien ne pas se presser.

XVII

A cette époque — le tyran Louis-Philippe régnait déjà depuis sept années — le monde des affaires n'avait pas encore été envahi par les *faiseurs*, l'hypocrisie de mœurs, la plus détestable de toutes, n'opprimait pas la littérature, et le *cocodétisme* — oh! l'horripilant mot! — n'avait encore abêti personne. Quelque chose de jeune, de gai, de brillant, était répandu partout. Il y avait de l'espérance dans l'air. On s'amusait — sinon toujours honnêtement, — du moins d'une façon avouable, et les *dandys*, de chute en chute, — on les appelait alors des *lions*, — n'avaient pas dégringolé jusque dans les bas-fonds où leurs enfants, trente ans plus tard, devaient mériter le surnom de *petits-crevés*. Comme l'émeute grondait souvent par les rues, que les attentats contre la vie du roi étaient devenus pour ainsi dire périodiques, la société ne se sentait pas assise sur une base fixe; on était toujours prêt pour la lutte, et de nobles passions — le dévouement et le courage — étaient devenues des vertus banales. Qu'on me pardonne ce retour vers le passé. Je ne suis peut-être qu'un rabâcheur qui se console de ne plus cueillir de raisins en déclarant qu'ils sont trop verts. Je laisse à d'autres le soin de le dire. Je citerai, en atten-

dant, quelques menus détails qui ne me donnent pas absolument tort.

XVIII

Je disais donc que les financiers d'alors, agents de change, banquiers, étaient, pour la plupart, des jeunes gens bien élevés qui savaient partager leur temps entre les affaires et les plaisirs. A l'exception de quelques Gigonnet et quelques Gobseck relégués dans les plus immondes quartiers de la capitale et que leurs victimes seules connaissaient, personne ne se surmenait, comme aujourd'hui, pour faire de rapides et de scandaleuses fortunes. On trouvait plus intelligent et plus agréable de mériter l'affection d'une femme que de se mettre à trois pour l'acheter. Les ménages libres du quartier Breda se composaient invariablement d'une demoiselle qui avait un cœur, d'un Milord Pot-au-feu qui daignait subvenir aux nécessités de son existence, et enfin d'un joli jeune homme qui se cachait parfois dans les armoires, mais de qui on n'acceptait rien, si ce n'étaient des amabilités. Les femmes ne manquaient pas de goût. Elles ne portaient ni pantalons, ni crinolines, ni faux cheveux, ni cheveux teints, ni blanc, ni fard, ni talons de trois pouces, ni rien enfin de ce dont elles s'affublent aujourd'hui et qui semble fait tout exprès pour dégoûter les hommes de l'amour. Il y avait encore dans Paris quelques jardins. En revanche, on y rencontrait beaucoup moins d'étrangers, moins de

moines et moins de filles. Le socialisme — cette plaie! — n'avait encore fait qu'une louche apparition.

XIX

Tous les hommes appartenant à la bourgeoisie s'étaient battus en 1830. De Balzac racontait leurs mœurs; Gavarni, jeune et fashionable, les crayonnait; Grandville, Henri Monnier, Dantan, les caricaturaient. Les musiciens, c'étaient Rossini, Meyerbeer, Donizetti, Hérold, Listz, Auber. Scribe, se servant, il est vrai, d'une fichue langue, créait un genre dramatique : le vaudeville. Béranger fredonnait encore, assaisonnant d'un grain d'atticisme ses chansons les plus égrillardes. Lamennais mettait les dix doigts sur la plaie qui sera, Dieu merci ! la plus difficile à cicatriser de ce siècle : *l'indifférence en matière de religion*. C'était le temps des audaces de George Sand. Lamartine planait dans sa gloire. Hugo était, comme il est encore, le maître des maîtres, et de grands combats se livraient autour de ses drames comme aux obsèques de Patrocle. Henri Heine rivalisait d'esprit avec Voltaire. Mérimée faisait des romans. Dumas, le grand Dumas, amusait l'univers entier de sa faconde inépuisable et méritait le surnom de « restaurateur du drame. » De Musset, frondant la fausse morale des cafards, exprimait d'une manière exquise les idées, les regrets, les rêveries et les aspirations de la jeunesse. Théophile Gautier luttait comme un lion pour la défense des vrais principes.

Sainte-Beuve qui, depuis, honora le Sénat de sa présence — et qu'on y devait outrager — fondait sur des bases inébranlables cette réputation de savoir, de bon sens et d'esprit qui ne sera point dépassée. On relisait Byron. On se souvenait de Chateaubriand qui n'était pas mort. Walter-Scott et Cooper nous avaient été révélés. Nodier tenait salon à l'Arsenal. Et le duc d'Orléans était très-aimé.

XX

Au théâtre, c'étaient Talma, Mars, Dorval, Bocage, Frédérick, Bouffé, Georges, et plus tard, Rachel ; et Malibran, Pasta, Falcon, Grisi ; et Nourrit, Rubini, Lablache, Tamburini, Duprez qui émerveillaient le public. C'était l'époque de la jeunesse d'Eugène Delacroix. Les frères Johannot, Raffet, *illustraient* les livres. Augustin Thierry, Thiers, de Barante, Michelet écrivaient l'histoire. Arago décrivait le mouvement des astres. Cuvier venait de retrouver dans les entrailles de la terre les archives des temps qui précédèrent l'apparition de l'humanité. Les luttes parlementaires passionnaient la foule. Dans toutes les fractions de la société, — sauf le noble faubourg qui boudait encore dans ses terres, — il y avait de la vie, du mouvement, de l'enjouement, des convictions, quelque chose de turbulent, de frondeur et de tout français. On affichait son opinion, on supportait la contradiction, on éprouvait une ardente soif de vivre à l'air libre, et l'on s'en donnait par-dessus les yeux de tympaniser le pouvoir. Merveilleuse

efflorescence de la bourgeoisie française ! Elle avait toutes les qualités, tout le charme, — avec l'indépendance en plus, — de la vieille aristocratie. Et, certainement, l'époque de véritable et glorieuse renaissance dont je viens de tracer la légère esquisse tiendra sa place, dans l'histoire, auprès des siècles de Louis XIV et de Léon X.

XXI

Jusqu'où cet admirable mouvement n'aurait-il pu se propager dans le monde de l'art, s'il n'avait été arrêté, tout net, par l'inconcevable accident de Février ! Hélas ! comme tout s'est raccorni depuis lors ! Quelque chose de silencieux et de flegmatique nous a envahis. Je ne sais quelle calotte de plomb pèse sur nous tous. Nous étions jeunes ; nous sommes vieux. Nous étions sincères jusque dans nos folies ; nous sommes hypocrites. Nous étions galants ; nous sommes vicieux. Nous avions parfois la migraine ; nous avons la maladie de la moelle épinière, l'hypocondrie et le diabète. Enfin, nous étions gais, nous sommes funèbres. Une fraternité réelle pleine d'émulation régnait entre tous les artistes. Ils se dévorent aujourd'hui comme des forcenés qui manqueraient de pain et d'espace. Ainsi font les loups, par la neige, quand ils ne trouvent plus de moutons à croquer.

XXII

Mais laissons cette peinture d'un temps qui ne m'ap-

paraît peut-être si radieux que parce qu'il était celui de ma jeunesse, et voyons quelle figure allait faire le baron de Féreste dans cette société intelligente et passionnée pour le plaisir. Le faubourg Saint-Germain ayant émigré, il n'y avait de réunions que dans les salons des artistes, des hommes politiques et de la finance. Ces derniers surtout renfermaient alors une véritable et charmante pépinière de jolies femmes, lesquelles ne demandaient qu'à s'amuser, et trouvaient moyen de le faire sans recourir aux excentricités qui sont à la mode aujourd'hui. L'Opéra était très-suivi. On n'allait guère aux eaux pendant l'été. Mais dans tous les châteaux, dans toutes les maisons de plaisance disséminés autour de Paris, la société élégante, oisive et riche séjournait pendant quatre mois, et Dieu sait les belles aventures qui se passèrent aux environs de Saint-Germain et de Versailles. On en pourrait écrire une demi-douzaine de Décamérons.

XXIII

Arthur, au bout de quelques mois, fut l'un des « lions » à la mode. On se le disputait dans tous les mondes. Il avait ses entrées dans les coulisses de l'Opéra, et tout son luxe consistait dans un cheval à deux fins, un tilbury et un groom. Il déjeunait avec son père, dînait au Café de Paris, passait à peine une heure au Jockey-Club, se montrait quelquefois aux Bouffes, traversait, pendant la soirée, trois ou quatre salons, et rentrait à l'hôtel de Féreste,

où il occupait un petit entre-sol très-élégant et confortable, vers les deux heures. Il vivait dans l'intimité d'un si grand nombre de charmantes femmes, toutes célèbres par leur beauté, leur élégance, et elles étaient si invariablement aimables pour lui que, pendant quelque temps, il se trouva dans l'impossibilité la plus radicale de faire un choix parmi elles. Son imagination était séduite, son amour-propre était flatté, mais son cœur ne se prenait pas. Il tenait de sa mère une certaine répugnance native pour tout ce qui manquait de distinction. La beauté ne suffisait pas pour lui plaire. Il fallait qu'elle fût relevée par l'éducation, beaucoup de goût, de grandes recherches de toilette et de certains airs. Aussi, quoiqu'il vécût pendant assez longtemps sur un pied d'expectative que son âge et sa complexion devaient lui rendre pesante, ne chercha-t-il pas plus de deux ou trois menues distractions auprès des *demoiselles* de l'Opéra.

XXIV

La première femme qu'il courtisa un peu sérieusement était l'épouse d'un receveur général. Il était impossible de rencontrer une personne mieux faite pour inspirer des sentiments tendres. Grande, mince de taille, avec d'admirables épaules, une désinvolture de reine, et, avec cela, pas bégueule, ne demandant qu'à recevoir les hommages les plus empressés, sans aller au-devant, et les accueillant comme choses qui lui étaient dues. Arthur, qui s'était

fait bien humble et bien doux, supposant que ce moyen serait le meilleur pour s'introduire dans le cœur de cette charmante femme, ne tarda pas à reconnaître qu'il avait fait fausse route. La belle dame, à laquelle les bonnes langues de sa société prêtaient déjà six amants successifs, dont on citait les noms, en les accompagnant de détails à vous faire dresser les cheveux sur la tête, la belle dame paraissait ravie d'avoir « enchaîné à son char » un jeune homme aussi accompli que l'était Arthur. Elle l'invitait à ses dîners, lui donnait rendez-vous, presque chaque soir, dans l'un des salons à la mode, lui confiait son éventail, ne valsait guère qu'avec lui. Même, ils avaient ensemble des *aparté* interminables, dans lesquels il n'était guère question de politique. Mais c'était tout.

XXV

Arthur, d'autant plus désolé que le bruit public — c'est-à-dire tout le monde, hormis le mari — lui donnait, bien gratuitement, cette jolie femme pour maîtresse, — et on était si convaincu de son bonheur que, nulle part, on ne les invitait jamais l'un sans l'autre, — eut le bon sens de s'apercevoir qu'il perdait son temps auprès d'elle et se trouvait en passe de devenir parfaitement ridicule. Aussitôt, il se retourna d'un autre côté et porta ses hommages aux pieds de la plus belle des *lionnes* qui faisaient l'ornement de la cour du roi Louis-Philippe. Cette *lionne* était femme d'un diplomate; elle possédait une grande

fortune, vivait dans toutes les splendeurs du luxe, et même de la part de ses amies les plus intimes, sa beauté était absolument incontestée. Junon, blonde et douée — à la place des yeux de bœuf dont l'a gratifiée si méchamment le vieil Homère — des yeux d'un bleu si tendre de Vénus, Junon, à vingt-quatre ans, avant ses couches, Junon parfaite enfin, et la digne compagne du maître des dieux, telle était la nouvelle passion d'Arthur. A celle-là aussi le bruit public attribuait bien des amants ! On ne se privait pas de citer leurs noms, et ces noms étaient tous illustres. Elle parut heureuse quand elle vit Arthur, précédé de la bonne réputation que sa précédente soi-disant conquête lui avait faite, venir grossir le nombre de ses adorateurs. Mais elle aussi, à son égard, se montra cruelle. Et, bien que tout le monde fût convaincu et répétât sur tous les tons qu'elle l'avait honoré de ses faveurs, elle ne lui accorda jamais que quelques serrements de main.

XXVI

La troisième personne à laquelle Arthur, qui commençait à se piquer au jeu, crut pouvoir faire, avec de belles chances de succès, l'offre de son cœur, était la femme d'un avocat déjà âgé et de peu de talent, mais qui était reçu partout et choyé partout, grâce à la merveilleuse beauté de son épouse. Toute jeune, langoureuse, avec une taille ployante, de longs rouleaux de cheveux bruns répandus sur son sein et sur ses épaules, elle avait la grâce

d'un saule, et ses yeux noirs — d'un noir humide et plein de flammes — ne pouvaient s'arrêter sur vous sans vous saisir par tout le cœur. On se sentait, devant elle, en présence d'une créature troublante. Et elle avait, en effet, déjà troublé bien des imaginations ! Partout où elle allait, une meute de jeunes gens pâles, aux longs cheveux, à l'air fatal, — la France était alors en pleine veine de romantisme — se pressait sur ses pas, la buvant du regard. Son mari en était tout fier, elle n'en paraissait pas fâchée. Même on disait que l'un de ces malheureux jeunes gens était mort d'une fluxion de poitrine — et d'amour pour elle. — Et cependant, elle ne passait pas pour bien sévère. On lui donnait charitablement tous les hommes qu'elle recevait. Elle rougit de plaisir — et de quel air suave ! Mon Dieu, qu'il y a donc de choses ravissantes dans la rougeur de certaines femmes ! — en écoutant la déclaration d'Arthur. Il était si gentil ! déjà tant à la mode ! Il avait eu de tels succès ! Et puis, il n'était pas si romantique, celui-là, et il portait avec tant de distinction son nom et son titre. La préférence qu'elle lui accorda et qui consistait à ne pas le perdre des yeux, à écouter ses doux propos, à lui avouer qu'elle le trouvait le plus séduisant de tous les hommes, fit cent ennemis à Arthur. Mais ce fut là tout ce qu'il retira de ses soins pour cette langoureuse personne, et même un jour, poussé à bout, s'étant permis d'appuyer ses lèvres sur ses blanches épaules, — elle ne se fâcha pas, grand Dieu ! elle ne fit pas de scandale ! — mais elle s'arrangea en

sorte qu'il y eût toujours un tiers entre eux deux.

XXVII

— « Est-ce que, par hasard, quelque méchante fée m'aurait ensorcelé ! » se disait Arthur. « Toutes ces femmes ont eu des amants, chacun le dit, du moins, et personne n'en doute. Moi seul je ne puis rien obtenir d'elles. J'en suis horriblement humilié ! » Alors, il s'adressa à la femme d'un banquier que le monde n'épargnait pas non plus, celle-là, la malheureuse ! car il allait jusqu'à soutenir... mais ma plume ne transcrira pas de telles sornettes. Il est vrai que cette personne tant décriée était d'une beauté !... Elle avait tout pour elle, la taille harmonieuse, la démarche d'une reine, un teint, des yeux, des dents, des mains, des pieds, à vous ravager l'âme. Et spirituelle avec cela ! et rieuse, et bien portante ! C'était la santé faite femme. Aussi ne vivait-elle que pour le plaisir. Toujours en fêtes, en parties de campagne ; toujours au bal, dansant, et toujours animant, de son rire éclatant, les réunions que sa présence illuminait, comme dans une nuit sans lune, les cent mille fusées d'un bouquet d'artifice. Aussi je vous demande un peu si elle avait le temps de répondre aux soupirs d'Arthur. Les écouter, c'était déjà beaucoup pour elle, si occupée, si recherchée. Néanmoins comme elle se plaisait avec lui et qu'il ne manquait pas d'esprit, et que par-ci, par-là, tout en valsant, elle le laissait, — en riant — effleurer ses cheveux de ses lèvres, la

chronique du monde — oh! vieille gueuse, ne te lasseras-tu donc jamais de salir les plus charmantes femmes de tes médisances infâmes! — eh bien, cette vieille bête de chronique qui, avec ses lunettes, son abat-jour vert, ses cornets acoustiques ne peut jamais apercevoir ce qui lui crève les yeux, mais, en revanche, ne manque jamais de prendre pour des réalités ce qui se passe dans son imagination dépravée, elle la lui donna encore, à Arthur. Et Arthur s'en désespérait!

XXVIII

Je ne parlerai pas des cinq ou six autres jolies femmes, et toutes élégantes, et toutes à la mode, et toutes célèbres par leur position, auxquelles Arthur rendit successivement des soins. Toutes se compromirent avec lui, comme elles s'étaient compromises déjà avec bien d'autres, sans s'en douter peut-être ou sans s'en soucier; mais aucune n'alla jusqu'à se donner. Arthur, tant qu'il n'était question entre lui et ces charmantes femmes que d'œillades et de paroles, trouvait toutes les facilités désirables. Mais dès qu'il se plaignait d'être très-malheureux, et suppliait du ton le plus persuasif qu'on voulût bien avoir pitié de son mal, serviteur! On paraissait ne pas le comprendre — car on tenait à le conserver comme chevalier — et même quelquefois on l'engageait à ne pas se désespérer. Mais la limite, si douce à franchir et qui semble une chose si simple quand on est jeune et qu'on se croit aimé, se dres-

sait toujours devant lui comme un obstacle insurmontable.

XXIX

Ce qui l'exaspérait le plus, c'est que le monde lui avait fait la réputation d'être irrésistible et, en dépit de ses dénégations les plus catégoriques, s'obstinait à prétendre qu'il était le plus fortuné des mortels. — « Ah çà ; mais, disait-on partout, ce baron de Féreste est donc un Lovelace. Toutes les femmes en raffolent, et il n'y en a que pour lui ! » Les jeunes gens l'enviaient ; quelques maris le regardaient avec terreur ; presque chaque jour, dans certains ménages, il y avait des scènes conjugales à se tordre de rire à son sujet. Son père lui-même qui, cependant, menait une existence très-retirée et ne fréquentait guère que des personnes de son âge, avait la tête rompue de ses succès. Il ne lui disait rien, car il eût trouvé de telles confidences déplacées entre père et fils, mais, tout en déjeunant, il le guignait du coin de l'œil et paraissait se dire : « Cela ne m'étonne pas. Il est si bien ! » Un jour pourtant, trouvant Arthur un peu pâli — il avait veillé quatre nuits de suite, et pour ne rien faire d'agréable, sinon de danser — le brave homme inquiet l'engagea à se ménager, lui disant qu'il n'avait pas sujet de tant se presser, que chaque jour de sagesse quand on a vingt ans, vous économise une année de plaisir vers la cinquantaine. Arthur ne lui répondit rien, mais ressentit intérieurement une formidable colère. Il croyait que son père avait tout deviné et qu'il voulait se moquer de lui.

XXX

Ah ! s'il l'avait osé, comme il lui aurait tout confié ! Bien qu'il eût peu vécu, le digne homme avait vu le monde, — il ne l'avait même que trop vu — et il devait comprendre certaines choses qui sont du pur chinois pour une inexpérience de vingt ans. Sans doute il eût été choqué d'apprendre que les femmes paraissaient faire peu de cas de son fils. Cependant, en réfléchissant, il se serait vraisemblablement dit que ses insuccès ne pouvaient provenir que de l'une de deux causes sérieuses. La première qui semblait la plus compréhensible, c'était qu'Arthur, — pour son malheur ou son bonheur, — s'était trouvé lancé, dès le début, dans une société de femmes qui ne poursuivaient dans la vie autre chose que des distractions sans périls et des plaisirs sans amertume et sans remords. Ces femmes dont on parle, qui sont les reines de la mode, sur qui tout le monde a les yeux, qui ne peuvent rien faire qu'on ne l'interprète, et Dieu sait comme ! ces femmes, — on en a toujours compté un grand nombre dans la société parisienne, — n'aiment et n'aimeront jamais qu'elles-mêmes. La toilette, les hommages, le culte de leur beauté, la recherche des occasions de se faire voir, et bien voir, c'est de cela que se compose leur existence. Vertueuses, sans avoir ni le mérite ni le bénéfice de leur vertu, car le monde ne juge que sur les seules apparences, et les apparences sont toutes contre elles, ce n'est pas exclusivement par honneur qu'elles vivent

dans la chasteté ; c'est aussi parce qu'un amant les gênerait, s'imposerait à elles, et, si peu sérieux qu'il fût, pourrait les empêcher de se conduire comme elles l'entendent. Un homme d'expérience ne s'adressera jamais — quelque belles qu'elles soient, d'ailleurs — à de telles femmes. Il est tout convaincu d'avance qu'elles seraient d'un commerce médiocrement agréable dans le tête-à-tête, si l'adoration qu'elles ont pour elles-mêmes ne les rendait inattaquables.

XXXI

La seconde cause, celle-là n'avait rien en soi d'humiliant, — c'était qu'Arthur était bien jeune. Ces rieuses femmes avaient toutes secrètement raffolé de lui peut-être. Mais, à moins d'être absolument folle et quelque large qu'on ait le cœur, on ne peut cependant se donner à tous les hommes qui vous plaisent. On craint de s'afficher, on redoute les indiscrétions. Quand un homme a vingt ans, qu'il est lancé, très-recherché, très-beau garçon, peut-on compter sur sa fidélité ? J'en doute. La femme qui se respecte, qui tient à quelque chose et qui prend un amant, cherche avant tout à contracter une liaison sérieuse, et à trouver dans un mariage — de la main gauche — les plaisirs, ou les distractions, ou l'affection, qui lui ont fait défaut dans son mariage de la main droite. Je sais bien que les pauvres femmes ne font alors souvent que changer, comme on dit, leur cheval borgne contre un aveugle, car un homme à qui l'on se livre est toujours

un maître. Et quelle tyrannie affreuse, insupportable, que celle de certains amants des plus aimés, des mieux aimants!

XXXII

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'un homme posé, qui a vécu, qui, par son caractère comme par de sérieuses occupations, s'impose à l'estime publique, aura toujours beaucoup plus de chances d'être bien accueilli que Chérubin lui-même, quelque séduisant que soit ce dernier. Car enfin, — ne vous étonnez pas si je plaide avec tant de chaleur, je plaide pour mon saint, ayant passé la quarantaine, — il est très-agréable, sans doute, de se passer ses fantaisies les plus sucrées; mais les femmes jouent leur réputation, leur tranquillité, leur avenir, leur vie, dans ces honorables affaires, et la chose vaut bien la peine qu'on prenne ses précautions ou que, du moins, on réfléchisse. Voilà ce que ne pouvait pas savoir le bel Arthur, ce que son père peut-être eût pu lui dire, mais il eût fallu que son père fût pris par lui pour confident.

CHAPITRE VI

LA FEMME DONT ON NE PARLE PAS

I

C'était une bien excellente femme et une bien parfaite maîtresse de maison que madame Dupuis-Despériers.

C'était un bien digne homme que son mari, et, entre tous les lieux de réunion où la société bourgeoise du temps de Louis-Philippe aimait à se retrouver, le salon de ces respectables époux était certainement le préféré. Les jolies femmes y affluaient : tous les artistes de talent y étaient admis ; on y jouait la comédie ; on y faisait de bonne musique ; on y chantait même parfois, en *catimini*, les chansons égrillardes de M. Vatout ; on y causait enfin —, mais sans tenir bureau d'esprit ; — et les seuls ennuyeux en étaient exclus — avec les hommes politiques.

II

Madame Dupuis-Despériers était possédée de la passion de recevoir, grand art qui s'en va se perdant tous les jours depuis que tous les rangs sont confondus dans la belle France, et qu'on est exposé à rencontrer, sous l'uniforme de l'officier, l'habit brodé du diplomate, ou installé dans l'hôtel le plus somptueux du quartier Saint-Honoré, le fils de son tailleur ou de son bottier. Les inscriptions de rentes sont devenues presque les seuls *laisser passer* de la société moderne ; l'ignorance y florit, avec la suffisance et la sottise. Cela ne veut pas dire — tant s'en faut ! — qu'il n'y ait que des sots dans les salons, en l'an de grâce et de tremblements de terre — 1868 — mais simplement que « la bonne compagnie » y est abominablement mêlée. N'ai-je pas vu hier, à l'Opéra, et se carrant dans la même loge, un prince, un marchand de charbons, un métis dont le père avait été portefaix à Phi-

ladelphie, et une demoiselle chorégraphique née sous les modestes lambris d'une loge de portière. Chacune de ces personnes « du meilleur monde » passe pour être deux fois millionnaire ; elles ont reçu la même absence d'instruction, elles ont les mêmes goûts et le même ton.

III

« Et allez donc ! » comme dit la chanson. Arthur faisait florès dans la société Dupuis-Despériers. Il y avait plu dès la première heure. On l'y traitait en enfant gâté. Tels sont les priviléges de la naissance et des bonnes manières. En quelque lieu qu'un homme vraiment « comme il faut » se présente, il sera toujours sûr d'y faire figure et d'y être bien accueilli. Nous avons beau nous rengorger dans notre horrible vulgarité, la distinction nous impose et nous attire. Nous subissons son ascendant. Ce jour-là, — c'était autant qu'il peut m'en souvenir, car j'y étais, par une belle après-midi d'automne, — l'élégante villa où j'ai l'intention d'introduire le lecteur, située sur les confins de la petite commune d'Auteuil et du bois de Boulogne, était pleine de visiteurs. Les jeunes femmes s'y succédaient de quart d'heure en quart d'heure. Les unes, ayant peut-être d'inoffensives médisances à échanger, se promenaient dans le jardin. Il y en avait d'autres qui parcouraient les serres. On buvait des sirops, on croquait des gâteaux. On admirait l'habitation qui était charmante. Et, de trois à six heures, aux environs de l'élégante maison de plaisance, il y

eut un grand mouvement de voitures et de chevaux.

IV

Arthur, triste, ennuyé, découragé par l'existence au fond parfaitement maussade qu'il menait depuis qu'il était si fort à la mode, mais trop homme du monde déjà, c'est-à-dire trop hypocrite, pour en rien laisser paraître, affectait une légère impertinence d'assez bon goût. A l'inverse de tant d'hommes d'esprit qui préféreraient passer pour être accablés de conquêtes — sans en avoir jamais fait une seule — au bonheur trop discret de les compter à la douzaine — si personne ne s'en doutait — Arthur était très-sincèrement désolé de la situation qui lui était faite. Il avait beau se dire que cette situation ne pouvait pas toujours durer, cela ne faisait qu'irriter son impatience. L'atmosphère de plaisir dans laquelle il vivait, la fréquentation quotidienne de toutes ces jeunes et jolies femmes qui ne ménageaient guère leurs innocentes coquetteries, lui portaient à la tête. Il se trouvait enfin dans les meilleures dispositions du monde pour devenir un amoureux parfait.

V

Un peu avant six heures, madame Dupuis-Despériers n'ayant plus autour d'elle que quelques personnes, leur faisait visiter ses serres. Arthur, qui venait de prendre congé d'elle, traversait le salon pour gagner la cour où stationnait son tilbury, lorsqu'une femme se présenta au

seuil de la pièce où il était seul, après que le valet de pied l'eut annoncée. Arthur connaissait de vue cette femme, mais jusqu'alors il ne lui avait jamais adressé la parole, ne lui ayant pas été présenté. Se trouvant ainsi avec elle dans une sorte de tête-à-tête forcé, il la salua; et comme il avait été élevé dans cette idée qu'il valait mieux, pour un gentilhomme, éprouver les plus grands malheurs que de se faire une réputation d'impolitesse, il demeura dans le salon, prêt à tenir compagnie à la visiteuse pendant que la maîtresse de la maison était absente... Mais je crois que maintenant il serait temps de dire quelques mots de la première.

VI

C'était une de ces jeunes femmes qui ne sont ni grandes, ni petites; ni grasses, ni maigres; ni laides, ni belles; ni spirituelles, ni sottes; ni élégantes, ni vulgaires; qui n'ont jamais sollicité ni attiré l'attention de personne, dont personne, nécessairement, ne s'est occupé, n'a jamais parlé, et qui, à première vue, semblent avoir été créées tout exprès pour *faire tapisserie* dans les salons. Celle-ci, au surplus, se trouvait avoir ses entrées partout, autant à cause de la situation de son mari qui était président de chambre à la cour royale, que par suite de l'indifférente estime avec laquelle le monde la traitait, nulle âme charitable ne s'étant jamais avisée, n'ayant même jamais eu l'idée de dire d'elle le moindre mal.

VII

Lorsque je dis qu'elle n'avait jamais attiré l'attention de personne, ce n'est point assez. Je devrais ajouter que toutes ses actions semblaient calculées pour éloigner d'elle jusqu'à l'ombre de l'attention. Outre que sa figure paraissait des plus ordinaires, sa mise, en toute occasion, était toujours d'une simplicité extrême, et même au bal ou au théâtre, elle ne se faisait jamais remarquer que par la sobriété — je ne dis pas l'austérité — de ses ajustements. Ce n'était pas sur elle qu'on aurait eu la chance de rencontrer quelqu'une de ces recherches secrètement dissimulées qui révèlent la coquetterie innée de la femme : ni bas brodés, ni chaussures trop justes ou trop élégantes, ni formes de corsage accentuées, ni tournure voyante, ni chignon trop aimablement relevé, ni ouverture de manches assez larges pour laisser voir la naissance du bras, ni boucles de cheveux errant sur le cou, ni accroche-cœur sur la tempe; et nécessairement ni ombre de peinture à l'angle des yeux, ni mouches assassines, ni rien enfin de ce qui peut captiver les sens ou charmer le regard. Tout chez elle était étouffé, neutralisé, éteint, uniformisé, — pas vulgaire, entendons-nous bien — mais aussi pas trop distingué. *Passer inaperçue !* telle paraissait être sa règle de conduite.

VIII

Et sa figure — chose bien remarquable ! — était en

harmonie parfaite avec l'*honnêteté* de ses dehors. Personne ne s'était jamais soucié de la trouver jolie, et encore moins de le lui dire. Non-seulement l'ensemble de ses traits n'avait rien de particulier, mais aucun de ses traits, pris isolément, ne pouvait plaire. Le front était intelligent, — le petit front bombé de Rachel, — mais à demi caché par d'épais bandeaux de cheveux : le nez, tel quel, n'exprimait rien, du moins dans le repos de la pensée ; les yeux bruns et petits n'étaient pas insignifiants, ils avaient même quelque chose de légèrement inquisitorial, mais ils ne pouvaient pas passer pour de beaux yeux ; le teint mat, faiblement coloré, n'annonçait qu'une constitution peut-être délicate ; les pommettes saillantes, l'oreille petite, les dents convenables, la bouche aux lèvres un peu minces vous laissaient fort indifférent. Je ne sais si l'observateur le plus aventureux aurait osé tirer une induction quelconque de ce visage qui n'avait rien de répulsif, mais rien aussi de séduisant.

IX

La considération un peu banale dont cette femme était l'objet, paraissait même provenir aussi bien de ses dehors décolorés que de sa sagesse. Mais la sagesse même n'avait rien d'outré chez elle. Elle passait pour judicieuse dans son petit cercle d'intimes, remplissait sans affectation ses devoirs religieux, s'occupait même de bonnes œuvres, mais sans le crier sur les toits, ne

s'inquiétait guère d'autrui, n'était pas médisante, paraissait aimer peu le monde et n'y aller que pour complaire à son mari, ne recevait chez elle que de graves personnes, ne lisait pour ainsi dire pas, se montrait à peine aux théâtres, et seulement à l'Opéra, aux Italiens et à la Comédie-Française. Personne n'aurait pu citer d'elle un mot méchant ou spirituel, même pas une repartie vive, encore moins une naïveté ou une parole imprudente. En un mot comme en cent, et par tous les dehors, elle était bien la femme d'un haut magistrat. Et ceci, naturellement, va m'amener à parler de son mari : c'était un parfait honnête homme.

X

Il avait un peu plus de cinquante ans. Il ne connaissait dans le monde que les devoirs de sa position. Il ne s'intéressait qu'à l'étude des lois. C'était la loi en chair et en os, avec un extérieur fort digne. Impassible, dépourvu de toute sottise, de toute ambition et de toute passion, — la politique n'existait pas pour lui, et les femmes n'avaient tenu qu'une infiniment petite place dans son existence, — ni famille, ni amitiés, ni inimitiés, ni influences, ni caprices, n'étaient jamais venus le gêner dans la pratique de son sacerdoce. Il considérait ses fonctions comme un sacerdoce dans l'étendue la plus rigoureuse de ce mot, et il se respectait lui-même comme étant chargé des devoirs les plus augustes qui pussent incomber à un homme :

faire justice! Le seul point par lequel il était vulnérable, — se rapprochant un peu de l'humanité, — c'était son exquise bonté. Nul ne devait attendre de lui ni traîtrise, ni malice, ni mauvais procédés. Loin de là. Quand l'occasion se présentait de faire un peu de bien, soit en activant une affaire de laquelle dépendaient de graves intérêts pour de braves gens, soit en prêtant secours au faible contre le puissant, au pauvre contre le riche, soit même en préservant de malheureux plaideurs contre la langue venimeuse de certains avocats, et surtout et par-dessus tout, en s'opposant de toute son autorité morale à ces suggestions ou insinuations qui peuvent entamer l'honneur des familles, on était toujours sûr de le trouver, et il était enfin aussi estimé que redouté.

XI

Un seul trait le peint tout entier. Il avait refusé la croix malgré les instances personnelles du roi Louis-Philippe, disant qu'un magistrat ne pouvait être assimilé à un fonctionnaire, et que, d'ailleurs, il n'avait d'autre récompense à recevoir que de sa conscience. Il s'était marié tard, avait choisi en province une fille pauvre, l'avait dressée, façonnée selon l'idéal qu'il se faisait de « l'honnête femme. » Mais un très-grand malheur avait empoisonné les joies tranquilles de son ménage, et ce malheur était que le digne président n'avait pas d'enfants.

XII

Arthur, non plus que les personnes de son intimité, ne connaissait rien de tout ce que je viens d'écrire. Le monde est si futile qu'il ne tourne la tête qu'au bruit, et madame Honorat, comme son mari, n'avait jamais fait de tapage. La réputation du président ne dépassait guère les limites du palais de justice. Arthur se rappelait avoir rencontré la femme une dizaine de fois dans le monde; mais il ne lui avait accordé aucune attention. Si on l'avait prié de donner son opinion sur elle, il aurait vraisemblablement répondu: « Je ne la connais pas. C'est une femme qui n'*existe pas*, une femme dont on ne parle pas. Je crois que son mari est magistrat. » Et il aurait aussitôt tourné les talons, reportant sa pensée sur les charmantes femmes dont on parle.

XIII

Cette respectueuse indifférence qu'excitait madame Honorat fit que, se trouvant tout seul avec elle, Arthur ne sut d'abord comment il pourrait bien engager la conversation. Il était resté là pour se montrer poli, et non certainement pour autre chose. Ce fut elle, qui, en entrant, et le reconnaissant, avait pâli d'une manière à peine perceptible, qui lui adressa la parole. Elle lui demanda — sa voix avait un joli timbre — où pouvait se trouver la maîtresse de la maison. Arthur lui répondit qu'elle était allée reconduire quelques-unes de ses amies et ne tarde-

rait pas à revenir. Ce fut tout, convenable de part et d'autre. Mais alors, ayant échangé ce peu de mots et n'ayant plus rien à se dire, ils se regardèrent. Elle paraissait très-bien le connaître, je pourrais même dire qu'elle le connaissait avantageusement, et cela n'avait rien de très-surprenant, car mon ami était bien séduisant à cette époque. Rien chez lui qui sentît le « tout jeune homme » ni dans sa mise, ni dans son langage, ni dans ses manières. Il inspirait confiance tout d'abord. Il n'avait l'air ni évaporé, ni indiscret. Et puis, cette réputation d'homme à bonnes fortunes qu'on lui avait faite, contre laquelle, disait-on, il se défendait avec tant de tact, l'entourait d'une sorte de gracieuse auréole. Certaines femmes pouvaient ne pas l'aimer. Mais, pour toutes les femmes, il était charmant.

XIV

Quant à lui, portant ses regards sur madame Honorat — était-ce l'effet de sa disposition actuelle ? ou bien ne l'avait-il jamais regardée comme elle méritait de l'être, avant cette époque ? ou bien ?... — il lui trouva... je ne sais quoi. L'air de décence qui était empreint sur elle, la simplicité de sa mise, — elle était habillée de taffetas noir avec quelques agréments de dentelles de la même couleur, — l'effacement de sa contenance, la modestie de ses formes, tout cela, observé de si près, tranchait singulièrement, et d'une façon, en somme, satisfaisante, sur les belles manières, la mise recherchée et les grands airs des femmes qu'il avait jusqu'ici le plus convoitées.

Un homme qui, sans transition, passerait de la vue de splendides orchidées à celle d'une modeste touffe de violettes, paisiblement épanouie au pied d'un chêne, pourrait trouver des grâces inattendues à cette dernière. Telle était la situation d'Arthur. Madame Honorat ne lui parut pas jolie, mais... il me faudrait ici plus que jamais saisir le mot propre « extrêmement intéressante. » Et quand il s'aperçut qu'elle le regardait, — ce n'était peut-être, se disait-il, que pure distraction, — eh bien! il ne s'en fallut pas de beaucoup qu'elle ne lui semblât ravissante.

XV

Et c'est qu'elle le regardait!... Un malveillant aurait supposé que, depuis longtemps, dans le silence de son cœur et le profond secret de son inclination, elle attendait impatiemment une occasion semblable. Être seule avec lui — par l'effet du hasard — et sans que personne s'en doutât!... Si elle l'avait aimé, cependant, aimé pour l'avoir vu, remarqué, suivi, apprécié, désiré, — et désiré à s'en désespérer! — pour tout ce qu'on disait de lui, ou tout ce qu'elle imaginait de lui — cette femme si peu en relief dans la société, qui n'excitait l'attention — et ne la pouvait exciter — ni par sa figure, ni par ses manières, elle ne l'aurait probablement pas regardé d'une autre façon. Il y avait à peine une minute qu'ils étaient en présence, et toutes les idées que je viens d'émettre flottaient dans l'air entre elle et lui.

XVI

Situation embarrassante, mais qui, certainement, n'était pas dépourvue de charme? Elle assise et tournée un peu de côté, dans ce salon ouvert de toutes parts comme une lanterne, la tête placée de façon qu'elle pouvait voir venir de loin toutes les personnes qui, du dehors, se seraient dirigées vers la pièce; lui, accoudé à la cheminée, à six pas d'elle, et rien entre eux que leurs pensées. Elle s'était enfin enhardie, et, s'animant elle-même, elle le regardait maintenant avec une singulière fixité. Et, à mesure qu'elle le regardait ainsi, son visage se transfigurait. Ses yeux avaient une douceur!... Ses lèvres une expression!... Le sang rosé montait à ses joues pâles, et enfin, sur cette figure si ordinaire, que personne n'avait jamais remarquée, apparut une chose, — la plus délicieuse à rencontrer sur un visage humain, et qui, à elle seule, contient toutes les beautés réelles et rêvées — une âme!

XVII

La persistance qu'elle mettait à attacher les yeux sur lui, et avec tant d'espoir, de sollicitation, avait fini par l'intimider. Il ne pouvait supporter l'immutabilité de ce regard, dont cependant il croyait bien comprendre le langage. Il rougit, détourna les yeux, puis il les reporta sur elle. Il était homme, et, après tout, ne manquait pas

de hardiesse. Mais, soit qu'il redoutât de tirer des regards d'une personne si honorablement connue, des satisfactions difficiles à cacher, soit que, réellement, il lui fût impossible de les soutenir, il rougit de nouveau et baissa les yeux de nouveau. Entre cette femme et ce jeune homme, celui qui se sentait le plus embarrassé d'une si étrange situation, ce n'était pas elle.

XVIII

Et quoiqu'ils ne se fussent rien confié, tout avait été maintenant dit entre eux. Elle n'aurait pas pu nier avoir offert sa sympathie, — une sympathie toute particulière, à qui même la malveillance pouvait appliquer un nom plus significatif; — et lui n'aurait pu se défendre d'avoir accepté cette sympathie avec reconnaissance, et donné, en échange, la sienne tout entière. Quelle joie pour lui! Quelle joie âpre et atroce! N'avoir rien fait — que se montrer, — se disait-il, pour subjuguer le cœur de cette femme! Une femme si sage! si attachée à ses devoirs! entourée de l'estime publique! Quelle profanation qu'un tel amour! Tous les mauvais côtés de l'âme humaine, comme les plus puissants, étaient satisfaits chez Arthur. Maintenant, elle avait l'air humble; elle semblait lui dire: — « N'abusez pas du sentiment que je vous ai laissé voir! ne le dites pas! ne me perdez pas! j'ai tant de choses à ménager et tant à perdre! » — Et lui qui comprenait ce muet langage, par ses regards, sa contenance, toute sa

personne enfin, il répondait : — « Ne craignez rien ; fiez-vous à moi ; je suis presque un enfant encore, il est vrai ; mais je verserais tout mon sang pour vous épargner une larme ! »

XIX

Les choses en étaient là, — choses aussi extraordinaires qu'imprévues, après tout ! mais le peu d'expérience que j'ai acquis me prouve chaque jour qu'il n'y a guère que ces choses-là qui arrivent, aussi bien dans les domaines du sentiment que dans ceux, si désopilants, de la politique, — lorsqu'un murmure de voix encore éloigné, annonçant le retour de la maîtresse du logis, vint interrompre le silencieux dialogue. Madame Honorat tressaillit. Sa conscience la disposant sans doute à s'exagérer le péril, — car enfin, ce qu'elle faisait là, attendre dans la compagnie d'un ami de la maison, ne pouvait, à elle surtout, être imputé à mal ; mais à l'idée des suppositions qui pouvaient être faites, — oh ! elle connaissait le monde ! elle le connaissait d'autant mieux qu'elle se tenait à l'écart de ses plaisirs et de ses passions ! — elle donna tous les signes de la plus violente terreur. Précisément, en cet instant, Arthur, qui commençait à reprendre possession de lui-même et qui se gourmandait vigoureusement de son absurde timidité, s'était approché d'elle et lui avait saisi la main. Serrer tendrement cette main qui était nue et lui parut brûlante, ne lui sembla pas suffisant. Mais tout à coup, comme emportée par un irrésis-

tible mouvement, elle retint la main d'Arthur et elle l'appuya sur sa bouche. Puis, comme épouvantée de ce qu'elle avait fait et aussi de ces voix qui se rapprochaient, désignant de l'index la porte opposée à celle par laquelle on arrivait, elle n'articula que ce mot : « Partez! » mais elle le prononça avec un tel accent d'effroi et de commandement, qu'Arthur, en s'élançant dehors, n'eut même pas le temps de lui adresser un dernier regard.

— Eh ! comment donc, chère madame, dit en entrant et minaudant l'excellente madame Dupuis-Despériers, vous êtes seule ici, et je ne suis pas prévenue de votre présence !

Le reste de la conversation serait sans doute peu intéressant. Je le supprime.

XX

— Qu'est-ce que cela veut dire ? et cela est-il bien réel ? se demandait Arthur le lendemain. Et quelle chose singulière que j'aie tant et si inutilement cherché à me faire aimer des femmes les plus décriées, et que ce soit précisément celle qui passe pour un modèle de vertu !... Alors, interrogeant ses souvenirs, il crut se rappeler certaines circonstances. Chaque fois qu'il avait jadis rencontré madame Honorat, elle l'avait suivi des yeux avec insistance. La pauvre femme s'était servie de la seule ressource qui se trouvait à sa disposition pour lui montrer qu'il lui plaisait. Mais cette femme qui paraissait si

tendre, si passionnée, la reverrait-il? Et quand? et par qui se ferait-il présenter à elle? et quel prétexte donner à cette présentation? Et enfin que lui dirait-il? Lui qui n'était connu que comme un homme du monde et de plaisir, elle, femme d'un magistrat, vivant d'une existence retirée, il y avait entre eux peu de points de contact. Quelles occasions lui serait-il possible de faire naître pour l'entretenir à loisir, car on ne peut toujours se contenter de correspondre du regard, et, quand on doit s'aimer, on a mille choses intéressantes à se raconter.

XXI

Trois jours étaient déjà passés depuis la visite à Auteuil, et Arthur se sentait quelque peu découragé, quand il reçut une lettre de tous points extraordinaire. Cette lettre n'était pas signée. Elle se composait de mots imprimés, découpés vraisemblablement dans un journal, et collés à la suite les uns des autres.

« Allez au cabinet de lecture de la rue Dauphine, disait cette lettre,demandez-y le premier volume des *Méditations* de Lamartine, lisez-le attentivement, faites-y vos observations dans la forme indiquée et ne le conservez pas plus de deux jours. »

De qui pouvait être cette lettre? Évidemment de madame Honorat. Quelle ridicule méfiance! se dit Arthur. L'envie de rire qui le tenait à l'idée de précautions si biscornues, ne l'empêcha pas de faire chercher le volume.

Il le parcourut avec soin, et remarqua qu'il renfermait un certain nombre de vers et de fragments de vers qui avaient été soulignés au crayon. En rapprochant ces vers les uns des autres, il s'aperçut qu'ils formaient un sens et un sens des plus passionnés. Il lui fut facile de répondre de la même manière. Il accentua les choses de son mieux, la forme de cette correspondance lui semblant maintenant très-spirituelle, — renvoya le volume au cabinet de lecture et attendit.

XXII

Arthur avait compris très-sagement, dès le début, que dans la situation aussi bizarre qu'agréable où il se trouvait, ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de se laisser diriger par madame Honorat. Aussi, quoique la lecture des *Méditations* lui eût très-fort monté la tête, et quoique tous ses sentiments fussent violemment surexcités, se tint-il parfaitement tranquille. Une semaine plus tard, un numéro du *Journal des Débats* lui fut remis, enfermé dans une enveloppe. Cette fois, comme la première, ce fut la poste qui se chargea de cette belle correspondance — il est vrai que, depuis le règne du doux Louis XI, la banale qu'elle est a dû en transporter bien d'autres, et que si le *cabinet noir* d'alors avait voulu parler... Dieu merci, aujourd'hui, les femmes et les concierges exceptés, personne ne s'aviserait de violer le secret des lettres! — je disais donc que ce numéro du *Journal des Débats* était

tout simplement une seconde missive amoureuse. Nouvelles lignes soulignées! Mais, cette fois, on me croira facilement, elles n'avaient rien de poétique. Un article inspiré, — *proh pudor!* — par M. Guizot, disait, en propres termes : « Vous êtes aimé. On a confiance en vous. On a cherché le moyen de vous revoir. Des obstacles imprévus s'y sont opposés. On surmontera ces obstacles. Soyez muet. Ayez patience. »

XXIII

Pour le coup, Arthur, hors de lui, fut sur le point de faire une folie. Il éprouvait un immense désir de serrer sur son cœur, et tout de suite, cette femme si prudente, qui trouvait le moyen de se faire aimer avec des inventions si baroques, — et de correspondre avec lui sans exposer que les poëtes et les journalistes. — Et aussitôt, mille enfantillages lui vinrent à l'esprit : aller se mettre en faction devant ses fenêtres, lui écrire pour lui dire qu'il l'adorait, — comme si cela lui eût appris quelque chose de bien nouveau! — tâcher de la rencontrer à l'Opéra, aux Italiens, dans les salons où il croyait se rappeler l'avoir méconnue jadis. Mais il craignit de lui déplaire, de ruiner, par une seule démarche inconsidérée, toutes les espérances qu'il avait formées; il se rappela à temps la terreur qu'elle avait éprouvée, à Auteuil, à l'idée d'être compromise, et il se contint.

XXIV

Bien lui en prit, car, quelques jours plus tard, il reçut une nouvelle lettre. Celle-ci était découpée, — je rougis de le dire, — dans la citation d'un jugement rendu par M. Honorat et qu'avait reproduit la *Gazette des Tribunaux*. « Demain mardi, lui disait-on, trouvez-vous, à une heure de l'après-midi, dans la première chapelle, à main droite, de l'église Saint-Ambroise. Vous y rencontrerez une amie qui se réjouit à l'idée de vous revoir. » Inutile de dire qu'à l'heure indiquée, Arthur, qui, de sa vie, n'avait mis les pieds dans le quartier Popincourt, mais qui s'était fait indiquer l'emplacement de la petite église, — sans même se reprocher de faire ainsi servir un lieu consacré à une entrevue si coupable, — se présentait au rendez-vous. Là, quelle émotion! Dans cette chapelle obscure, — si bien perdue au fond d'un quartier d'ouvriers, on y était beaucoup mieux caché que ne le serait une aiguille dans une botte de fourrage, — une femme en prière, vêtue de noir, voilée, se retourna au bruit de ses pas. Et cette femme, c'était elle. Elle était pâle comme une morte sous son voile, et ses yeux semblaient agrandis.

XXV

Arthur, qui maintenant n'en était plus à son coup d'essai, et qui alors savait tirer parti des situations les

plus délicates, se contenta de lui faire un signe, puis il s'achemina vers la porte de l'église, et elle le suivit. Une voiture attendait à la grille. Il l'ouvrit, il l'y fit monter, puis il dit un mot au cocher, et les voilà roulant vers un but inconnu, dans la direction de la rue du Temple. Quand je dis « inconnu, » c'est une façon de parler. Arthur, la veille, avait loué dans la maison d'un tapissier, — et à quel prix, mon Dieu! — mais, hélas! les jeunes gens ne connaissent pas le prix de l'argent! — un logement de quatre pièces. Dame! c'était petit, mais confortable, en somme, et même joli. Il y avait, entre autres meubles indispensables, une jardinière pleine de fleurs, et l'on était au mois de novembre! Il y avait aussi des siéges, une pendule, un lit. Il y avait encore... mais je crois inutile de faire l'inventaire complet du mobilier. D'autant plus qu'il n'y a pas loin du quartier Popincourt au quartier du Temple, que le cheval d'Arthur marchait très-vite, et que, en moins de six minutes, le jeune homme et la belle dame se trouvèrent, ne vous en déplaise, un peu pâles et fort émus dans leur élégante retraite, — la porte étant fermée sur eux à double tour.

XXVI

Oh! il n'y eut entre eux ni explications ni félicitations sur le bonheur mutuel qu'ils éprouvaient à se revoir. Autant qu'il peut m'en souvenir, elles sont bien prosaïques les plus tendres paroles en de tels moments,

alors que l'impulsion qui pousse deux créatures l'une vers l'autre est presque instinctive; elles n'expriment que bien imparfaitement le tumulte de la passion. Sa passion, à elle du moins, ce n'était pas par de brûlantes protestations qu'elle pouvait s'assouvir. L'attrait du mal, de la chose défendue; le masque d'une honnêteté insoutenable, — et dont on entend bien cependant conserver tous les avantages, — brusquement foulé sous les pieds; et l'exaltation du triomphe, la joie d'avoir conquis un cœur que l'on supposait être convoité par tant de femmes, de l'avoir enlevé à toutes ces femmes qui se croient des reines et que l'on hait de toute la force de son obscurité; le bonheur dépravé de réussir dans une de ces entreprises si périlleuses et si perverses que l'idée seule en donne le vertige, voilà ce qui grandissait madame Honorat au-dessus d'elle-même, ce qui faisait briller ses yeux, ce qui lui donnait je ne sais quoi de pernicieusement beau, à cette créature qui n'existait pas, qu'on ne regardait pas, qui passait partout pour vulgaire, et se sentait chaque jour, depuis six ans, meurtrir dans sa corruption native par sa réputation d'honneur et de vertu!

XXVII

Quand les premiers moments d'ivresse furent passés, ils purent échanger quelques paroles. D'abord, elle s'excusa — elle paraissait tenir à s'excuser — sur la violence et la sincérité de son amour.

— Il y a plus d'un an que je vous aime, lui dit-elle d'une voix mourante, que je fais tout ce que je peux pour vous le montrer, et vous ne me compreniez pas!

Arthur lui reprocha, bien doucement, la méfiance dont elle avait fait preuve à son égard, avec son singulier moyen de correspondance. Mais elle secoua la tête :

— Oh! ce n'est pas de vous que je me méfie, lui répondit-elle, et je vous le prouve aujourd'hui. Mais une lettre peut se perdre. Par combien de mains passe-t-elle avant de parvenir à son adresse? Moi, tout en vous aimant, je ne dois rien livrer au hasard, car... ce que je fais avec vous... si cela était découvert... de ma part, ce *serait* infâme!

Toute la femme était dans l'emploi de ce conditionnel.

XXVIII

Le temps avait passé si vite qu'Arthur pensait qu'une heure à peine s'était écoulée depuis qu'il était avec elle. Il y en avait déjà plus de trois. Elle se disposa à partir.

— Nous ne pourrons nous voir qu'une fois par semaine, lui dit-elle.

Elle s'en allait; elle revint sur ses pas.

— Souvenez-vous, — et en disant cela, il y avait dans son accent une gravité extraordinaire, — souvenez-vous que si une seule personne au monde pouvait jamais soupçonner que je vous aime, la découverte de mon secret ne provînt-elle que du hasard, souvenez-vous qu'à l'heure

même où le bruit en viendrait jusqu'à mes oreilles, je me tuerais, *foi d'honnête femme!*

Ceci valait l'emploi du conditionnel.

XXIX

A partir de ce jour, l'existence d'Arthur fut complétement absorbée par sa passion. Il ne vivait que dans l'attente des trois heures qu'il devait passer avec madame Honorat chaque semaine. Il ne cessait de découvrir dans cette femme, si neutre en apparence, de nouvelles grandeurs. Entendons-nous ici sur ce mot : « grandeurs. » Je veux dire qu'elle dépassait constamment ce qu'on pouvait attendre d'elle, et se haussait au-dessus des habitudes de la vie dans la moindre de ses actions. Chose dont nul ne se serait jamais douté, à la voir dans les costumes effacés qui faisaient si peu valoir sa personne, elle était admirablement faite. Chose plus surprenante encore : elle, si peu remarquée et dont les traits, en somme, étaient plutôt vulgaires que distingués, l'amour lui donnait un charme, une grâce!... Il suffisait qu'Arthur fût avec elle pour qu'elle devînt la plus séduisante des femmes. Je ne dois pas dissimuler que sa manière d'être avec lui, ses emportements amoureux, sa câlinerie si féline, tout, jusqu'à la terrible expérience des hommes et des choses qu'elle avait acquise et qui perçait sous la plus banale de ses remarques, contribuait singulièrement à la faire trouver adorable. Cette femme de vingt-six ans,

remplie de toutes les curiosités, affamée de toutes les passions, qui aspirait à épuiser jusqu'à satiété les fortes émotions de la vie ; cette femme qui, dans une autre condition sociale, se serait certainement imposée à l'attention publique, aurait joué un rôle, et peut-être un grand rôle, sur la scène burlesque du monde moderne, elle s'était trouvée associée à un vieillard honnête, humain, juste, sage, respecté, respectable, qu'elle vénérait, — eh ! mon Dieu ! qu'elle aimait comme s'il eût été son père, — et les flammes qui couvaient en elle, elle ne pouvait les éteindre, même au contact de ce glaçon immaculé.

XXX

Aussi, comme elle s'en donnait quand, libre, entre les quatre murs de ce petit appartement si bien caché, elle se trouvait en face de son vice. Son vice était Arthur, ce beau garçon, si jeune, si naïf encore, si ardent, et si distingué. Oh ! alors, elle oubliait tout : et ce qu'elle était, et ce qu'elle allait être obligée de redevenir en le quittant ! et le monde ! et le magistrat ! et sa réputation ! et ses habitudes de vieille femme ! et son existence insipide ! Elle se jouait de tout cela, tournait en dérision avec une audace et une joie de prisonnière évadée les choses qui lui tenaient le plus au cœur, se moquait d'elle-même et de la retenue si dure, si permanente, à laquelle elle était condamnée. Comme ces malheureux abrutis d'opium,

que l'opium tue, et qui le savent, et qui aiment la vie, et qui ne vivent que pour satisfaire leur passion détestable, dont les yeux flamboient de plaisir, dont la main tremble d'avidité en saisissant le poison dont ils sont affolés, telle elle était avec Arthur.

XXXI

Elle avait des curiosités et des raffinements de passion, cette femme modestement élevée sous l'aile d'une famille de province bourgeoise, qui en était à sa première faute, qui n'avait rien vu, rien lu, à laquelle on n'avait rien révélé, mais qui avait tout deviné et qui connaissait tout, parce qu'elle savait tout pressentir, comme n'en eut peut-être pas Ninon de Lenclos, à soixante-dix ans, entre les bras du bon abbé de Châteauneuf. Et, avec tout cela, dans ces désordres — on pourrait dire ces folies — jamais elle ne commit aucune imprudence. Sa tête restait froide, même dans les enivrements les plus absorbants du plaisir. Arthur lui ayant dit un jour qu'il craignait qu'elle ne s'exposât à l'occasion de leurs rendez-vous :

— Oh ! fit-elle avec un geste de tête intraduisible, mes précautions sont prises. D'abord, je ne suis connue de personne dans ce quartier. Ensuite, j'ai des occupations qui m'obligent souvent à sortir.

— Eh ! quelles occupations, au nom du ciel ?

— Un ouvroir de jeunes orphelines, que je dirige.

Ceci avait été si tranquillement dit, qu'Arthur qui,

cependant, n'était pas un saint, en eut la respiration comme coupée. Elle reprit :

— Lorsque je viens ici, je suis censée m'occuper du placement des ouvrages de mes orphelines.

Ainsi, sa religion, et la charité même, elle les faisait servir à sa passion. Et elle n'était pas troublée de telles profanations. Au contraire. Elles étaient pour elle comme un assaisonnement de haut goût, un peu âpre et piquant, mais affriolant.

— Ah! disait-elle quelquefois, ce que nous faisons est bien mal!

XXXII

Arthur, qui n'avait pas un grain de fatuité, avait commis l'imprudence de lui raconter toute sa vie, sans même en excepter les déconvenues de ses amours. Cette franchise ne lui fit rien perdre de son estime. Elle crut ce qu'elle voulut des défaites qu'il avait subies en s'adressant aux femmes les plus en vue de la société parisienne, et elle profita de ce naïf épanchement pour lui donner quelques conseils dont il lui semblait avoir besoin ; car jusqu'alors personne ne s'était chargé de l'instruire, sauf l'expérience dont, à vingt ans, — et même à soixante — on n'écoute guère le langage. Elle avait remarqué que le jeune homme, habitué de bonne heure à satisfaire toutes ses fantaisies, était assez indocile, abusait quelquefois du franc-parler, et prenait volontiers de l'humeur quand ce qu'on exigeait de lui contrariait ses goûts ou dérangeait

ses habitudes. Elle lui dit — s'y reprenant à plusieurs fois et avec l'air posé d'une personne vraiment supérieure — que l'homme préféré de toutes les femmes sera toujours celui qui se placera à leur niveau, se soumettra à leurs caprices, ne choquera pas leurs préjugés, ne s'apercevra pas de leurs défauts, n'aura jamais que des choses agréables à leur dire, et saura se priver de tout pour leur plaire. Elle lui apprit qu'une femme intelligente tendait toujours instinctivement à s'élever par ses amours, et, même quand elle avait besoin du plus grand secret pour les protéger, ne manquait jamais de choisir l'amant dont elle pourrait tirer vanité s'il survenait une catastrophe. Elle lui apprit aussi que ce n'était pas au mérite que les femmes s'attachaient particulièrement, mais aux formes, à l'extérieur, qui alors devaient être irréprochables chez un homme du monde, et elle lui cita pour exemple Saint-Lambert qui, tout piètre écrivain qu'il était, sut se défendre victorieusement contre la rivalité de Jean-Jacques Rousseau et fit porter des cornes à Voltaire. Enfin elle lui dit que l'urbanité, la discrétion et la docilité étaient trois grandes qualités que devait avant tout posséder celui dont l'ambition était de plaire.

XXXIII

Arthur, qui s'amusait beaucoup de ces petits enseignements et qui, tout en riant, lui promettait d'en faire son profit, était au comble du bonheur. Combien, reportant

sa pensée sur les femmes qu'il avait inutilement courtisées, il les trouvait futiles et inférieures à celle qui s'était donnée à lui! Le danger même que leur liaison faisait courir à madame Honorat, et les frayeurs qu'elle éprouvait à l'idée d'une indiscrétion, augmentaient de beaucoup son prix. Si elle avait été plus libre, Arthur l'aurait sans doute moins aimée. Et puis, madame Honorat — il n'était pas possible d'en douter — était une femme vertueuse, une honnête femme. D'abord, le monde le disait, et elle l'affirmait elle-même. Et puis cela ne ressortait-il pas de toute sa conduite — extérieure. — Elle ne passait pas tout son temps, comme tant d'autres, à courir de fêtes en fêtes. Jamais le moindre propos malveillant n'avait été tenu sur son compte. Elle était universellement respectée. Elle s'occupait de bonnes œuvres. Maintenant, il est vrai, elle avait un amant. Mais, d'abord, cet amant, c'était lui, Arthur. Ensuite n'était-elle pas excusable? Une femme d'un caractère si vif! si passionné! Une femme si intelligente! et mariée à un homme si grave — un magistrat! — et si âgé, d'ailleurs — cinquante ans! — Et elle prenait tant de précautions pour ne pas troubler son repos!

XXXIV

Arthur était donc très-heureux. Mais comme le propre de toute passion c'est d'être insatiable et de se dévorer elle-même, son bonheur ne pouvait durer bien longtemps. De même que tous les jeunes gens de son âge et de son

temps, il avait voulu avoir une femme mariée pour maîtresse. De telles liaisons seules, alors, — était-on assez immoral ! — étaient bien vues. Les hommes tenaient à ces liaisons, parce que, pour les contracter, il leur fallai payer de leur personne, vaincre à force de soins, de patience, de ruse, même d'esprit et d'affection, des difficultés très-réelles. Et puis, ces liaisons étaient véritablement confortables. Pour confortable, à dire vrai, l'attachement qui faisait le bonheur d'Arthur ne l'était guère. Ce parfait modèle des *patito* était même privé de ce qui fait le plus grand charme des « ménages à trois », jolis ménages, — à ce qu'on dit, du moins en Italie, — à savoir d'un *intérieur*. Jamais il n'avait pu obtenir de sa maîtresse la faveur de la voir chez elle. Elle avait une telle peur d'être surprise, qu'elle s'était toujours refusée à ce que son amant lui fût officiellement présenté. Ils ne se connaissaient donc pas — pour le monde — et, loin de rechercher les occasions de l'y rencontrer, elle s'y dérobait, lui interdisant la fréquentation des maisons dans lesquelles elle avait l'habitude d'aller. C'est que, en se donnant si vite, cette femme experte savait qu'une liaison qui prend un peu de temps pour se conclure, ne tarde pas à se trahir, et que l'amour satisfait, seul, peut se cacher à tous les yeux.

XXXV

Le bonheur d'Arthur ne consistait donc guère que dans

les quelques heures qui lui étaient accordées chaque semaine, et, quoique ces moments fussent occupés de la manière la plus agréable, ils ne tardèrent pas à lui paraître insuffisants. En peu de temps il devint triste. Cette femme aux allures si singulières et qui s'était servie de moyens si bizarres pour se livrer à lui, il avait toujours peur qu'elle ne lui échappât. Il ne dirigeait pas sa vie. Il n'en prenait qu'une très-petite part. Il n'avait sur elle aucune influence. Au contraire, c'était elle qui le gouvernait, le tyrannisait, le traitait presque en enfant. Il est vrai qu'il lui semblait doux de lui obéir. Mais enfin, une telle manière d'être avait pour lui je ne sais quoi d'humiliant, et, après avoir longtemps hésité, il s'avisa, pour sortir d'embarras, du projet le plus fou, le plus insensé, — projet qui, si son père l'avait connu et s'il avait été autre chose « qu'une bonne pâte d'homme, » aurait certainement attiré à Arthur une correction salutaire — et cependant, lequel de nous, à l'âge et dans la situation de notre ami, n'a pas formé ce projet absurde ? Il n'était autre que d'enlever madame Honorat pour vivre, à l'étranger, maritalement avec elle.

XXXVI

Les premières ardeurs de leur passion commençaient alors à s'apaiser, et il était facile de prévoir que s'il ne survenait aucun événement pour les raviver, ils allaient entrer dans cette phase où l'intimité la plus douce et la

plus tranquille, — quelquefois la discorde et la maussade satiété, — donne aux liaisons illicites de faux airs matrimoniaux. Arthur, interrogé par madame Honorat, lui dit les causes de sa tristesse. Elle l'écouta en silence, puis avec un soupir :

— Je pense absolument comme vous, lui dit-elle, et quoique je ne vous en aie jamais parlé, je souffre comme vous d'un tel état de choses. Mais... qu'y voulez-vous faire, et comment pourrait-on y remédier ?

A cette question, si tranquillement posée, Arthur, qui n'y allait jamais par quatre chemins lorsqu'il s'agissait de satisfaire une fantaisie, mais n'osant pas articuler la pensée qu'il avait dans l'esprit, se contenta de répondre :

— Nous sommes tous deux bien à plaindre !

Elle écoutait et... attendait. Chose bizarre ! loin de paraître redouter la proposition qu'elle pouvait prévoir, elle semblait désirer qu'elle lui fût faite, et peut-être seraitelle allée au-devant si elle n'eût craint alors d'en atténuer le désir chez Arthur : cela fit qu'Arthur s'enhardit :

— Si vous vouliez... nos tourments cesseraient bien vite !

Il attendait un cri de révolte, une protestation. Mais :

— Mon Dieu ! vous avez peut-être raison, répondit-elle d'une voix douce.

Ces conciliantes dispositions, si peu prévues, embarrassaient Arthur. On lutte avec rage contre un adversaire qui se défend. Mais celui qui livre l'épée, se découvre, attendant le coup, cela — disent du moins les savants professeurs dans le très-noble art de tuer — démonte

tout de suite un homme. Aussi était-il démonté. Le désir insensé qu'il avait longtemps caressé devenait moins vif à mesure qu'il le voyait plus réalisable.

— Ah ! lui dit-il avec douleur, je le vois bien, vous ne voulez pas me comprendre !

— Mais si ! fit-elle. Je vous comprends très-bien. Seulement...

Peut-être avait-elle fini par s'apercevoir que le moyen d'aviver son désir, c'était de le contrarier. Le fait est que, en stratégiste consommée, elle commença son mouvement de retraite.

— Seulement, quoi ? avait dit Arthur.

— Eh bien ! mais... votre père.

Décidément, Arthur avait affaire à forte partie.

XXXVII

Il le comprit, car il laissa tomber ces mots si peu respectueux, et que tant de fils de famille ont prononcés en des occasions semblables :

— Ne vous inquiétez pas de mon père ; il ne voit rien que par mes yeux.

Elle le poussa un peu plus encore.

— Ensuite, dit-elle, il y a... mon mari.

Elle avait bien jugé Arthur. Il bondit sur ce mot.

— Oh ! ne me parlez pas de votre mari, s'écria-t-il. Me demander de lui sacrifier mon bonheur, ce serait exiger de moi trop de vertu. Qu'il soit un honnête homme,

un magistrat irréprochable, qu'il ne vous ait jamais donné sujet de vous plaindre de lui, je vous l'accorde. Mais, moi, je ne puis voir en lui que l'éternel obstacle qui nous sépare, et, comme tel, je le déteste.

Le voyant si bien disposé, elle se dit qu'elle ne ferait peut-être pas mal de l'exaspérer.

— Oh ! Arthur ! lui dit-elle avec un accent de reproche.

XXXVIII

Arthur qui, jusqu'alors, s'était contenu à grand'peine, ouvrit à deux battants les écluses de sa passion.

— Est-ce que vous croyez, lui dit-il, que lorsque le bonheur de ma vie est en jeu, je me payerai de considérations conjugales et de convenances ! Sans doute, c'est un très-grand malheur que vous soyez mariée et que nous ne puissions alors faire légitimer les liens qui nous unissent. Mais, ne le pouvant pas, est-ce une raison suffisante pour nous priver de chercher le bonheur dans la seule voie qui nous soit offerte ? Votre mari, qui vous préoccupe tant, si vous consentiez à me suivre, en prendrait bien vite son parti. C'est un homme sage. Il se dirait qu'il a eu tort d'épouser, à son âge, une si jeune femme, et qu'on ne force pas la nature sans le payer très-cher un jour. On le plaindrait, d'ailleurs. Et puis, le croyez-vous capable de s'intéresser à autre chose qu'à sa cour royale ? Toute liberté nous serait laissée. On ne tarderait

pas à nous oublier. Mais je crains bien que ce ne soit pas votre mari qui vous préoccupe. C'est le monde, le monde si perspicace ! si équitable ! Vous voudriez vous faire passer à mes yeux pour une femme sincèrement attachée à ses devoirs. Mais alors, pourquoi donc sommes-nous ici tous les deux ? Pardon ! pardon ! s'écria-t-il en se précipitant à ses genoux, je vous offense, je vous blesse. Je devrais cependant vous bénir de vouloir bien m'aimer un peu. C'est que je suis si malheureux !

XXXIX

Il était éloquent, passionné, et tout en lui, ses yeux, son geste, venait fortifier l'acrimonie de ses paroles. Pour elle, le coude appuyé sur son genou, le menton dans la main, les yeux à demi clos, les narines émues, dans cette pose abandonnée et attentive que prend si volontiers le dilettante en écoutant la partition d'un maître préféré, elle s'enivrait de sa violence. Tout en elle semblait dire : « Encore ! encore ! » Mais l'heure où ils devaient se séparer était déjà passée, et ce fut avec un soupir qu'elle dit :

— De telles questions sont bien graves et méritent qu'on y revienne à plusieurs reprises.

Puis elle le quitta avec le plus délicieux sourire.

Le malheureux ! sans s'en douter, à cette femme si friande, il venait de révéler des ressources inattendues pour raviver leur passion et la faire durer. Et, grâce à

ces ressources, il lui avait fait entrevoir de nouveaux plaisirs. Et il était bien loin de se douter que, maintenant, elle allait jouer des plus intimes et des plus vifs sentiments de son cœur avec autant de calme, d'indifférence, de liberté d'esprit qu'elle aurait fait, si elle avait été musicienne, d'une guitare — ce grotesque instrument était alors à la mode — ou d'une harpe mélodieuse.

XL

La semaine suivante, madame Honorat ne vint pas au rendez-vous. On peut se figurer l'inquiétude d'Arthur. « Bien sûr, elle se croit offensée, se disait-il. Avec le caractère que je lui connais, elle ne me pardonnera pas. Je ne la reverrai jamais. » Ce qu'il y avait de plus désagréable dans sa position, c'est qu'il ne pouvait faire aucune démarche pour découvrir la cause qui l'avait retenue chez elle. Elle lui avait tant et si souvent recommandé de « se tenir tranquille » dans le cas où pareille circonstance se présenterait ! Il n'osait donc ni lui écrire, ni se servir d'aucun de ces moyens que les personnes entre lesquelles sont établies des relations de société ont si naturellement à leur disposition. La situation, pour un homme ardemment épris, et qui craignait plus que tout au monde de mécontenter sa maîtresse, était vraiment aussi cruelle qu'embarrassante. Arthur espéra qu'une lettre ne tarderait pas à le tirer d'inquiétude. Il attendit un jour, deux jours, trois jours, ne sortant pas, toujours

sur le qui-vive, sonnant son domestique quarante-huit fois par vingt-quatre heures pour l'envoyer demander au concierge si le facteur n'avait rien apporté pour lui. Rien ne venait. Il supposa, le quatrième jour, que madame Honorat était malade. — Il aurait mieux aimé que ce fût son mari. — Enfin, n'y tenant plus, se sentant incapable d'endurer plus longtemps une telle angoisse, il fit une chose qui pourra paraître puérile. C'était là seule qu'il pût faire, cependant, pour recueillir quelques renseignements.

XLI

Il se rendit au palais de justice. Là, il se fit indiquer la chambre de la cour que présidait monsieur Honorat. Il entra, le vit sur son siége ; les juges étaient assis à droite et à gauche, les avocats se tenaient devant lui, l'un d'eux plaidant, et l'assistance se composait, au plus, de dix personnes. Cela lui fit un imposant effet de se trouver ainsi en face de l'honnête homme dont il avait dérobé la femme, alors que celui-ci était dans l'exercice des plus nobles fonctions qui puissent commander le respect. Certes, en ce moment, même pour le railleur le plus endurci qui aurait été mis au fait de la situation, aucune idée de ridicule ne pouvait s'attacher au magistrat. Attentif à l'aride plaidoirie de l'avocat — ce dernier faisait l'exposé d'une affaire industrielle tout hérissée de chiffres — immobile sur son siége, son visage était im-

passible. Et pourtant il ne dormait pas. Arthur, qui voulait voir si l'inquiétude ou la tristesse ne se manifestait pas sur son visage, car il ne pouvait supposer que la femme fût en danger sans que le mari n'en ressentît quelque chagrin, en fut pour ses frais d'investigations indiscrètes. Il eut alors l'idée qu'il venait de commettre une grosse imprudence A son âge, avec sa tournure et ses manières élégantes, il ne pouvait guère passer pour un habitué du palais. Chacun, dans l'assistance, et les juges eux-mêmes, le regardaient. Il resta cependant une demi-heure. Le président était toujours impénétrable. — C'est qu'il est bien capable, se dit Arthur, de laisser ses tourments sur le seuil de son tribunal !

LXII

Il lui fallut attendre ainsi dans les angoisses toute une semaine. Il s'était renfermé chez lui, ne se montrait nulle part. Son père, qui n'osait l'interroger, s'effrayait de le voir devenu subitement si taciturne. Que de colères s'amassaient dans son jeune cœur quand il songeait à l'absurde docilité dont jusqu'alors il avait fait preuve à l'égard de sa maîtresse. Ne s'être ménagé aucun moyen de correspondance ! c'était aussi trop insensé ! Par moment, il se figurait que leur liaison avait été découverte, et alors, à l'idée qu'il pouvait être à jamais séparé de madame Honorat, il lui prenait de folles envies de tout briser autour de lui. Le mardi arriva enfin. Avec quelle impa

tience il attendit l'heure ! Avec quel serrement de cœur il gravit les deux étages de la maison ! Comme la main lui tremblait quand il tourna la clef dans la serrure ! « Si elle allait ne pas se trouver là ! S'il allait lui falloir encore attendre une semaine pour la revoir ! » Il entra, l'aperçut et ne put que pousser un cri. Puis il l'étreignit dans ses bras.

XLIII

Elle lui dit, tout tranquillement, qu'elle avait beaucoup souffert — d'un gros rhume, — avait été obligée de garder la chambre, et, nécessairement, n'avait pu le prévenir, n'osant pas confier une lettre à un domestique, même pour la jeter à la poste. Puis, sans transition, elle ajouta qu'il avait dû être bien inquiet, qu'elle s'était mis l'esprit à la torture pour trouver le moyen de le rassurer. Arthur, qui s'était prémuni contre des choses infiniment plus graves que « ce gros rhume » resta consterné. Il lui raconta sa visite au palais de justice. Elle se mordit les lèvres.

— Voilà une équipée, se dit-elle, qu'il ne serait pas bon de renouveler.

Cependant, il y avait du malaise entre eux. Une crise était imminente. Elle n'éclata pas le même jour ; mais environ un mois plus tard, Arthur qui, dans sa naïve personnalité, se sentait de plus en plus agacé de toutes les précautions que madame Honorat prenait pour le voir, ne se maîtrisa plus du tout.

XLIV

— Il ne m'est pas possible de vivre plus longtemps ainsi, lui dit-il. Jusqu'ici, j'avais cru qu'une liaison semblable à la nôtre ne pouvait rapporter que des plaisirs. Eh bien, je vous l'avoue avec douleur, cette liaison est un martyre !

— Mais, lui répondit-elle avec une douceur vraiment angélique, de quoi vous plaignez-vous ? Qu'y a-t-il de changé dans nos relations ? Je souffre comme vous de la rareté de nos réunions. Mais je me dois à mon mari, et je serais dix fois coupable de m'exposer à compromettre ma réputation.

— Ah ! voilà donc le grand mot lâché ! s'écria Arthur. Votre réputation ! c'est à cela que vous sacrifieriez tout : notre amour, mon bonheur et ma vie elle-même, sans doute, si cela pouvait être utile. Votre mari n'est rien pour vous. Dans l'univers entier votre réputation seule vous préoccupe. Et qu'est-ce donc, mon Dieu ! que la réputation ! Dirait-on pas que le monde devrait s'écrouler parce qu'on apprendrait que, jeune et mariée à un vieillard, vous avez fait ce que tant de femmes n'hésitent pas à faire quand elles se trouvent dans une situation semblable !

— Oh ! égoïste ! interrompit-elle.

— Nous le sommes juste autant l'un que l'autre. Je défends, moi, ce qui me tient de plus près au cœur, et vous, pour qui je suis si peu de chose, vous....

— Ah ! c'est assez ! s'écria-t-elle.

XLV

Sa voix, son geste, tout en elle semblait si réglé, qu'il était impossible de deviner si sa colère était réelle ou simulée. Et les voilà, ces deux amants, en face l'un de l'autre, l'œil menaçant, la voix troublée. Ce fut encore Arthur qui fit les premières bassesses. Il se jeta aux pieds de sa maîtresse, pleura — c'était la première fois que l'amour lui tirait des larmes, ce ne devait pas être la dernière. — Enfin, il lui montra tant de douleur, qu'elle ne put résister à l'aiguillon de sa conscience. Radieuse de le voir si malheureux par elle et si humilié devant elle, elle n'y tenait plus d'orgueil et de plaisir :

— Mais tu ne comprendras donc pas que tu m'enchantes ! lui dit-elle. Pendant que tu es là, que tu te traînes à mes pieds, que tu m'accuses, que tu pleures, tu me rends si heureuse, si fière, qu'il faudrait que je fusse folle pour te céder. Est-ce que, sans ces obstacles qui nous séparent, tu pourrais me causer de si douces joies ! Oh ! bénis soient-ils, ces obstacles ! C'est à eux que je dois ce qu'il y a de plus délicieux dans l'amour, le bonheur, pour une femme, de connaître l'étendue de son empire, de jouer le rôle de la Providence vis-à-vis d'un être adoré !

XLVI

Arthur, comme on le pense, fut médiocrement satisfait de l'aveu si flatteur qui venait d'échapper à sa maîtresse. « Mais c'est une sorte de vampire, que cette femme ! se disait-il ; elle se repaît de mes douleurs. » Il fit alors les plus grands efforts pour transformer en haine son affection et se venger de madame Honorat de la manière qui lui serait le plus cruelle, en la privant des atroces plaisirs qu'elle prenait à ses dépens. Il se dit qu'elle était laide, qu'elle avait des manières bourgeoises, qu'elle n'était rien qu'une hypocrite, qu'elle profanait la charité en la faisant servir à ses désordres. — Il appelait *désordre* maintenant ce qui, un mois auparavant, lui semblait la plus excusable, j'allais dire la plus légitime de toutes les actions ! — Enfin, il essaya de la tromper ; mais il ne put y parvenir. En se retrouvant avec elle, la revoyant si enflammée pour lui, — la fine mouche qu'elle était comprenait bien que, pour le captiver, il fallait le faire passer par les états les plus violents et les plus opposés, — il se sentit plus étroitement fasciné que jamais et se soumit avec une rage sourde.

XLVII

Pour elle, comme elle avait pris goût à ces discussions dans lesquelles la violence des sentiments manifestés

donnait une valeur exquise et infinie aux réconciliations, elle fit en sorte qu'elles se renouvelassent le plus possible. Arthur, bientôt, ne put compter sur une seule journée de repos. Tour à tour, selon son caprice, madame Honorat l'amenait presque jusqu'au point qu'il considérait comme le comble de ses vœux, puis, d'un seul mot, elle lui faisait perdre tout le terrain qu'il pensait avoir conquis. L'existence de ce malheureux garçon était devenue celle de Sisyphe. Sa maîtresse ne se plaignit-elle pas un jour, dans les termes les plus amers, de ne rien connaître de son existence! Ne l'accusa-t-elle pas de la tromper! Elle lui cita, et de l'air le plus convaincu, les noms d'une douzaine de femmes auxquelles, en réalité, Arthur avait rendu des soins bien inutiles, — il ne s'en cachait pas, — mais dont il se souciait maintenant autant que de se faire trappiste. Arthur lui répondit, non sans esprit, qu'il regrettait *sincèrement* de n'avoir pu rien obtenir des personnes dont elle parlait, mais que, — la vérité l'obligeait à le confesser, — il n'avait pas trouvé une âme charitable entre elles toutes. Sur ce mot « sincèrement », la douce madame Honorat lui fit une scène terrible. — Elle se sentait, disait-elle, mortellement jalouse. Arthur ne l'aimait pas. Il ne l'avait jamais aimée. Elle n'avait été pour lui qu'un pis-aller. Il n'éprouvait pour elle qu'un caprice. Les femmes qu'il aimait, c'étaient ces femmes « à la mode, » ces femmes déconsidérées qui faisaient partout parler d'elles, qui ruinaient leurs maris par un luxe insensé, ne pensaient qu'au plaisir, étaient

sans cesse en adoration devant leur beauté; des femmes nulles, sottes, incapables d'éprouver une affection sérieuse, moins des femmes que des poupées!

XLVIII

Que répondre à de telles violences! Arthur se dit mélancoliquement qu'une maîtresse vous fait souvent payer bien cher les plaisirs qu'elle vous rapporte. Observation profonde, et pleine de justesse que nous avons tous faite et qui a châtié notre orgueil chaque fois qu'une femme a daigné l'exalter en nous serrant contre son cœur. Arthur était trop jeune encore pour ne pas s'étonner de cette découverte. Il jugeait trop l'amour par ce qu'en ont écrit tant de hâbleurs. Il ignorait que tout s'achète, et que, en bonne justice comme en bonne logique, l'existence devenue légendaire de ces grands coureurs d'aventures qui portent les noms de don Juan et de Lovelace avait dû être, en admettant pour vraies la qualité et la quantité des bonnes fortunes qu'on leur accorde, affreusement parsemée d'obscurs périls, souvent burlesque, assaisonnée de mépris légitimes, et, somme toute, fort tourmentée. Ces charmants libertins, « bourreaux des cœurs, » ne reculaient guère devant la violence pour mettre à mal leurs tendres victimes, et, franchement, dans ces procédés de Cartouche, je ne vois rien de bien flatteur. On a beau les représenter, affamés d'idéal, courant de femme en femme pour rencontrer cet *ange* qu'ils

ont entrevu dans leurs rêves, et ennoblir ainsi ce qu'il y avait de méchant dans leur hypocrisie et de *bête* — ah! ma foi, je laisse le mot! — dans cette espèce de *prurigo* parfaitement absurde qui les travaillait, je maintiens, de par ma gaieté, que s'ils ont *croqué* tant de femmes, ces femmes-là, d'abord, étaient des poulettes faciles et qui ne pouvaient guère compter pour de hauts amours-propres; ensuite, m'est avis qu'ils ont dû se faire *plumer* par bien d'autres, ce dont ils se sont peu vantés. Toutes les amours, même les plus pures, ont moins de roses que d'épines. Arthur s'en apercevait bien. Chacune des femmes qu'il avait eues s'était jouée de lui. Il n'avait fasciné personne, même pu contrarier les intérêts de personne. Il avait même été plusieurs fois ridicule. Et il était jeune! subtil! intelligent! riche! titré! joli garçon! délicieux!

XLIX

Cependant ces discussions si fréquemment renouvelées ne faisaient pas faiblir sa passion. Il est vrai que madame Honorat trouvait des ressources infinies pour racheter ce qu'elles avaient de blessant et de cruel. Quand il la voyait si charmante, caressante et véritablement bonne personne, il se disait qu'il n'y aurait jamais entre eux de querelles s'ils vivaient ensemble. Et le voilà qui recommence ses anciennes prières et lui donne toute sorte d'excellentes raisons pour la déterminer à se laisser en-

lever. Si elle avait été vraiment « bonne personne » et si elle avait voulu s'en donner la peine, il lui aurait été bien facile de le convaincre de la folie d'une telle idée. Elle lui aurait dit que l'amour ne dure pas toujours — surtout quand il débute à vingt ans — et que c'était encore bien plus dans son intérêt, à lui, que dans le sien, qu'elle se refusait à lui complaire. Elle lui aurait dit encore qu'elle se regardait comme responsable de son avenir, et qu'il ne pouvait être d'événement plus malheureux pour compromettre cet avenir que la charge d'une femme séparée de son mari. Elle aurait ajouté que si la considération se distribue souvent dans le monde d'une manière bien peu conforme à tout esprit de justice, si l'on ne voit que trop de coquins honorés et d'honnêtes gens méprisés, il n'est pas moins absurde de sacrifier sa réputation, quand rien n'est plus facile que de la sauvegarder. Enfin, elle lui aurait fait entendre, et cela, très-sévèrement, que son mari s'était toujours conduit avec elle comme un père; que c'était déjà mal à elle, et très-mal, d'avoir pris un amant; que le fait d'exposer son mari à la risée publique, et de l'abandonner pour suivre cet amant, serait une lâcheté inqualifiable; qu'elle pouvait être coupable de faiblesse, mais non de lâcheté, et qu'il aurait dû être le dernier des hommes à lui conseiller une action si basse.

L

Mais, bien loin de lui tenir ce langage, elle le poussait

insidieusement, dans toutes leurs conversations, à reprendre son thème favori. Et quand il la pressait, elle ne lui répondait ni oui, ni non. Tantôt elle paraissait prête à se décider, et tantôt elle s'étendait sur les difficultés d'exécution. Lui qui, depuis longtemps, s'était leurré de l'espoir qu'elle finirait par se laisser vaincre, avait tout préparé d'avance.

— Je ne confierai rien à mon père, lui disait-il. Feignez, près de votre mari, de souhaiter passer quelques jours en province, dans votre famille. Ce petit subterfuge nous donnera du temps. J'irai vous attendre dans la ville que vous m'indiquerez et qui sera la plus proche possible de la frontière. Une fois arrivés en pays étranger, en Angleterre, en Suisse, en Belgique ou en Italie, il sera temps pour nous de divulguer notre résolution.

Ces beaux projets faisaient sourire madame Honorat. Elle écoutait Arthur les développer, avec une sorte de gaieté triste. Était-ce qu'elle était déjà blasée sur le plaisir de lui susciter des inquiétudes? Était-ce qu'il l'avait enfin convaincue?

LI

— Sans doute, lui disait-elle, vos projets sont bien séduisants; mais, dans le mariage, il y a cent liens cachés qui donnent un but à la vie et qui l'occupent. Vivant en pays étranger, loin de toutes relations et n'en pouvant former aucune, dans une situation fausse qui nous obligerait à chercher en nous-mêmes toutes nos distractions,

— l'amour ne suffit pas à tout, et d'ailleurs l'amour s'use, — comment disposerions-nous notre vie ?

Là-dessus, Arthur, en véritable enfant qu'il était encore, se lança dans une longue dissertation sur le bonheur de vivre à deux dans la solitude, de se tenir lieu de tout l'un à l'autre, de s'éloigner du monde dont les plaisirs sont si futiles et ne s'adressent jamais au cœur ! Quelle existence plus charmante que de passer son temps à voyager, à parcourir les plus beaux pays de la terre, s'aimant toujours, ne se quittant jamais d'une minute ! Le véritable but de la vie, pour deux amants, sera toujours d'être heureux l'un par l'autre. Qu'ont-ils besoin que les indifférents se placent entre eux ? Il n'est pas, au surplus, de situation fausse pour deux êtres qui s'aiment. L'amour ne s'use pas quand il est véritable et satisfait. Ce sont les obstacles péniblement combattus et sans cesse renaissants qui seuls seraient capables de l'affaiblir. Quant à ces « liens cachés du mariage, » il ne savait en quoi ils consistaient.

LII

Tels étaient les enfantillages que le digne garçon débitait, dans le but de convaincre sa maîtresse. Elle l'écoutait, et... souriait. Ce qui la récréait dans ces réflexions qui annonçaient si peu de bon sens et d'expérience, ce n'étaient certes pas les réflexions en elles-mêmes, mais le ton, la chaleur avec lesquels Arthur les émettait. C'était

l'amour qui débordait de ses regards, de ses gestes et de chacune de ses paroles. Elle paraissait se dire, en l'écoutant : « Comme c'est beau, la jeunesse ! » Malheureuse femme, si hâtivement mûrie par son caractère même et son mariage, que de choses n'aurait-elle pas données pour pouvoir partager ces juvéniles illusions ! Elle lui répondit, non sans intention railleuse, que les hommes, généralement, ne tardaient pas à se lasser d'un bonheur sans nuages; qu'il était sans doute charmant de passer tout son temps à voyager, mais qu'on devait se fatiguer bien vite de vivre à l'auberge; que les femmes tenaient à leur *intérieur;* que les relations sociales, quoique souvent oiseuses et banales, avaient du bon, car on ne peut toujours vivre seule à seul ; qu'elle lui demandait bien pardon de répondre par des considérations si prosaïques à ses effusions poétiques; mais qu'il ne lui était pas possible de se dissimuler les nombreux inconvénients qui résulteraient pour elle, et surtout pour lui, d'une détermination sur laquelle il ne serait plus possible de revenir une fois qu'elle aurait été prise. Et, comme Arthur, qui la croyait à demi vaincue, la suppliait de nouveau, et avec des accents aussi tendres qu'émus :

— Oui, oui, fit-elle, vous m'aimez aujourd'hui; mais combien de temps m'aimerez-vous, et que deviendrais-je si vous m'abandonniez jamais, ayant tout le monde contre moi, ne pouvant ou n'osant même pas rentrer en France?

Nouvelles instances d'Arthur, plus émues encore et plus tendres.

— Non, lui répondait-elle, car ce serait trop mal à moi.

— Mais vous voulez donc que je meure ?

Ici, elle partit d'un grand éclat de rire en s'écriant :

— Est-ce qu'on meurt !

LIII

Cet accès de gaieté intempestif fit tomber sur-le-champ la douceur d'Arthur. Ce n'était pas la première fois que madame Honorat, après l'avoir poussé à l'entretenir de son rêve, coupait court à son enthousiasme en lui faisant entendre qu'elle ne voyait rien de sérieux dans le projet qu'ils discutaient. Arthur, habituellement, se contentait de soupirer et ne répondait rien — par politesse. Mais, ce jour-là, il s'était cru si près de toucher au but ! — et puis il se sentait mal disposé — il se leva avec humeur. Pour elle, elle le suivait du regard pendant qu'il marchait par la chambre. Elle semblait se dire que leur liaison ne pourrait pas toujours durer, que l'un et l'autre ils lui avaient porté de trop vives secousses. Elle semblait aussi se demander s'il était bien utile d'essayer de la raviver, si les plaisirs qu'elle pourrait peut-être encore lui causer ne seraient pas plus que compensés par la fatigue de tant de querelles.

— Je vous assure, lui dit-elle avec ennui, que vous avez tort de tant me presser.

— Pourquoi cela ? fit-il d'un ton sec.

— Vous êtes obsédant, reprit-elle. Vous devriez pour-

tant savoir qu'une femme qui se respecte ne peut se décider si légèrement à tout quitter.

— Quoi ! tout quitter ?

— Je veux dire tout ce qu'elle aime.

— Comment tout ce qu'elle aime ! De qui donc voulez-vous parler ?

LIV

Arthur était terrifié. Et elle ?... Elle se mordait les lèvres et rougissait comme une personne dépitée d'avoir eu la langue trop longue. Avait-elle quelque chose sur la conscience ? ou, dans un but caché, se donnait-elle volontairement les apparences de la culpabilité ? Tout, dans cette femme singulière, était et devait être absolument incompréhensible. Elle se taisait maintenant. Elle paraissait fatiguée. Un rien allait suffire pour déterminer sa conduite, la chose la plus insignifiante, pour la pousser à rassurer Arthur ou le désespérer.

— Me répondrez-vous ? lui dit-il.

Ce mot la décida.

— Oui, je vous répondrai, fit-elle en se levant. Et ce sera pour vous prier de ne me reparler jamais de ces enfantillages. Je tiens à ma maison. Je tiens... à mille choses...

— Mais, quelles choses, donc ? interrompit Arthur exaspéré.

— Je n'ai plus rien à vous répondre.

Ce disant, froide et dédaigneuse, elle le quitta. Il était stupéfait de cette attitude nouvelle.

— Oh! se dit-il, voilà qui est affreusement louche. Y aurait-il quelque trahison là-dessous?

LV

L'antiquité, bien inspirée en cela comme en toutes choses, avait fait de la femme la gardienne fidèle et résignée du foyer conjugal. Vint le christianisme, puis la chevalerie, et la femme, entourée d'une auréole mystique, se confondit avec la divinité dans l'esprit des hommes. Elle « fut formée avec les anges, dans le paradis terrestre, dit Corneille Agrippa. Dieu la garda pour la *bonne bouche*, et il l'a créée la dernière, parce qu'elle devait être la reine de l'univers. » Cervantes ayant tué la chevalerie, la femme descendit de son piédestal. Elle n'en fut pas moins courtisée. Au contraire. Elle le fut même d'une façon plus saine. Les choses en étaient là lorsque Jean-Jacques Rousseau s'avisa de donner à la femme une importance que les gens raisonnables ont souvent trouvée ridicule. Il n'en résulta rien de bon pour la vertu.

LVI

La femme, à mon avis, vaut infiniment mieux que l'homme. Et ici je ne puis résister au désir de dire ce que je pense de l'humanité. Les personnes qui ont parcouru

la côte d'Afrique ont toutes été frappées par la physionomie de certains lacs d'une nature particulière. Ce sont de grands bassins de peu de profondeur, où s'épanchent les pluies d'hiver et dont l'eau verte, pendant la saison des chaleurs, se couvre d'une couche légèrement irisée de cristaux de sel. Les Arabes les appelent *chotts*. Presque tous sont guéables pour les cavaliers. S'il vous arrive jamais d'avoir à traverser l'un de ces lacs empoisonnés, pour peu que vous ayez les nerfs irritables, vous éprouverez de pénibles sensations. La bourbe que feront lever les pieds de votre cheval, avec son odeur fade, pleine qu'elle est de végétaux décomposés, vous donnera des vertiges et des nausées. Les moustiques, s'élevant par essaims des térébinthes de la rive, vous harcèleront avec rage, pendant que la réverbération du soleil sur la surface de l'eau morte, vous aveuglera. Un monde de reptiles grouille confusément dans toute l'étendue du steppe de fange : la couleuvre visqueuse, qui se contracte et se déploie; le crapaud boursouflé, marbré de pustules; la salamandre sinistre, aux taches noires. Vous vous trouvez ici, selon l'expression arabe, « dans le pays de la fièvre et de la misère. » Tout ce que l'œil peut apercevoir est horrible. L'air qu'on y respire est mortel.

LVII

Avancez cependant, car dans ce monde tout est digne d'attention pour le philosophe, et il faut se résoudre à

tout connaître. Les flaques vertes se succèdent. Partout des végétaux pourris, flottants. Une buée qui, sous le soleil, se teint de nuances violacées, rampe au-dessus de l'eau fétide. Mais voilà que soudain, splendidement épanouie sur d'immenses feuilles, une fleur sans pareille, étrange, comme une reine des eaux paisibles, surgit devant vous. Elle a l'ampleur superbe d'un sein de vierge et les contours harmonieux d'une belle coupe. Rien de chaste comme la blancheur immaculée de son disque. Rien de délicieux comme le parfum qu'elle exhale. Cette merveille de la nature a reçu des anciens le nom de Nymphéa, et les poëtes ont fait d'elle un emblème de pureté.

LVIII

Eh bien, ce marécage infect et plein de reptiles où, contraste violent, on découvre de loin en loin de si belles fleurs, est la parfaite image de l'humanité. Réceptacle malsain de toute sorte de vices infâmes, l'humanité peut s'enorgueillir, — trop rarement, hélas ! — d'actions si nobles, si simplement grandes, que le seul souvenir en donne le frisson. Scipion, comme Tibère, était un homme ; Lucrèce, comme Messaline, était femme ; et Washington avait une âme, tout comme Jefferies et Carrier. Consolation très-vive, surtout aujourd'hui, qu'il n'est plus rien de beau, que la vertu et la bonté semblent recroquevillées comme toutes choses. Je ne serai pas ingrat, cependant.

J'ai eu, pendant le cours d'une existence qui, dans bien peu d'années, ne comptera pas moins de dix lustres, j'ai eu l'inappréciable chance de rencontrer quelques grands cœurs. Et, puisque tout à l'heure j'ai prononcé le mot de « vertu », je ne terminerai pas cette digression sans raconter l'histoire d'une femme — une jeune et très-jolie femme, qui a donné au monde un bien touchant exemple d'attachement à ses devoirs.

LIX

On la courtisait d'autant plus que son mari la négligeait fort, et qu'il n'avait rien, au surplus, de ce qu'il faut pour se faire aimer. Elle ne tenait aucunement, elle ne pouvait tenir à ce mari. C'était un de ces sots pompeux qui semblent destinés par avance, dans l'opinion publique, au ridicule sort de l'époux de Vénus. Grossier avec cela, et même avare. Mais si la dame faisait fort peu de cas de son mari, elle en faisait beaucoup de son honneur. Dans le nombre des soupirants avec lesquels on la laissait presque toujours seule, il y en avait un qu'elle avait distingué. Elle ne lui avait jamais rien confié, mais dans le secret de son cœur, bien souvent elle s'était dit qu'elle aurait été heureuse de l'épouser, si sa main avait été libre. Elle se sentait pour lui un si grand faible, — non à cause de son mérite, qui était assez mince, ainsi que sa délicatesse, mais parce qu'il était fort bien tourné et tout confit en prévenances, — qu'elle ne pouvait s'empêcher

de rougir sitôt qu'on prononçait son nom. Elle ne savait où prendre la force de le repousser, et elle comprenait d'ailleurs qu'il la convoitait assez ardemment pour ne pas se décourager d'un premier refus quand même ce refus aurait été sévèrement exprimé. Il fallait l'éloigner à tout prix, cependant. Il n'y avait même plus de temps à perdre, car il devenait très-pressant, et, pour être bien sûre qu'il ne se raviserait pas quelque jour, voulant que la rupture fût définitive, elle se disait qu'il était utile que cette rupture vînt de lui-même.

LX

Elle s'avisa d'un expédient que bien des femmes qualifieront de « hors nature » et qui aurait fait reculer Pénélope elle-même. Elle le fit venir, et, quand ils furent enfermés seul à seule, elle le regarda d'abord avec une tendresse qui n'était pas feinte, puis elle lui dit en pleurant qu'elle croyait de son honnêteté de l'avertir qu'il perdait son temps auprès d'elle. Et comme l'autre, fort ému, s'efforçait de la consoler, tout en lui demandant des explications, elle ajouta qu'elle était affligée, depuis sa naissance, d'une infirmité répugnante et malheureusement inguérissable; que c'était même pour cela que son mari s'éloignait d'elle... Elle n'avait que trop bien jugé son « adorateur ». L'imbécile bégaya quelques mots polis, la laissa, et il court encore. Elle était saine cependant, mille fois plus fraîche et plus saine que les roses

de mai ! Les dames japonaises font mieux — ou pis encore. Elles se rasent les sourcils et se noircissent les dents aussitôt après leur mariage. Elles sont certaines ainsi de ne pas tenter les galants. De telles vertus, selon moi, lesquelles ont à vaincre les deux plus puissants sentiments de la nature féminine, l'amour et le culte de soi, on pourrait dire qu'elles sont des vertus farouches et de désespoir si, dans le bien, comme dans le mal, l'humanité n'était pas capable de tout.

LXI

Mais c'est assez parler de vertu, pour le moment du moins : car je compte bien revenir plus d'une fois sur ce sujet tant controversé, et j'ai même l'intention de raconter, dans la troisième partie de cet ouvrage, l'histoire, très-véridique, d'une femme qui ne succomba que par suite d'un excès d'affection pour son mari. Arthur, une fois que le soupçon se fut glissé dans son esprit, se dit que sa maîtresse le traitait comme un benêt et lui faisait jouer un rôle absurde. Ce qu'il souffrit alors est intraduisible. Il n'est pas, en effet, de douleur comparable à celle qui provient de la jalousie. Reportant sa pensée sur les précautions infinies que madame Honorat avait toujours prises, sur celles qu'elle lui imposait à l'occasion de leurs relations, ce fut, devant ses yeux, comme un trait de lumière : — « Elle se moque de moi, se dit-il, elle me trompe, et si je n'ai jamais été reçu chez elle, c'est qu'elle craignait d'être démasquée. »

LXII

De se dire cela à former le projet d'épier sa maîtresse, il n'y avait qu'un pas à franchir. Arthur se reprocha sa niaise condescendance, puis sans perdre un seul jour, avec l'esprit d'irréflexion qui est le propre de la jeunesse et de la passion, il se livra à cette mortifiante occupation par laquelle nous avons tous passé, au moins une fois dans notre vie, pauvres bestioles que nous sommes ! et qui consiste à dormir d'un œil et guetter de l'autre, à tendre démesurément les deux oreilles pour surprendre un lambeau de conversation, à tout interpréter dans les actions de la femme qui nous a mis martel en tête, — et avec quelle intelligence ! Dieu le sait ! — et enfin à monter la garde devant ses fenêtres, le jour, tapi dans l'ombre d'une porte, le soir, enveloppé dans un manteau couleur de muraille, le tout, dans le stupide espoir de nous assurer d'une chose dont la découverte ne peut nous causer de plaisir. Il y en a, parmi ces bons amants et ces dindonneaux de maris ainsi mordus par la jalousie, qui vont, à ce qu'on dit, jusqu'à payer certains oiseaux dont le métier est d'y voir aussi clair qu'Argus et qui nichent aux environs de la rue de Jérusalem, pour constater un fait dont les gens les plus graves n'ont jamais pu parler sans rire. Ceux-là sont les héros du genre. Mais Arthur aimait mieux faire ses affaires lui-même, et d'ailleurs, il aurait rougi de se servir de si vils moyens.

LXIII

Donc le voilà qui guette et furète. Almaviva jouant le rôle de Bartholo, quel beau sujet de comédie ! Et combien plus vrai serait-il que celui du chef-d'œuvre de Beaumarchais ! Je ne me lasserai jamais de le répéter, d'abord parce que c'est la vérité, ensuite par la raison que la morale n'y peut que gagner, dans les affaires d'amour à trois personnages, neuf fois sur dix, celui qui est couvert de ridicule et que l'on berne, c'est l'amant et non le mari. Le mari, lui, ne sait rien d'habitude, et ne peut donc souffrir d'une trahison qu'il ignore. Et puis, il est le maître, il a « des droits superbes, » comme on le chante dans le *Seigneur du village*, à l'Opéra-Comique, et on vous le mignarde d'autant plus qu'on craint d'éveiller ses soupçons. Mais l'autre, « le larron d'honneur, » comme on disait au temps heureux de MM. de Mayenne et de Saint-Mégrin, s'il a « quelques revenants bons », quelques restes plutôt, qu'il chippe comme un renard, en se coulant dans les ténèbres, quelle piètre existence il mène ! Toujours tremblant, craintif, vivant dans le mensonge, s'aplatissant devant sa dupe, supportant sa mauvaise humeur — faisant souvent ses commissions ! — et risquant aussi bien de garder sa maîtresse sur les bras que d'avaler des coups de bâton. Ne dites pas surtout que j'exagère. S'il est des époux complaisants, il me paraît bien difficile qu'ils ne fassent pas payer, de façon ou d'autre, à leur digne moitié,

et même à son complice, l'accroc qu'ils font à leur honneur. Et pour ceux qui ne le sont pas et qui manquent de philosophie dans la manière de prendre les choses... Tenez, ne me faites pas vous raconter certaines vengeances que l'on m'a dites, car, rien que d'y penser, j'en ai le frisson dans le dos.

LXIV

Arthur surveillait donc madame Honorat, non avec le désir, mais bien plutôt avec la crainte de découvrir qu'elle lui était infidèle. Pendant trois jours, il ne vit rien. Mais le quatrième, comme il errait piteusement le long du trottoir, il l'aperçut soudain à dix pas devant lui. Et de la suivre! C'était bien mal! La bonne dame, vêtue de noir et le visage enveloppé dans un long voile, — c'était sans doute afin de n'être pas remarquée — marchait vite, en personne qui se sait en retard et tremble de manquer un galant rendez-vous. Dans sa course — elle allait d'un tel pas fiévreux et léger, qu'on ne la pouvait soupçonner de se livrer au plaisir de la promenade — elle paraissait choisir, non le chemin le plus court, mais les quartiers les plus déserts. Je dois dire pourtant qu'elle ne se retourna pas une seule fois, ce qui est de nature à me faire croire qu'elle ne supposait pas qu'on pût la suivre. Et, l'un derrière l'autre, la première furtive, le second maugréant, ils allèrent ainsi pendant une demi-heure.

LXV

Et tout à coup, dans une rue que je ne désignerai pas, — c'était, je crois, vers le milieu, et dans une fort laide maison qui ne paraissait habitée que par des ouvriers, — elle entra et elle disparut comme si, en posant le pied sur le seuil, elle s'était soudain enfoncée en terre. Une souris, surprise par un chat, ne se faufile pas plus prestement dans son trou, une anguille ne vous glisse pas plus rapidement entre les mains. Il me faut dire aussi que le lieu était merveilleusement choisi pour faire perdre la piste aux amants indiscrets. Une grande cour sur laquelle s'ouvraient de nombreuses portes, les unes conduisant à des ateliers, les autres à des logements obscurs où l'on montait par d'étroits escaliers, et tout un monde d'allants et de venants. Sans compter que la cour aboutissait à une autre rue. Arthur fut consterné quand il se vit si merveilleusement joué. Mais, voulant aussitôt prendre sa revanche, il se précipita chez le portier.

LXVI

Le portier — savetier de son état — n'avait l'air ni intelligent ni aimable. Il mettait une empeigne à une vieille botte, et c'est à peine s'il daigna lever la tête quand Arthur se présenta devant lui. A la question du jeune homme, laquelle avait pour but de s'assurer de la direction

qu'avait prise une dame vêtue de noir qui venait d'entrer dans la cour, il répondit en maugréant que plus de mille personnes passaient chaque jour devant sa loge, et qu'il n'avait pas le temps de s'amuser à leur demander où elles allaient. Arthur eut beau le prendre par la douceur et lui offrir quelques pièces d'or, il n'en put rien tirer que des réflexions saugrenues. Cela fit qu'il ne tarda pas à le quitter. Mais, dans la cour, pendant qu'il se promenait le nez en l'air, ce furent d'autres mésaventures. Les fillettes qui repassaient du linge derrière les vitres d'une blanchisseuse le regardaient en riant, absolument comme si jusqu'alors elles n'avaient jamais été témoins de l'ahurissement d'un joli garçon. Des ouvriers qui portaient des fardeaux le poussaient du coude et murmuraient le mot de « mirliflor. » Chacun paraissait s'étonner de le voir là, et pourtant il n'y faisait rien de répréhensible. On aurait dit que tous les passants devinaient son désappointement et s'en amusaient. Il y en eut même un qui lui demanda s'il avait perdu « quelque chose. »

LXVII

Et alors, ce qu'il éprouva, ce ne fut plus de la colère, mais de la rage. Et si cela n'avait dépendu que de lui, il aurait fait disparaître toutes les femmes de la surface de la terre, non sans leur avoir préalablement infligé des supplices épouvantables. La haine qu'il portait à sa maîtresse, en ce moment, était terrible. L'étrangler lui eût

semblé doux. — Voyez, ô femmes ! à quels dangers vos légèretés vous exposent ! — Il ne pouvait douter qu'elle le trompait, car enfin qu'allait-elle faire dans cette maison si bien choisie pour dissimuler une intrigue? Et, tournant sur lui-même comme un écureuil dans sa cage, il allait, revenait, piétinant dans la boue, passait devant la porte. Il y avait deux bonnes heures qu'il était là. La nuit tombait.

LXVIII

Tout à coup, comme il pivotait sur les talons — il était arrivé au bout de la rue et voulait retourner vers la porte maudite — il se cogna contre une femme vêtue de noir et qui marchait à pas pressés. C'était elle. Ils se reconnurent en même temps. Mais alors, dans leurs manières à tous les deux, il se fit une modification extraordinaire. Elle, qui s'en allait si vite, s'arrêta soudain, parut surprise, même charmée, — les femmes sont décidément des natures perverses ! — et, lui demandant d'un air faux ce qu'il faisait là, se mit à cheminer à petits pas auprès de lui, comme s'y elle eût été heureuse de cette rencontre. Quant à lui, si bien disposé une minute auparavant à tordre le cou de sa maîtresse, lui, jaloux, lui qui se croyait certain d'être trahi, il ne put se soustraire à l'ascendant singulier que madame Honorat avait toujours exercé sur lui, et il se fit humble et bien doux pour lui exprimer à quel point il se sentait joyeux de la voir. Il lui dit « qu'il passait, » qu'il venait de « chez un ami. » Mais

elle, comme si, vis-à-vis de lui, elle n'avait pu admettre qu'on la soupçonnât, ou plutôt comme si elle eût dédaigné de se disculper, ne lui dit pas un mot qui pût avoir le rapport le plus éloigné avec le motif de sa présence dans ce quartier.

LXIX

Ce qui faisait surtout qu'Arthur se modérait ainsi, c'est qu'au fond de son cœur il restait un doute. Comment sans preuve accuser sa maîtresse, comment l'interroger, lui dire que sa douceur témoignait contre elle? Puis, comment expliquer la cause de ses soupçons? Comment lui avouer qu'il l'espionnait depuis quatre jours, l'avait suivie deux heures auparavant, l'attendait devant cette porte? Si elle était coupable, ne profiterait-elle pas de l'occasion pour rompre sans avouer, de par sa dignité blessée? Si elle ne l'était pas — la chose était possible, — ne serait-ce pas encore par une rupture qu'elle le punirait de ses soupçons? Si, au lieu d'être dans la rue, et dans une rue passante et commerçante où il n'est guère facile de discuter d'une façon suivie — et surtout de faire une *scène* à une femme aimée, — notre jaloux l'avait tenue dans une chambre bien fermée, les choses se seraient sans doute passées différemment.

LXX

Mais s'il se modérait, la rage qu'il éprouvait n'était

peut-être que plus terrible. C'était ce qu'on appelle une rage blanche, sans doute à cause de la pâleur qui l'accompagne habituellement. Il n'aurait su dire pourquoi, mais il avait en ce moment la conviction, — conviction absurde, évidemment, — d'une trahison diabolique. Sa maîtresse, à ses yeux, ce jour-là, il me l'a dit depuis, — peut-être avait-il la berlue, — lui paraissait empreinte d'un autre homme. Et puis cette douceur, cette faveur qu'elle lui accordait, en tolérant qu'il l'accompagnât ! Orgon lui-même se serait méfié. Il ne manifestait rien de ce qu'il éprouvait cependant ; — mais peut-être en laissait-il bien percer quelque chose. — Il est si difficile, à vingt-deux ans surtout, de se maîtriser tout à fait ! En ce qui me concerne, je croirais assez volontiers que madame Honorat n'était pas dupe de l'apparente tranquillité d'Arthur, et qu'elle avait certaines raisons pour éviter une querelle, car elle ne l'interrogeait pas.

LXXI

Tant il y a que cette situation, pour un observateur désintéressé, aurait peut-être bien fini par toucher au plus haut comique, quand madame Honorat, qu'elle fatiguait sans doute, dit à Arthur que, maintenant, il ferait bien de la quitter. Ils étaient alors arrivés dans un quartier moins populeux, mais où elle courait le risque d'être rencontrée par quelqu'une de leurs connaissances. Comme elle lui serra la main ! Quelle tartufferie dans leurs adieux !

Elle lui dit que, s'il voulait, elle pourrait se trouver, dès le lendemain, au lieu habituel de leurs rendez-vous. Il accepta la proposition, et de l'air le plus radieux. Mais ils n'eurent pas fait quatre pas, chacun de son côté, que tous leur traits se détendirent, et l'expression réelle des sentiments qu'ils éprouvaient, à leur insu, réapparut sur leur visage. Chez elle alors, comme chez lui, quelle amertume ! Lui, paraissait se dire : « Méchante femme ! tu me payeras demain ce que tu m'as fait aujourd'hui ! » Elle... mais il serait impolitique à moi de dire, dès à présent, ce qu'elle pensait, car si je le disais, au diable l'intérêt ! Et je sais assez mon métier pour ne placer le mot de mes charades que dans la dernière ligne.

LXXII

Le lendemain, en arrivant au rendez-vous, Arthur, avec les intentions les plus machiavéliques, avait repassé le rôle qu'il voulait jouer. Il ne pouvait s'habituer, — étant si jeune encore et si orgueilleux, — à l'idée qu'il était trompé, et il avait pris son parti des éventualités les plus tristes. Dire son fait à sa maîtresse, le lui dire cruellement, puis prendre dignement l'initiative d'une rupture qui devait être éternelle, tel était son plan. Il souffrait ; mais il dominait sa souffrance. Et, comme on se résout toujours très-difficilement à perdre jusqu'à la moindre lueur d'espoir, le jeune homme avait prévu le cas où il lui serait péremptoirement démontré que ses

soupçons étaient mal fondés. Alors, il était décidé à profiter de l'occasion pour mettre un terme à une situation qui n'était plus tenable. Ou sa maîtresse consentirait enfin au sacrifice qu'il exigeait d'elle, c'est-à-dire à quitter son mari pour la suivre, ou ils se sépareraient pour jamais.

LXXIII

Mais dans ce monde où toutes les créatures sont ballottées, au gré d'une puissance railleuse, ni plus ni moins que des fétus de paille par les vagues de l'Océan, l'événement contre lequel on croit devoir se prémunir n'est jamais celui qui arrive. En revanche, celui dont le soupçon ne vous entre même pas dans l'esprit ne manque guère de se produire. Quelle ne fut pas la stupéfaction d'Arthur devant la singulière attitude de sa maîtresse! Madame Honorat fut toute confite en douceur, en expansion. Elle commença par se jeter au cou de son amant, l'empêchant de parler, insidieuse et caressante. Puis elle lui demanda pardon de lui avoir causé tant de tourments. Et, enfin, avant qu'il eût pu reprendre un peu d'aplomb — car il avait été désarçonné par cet accueil auquel il était bien loin de s'attendre, — elle lui dit qu'elle avait mûrement réfléchi au désir si affectueux qu'il lui avait souvent manifesté, que, malgré les inconvénients de toute sorte qu'elle prévoyait, elle ne pouvait s'habituer à l'idée de le rendre malheureux, et qu'elle était toute prête à consacrer sa vie à son bonheur.

LXXIV

« Alors, elle ne me trompait donc pas ! » se dit Arthur. Et aussitôt, rougissant de ses soupçons, craignant de les laisser deviner, il n'eut aucun effort à faire pour exprimer le plaisir que lui causait une détermination si heureuse. Cependant un doute lui restait.

— Quand voulez-vous partir ? lui demanda-t-il.

— Mais quand vous voudrez, mon ami.

Un autre plus rusé, se serait méfié. Les choses allaient trop bien. Mais, à l'âge d'Arthur, on n'a jamais l'idée de prendre ombrage du succès, de rechercher s'il ne cache pas un abîme. Il eut peur, cependant. Il éprouva cette terreur purement instinctive qui vous saisit quand on se trouve inopinément, et par un fait inattendu, au comble de ses souhaits. Il ne faut pas, en effet, une grande expérience à la machine humaine pour apprendre que dans l'univers si compliqué, tout se compense et s'équilibre, que les ennuis marchent côte à côte avec les plaisirs, et qu'on n'est jamais si près d'un malheur qu'au moment d'une grande joie.

LXXV

La famille de madame Honorat résidait à Vesoul. Il fut convenu qu'Arthur irait attendre sa maîtresse à Bâle, en Suisse, dans un hôtel dont ils firent choix à l'avance. Pendant la dernière heure qu'ils passèrent ensemble,

Arthur, qui ne pensait même pas, l'ingrat ! au chagrin qu'il allait causer à son père, annonça à madame Honorat qu'il partirait dès le lendemain. Celle-ci, afin d'éviter, disait-elle, de donner l'éveil à personne, ne voulut prendre l'engagement de se mettre en route que deux jours plus tard. Quand tout fut décidé, ils changèrent de sujet de conversation, ne parlèrent plus que du bonheur qu'ils éprouveraient à vivre ensemble. Mais plus le moment où ils devaient se séparer se rapprochait, plus Arthur fut frappé de la singulière préoccupation de sa maîtresse. Tantôt elle le regardait avec une sorte d'attendrissement, tantôt avec inquiétude. Et puis, il y avait parfois dans ses yeux comme une expression de remords... ou de regret.

LXXVI

A ce propos, je ne crois pas inutile de consigner ici une remarque que j'ai faite l'été dernier en voyant retirer de l'eau le corps parfaitement inanimé d'un chien de Terre-Neuve. Cette remarque, c'est que ce sont toujours les plus habiles nageurs qui se noient, les chasseurs les plus expérimentés qui sont tués d'un coup de fusil, les *tireurs* les mieux aguerris dans la science de l'escrime qui meurent des suites d'un coup d'épée, les écuyers les plus consommés qui périssent d'une chute de cheval, les plus fins matelots qui sont enlevés par la lame dans une bourrasque, et les ministres les plus profonds dans l'art si difficile — et qui doit être si écœurant — de gouverner les peu-

ples, qui se font balayer par les révolutions. Arthur, qui avait si brillamment débuté dans l'emploi des jeunes premiers, Arthur, dont raffolaient toutes les femmes, l'espoir de sa famille, la gloire de son vieux père, l'orgueil d'Hermès qui s'était donné tant de peine, ainsi qu'on l'a vu, pour développer son esprit et former son cœur, Arthur, qui n'avait rien à faire qu'à se laisser vivre pour parvenir aux plus heureuses destinées, qui avait échappé, on peut le dire, par un hasard providentiel, au piége dans lequel allait le faire tomber une sensible Anglaise, était-il donc, hélas! condamné à l'avance à verser misérablement dans cette ornière où sont allés tomber tant de jeunes gens, et qui, dans le jargon judiciaire, s'appelle de ces horribles mots : *cohabitation avec une femme mariée!* Il faut n'avoir jamais été à même d'observer un de ces faux ménages où il n'y a que des douleurs au fond de toutes les pensées, où les froissements d'amour-propre se comptent par jour à la douzaine, et où le dévouement le plus chevaleresque ne peut tenir contre les millions de piqûres d'épingles qui vous lardonnent, pour conserver sur eux la moindre illusion. La femme eût-elle été mille fois excusable de quitter son mari, ce mari l'y eût-il forcée par les traitements les plus infâmes, l'amant, la recueillant chez lui, ne fît-il qu'acquitter la dette la plus sacrée de la reconnaissance, le monde est là, — à défaut de la conscience, — le monde qui tolère les plus grands écarts tant qu'il n'y a pas de scandale, mais qui n'accepte pas qu'une situation irrégulière et inavouable lui soit ouverte.

ment placée sous les yeux. Oh! j'ai été témoin de bien des larmes silencieusement dévorées, larmes amères, et qui faisaient douter de toute justice, à l'occasion de ces fantômes de mariages d'autant plus oppressifs et plus indissolubles que l'honneur seul, — une pauvre et toute petite question d'honneur, — en cimente les liens, que la légalité les menace et les persécute, que les enfants qui en résultent, — atroce raillerie de nos codes ! — peuvent être réclamés et enlevés par le quidam dont ils portent le nom, et qui, le malheureux ! peut certes bien se laver les mains en toute sécurité de leur apparition dans ce bas monde. Mais à quoi bon ce que j'écris là ! quand on est au moment de faire un coup de tête, on n'aime généralement pas à réfléchir sur ses suites probables, et, comme le disait un fin gourmand de mes amis : « Si l'on avait l'idée qu'on pourrait s'étrangler avec une arête, ce serait bien fâcheux, car on ne mangerait jamais de poisson ! »

LXXVII

Arthur partit, se contentant de dire à son père qu'il allait faire un voyage d'un mois, en Suisse, avec un de ses amis. A aucun prix, il n'aurait voulu confesser la vérité au comte de Féreste. D'abord, il redoutait les explications comme la peste, et ensuite, il se doutait bien que le digne auteur de ses jours ne l'aurait pas laissé partir en de si déplorables conditions. Quelques milliers de francs qu'il avait devant lui devaient lui suffire. Quand les évé-

nements seraient accomplis, il serait temps pour lui de prendre les arrangements nécessaires avec son père afin que ce dernier lui fît passer ses revenus à l'étranger. Rien de particulier ne lui arriva dans son court voyage, si ce n'est qu'il ne dormit pas et trouva cependant le moyen de faire cent rêves de bonheur. Il descendit à Bâle, à l'hôtel indiqué, acheta et paya à beaux deniers comptants une confortable chaise de poste, puis, comme il avait deux jours devant lui, il se mit à errer à travers la ville et s'ennuya comme un croûton de pain derrière une malle, dans une chambre veuve de souris.

LXXVIII

Le jour où devait arriver madame Honorat se leva enfin. Arthur, dès le matin, se mit à écrire la lettre par laquelle il annonçait à son père la décision qu'il avait prise. Il ne lui cacha rien des motifs de cette grave décision ; lui demanda pardon de ne l'avoir pas consulté ; lui parla longuement du bonheur qu'il se promettait, en consacrant sa vie à une femme qui était digne, à tous égards, d'un tel sacrifice ; le supplia, et dans les termes qui pouvaient le plus flatter le bonhomme, de vouloir bien se rappeler que, lui aussi, il avait été jeune, il avait dû aimer ; lui dit enfin tout ce qui, dans un tel moment, lui passait par l'esprit. Puis, quoi qu'il ne se fît pas la moindre illusion sur le profond chagrin que son père ressentirait à la lecture d'une telle épître il la plia, la ca-

cheta, et la mit lui-même à la poste ; et, satisfait d'avoir accompli ce devoir filial, il demanda son déjeuner.

LXXIX

Et justement, il avalait la dernière bouchée d'un succulent beefsteak, et se disait que, dans un quart d'heure, il aurait le bonheur de serrer dans ses bras sa chère maîtresse, lorsqu'un garçon d'hôtel lui remit une lettre que le facteur venait d'apporter. Il rompit le cachet de cette lettre avec un serrement de cœur facile à comprendre, car si ce n'était madame Honorat, qui pouvait se douter qu'il se trouvait dans cet hôtel ? Et, en effet, la lettre, longue et lourde, était bien d'elle ! Et aujourd'hui, après plus de trente ans que ce précieux spécimen du génie féminin fut déposé dans les archives amoureuses d'Arthur, et que je le tiens là, sous mes yeux, sur ce papier jauni, aux cassures usées, je ne puis, par malignité naturelle, me priver du plaisir de le copier en entier, sans en passer une ligne, ni une virgule, car il serait vraiment fâcheux que de si précieux « morceaux de littérature » fussent perdus !

LXXX

« Avez-vous pu croire, mon ami, que je me déciderais
» à accepter le sacrifice de votre vie ! Alors, c'est que
» vous me connaissiez bien peu et que vous ne vous dou-

» tiez même pas de qui se passe dans l'âme des femmes.
» Si je vous ai laissé partir, c'est que je ne me sentais
» pas le courage de vous dire, de vive-voix, ce que ma
» conscience et mon affection m'obligent à consigner
» dans cette lettre. C'était surtout que, à aucun prix, je
» ne voulais être témoin de votre douleur. Je vous aime,
» mon ami. Je vous aime plus sincèrement que jamais.
» Et je vais le prouver en faisant pour vous ce que, de-
» puis que le monde existe, jamais aucune femme ne fit
» pour aucun homme. Donner sa vie, supporter la misère
» pour un être qu'on aime, immoler, pour lui, son hon-
» neur et même son bonheur, ce sont là de ces choses
» qui se voient tous les jours. Elles sont faciles à faire.
» Mais lui ouvrir son âme, lui dire... TOUT, et passer,
» pour cela, par-dessus les délicatesses de la femme, et
» même par-dessus ce sentiment particulier qui pourrait
» être appelé *l'esprit de sexe,* voilà ce qui est difficile;
» aussi ne l'a-t-on jamais vu. Mon ami, tout à l'heure
» je vais probablement passer à vos yeux pour une créa-
» ture perverse, et cependant je vous assure que je ne suis
» pas tout à fait dépourvue de qualités. Si j'ai — je ne
» vous l'ai que trop prouvé — toutes les faiblesses de la
» condition humaine, quelque chose m'élève au-dessus
» de cette condition, — en ce moment du moins, —
» c'est la franchise. Vous m'avez aimée, mon ami. Vous
» ne m'avez même que trop aimée. N'écoutant que votre
» passion, ne cherchant même pas à la régler, à moi qui
» ne m'appartenais pas, qui commettais une action cou-

» pable en me livrant à vous, vous m'avez prodigué une
» affection de telle nature, — une affection si respec-
» tueuse, si désintéressée, — qu'elle ressemblait de tous
» points à celle qu'un mari aimable, jeune et confiant
» doit toujours porter à sa femme. Eh bien! cette affec-
» tion que vous me donniez, je n'avais pas le droit de
» l'accepter. Aussi, plus prévoyante et plus rigide, n'en
» ai-je jamais voulu prendre que juste ce que le monde,
» dans sa tolérance, pouvait autoriser. Moins honnête ou
» moins équitable, j'aurais agréé de vous tous les sacri-
» fices qu'une créature peut faire à une autre. Raison-
» nable, et ne voulant pas me reprocher quelque jour
» d'avoir été une pierre d'achoppement dans votre vie,
» je ne pris, je ne voulus prendre dans notre liaison
» qu'une charmante distraction et des plaisirs. Pendant
» longtemps, supposant bien qu'il serait inutile d'essayer
» de vous ouvrir les yeux sur le caractère particulier de
» notre position, je vous laissai dans l'enthousiasme, me
» contentant de vous donner la réplique, de vous exciter
» même, voulant savoir jusqu'où pouvait aller l'abnéga-
» tion dans un jeune cœur, et n'étant pas médiocrement
» flattée, au surplus, d'être l'objet d'une passion si peu
» vulgaire. Un jour est venu, cependant, — je vous
» avouerai tout : le mal comme le bien, et le mal sur-
» tout ! — où je compris qu'il y aurait cruauté à moi de
» continuer à jouer un pareil rôle. Depuis deux mois
» alors, un homme que vous ne connaissez pas, et qui
» était reçu chez moi, me faisait la cour. Je vis en lui

» un moyen sûr de vous défendre contre moi-même. Je
» l'écoutai, sans lui rien promettre, uniquement pour
» voir s'il me serait possible de me décider à vous donner,
» en m'immolant à lui, une preuve effective de mon
» amour. — Voilà une bien abominable naïveté ! vous
» écrierez-vous. — Non, mon ami, je ne suis pas naïve.
» Seulement, je veux tout vous dire, afin qu'une fois au
» moins dans votre vie, vous appreniez, de la bouche
» d'une femme, de quelles actions la femme est capable.
» C'était sans doute votre bon ange qui m'inspirait, car
» si je n'avais pas formé cette résolution désespérée, vos
» qualités — je puis même dire les séductions de votre
» amour — aidant, j'aurais peut-être un jour cédé à vos
» instances, et alors, je ruinais votre avenir ; en toute
» connaissance de cause, je condamnais votre existence à
» la vindicte d'un sentiment qui, ne trouvant pas
» d'obstacles devant lui, se serait, tout d'abord, engourdi
» dans la satiété, puis, quand les effroyables inconvé-
» nients qu'il traîne après lui se seraient manifestés,
» n'aurait, hélas ! pas tardé à tourner en haine. Je sais
» que vous me maudirez en lisant ces lignes. Je sais aussi
» qu'avant un an, quand de nouvelles distractions auront
» apaisé la colère de votre amour-propre, vous me ren-
» drez justice, vous vous direz que je vous aimais bien
» réellement pour vous-même, et peut-être vous me
» bénirez. Eh bien ! j'ai beau reculer le plus que je peux
» le reste de la confession que je dois vous faire, il faut
» que je m'y résigne, après tout. Je vous disais que pour

» me détacher de vous, ou mieux, pour ne pas me laisser
» irrévocablement attacher à vous, j'avais prêté l'oreille
» à des propos qu'en d'autres circonstances je n'aurais
» jamais dû entendre. Lorsque je m'aperçus que vous
» m'épiiez, je me fortifiai dans ma résolution, — il s'agis-
» sait alors pour moi de ma sûreté, ou plutôt de la con-
» sidération qui doit demeurer attachée au nom que je
» porte, non pas pour moi, mais pour celui qui me l'a
» donné. — C'est ce qui fit que je succombai. Je vous
» estime infiniment trop, mon ami, pour vous laisser rien
» ignorer d'une conduite dont toutes les apparences sont
» accablantes, et en dépit de ce que vous trouverez
» d'avilissant dans cette conduite, je vous aime trop en-
» core pour ne pas endurer une grande douleur à vous
» en divulguer les mobiles et les effets. Quoi qu'il arrive,
» je n'oublierai jamais les trop courts instants de bonheur
» que nous avons passés ensemble. Vous m'avez révélé
» des joies que je ne croyais pas de ce monde, dont je
» ne me doutais même pas. Nous aurions été tous deux
» insensés de laisser notre amour dégénérer en habitude.
» Ne cherchez pas à me revoir. Ce serait inutile. Puis
» votre dignité vous le défend. Rappelez-vous toujours
» que, pour le monde, nous ne nous sommes jamais
» connus. Et, si quelque mauvaise pensée de vengeance
» vous prenait à l'occasion de cette lettre, pensée que
» vous regretteriez certainement plus tard, ne vous y
» abandonnez pas ; elle serait aussi inutile qu'odieuse,
« car cette lettre... je la dicte à une personne sûre, elle

» n'est donc pas de ma main. Et, maintenant que je vous
» ai dit ce que j'avais de plus pénible à vous dire, per-
» mettez-moi de vous donner une dernière preuve de ma
» très-sincère affection. Vous êtes jeune, mon ami, bien
» jeune, inexpérimenté. Rien que dans la façon dont
» vous vous êtes comporté avec moi, il m'a été facile de
» voir combien, — si une autre passion, sincèrement
» éprouvée, vous poussait en de mauvaises mains, — il
» deviendrait facile de vous entraîner à des extrémités
» qui feraient le malheur de votre vie entière. Certes, il
» est doux, — il est bien doux! — pour une femme, de
» se sentir ardemment aimée. Mais ce n'est pas des
» femmes que vous aimerez que je me préoccupe, c'est
» de vous seul. Croyez-en une amie qui, après la con-
» fession qu'elle vous a faite, ne saurait plus avoir d'in-
» térêt à mentir : aimez les femmes puisque votre cœur
» vous y pousse et que vous y trouvez quelque plaisir,
» mais NE LE LEUR LAISSEZ JAMAIS VOIR... L'amour, tel
» que vous l'éprouvez, — tel que vous le peignez et le
» pouvez faire partager, — doit, tôt ou tard, pour vous,
» dégénérer en supplice. Exercez-vous à ne ressentir que
» des affections plus superficielles. Aimer sincèrement,
» c'est toujours se donner un maître. Et maintenant,
» poursuivez librement la brillante carrière que j'entre-
» vois pour vous et que je n'ai pas voulu enrayer. Beau-
» coup de femmes vous aimeront, parce que vous avez
» tous les dons extérieurs nécessaires pour vous faire
» aimer. Aucune d'elles, sachez-le bien, ne fera pour

» vous ce que je fais en ce moment, ce qu'aucune femme
» ne me pardonnerait d'avoir fait, — car c'est une tra-
» hison contre tout le sexe, — si jamais elle lisait ces
» lignes. Ne vous mariez pas, mon ami. Se marier, c'est
» augmenter niaisement la superficie de nous-même qui
» est susceptible de souffrir. C'est risquer de souffrir,
» non-seulement par ses propres peines, mais par celles
» d'une femme, par celles des enfants qu'elle doit vous
» donner. Ces principes que je vous propose, ce n'est
» pas à de douloureuses expériences que je les dois,
» c'est à une observation patiente, à six années d'un
» examen silencieux. Si vous les adoptez, ils vous pré-
» serveront de cruelles souffrances. Avec les hommes,
» soyez ce qu'on m'a dit que vous aviez toujours été :
» *bon garçon* dans la forme et surtout poli, mais sans
» familiarité, car ils en profiteraient pour vous avilir; et,
» au surplus, ne cessez jamais de vous tenir sur la dé-
» fensive. Vous pouvez bien penser des hommes tout le
» mal possible. Les circonstances ne vous obligeront pas
» de beaucoup en rabattre. Rappelez-vous toujours que
» la moitié du genre humain passe son temps à exploiter
» l'autre sous toutes les formes imaginables, et ne confiez
» jamais à votre ami le plus intime le fait le plus insigni-
» fiant, mais que vous ne voudriez pas voir divulgué.
» Jouez des hommes tant qu'il vous plaira, mais gardez-
» vous de vous montrer pour contrarier leurs intérêts,
» et gardez-vous surtout, autant que de la peste, de les
» blesser dans leur vanité. Vos inférieurs vous seront

» infiniment plus reconnaissants d'une prévenance aimable
» ou d'une marque d'estime qui ne s'adressera qu'à leur
» amour-propre, que des plus grands services que vous
» leur pourriez rendre, quand même vous seriez assez
» fort pour ne pas le leur faire sentir. N'acceptez jamais
» de services. Ne refusez jamais d'en rendre. Tout l'art
» de vivre respecté consiste dans l'observation de ces
» préceptes. Et enfin, mon ami, malgré le chagrin que
» j'éprouve — même pour vous servir — à endurcir un
» cœur qui fut à moi!... n'attendez jamais de personne,
» ni justice, ni bons procédés, ni humanité même, ni
» affection, ni reconnaissance. C'est le plus sûr moyen
» de ne pas éprouver de désillusions.

» P.-S. N'ayez pas de procès. »

LXXXI

Arthur avait jeté la lettre loin de lui après en avoir lu les dix premières lignes. Il pleura, jura, la reprit, la rejeta, forma cent projets de vengeance plus insensés les uns que les autres. Le soir venu, il se coucha, mais ne dormit pas. Le lendemain, brisé par la colère et la fatigue, il ne put s'empêcher de sourire avec amertume à l'idée qu'il avait été sur le point de consacrer son existence à une femme qui convenait l'avoir trompé et avait l'impudence ou la folie de lui présenter sa trahison

comme une preuve de son amour. Et alors, se sentant plus calme, il reprit la lettre maudite qui l'avait fait pleurer la veille, puis, lentement, pesant les mots et s'arrêtant à chaque ligne, il la relut d'un bout à l'autre. Quand sa lecture fut terminée, il demeura longtemps à la même place, rêvant péniblement, se demandant si tout cela était sérieux, s'il n'était pas le jouet de quelque raillerie extravagante. Le mal, le bien, le bon sens, l'ironie, le paradoxe et la raison étaient si bien mêlés dans l'épître de sa maîtresse, qu'il ne savait plus qu'en penser? L'aimait-elle? L'avait-elle jamais aimé? Ne se vantait-elle pas d'une trahison imaginaire ?... Toutes ces réflexions — ces questions plutôt qu'il se posait — finirent par le laisser dans une sorte d'hébêtement. Il sortit, dans l'espoir de retrouver la possession de lui-même. Et alors, il pensa a tout ce qui lui était arrivé déjà de mortifiant dans le cours de son existence. Sa rêverie fut longue, interrompue par des soupirs, des mots sans suite, vagues menaces adressées à des absents. Soudain, il releva la tête, et, avec un geste de répulsion et de découragement :

— Et voilà donc la vie ! s'écria-t-il.

Puis il se mit à réfléchir qu'il n'avait guère plus de vingt ans, que les débris de la fortune de sa mère lui assuraient l'indépendance, qu'il était de grande naissance et déjà bien posé partout. Il se dit qu'après tout, cette femme qui venait de le repousser et dont le scepticisme lui faisait froid au cœur, ne méritait guère d'être aimée.

Qu'avait-elle, en effet, qui fût capable de flatter l'amour-propre d'un homme à la mode ? Les précautions qu'elle n'avait cessé de prendre pour assurer l'impunité à leur union, lui parurent des plus vulgaires. Les conseils qu'elle lui donnait n'étaient pas déjà si profonds ! Et puis, elle s'habillait mal !... Et cependant tout ne lui semblait pas mériter d'être repoussé dans sa lettre. Ce qu'elle disait des femmes... c'était peut-être bien la vérité. Il y avait pour sûr des choses justes dans son jugement sur les hommes !... Voilà donc son esprit sur une pente nouvelle. S'il l'avait laissé sur cette pente, et s'il avait été moins jeune, certainement il aurait acquis la conviction que madame Honorat avait dû inventer cette histoire de trahison, afin de creuser un abîme qui ne pût pas être comblé entre lui et elle. Et, en effet, la pauvre femme ! — voilà que je la plains maintenant ! — elle ne s'était décidée à rompre avec lui que parce qu'elle sentait qu'Arthur, avec toutes ses folies d'enlèvement et de jalousie, ne tarderait pas à la compromettre. Elle sanglotait en ce moment, se reprochant amèrement la férocité de son courage. Elle n'avait jamais tant aimé Arthur que depuis qu'elle s'était fait mépriser par lui. — « Mais laissons là, comme le dit Shakespeare, les femmes et leurs larmes. »

Le soir venu, Arthur partit pour Paris. Quand il y arriva, — c'était par une douce après-midi, — tout le beau monde était dehors. En traversant les quais et les ponts pour rentrer chez lui, il reconnut — non sans plaisir,

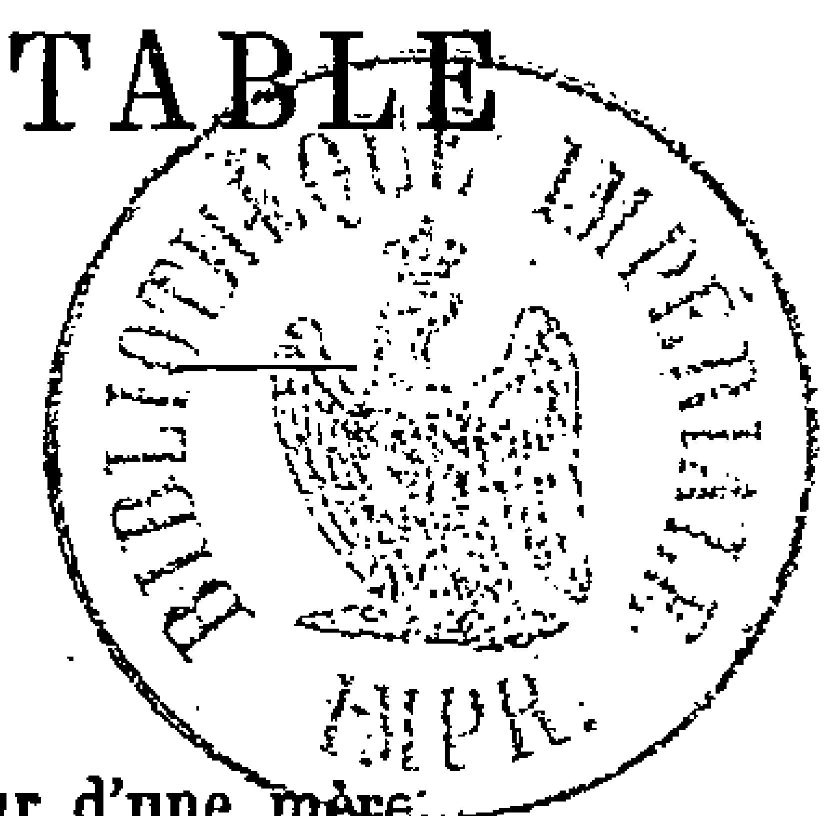
— quelques uns de ses amis et rencontra presque coup sur coup la plupart des plus jolies femmes de ses connaissances. Chacune d'elles souriait avec la plus charmante affabilité en répondant à son salut. Il n'en fallut pas plus pour lui remettre un peu de joie dans l'âme. Son père, qui, depuis la veille, se désespérait, — le brave homme avait failli étouffer de douleur en lisant sa lettre, et il s'était juré de ramener à lui l'enfant prodigue en lui coupant les vivres, — poussa un cri terrible en le voyant entrer, puis lui sauta au cou en sanglotant comme une femme. Cela fit encore plaisir à Arthur. Il alla passer la soirée à Auteuil, chez l'excellente madame Dupuis-Despériers. Madame Honorat ne s'y trouvait pas ; et il s'en aperçut à peine. Mais que de monde ! et quel entrain ! Chacun, comme à l'envi, lui faisait fête. Et alors, à minuit, comme il se dirigeait vers l'hôtel de Féreste, il se dit que si sa maîtresse, au lieu d'être ce qu'elle était, avait été une âme sensible, affectueuse, même faible, si elle était venue le retrouver en Suisse, ç'en serait fait à jamais de ces succès — et de ces gâteries dont il venait d'être l'objet. — Il se vit alors vivant avec elle, bientôt usé par elle, blasé pour elle, mangeant piteusement ses maigres revenus. Il lui sembla que l'un et l'autre auraient bien pu finir par regretter cruellement leur équipée — s'ils l'avaient faite. — Bref ! de fil en aiguille, comme il arrive aux gens d'imagination, Arthur — qui n'était pas un ange, et subissait d'ailleurs les idées de son temps, — finit par reconnaître que madame Honorat avait bien pu lui rendre

un signalé service. Et quand son père, le lendemain, à déjeuner, lui demanda, — par curiosité, — de lui raconter les détails de sa folle aventure, Arthur partit d'un grand éclat de rire.

Pour le coup, il était formé !

FIN DE COMMENT SE FORMENT LES JEUNES GENS

TABLE



CLICHY. Impr. M. LOIGNON, PAUL DUPONT et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12